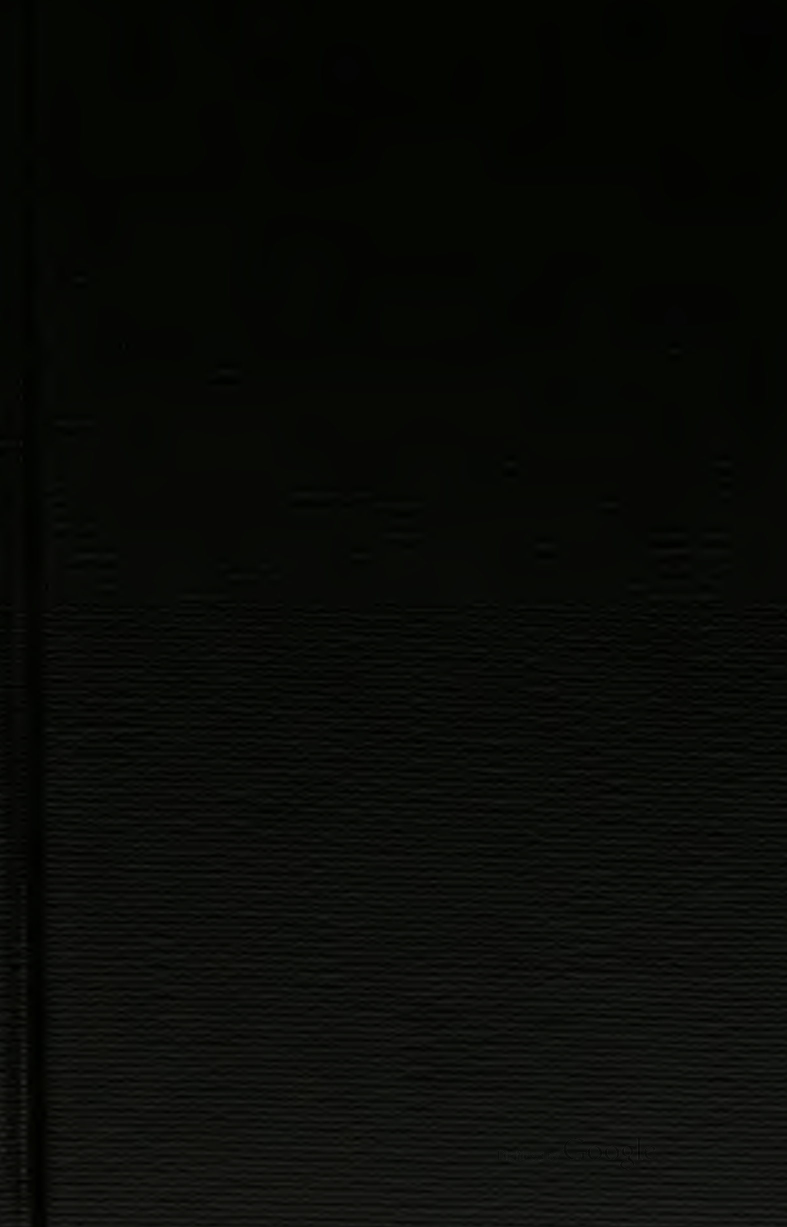


SOUVENIRS

DE

VOYAGES



CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18.

ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE. — Érasme. — Thomas Morus. — Melanchton	1 vol.
ÉTUDES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.	1 —
ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.	1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

SOUVENIRS

DE

VOYAGES

FRANCE — BELGIQUE — PRUSSE RHÉNANE
ANGLETERRE

PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864


LEESKABINET
AMSTERDAM.

PRÉFACE

Il n'est si humble écrivain qui n'ait eu ses moments de poésie. Je dirai, pour ne pas me faire de querelles avec les poëtes, qu'il s'agit ici, non du talent presque divin, tant il est rare, d'exprimer dans des vers immortels les sentiments les plus généraux de l'âme humaine, mais simplement d'un certain état de l'esprit où l'homme est plus sensible au spectacle des choses extérieures, en même temps qu'il a plus de complaisance pour ses sentiments individuels. Chez les uns, cet état persiste jusqu'à la fin de leur vie ; il en allége le poids et en allonge le cours par l'illusion et l'espérance ; chez les autres, il s'en va avec la jeunesse. A cet âge-là, c'est comme un

premier égoïsme aimable, auquel se mêle une candeur qui le fait pardonner. On s'aime alors, parce qu'on se suffit, peut-être parce qu'on ne se voit pas encore tout entier; tous les amours ont un bandeau. C'est le temps où l'on jouit le plus de la nature et de soi-même; car entre la nature et le regard d'un jeune homme, il n'y a rien qui fasse ombre, rien qui empêche l'impression immédiate et vive; de même, si l'on jouit tant de soi dans la jeunesse, c'est que le *soi* est plus léger, plus simple, moins profond; c'est celui de l'oiseau qui chante au printemps, dans la plénitude de la vie.

Tous les hommes dont l'esprit a été cultivé ont passé par cette disposition charmante. Le plus grand nombre la traversent sans presque s'en rendre compte, dépensan ce trésor en sensations fugitives, en vagues ravissements devant les beautés de la nature ou de l'art, en paroles échangées avec l'objet aimé, en vaines ambitions qui n'ont pas eu de confident. Quelques-uns ont besoin de communiquer ce qu'ils ont senti, soit pour en graver plus à fond les images dans leur mémoire et se préparer, pour les lourdes heures de l'âge mur, les consolations du souvenir; soit pour faire part aux autres d'un bien dont ils ne veulent pas jouir tout seuls. Ils sont même tentés à certains jours — que les vrais poëtes le leur pardonnent! — de prendre, comme on dit, la lyre; mais, se sentant incapables de faire des vers qui durent et n'en vou-

lant pas faire de méchants, ils répandent leur humble poésie dans des pages en prose, et contentent leur cœur sans s'exposer à la disgrâce d'être poëtes sans génie. Suis-je si avantageux de me croire de ceux-là?

Dans d'autres ouvrages, j'ai mis mon esprit au service de certaines vérités, et j'ai appartenu à des doctrines que j'ai le bonheur d'estimer beaucoup plus que mon esprit. Dans ces *Souvenirs*, je me suis rendu libre, si c'est être libre que de cesser de servir de grandes vérités ; j'ai joui de moi-même ; aucune philosophie, pas même la chrétienne, ne le défend [1]. J'ai décrit, pour me donner la douceur de les revoir par la pensée, d'admirables lieux que tout le monde va voir, mais que tout le monde ne regarde pas ; j'ai peint des personnages que beaucoup de gens coudoient, mais ne voient point ; j'ai raconté des incidents de la vie commune, la plus intéressante pour nous, parce qu'elle est la nôtre : enfin, j'ai rêvé, oui, j'en fais l'aveu, rêvé sans avoir patente de poëte, mais à des choses dont l'incertitude et le vague même sont d'un attrait éternel pour l'âme humaine.

Accueillis avec quelque faveur, une première fois dans des Revues populaires, une seconde fois en volume, ces descriptions, ces peintures familières, ces rêves, ai-je tort de les réimprimer? J'aurais pu m'en faire la ques-

[1] Rollin a dit :

Meque Deoque fruor.

tion, si les sentiments que j'y ai mêlés avaient cessé d'être les miens. Mais ce que j'étais en ce temps-là, je le suis encore, sauf plus d'une crête abattue ; et peut-être est-il permis à l'écrivain dont la carrière s'avance de remettre sous ses propres yeux et d'offrir avec candeur à un public bienveillant tout ce qu'il reconnaît encore pour sien dans ses premiers écrits, tout ce qu'il n'a pas cessé de croire et d'aimer, tout ce qu'il a dit de lui-même, non pour faire ses honneurs, mais pour s'aider, par la précision de la parole écrite, à mieux lire dans son propre fonds.

Enfin, si la complaisance d'un auteur pour son livre ne s'accroît pas à mesure que sa préface s'allonge, oserai-je ajouter que dans ces *Souvenirs de voyages*, tout n'est pas impression de voyageur? Il y a là aussi quelques vérités aujourd'hui victorieuses, en ce temps-là contestées, que j'ai, pour ma faible part, aidées par des raisons qui n'ont pas perdu tout à-propos.

Je veux parler d'abord du respect pour les vieilles pierres. Il n'y a pas toujours eu des comités pour les défendre officiellement, ni des chapitres au budget pour les conserver. C'est la presse qui a piqué d'honneur les gouvernements et les villes. Plus d'une de ces pages, quoique sans autorité archéologique, y a servi par l'accent d'un amour vrai, et peut-être par l'exagération de la plainte. J'étais de ceux qui criaient contre la lésinerie des

conseils municipaux, contre la barbarie du présent faisant passer ses nouvelles rues sur les vénérables ruines du passé, ou transformant des amphithéâtres romains en casernes de cavalerie. Ces cris n'ont pas été perdus. J'ai été heureux, en visitant de nouveau certaines villes, où j'avais noté l'irrévérence pour les choses antiques, de l'y voir remplacée par un respect déjà passé dans les mœurs, et les populations désormais attachées aux vestiges sacrés des ancêtres, comme l'est une famille, longtemps insouciante de son origine, aux titres qu'elle a retrouvés.

Une seconde chose que j'ai servie à la même époque, c'est la cause de l'industrie auprès des lettres, prévenues ou trop étrangères à ses merveilles. C'était dans le temps que ses admirateurs se faisaient accuser du crime de lèse-poésie. Aujourd'hui qu'elle marche en triomphe, toutes ses voiles enflées par le vent qu'elle fait elle-même, on veut l'imposer aux lettres comme leur principale matière et comme la muse de la poésie régénérée : déjà, nous dit-on, l'épopée et l'ode sont en retard avec elle. Malgré les excès de cette nouvelle Poétique, la cause est restée belle, et je ne regrette pas de l'avoir défendue. Je persiste même à croire qu'il y a là une source nouvelle de poésie ; mais je ne l'entends pas d'une école de descriptifs qui renouvellerait pour les machines les prouesses de versification des descriptifs du dernier siècle, chantant le trictrac, le jeu de cartes et le café. Une seule poésie dura-

ble peut sortir de l'industrie ; ce sont les chants de cette patrie universelle que fait aux peuples civilisés l'échange fraternel de ses découvertes ; ce sont de nouveaux hymnes au Dieu qui inspire les inventions bienfaisantes et qui, de jour en jour, diminue la part du mal physique dans le monde.

Il est une dernière cause à laquelle je n'ai peut-être pas été inutile ; c'est la cause de tout ce qui souffre, de l'ouvrier valide dans l'atelier malsain, de celui qui a des bras et pas de travail, du pauvre à qui les bras ont fini par manquer, du misérable qui n'a plus sa raison, du coupable qui expie son crime dans la geôle, de tout ce qui pâtit justement par sa faute, ou mystérieusement par des raisons cachées qu'une société courageuse peut connaître quand elle le veut. Cette cause est le suprême devoir de notre temps, et désormais le premier devoir des nations modernes. Il est institué pour ne souffrir aucune interruption. Les inventions que Dieu nous envoie ne sont que des moyens de le mieux remplir, et de rendre sa providence de plus en plus sensible aux petits par la bonne conduite de la société envers eux. Il ne faut pas s'en laisser détourner ni décourager par le souvenir du mal qu'ont fait en ces derniers temps certains défenseurs de la foule souffrante, qui caressaient en elle la multitude et la force. C'est même un motif de plus de prendre en main la cause, afin de la leur ôter. Pour moi, j'y suis

resté fidèle, et je donne mes anciens sentiments là-dessus pour ce que je pense le plus habituellement et pour mon invariable conviction.

J'ai fait, dans ces *Souvenirs*, bon nombre de suppressions nécessaires. J'en ai chassé, comme gens sans aveu qui s'étaient introduits chez moi, quelques défauts imités de la mode à l'époque où je les écrivais, et en particulier, un certain abus du moi, bien plus *haïssable* quand il est imité. Mais je n'ai rien ajouté, parce qu'en fait de voyages, ajouter touche de trop près à inventer, et inventer à mentir. Quant aux changements de style, tout ce qui n'est pas pour la correction est quelque souvenir rendu plus clair, comme il arrive, par le temps et l'éloignement.

Septembre, 1855.

FRANCE

I

ARLES

§ Ier. Voyage sur le Rhône. — § II. La tour de Roquemaure. — § III. Avignon. — § IV. Arles. — Le cloître de Saint-Trophime. — § V. Les Champs-Élysées.

§ Ier

VOYAGE SUR LE RHÔNE.

Il y a quelque chose qui décide de l'impression que nous causera la vue d'une cité célèbre : c'est la manière d'y arriver. Autre chose est d'arriver par terre ou par eau ; autre chose est de faire son entrée par une porte ou par une autre. Ceux qui viennent à Paris par l'avenue de la rue de Charenton, à travers toutes les montres d'ébénisterie pendues aux murs ou étalées devant les portes, s'en retournent beaucoup moins frappés de la grandeur de la capitale que ceux qui ont descendu la magnifique avenue des Champs-Élysées. Ce n'est pas seulement une impression du moment qui peut être corrigée par des impressions d'une autre nature, c'est une prévention qui résiste à toutes les merveilles d'art et de civilisation qu'un long séjour nous permet d'y voir. Le

voyageur qui s'apprête à de grands spectacles, qui s'attend à des plaisirs de curiosité exquis, qui a rêvé pendant plusieurs jours le rare, l'extraordinaire, l'inouï, et qui trouve des rues sales, des faubourgs misérables, des cabanes délabrées, s'irrite de son désappointement, et garde une certaine rancune à la ville qui s'est annoncée si mal.

Je me souviens qu'à mon premier voyage à Paris, comme nous approchions de la grande ville, j'étais resté longtemps la tête hors de la voiture, le cou tendu, l'haleine courte, ayant beaucoup de peine à ne pas prendre pour des palais les petites guinguettes qui se sont placées hors barrière afin d'échapper au fisc de la grande ville, et pour des jardins de le Nôtre les chétifs et poudreux acacias qui prêtent le dimanche leur ombre maigre aux buveurs. Cependant il fallut bien descendre de mes hautes espérances : j'entrais justement par cette rue de Charenton, que j'ai si bien vue cette fois que je la vois toujours. Il me prit tout à coup une si grande incrédulité sur les prétendues merveilles de Paris, qu'il fallut, pour me rendre mes illusions, me mener, tout en descendant de voiture, devant la colonnade du Louvre et les cariatides de Jean Goujon. J'en fus très-frappé, mais le souvenir me resta des bois de fauteuils et des chaises de la rue de Charenton.

J'ai vu beaucoup de gens désappointés comme moi, qui, encore à présent, ne pardonnent pas à la ville de Paris de ne pas s'être parée pour les recevoir. Je ne pousse pas la rancune jusque-là, mais rien n'est entré plus avant dans ma mémoire que la rue de Charenton. Ce sont des susceptibilités, ou plutôt des petitesses d'esprit qui donnent lieu, à notre insu, à plus d'un jugement impertinent. Je connais en province un gros dormeur qu'on ne réveillerait pas à coups de canon ; à l'entendre, on ne connaît pas le sommeil à Paris ; c'est que, la première fois qu'il y a couché, le bruit des voitures l'a empêché de dormir. Dans l'ordre moral, les préjugés s'intro-

duisent chez nous à peu près de la même façon. Ce ne sont pas toujours plusieurs désappointements à la suite l'un de l'autre, sur le même homme ou sur la même chose ; c'est un premier désappointement venu dans un moment de surexcitation et d'illusion. Mille expériences contraires s'useront vainement contre cette impression d'un moment sans pouvoir l'effacer ; et tel de nous se vengera souvent toute sa vie, à ses propres dépens, d'avoir été désenchanté une première fois.

La meilleure manière d'arriver à Arles, c'est de descendre le Rhône dans le bateau à vapeur. Le Rhône est l'avenue naturelle qui conduit de Lyon à la touchante ville d'Arles, jadis une des villes municipales du grand empire, plus tard petite république faisant son principal commerce d'enterrer dans son Élysée les morts qu'on lui expédiait de tous les points de la France ; aujourd'hui simple commune qui n'a pas même un tribunal de première instance, et qui est obligée de s'aller faire juger à trois lieues de là, à Tarascon. Suivez sur la carte le cours du Rhône à partir de Lyon ; à quelques lieues de la mer, à l'endroit où le fleuve va s'y jeter par deux embranchements, vous remarquez un petit point noir avec un nom en petites lettres : là est Arles.

Toute cette route par eau est délicieuse. Nous nous étions embarqués le matin de Lyon avant le lever du soleil, qui ne se lève pas tous les jours à Lyon. Le temps était brumeux, l'air humide et froid ; la pluie était suspendue sur cette belle ville pavée de cailloux pointus qui déchirent les pieds, noircie par les brouillards, et qui a l'air si affairée et si triste. Après quelques heures de navigation, nous rasions déjà les côtes du Dauphiné, passant en revue de jolis villages à demi cachés dans les mûriers et dans les saules, des villes avec leurs ponts en fer qui nous forçaient de baisser la cheminée du bateau : parmi ces villes, Vienne, dont la belle cathédrale est la dernière qu'on rencontre dans la direction du

midi, comme si le catholicisme du Nord avait craint les traditions trop romaines de la Provence. Il n'y a rien de plus piquant que ce passage des climats tempérés dans les climats chauds. Chacun se prépare à la transition ; on interroge les vents, on cherche à voir, par delà cette voûte de nuages gris, s'il n'y a pas quelque coin d'azur qui promette d'autres rivages et d'autres cieux ; on voudrait sentir la barre qui sépare le Nord du Midi ; on voudrait voir se lever lentement, comme le rideau d'un théâtre, ce voile de vapeurs qui couvre encore les terres fortunées. Je ne dis pas que ce fût là la disposition de tout le monde, ni que le commis voyageur, par exemple, qui allait vendre à Avignon une cargaison de bière de Lyon, fût préoccupé d'azur, de barre, de lever de rideau : ce que je puis assurer, c'est que cette disposition était la mienne, et celle de quelques étrangers inaccoutumés comme moi aux beaux horizons et aux beaux soleils.

Cependant la toile ne se levait pas ; nous étions à la moitié de la journée, et le vent de la pluie n'avait pas cessé de souffler. Le soleil ne pouvait percer les nuages, et plus d'une fois il avait fallu s'abriter dans les cabines. Depuis mon départ de Paris, je n'avais pas encore senti la chaleur ni vu le soleil ; il faut tant de temps à l'homme pour changer d'horizon, tandis qu'il en faut si peu au vent pour couvrir de nuages toute une partie du monde ! Enfin, vers midi, comme j'étais las d'attendre le lever de ce rideau mystérieux, et qu'enveloppé dans mon manteau je m'étais résigné, faute de mieux, à entamer une conversation politique avec un de mes compagnons de voyage, il se fit tout à coup une déchirure à l'horizon ; les vapeurs grises montèrent lentement dans les airs, et bientôt nous plongeâmes avec ravissement dans une mer d'azur dont la transparence seule nous réchauffait, et dont la pureté caressait délicieusement nos yeux. En peu de temps l'air devint plus doux, le vent tomba, le ciel se débarrassa des nuages et les renvoya vers le nord ;

d'où nous venions; mes réflexions politiques s'en allèrent avec les brouillards.

Ce fut alors une suite de magnifiques tableaux. Un fleuve plein de sinuosités et de caprices, tantôt se développant en nappe immense, comme un lac, tantôt ramassant toutes ses eaux dans un espace à peine deux fois plus large que le bateau, et se pressant comme un torrent pour y passer tout entier; tantôt coulant à fleur de sable et si bas que la quille du paquebot raclait le fond, ce qui donnait un certain attrait de danger au voyage; tantôt éparpillant ses ondes en plusieurs branches, et jetant des ruisseaux autour de petits îlots de sable sur lesquels nous voyions marcher gravement des hérons *au long cou*; des rives d'une variété infinie; des montagnes à tous les horizons, et qui semblaient nous enfermer de toutes parts; le fleuve perçant cette barrière changeante, et nous faisant voir de profil tout ce qu'il nous avait d'abord montré de face; des collines arides ou fertiles, ici couvertes de petits arbres nains qui sortent d'entre les cailloux et de loin ressemblent à un épais gazon, là nues et grises comme le roc, ailleurs taillées à pic et hautes à donner des vertiges, ou doucement inclinées et paraissant se laisser glisser vers le fleuve pour y tremper leurs pieds; quelquefois se dressant par étages et passant leurs têtes les unes pardessus les autres, comme pour voir les deux rives; de vieilles ruines de châteaux forts pendus aux sommets des monts comme des nids d'aigle, travaux que le temps et le tonnerre ne peuvent jeter bas, et que la corvée explique; de temps en temps le château fort en ruines à côté de l'abbaye encore debout; le château fort qui était l'aigle, et l'abbaye qui était la colombe, aigle et colombe qui se réunissaient souvent pour plumer le village; d'innombrables ponts de fer qui joignent les deux rives et qui paraissent n'être faits que pour le temps des basses eaux, tant leurs arches sont frêles et délicates; d'immenses attelages tirant à la remorque des ba-

teaux marchands qui remontent le Rhône : voilà en abrégé ce qu'on voit en une traversée, entre le lever et le coucher du soleil ; et tous ces spectacles passent et se suivent avec assez de rapidité pour qu'on n'ait pas le temps de s'en lasser, condition essentielle en voyage, où l'attention est aussi distraite qu'exigeante.

Parmi mes compagnons de voyage, il en était un qui paraissait très-préoccupé de l'aridité des montagnes : c'était un propriétaire de la Beauce. Un autre remarquait avec beaucoup de justesse qu'il y aurait du danger à se promener souvent sous les restes des châteaux forts : c'était un Picard. Un troisième n'admirait que les ponts en fer : c'était un ingénieur. Le commis brasseur répétait souvent qu'il commençait à faire chaud ; une dame jouait avec un serin qu'elle avait apporté de Paris dans une petite cage ; mon interlocuteur politique profitait quelquefois des ponts de fil de fer pour me tâter sur le gouvernement. Pour aucun de ces personnages, le bateau ni le temps n'allaient assez vite, et les mêmes gens qui font tant de pas pour ne rien voir se fatiguaient de voir tant de choses sans bouger de place.

§ II

LA TOUR DE ROQUEMAURE.

Il était six heures du soir quand on vint nous dire que le bateau n'irait pas jusqu'à Avignon, les eaux étant si basses qu'il y avait danger à tenter de nuit certain passage difficile pour lequel le capitaine prend sur les lieux un pilote. Il fallut relâcher à Roquemaure, village à quelques lieues d'Avignon, sur la rive droite du Rhône. On y trouve quelque peu de cuisine à l'huile, et des paillasses sur lesquelles sont

étendus deux ou trois pouces de laine clair-semée entre deux morceaux de toile : ce sont là les lits du Midi. On s'y accoutumerait, n'étaient les cousins, les scorpions et les autres insectes communs au Nord et au Midi, qui ne vous laissent pas dormir. Il y a une belle ruine à Roquemaure : c'est un reste de tour carrée qui domine le fleuve et se tient en l'air on ne sait comment. Elle est rongée à sa base à une profondeur effrayante; mais, quoique coupée à moitié par le pied, elle pose de tout son poids et de toute sa hauteur sur cette entaille, pareille à ces troncs pourris qui supportent encore un vaste feuillage, sans qu'on puisse voir par quels conduits secrets la séve monte du tronc aux branches. Si ce sont les hommes qui ont entamé cette tour, ils ne peuvent donc pas toujours détruire ce qu'ils ont fait; si c'est le temps, il est bien autrement hardi que nous dans ses ouvrages, lui qui coupe des tours par le pied sans qu'elles tombent. Mon Picard ne manqua pas de placer ici sa remarque favorite qu'il y aurait de l'imprudence à se tenir habituellement sous cette tour, « surtout, ajouta-t-il avec sagacité, en temps d'orage. »

C'est à Roquemaure que j'ai vu pour la première fois un coucher de soleil et un crépuscule de Provence. J'étais à quelques pas de la tour, tournant le dos au fleuve, qui coulait languissamment, avec à peine un peu plus de bruit qu'un ruisseau. J'avais devant moi un horizon de montagnes, dont les profils gracieux se dessinaient, comme le tranchant d'une lame d'acier, sur un ciel d'or. Excepté le murmure du fleuve, qui traînait lentement sur un lit de sable ses ondes épuisées, il n'y avait nul bruit dans l'air; même le murmure de l'eau ne servait qu'à augmenter le silence. Les arbres paraissaient frappés d'immobilité par la baguette d'un enchanteur, comme ceux des jardins de la *Belle au bois dormant*. L'ormeau, le platane, dont la feuille est si mobile, paraissaient dormir comme la tour, comme les

montagnes, comme le ciel. Il n'y a que dans le Midi que les poëtes ont pu parler du sommeil de la nature. L'amandier, si commun en Provence, arbre languissant, maigre, sans ombre, même sur le sol où il prospère, mais dont le feuillage rare et clair semble fait pour découper le ciel du soir en mille dessins fantastiques, perçait impunément les airs de sa petite feuille effilée et immobile. Il n'y avait pas plus de parfums que de souffle dans l'air; c'est à peine si quelque odeur émanée des herbes aromatiques qui croissent au bord du chemin corrigeait de temps en temps l'odeur marécageuse qui s'élevait de quelques affluents desséchés du Rhône. Ces miasmes gâtaient singulièrement mon spectacle, si bien qu'appliquant à mon tour aux marécages la remarque que le Picard appliquait aux tours ruinées, je regagnai l'auberge, où je le trouvai s'arrangeant de son mieux pour passer la nuit sur une table de la salle à boire, par cette raison très-bonne que, si l'on veut dormir à l'auberge, il n'y faut pas coucher dans un lit.

Quant à moi, je me fis donner une veilleuse, et je passai la nuit sur un grabat, moitié endormi, moitié éveillé, me tenant bien sur la défensive, et résolu à vendre chèrement mon sang. Tout en sommeillant, je me demandais s'il y avait plus d'or dans un coucher de soleil de Provence que dans tous les couchers de soleil du monde, et si le crépuscule, à Roquemaure, ne ressemblait pas à tous les crépuscules, après une belle journée. Quoiqu'il m'en coûtât d'avouer que j'avais fait deux cents lieues pour ne rien voir de nouveau en ce genre, je finis par trouver dans mes souvenirs d'enfance des couchers de soleil aussi dorés et des crépuscules aussi purs que ceux de Roquemaure. Enfant, j'avais même cet avantage, que, n'allant pas voir un coucher de soleil pour le décrire, je n'étais pas tenté de décrire ce que je n'avais pas vu.

§ III

AVIGNON.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous étions en route pour Avignon. Le passage dangereux fut doublé sans encombre, et, après quelques heures, nous vîmes l'ancienne ville des papes, avec ses petits restes de remparts crénelés, et ces lourdes masses de pierres qu'on appelle l'ancien château des papes. De loin, Avignon se montre de face ; et, comme toutes les villes qui bordent le Rhône, on dirait que le fleuve va mourir aux pieds de ses parapets. L'aspect de la ville gagne à cet éloignement ; ses petits remparts, qui pourraient tenir dans une armoire d'antiquités à côté de vases étrusques, grandissent par l'imagination et l'optique ; son château des papes prend un air imposant. Vues du quai, ces ruines n'ont rien de guerrier ; ce sont les remparts d'un empire tout spirituel ; on devait plus se fier, pour les défendre, à la croix qu'au canon.

Une réforme agricole, provoquée, sous le règne de Charles X, par un ministre oublié, a donné plus d'importance et de vie à la préfecture d'Avignon que toutes les querelles des antipapes n'en ont donné jadis au Comtat. Je veux parler de la culture de la garance, qui couvre partout le territoire avignonais. Le jour où ce ministre a décidé que les armées permanentes quitteraient le pantalon bleu pour le pantalon garance a été le jour de la renaissance de la ville des papes, à moins qu'une fantaisie contraire ne substitue plus tard au pantalon garance quelque pantalon couleur de safran ou tout autre. Dans ce cas, la pauvre ville retomberait sur ses anciennes fabriques de foulards, sur ses petits

remparts crénelés et sur son château des papes. Sa prospérité tient à une certaine disposition de l'organe visuel chez ceux qui décident du costume militaire.

Je me séparai, à Avignon, de mes compagnons de voyage. Je regrettai mon Picard, à cause de sa promptitude à voir le côté le plus simple et le plus pratique des choses. C'était un homme qui ne s'embrouillait pas dans le moyen âge ni dans la couleur locale, qui estimait les objets à leur valeur, et ne voyait dans une ruine qu'une masse de pierres qui peut nous tomber à chaque instant sur la tête; dans un large feutre, qu'un préservatif contre le soleil. Il ne s'informait pas des papes, ni des antipapes, mais des heures de départ de la diligence de Marseille, où je soupçonnai qu'il allait faire des achats de fruits secs. Il ne regardait la distance de son établissement de commerce au lieu de ses achats que comme du chemin, ressemblant à tous les chemins, au point de vue de la perte de temps, la seule chose dont il parût préoccupé. Il trouvait peu d'occasions d'exercer sa sensibilité, et il la gardait sans doute pour le jour où il aurait à goûter ses dattes et ses pistaches. J'ai retenu quelques-uns des aphorismes dont il semait son discours, sans savoir que ce fussent des aphorismes. Je lui souhaitai bon voyage et de bon cœur. Puisse-t-il avoir acheté ses fruits secs bon marché, et les avoir revendus très-cher!

§ IV

ARLES. — LE CLOÎTRE DE SAINT-TROPHIME.

Le bateau à vapeur descendit jusqu'à Arles et me débarqua seul sur le quai avec quelques barils de bière de Lyon. A peine arrivé à l'auberge, je me fis conduire aux Arènes

par un petit Savoyard qui parlait français. J'allais aux Arènes, le *Guide des Voyageurs* m'indiquant les Arènes comme la principale curiosité de la ville d'Arles. Chemin faisant, mon petit Savoyard me demanda si je voulais voir *une autre curiosité* avant d'arriver aux Arènes. En même temps il me montra une petite porte pratiquée dans une espèce de mur d'enceinte, de construction moderne, qui n'annonçait rien de curieux. Toutefois je vis au-dessus de la porte un fragment de fronton joliment sculpté, qui paraissait avoir été rapporté là de quelque ruine voisine, et qui m'avertit de me tenir sur mes gardes. Je suivis mon guide comme à la découverte, enchanté de voir une *curiosité* qui ne fût pas consignée dans l'*Almanach des Voyageurs*. Quelle fut ma surprise lorsque je me trouvai au milieu d'un cloître parfaitement conservé, sans réparations, sans maçonnerie moderne, sans badigeonnage, un cloître aérien, quand j'avais fait toilette d'habit et d'esprit pour rendre visite à une ruine romaine! Ignorant jusqu'aux termes de l'art, j'avais à deviner l'âge, l'école, la destination de cet adorable cloître. Ce fut d'abord une impression vague, hésitante, mais pleine de charmes. Je demandais au monument de parler, de me rendre un écho des pieux cantiques qui ont retenti sous ses voûtes gracieuses, de me nommer les saints ouvriers qui ont fait cette œuvre de génie, croyant ne faire qu'une œuvre de piété. Je me défendais des conjectures; j'écoutais et je regardais, attendant qu'il me vînt une révélation d'art et de foi. J'étais saisi par je ne sais quoi d'harmonieux, de pur, de sacré, qui émanait de tout l'édifice, par sa solitude, par ses mutilations, par cette sainteté qui empreint toutes les vieilles pierres, par cet invariable sourire du ciel, qui verse le même azur sur le cloître en ruines et sur le cloître florissant!

A quelle époque le cloître de Saint-Trophime a-t-il été construit? Qui le sait? Qui tenait registre des fondations d'édi-

fices dans le moyen âge? Quelles archives font mention de la pose de la première pierre? Il y avait peut-être alors plus de grands artistes que de greffiers; plus de mains savaient manier le ciseau que la plume. Un monument était commencé sans bruit et achevé sans bruit; deux ou trois générations y travaillaient tour à tour, reprenant l'œuvre où la génération précédente l'avait laissée, et mourant dans la croyance que le monument viendrait à fin. Les cathédrales se bâtissaient pierre à pierre, comme les troncs des églises se remplissaient denier à denier. Les peuples ne dévoraient pas l'avenir comme aujourd'hui. Un aïeul pouvait raconter à son petit-fils qu'il avait vu bénir la première pierre d'une cathédrale que le petit-fils ne devait pas voir finir. L'art avait alors un instinct de durée qui lui faisait entreprendre des ouvrages pour lesquels le temps ni la peine ne comptaient. En jetant les fondements d'une église, il ne croyait pas que cette église pût devenir après dix ans un temple de la gloire, après vingt ans un théâtre, après trente ans un magasin à fourrages. Le maître ouvrier ne s'engageait pas à *livrer* le monument à un délai prescrit, sauf à payer un dédit; il disait à ses supérieurs spirituels : « Vous m'aurez tant que je vivrai. » Cette foi chrétienne échappée à tant de naufrages, qui avait vu crouler la plus grande nation du monde, qui avait assisté aux plus grandes destructions dont l'histoire des hommes fasse mention, sans être atteinte d'aucune idée de fin ni de découragement, ne craignait pas d'engager des siècles dans des entreprises gigantesques; elle obtenait des hommes le plus grand désintéressement qu'on en puisse attendre, celui de reprendre humblement des travaux commencés par un autre, et de travailler à un monument auquel ils ne mettaient ni la première ni la dernière main.

La forme du cloître de Saint-Trophime est un quadrilatère; ce sont quatre galeries qui se coupent à angle droit,

et enferment un terrain carré formant la cour du cloître. De ces quatre galeries, deux reçoivent le jour par des arcades posées sur pilastres et à plein cintre. On voit que le catholicisme n'ose secouer encore les traditions de l'art romain. Les Arènes d'Arles sont là tout auprès avec leurs pleins cintres si doux à l'œil, qui se découpent sur le beau ciel de la Provence; qui donc oserait innover en présence de modèles si purs et si populaires? Une galerie innove pourtant, mais avec timidité; ce n'est plus le plein cintre, et ce n'est pas encore l'ogive. L'art tâtonne; il semble honteux de ses imitations païennes; il élude la forme consacrée, n'osant pas encore s'en affranchir ouvertement.

Mais, dans la quatrième galerie, il s'en rend tout à fait libre. Le plein cintre ne suffit plus au catholicisme; ces belles formes arrondies sont trop molles; et, d'ailleurs, où le plein cintre ne s'est-il pas prostitué? Il a été au cirque, il a été dans les bains publics; il a été dans les théâtres : les aqueducs, les ponts sont à plein cintre; le plein cintre est le lieu commun de l'architecture païenne. Il faut pour le catholicisme une forme plus élancée, plus aérienne; cette forme, ce sera l'ogive. L'ogive est trouvée. La quatrième galerie est la galerie de la prière chrétienne. Le plein cintre se courbait sous le poids des entablements, comme pour recevoir sa charge; l'ogive les soulève plutôt qu'elle ne les supporte; ces lourds massifs de pierre ne l'empêchent pas de s'élancer vers le ciel, de même que le poids de la chair n'empêche pas l'âme chrétienne de s'élancer vers Dieu. Dans les galeries à plein cintre, l'arceau posait sur deux colonnes adossées au pilastre, dont elles augmentaient disgracieusement le volume; dans la galerie à ogive, les deux branches de l'ogive sortent gracieusement du pilastre, qui reste pur et effilé.

Cette quatrième galerie est celle qui communique avec la cathédrale; l'ogive conduit à la nef : le spiritualisme chré-

tien a trouvé sa forme caractéristique, et cette forme durera des siècles; la mode n'y changera rien; l'ogive sera respectée comme un dogme; l'art apocryphe ne commencera qu'avec les déchirements de l'unité catholique.

J'ai visité une seconde fois le cloître de Saint-Trophime avec un homme éminent et charmant, qui mettait libéralement à mon service les conjectures les plus savantes et les plus ingénieuses sur un monument qu'il n'a pas peu contribué à sauver d'une entière destruction [1]. Je pourrais être très-savant, très-technique, et en même temps très-intéressant en répétant tout ce qu'il m'a dit sur ce cloître et sur toutes les antiquités de la ville d'Arles; mais j'aime mieux laisser peser sur lui l'obligation tout entière de nous expliquer quelque jour, dans la langue qu'il manie si bien, des merveilles dont il a la clef.

Il y a quinze ans à peine que le cloître de Saint-Trophime était enterré dans des maisons qui remplissaient la cour. Une espèce de colonie s'était établie là et vivait dans cette enceinte, d'où il a fallu la faire sortir par expropriation pour cause d'utilité publique. Quand l'homme trouve un pan de mur encore debout, que ce mur ait appartenu à un temple ou à un théâtre, que toutes ces pierres soient historiques, peu lui importe; il ne voit là qu'un mur de moins à faire, des quatre qui lui sont nécessaires pour abriter sa vie. Il a sur les ruines des générations qui ne sont plus un droit de premier occupant; il ne conçoit guère des pierres sans emploi, des travaux de maçonnerie sans utilité, et il croit faire bien plus pour l'immortalité d'une ruine en y recousant grossièrement sa demeure d'un jour, que ceux qui la laissent s'achever sous l'effort du temps.

On m'a mené voir à Arles, dans des murs extérieurs de

[1] M. Honoré Clair, avocat du barreau d'Arles, éditeur du *Barreau français*.

défense, des pierres délicatement sculptées qui avaient appartenu à un théâtre. J'ai remarqué des feuilles d'acanthe dont les siècles n'ont pas encore effacé le gracieux dessin; des amours ou des génies agitant des banderoles; ici une tête, là un corps; des oiseaux, débris des frises élégantes, œuvre d'un sculpteur qui ne croyait pas tailler des moellons pour un rempart. Il fallait aller vite alors en ouvrages défensifs; la guerre ne s'annonçait point par des courriers ni par des télégraphes; elle fondait comme la foudre sur un pays. Alors toute pierre taillée était bonne pour protéger une ville; personne ne croyait commettre une profanation en incrustant des bas-reliefs dans une muraille destinée à arrêter la guerre. Si les dieux de l'art païen, si tous ces génies qui déployaient leurs ailes dans les enroulements des frises, si la religion du vieil Olympe, pour qui l'art avait créé tant de merveilles, avaient pu défendre les populations contre les barbares, les bas-reliefs seraient restés à leur place, et les villes ouvertes auraient été mieux défendues que les villes fortifiées. Mais comment le paganisme, qui n'était pas à l'épreuve de la hache et du sayon des Huns, pouvait-il faire respecter les statues et les maisons de ses dieux? Alors, ni le laurier ni le sanctuaire ne garantissant plus de la foudre, il ne restait plus qu'à cultiver le laurier comme épice, et à porter hors de la ville les pierres du sanctuaire pour en faire des tours.

Le cloître de Saint-Trophime n'a jamais été converti en ouvrage de défense; il appartenait à une religion dont la guerre respectait les édifices. Protégé par l'église, au pied de laquelle il est bâti, placé dans l'intérieur de la ville, ses gracieuses colonnettes n'ont jamais été battues par les machines de siége. Mais, quand il fut arrivé à l'état de ruine, il s'y vint loger de pauvres gens, qui, n'ayant plus rien à demander à la porte du cloître, y placèrent leur domicile sans opposition de la part de l'autorité, laquelle, à toutes

les époques, est, ou indifférente pour les ruines, ou trop pauvre pour les conserver, et souvent les deux choses à la fois. On a enfin démoli les maisons et déblayé la cour, qui n'est plus qu'un carré couvert d'un gazon languissant. Les enfants du voisinage y viennent jouer à l'ombre, et le soir les amants s'y donnent rendez-vous. Les amants recherchent ce lieu pour sa solitude et ses ténèbres, et point pour sa poésie ; ils en ont une plus belle et plus riche dans le cœur ; je parle de ceux qui sont parfaitement en règle et qui n'ont rien à démêler avec la police Quant aux enfants, ce sont les barbares les plus aimables et les plus pardonnables du monde. Il faut les voir viser à coups de pierre les nez des saints qui remplissent les niches, aux quatre coins du cloître, et rire aux éclats quand ils ont défiguré un de ces belles faces graves, dont l'expression est si noble et si religieuse. J'en ai chassé, dans une belle colère, une demi-douzaine qui s'étaient fait une cible d'un de ces nez, le dernier peut-être de tout le cloître, et qui éraillaient toute la statue à l'occasion ; ils se mirent à fuir en me disant des injures en patois. Je n'aurai peut-être que compromis un peu plus le nez que je voulais défendre.

§ V

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

En sortant du cloître, j'allai voir les Champs-Élysées, nom païen d'un ancien cimetière chrétien. C'est dans ce cimetière, réputé inviolable, que toutes les personnes pieuses voulaient être enterrées. Il venait des morts à Arles de tous les pays. On les abandonnait au cours du Rhône, dans des cercueils bien fermés, avec le prix de la sépulture que la

famille demandait pour eux. Ces cercueils descendaient au gré du flot, avec des destinées diverses, comme tout ce qui flotte sans rame ni gouvernail; les uns arrivaient; les autres étaient brisés contre les rochers ou déposés dans un lit d'herbes fluviales sur quelque rive abandonnée. J'ai peur qu'il n'y ait eu alors une espèce d'industriels qui détroussaient ces cadavres, à moins que le clergé d'Arles, dont ces convois de morts devaient être le plus beau revenu, n'eût des douaniers sur la côte pour protéger les arrivages. Chose singulière que ces cadavres qui voyageaient encore après leur dernier sommeil, et qui allaient chercher au milieu de tant de périls une sépulture lointaine et aventureuse! Il devait y avoir en permanence, dans le petit port d'Arles, des bateaux chargés d'épier le passage des nouveaux venus, afin que le mort et l'argent ne descendissent pas jusqu'à la mer. Quand ils étaient débarqués, on ouvrait le cercueil, on lisait les dispositions de la famille, on creusait au défunt une tombe en pierre dans le prix qu'il avait voulu, et on le couchait dans les Champs-Élysées pour l'éternité. Arles était la ville des funérailles catholiques, après avoir été la ville des fêtes païennes; on faisait vœu d'être enterré à Arles, comme on faisait vœu d'aller en Palestine!

Qui est-ce qui a bouleversé de fond en comble les Champs-Élysées? Est-ce quelque crue du Rhône qui a raviné cette terre consacrée et mis à découvert les tombeaux? Est-ce le sol qui s'est soulevé et a rejeté toutes ces sépultures? Le cimetière réputé inviolable a été dispersé, les cendres des morts ont été jetées au vent, et les tombes vides servent maintenant d'auges dans toutes les fermes du pays. La croix de Saint-Trophime n'a pas pu protéger les dépouilles qu'on lui avait confiées. Est-ce qu'il y aurait eu quelque violation de tombeaux à la suite d'un déchaînement populaire? Le catholicisme est encore debout; il est encore la plus grande religion du monde, et il est entouré de ruines inexplicables;

le cloître est désert à côté de l'église florissante; aux Champs-Élysées, des tombes chrétiennes jonchent un chemin qui mène à une église inachevée. Vous ne pouvez vous reposer là qu'en vous asseyant sur une grande pierre creuse, de votre longueur, qui a servi de sépulcre, soit à un seul mort, soit à deux; dans ce cas, les places sont séparées et le coussin de pierre est pour deux têtes. Vous ne pouvez marcher là sans heurter des tombes qui sont à fleur de terre, et qui font trébucher les passants : partout des tombes, des deux côtés du chemin, sur le chemin, sous le chemin; il y aurait là un étrange monument à bâtir avec tous ces matériaux sur lesquels le catholicisme avait mis un sceau d'inviolabilité et de repos éternel. Çà et là vous voyez quelques pierres brisées; ce sont des paysans maladroits qui sont venus de nuit marauder des tombes, et qui les ont cassées en voulant les enlever.

Quelle dérision que cette perpétuité promise à nos tombeaux! Ne faut-il donc pas que toutes les générations trouvent à leur tour une place dans la terre, et la terre est-elle si vaste que la mort puisse y avoir des domaines inaliénables? Nous nous y casons d'abord dans des tombes solitaires, par un reste d'égoïsme terrestre; puis nous nous plaçons à côté les uns des autres, puis enfin les uns sur les autres, et alors il faut bien que les anciens cèdent la place aux derniers arrivants. D'ailleurs, la terre se charge bien de nos restes, de notre dépouille à nous; mais elle ne se charge pas de tous ces vêtements de marbre, de pierre ou de plomb, où la vanité de nos héritiers enferme nos cendres. Dès que notre corps est retourné à la poussière, la terre ne nous doit plus rien. Alors l'enveloppe de marbre est déposée comme une relique d'art dans nos musées; la pierre sert d'abreuvoir aux bêtes de somme, et, si elle abonde, de cailloux pour ferrer le chemin; le plomb va couvrir les toits de ceux qui sont en vie.

J'admire les contradictions de notre pauvre espèce. C'est un souci réel dans la vie de beaucoup de gens, grands et petits, que la pensée d'un accident de fortune ou de révolution qui pourrait les priver d'une sépulture particulière, d'une pierre ou d'une croix marquée de leur nom. Eh bien! lequel d'entre eux donne une pensée triste, un regret, une larme à ces sépultures dispersées? Cette inquiétude pour nos restes, que nous prenons pour un instinct d'immortalité, ne serait-il qu'un scrupule de vanité posthume? Ce n'est pas pour nous que nous voulons une tombe *à perpétuité*; c'est pour ceux qui nous ont connus, et que le hasard pourrait amener au lieu de notre dernière demeure; nous tenons presque plus à ce qu'on sache notre mort que notre vie. Qu'il n'y ait plus personne pour se rappeler notre nom, alors peu nous importe ce qui adviendra de nos cendres.

L'aspect des Champs-Élysées est rendu plus triste par une petite église ou chapelle des morts où l'on arrive par le chemin des tombes, et qui n'a pas été achevée. Le gardien du musée d'Arles en a la clef; on la conserve précieusement; on veut que le temps seul ait l'honneur de son entière destruction. Je ne crains pas que mes petits barbares du cloître osent y entrer, tant cette ruine est lugubre. De grandes herbes aromatiques croissent autour des murs et dans la cour intérieure. A l'époque de mon séjour à Arles, ces herbes étaient brûlées par le soleil et faisaient sous les pieds un cliquetis funèbre. L'humidité ronge les voûtes de l'édifice, écaille les pierres, fait bâiller les murs. Des débris noirâtres tombent du haut de la coupole : c'est une humidité de sépulcre; tous les sens en sont affectés, on a froid et on étouffe : ce doivent être les deux sensations de la tombe.

J'ai pourtant remarqué une trace de vie dans cette maison qui n'a jamais été habitée ni de Dieu ni des hommes :

c'était un pampre vert, échappé à une vigne grimpante, qui a pris racine au pied d'un des murs extérieurs. Ce pampre pénétrait dans l'église par la fenêtre basse et étroite d'une chapelle latérale, et formait un rideau de feuillage à travers lequel une lumière pâle et douce arrivait sur nos têtes et descendait dans nos cœurs comme un souvenir réchauffant du monde que nous avions quitté. Une grappe de raisin qui ne devait point mûrir pendait sur le rebord intérieur de la fenêtre; je ne sais qui cette grappe aurait pu tenter; elle était nourrie d'humidité et d'exhalaisons fétides. Dans la cour d'entrée, où le pied s'empêtre dans les hautes herbes, quelques tombeaux ont été pratiqués dans les murs : c'étaient des sépultures privilégiées; il fallait avoir un fief et pouvoir mettre un blason sur la pierre de sa tombe pour être enterré là. A peine trois ou quatre privilégiés sont morts assez vite pour être couchés le long de ces murailles. En peu de temps, l'on n'y a plus vu ni morts ni vivants.

L'aspect d'un édifice inachevé est peut-être plus pénible encore que celui d'un édifice en débris. Là du moins, c'est une pensée qui a eu sa force, qui a fait son temps, qui l'a fait glorieusement; elle est morte, parce qu'il faut bien que tout meure : ici c'est une pensée impuissante, qui s'est trompée d'époque, qui a avorté. Quand on a jeté les fondements de l'église des Champs-Élysées, la piété des peuples promettait encore de subvenir à cette pieuse dépense; les aumônes ne manquaient pas; les corvées volontaires, au moyen desquelles on se rachetait de ses péchés, venaient en aide aux ouvriers; le souffle du christianisme suffisait encore pour soutenir ces immenses travaux, et pour faire sortir les églises de terre. Tout à coup la piété des peuples s'est retirée; l'argent a manqué : on a fini l'édifice comme on a pu; on y a jeté une toiture telle quelle pour couvrir la nudité du sanctuaire; puis on l'a laissée là pour servir à cacher des voleurs et à nicher des hiboux. A quelques pas des dé-

bris païens, débris de monuments qui du moins ont accompli leur destinée, il y a des débris chrétiens qui n'ont jamais été des monuments. Le christianisme a bâti pour ne pas habiter; l'architecte, qui croyait avoir conçu le plan d'un monument destiné à vivre, n'a conçu que le plan d'une ruine! Une église catholique figure tout entière sur le catalogue du musée d'Arles.

Je n'oublierai jamais ma promenade aux Champs-Élysées. C'était par une soirée de septembre. A cette époque, il n'y a plus de verdure dans la campagne d'Arles, si ce n'est celle des mûriers et des vignes. La terre est sèche et poudreuse, le gazon est brûlé ras; quelques fleurs sauvages, nées de la fraîcheur des nuits, sont desséchées avant le soir; le chardon jaune d'or, qui n'a besoin ni de pluie ni de culture, qui pousse sous les pas des hommes, conserve quelques fleurs encore vives sur une tige flétrie. Le temps était alors à l'orage; l'air était calme et lourd. Nous avions derrière nous l'église, devant nous la ville d'Arles, couverte d'un immense nuage noir. Le ciel était partagé par égale moitié, une moitié sereine, azurée, profonde; l'autre sombre, chargée, et si près de terre qu'on eût dit que les nuages allaient se déchirer contre les arceaux des Arènes. Nous étions dans la partie sereine, et cependant nous sentions le souffle du vent qui agitait la partie orageuse. L'esprit rempli de tristesse, nous voyions le nuage s'épaissir de plus en plus sur la ville, et nous nous attendions à quelqu'une de ces grandes explosions de la foudre qui font souvent des ruines que nous mettons sur le compte des hommes; notre attente fut trompée. Une main invisible dissipa le nuage, et tout annonça pour la nuit un ciel étoilé, et pour le lendemain un ciel bleu. Les Arlésiens venaient d'avoir trois mois de sécheresse; ils ne virent pas sans dépit ces trésors de pluie s'en aller dans la direction de Lyon, qui en a toujours plus qu'il n'en veut. Quant à nous, notre tristesse se dissipa avec le

gros nuage; car l'homme n'a que des instants de sympathie pour le passé; c'est autant de temps qu'il en faut à un nuage pour traverser l'horizon.

Tous les souvenirs que j'ai emportés d'Arles, sauf ceux d'une amitié qui s'y est formée et qui m'y attire sans cesse comme vers une patrie, sont tristes et presque douloureux. L'époque de mon voyage y a été pour beaucoup. On allait entrer en automne. Le soleil, quoique affaibli, était encore accablant. Il n'y avait aucun mouvement dans la ville; les fenêtres étaient closes, les rues désertes; quelques boutiques sans chalands et presque sans étalage ne servaient qu'à faire sentir plus vivement cette solitude. Un jour pourtant qu'il faisait un vent frais, le besoin de respirer amena sur le quai du Rhône et dans les rues quelques promeneurs. C'est alors seulement que je pus voir de charmantes figures de femmes et me faire une idée des beautés arlésiennes, si vantées dans les livrets de voyage. Je n'étais pas sans défiance, ayant été désappointé une première fois dans un pays dont les beautés ne sont pas moins vantées, le pays de Caux. Or, au pays de Caux, je n'avais pas même eu le bonheur de rencontrer une femme qui eût des dents. A Arles, les femmes ont de belles dents et de beaux visages: ce sont des beautés de race, avec de grands traits, marchant d'un pas noble, comme marcherait quelque statue romaine descendue de sa base.

Allez voir Arles, vous tous qui aimez les arts; c'est la ville la plus poétique et la plus touchante parmi celles qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles ont été. Allez-y chercher un peu de cette tristesse savoureuse et nourrissante que donne la vue des ruines; surtout arrivez-y par le Rhône, dont les beaux rivages disposent aux émotions des arts, aux souvenirs de la poésie et de l'histoire. Je sais qu'il n'est pas d'usage de descendre le Rhône jusqu'à Arles, parce que cette noble cité n'est pas sur la route de Marseille, la ville *vivante*, comme disent les commis voyageurs; je sais que le

bateau à vapeur a coutume de relâcher à Avignon, et qu'Avignon est le chemin direct pour aller à Marseille; je sais qu'Arles n'est, comme on dit, sur la route de rien [1], et qu'il est impertinent de ne pas passer par où passe tout le monde; je sais et je sens très-bien tout cela. Mais par combien de jouissances la pauvre ville solitaire ne dédommage-t-elle pas celui de notre espèce moutonnière qui a le courage de se détourner du chemin battu, et d'aller à Marseille en deux traites et par deux voitures! Pour moi, qui ai eu le courage de me faire débarquer seul, sur le quai d'Arles, avec des barils de bière de Lyon, j'en ai été payé par des plaisirs que Marseille même, la ville *vivante*, ne m'a pas fait oublier.

Septembre 1832.

[1] J'écrivais ces pages au temps des voyages en diligence. Le chemin de fer a changé tout cela : on ne peut plus aller à Marseille sans passer par Arles.

II

MARSEILLE [1]

§ Ier. Route de Tarascon à Marseille. — Une conversation entre cinq Marseillais dans l'intérieur d'une diligence. — § II. L'arrivée à Marseille. — Le port. — § III. Ce que j'ai vu de plus laid et de plus beau à Marseille. — Le mode de nettoiement des rues. — Le coq de Marseille. — § IV. La Méditerranée et l'Océan.

§ Ier

ROUTE DE TARASCON A MARSEILLE. — UNE CONVERSATION ENTRE CINQ MARSEILLAIS DANS L'INTÉRIEUR D'UNE DILIGENCE.

J'ai pris à Tarascon la route qui conduit à Marseille. Quelle route, bon Dieu !

De grands chemins droits, où le vent du nord soulève des

[1] J'ai retranché de cette partie de mes souvenirs bon nombre de passages qui m'avaient donné le tort de paraître, malgré moi, injuste envers Marseille et sa population si intelligente et si active. Ce que j'ai conservé de la rédaction primitive ressemble si peu à un jugement à fond sur les hommes et les choses, qu'il n'est personne, ni à Marseille, ni parmi les admirateurs de cette magnifique cité, qui pût s'en émouvoir. Je n'ai plus de scrupules que du côté du lecteur. Puisse-t-il ne pas dire que j'aurais dû supprimer le tout !

nuées de poussière qui vont verser sur les plaines avoisinantes la sécheresse et la saleté; çà et là, le long de l'aride route, des arbres maigres, épuisés, d'un blanc sale et monotone qui dessèche le gosier et fait mal à l'esprit. Alors le soleil semble meurtrier; le ciel, avec son imperturbable azur, finit par impatienter, et le voyageur, le cou tendu, ouvrant toutes ses narines, comme la vache de Virgile, pour humer toutes les parcelles d'air respirable et sans poussière qui descendent du ciel entre deux bouffées de vent, appelle l'orage et les pluies du Nord pour laver un peu ces pauvres plantes, et ôter aux arbres ce linceul blanc qui couvre leur verdure mourante, et qui les fait paraître altérés comme des êtres vivants.

Là où la route longe les hauteurs d'une colline et domine une vallée, cette poussière même contribue à rendre le paysage plus pittoresque, tant il est vrai que tout est pour le mieux dans ce monde. La vallée, bordée tout à l'entour d'une espèce de ceinture blanche, ou plutôt d'un horizon de poussière, ressemble à une oasis du désert égyptien. Rien de plus inattendu et de plus rafraîchissant que la verdure des vignes et des oliviers. Les vignes sont d'un vert plus vif et plus clair que celles de nos pays du centre; le feuillage des oliviers est doux comme un velours. Quand le vent, après s'être déchargé de toute la poussière sur les champs qui bordent la route, glisse au fond de la vallée et va courber les têtes égales et flottantes des oliviers, on croirait voir un magnifique voile de soie qui dérobe aux regards quelque terre fortunée. Nos moissons, quand elles ondoient, comme les eaux d'un lac, ne peuvent pas donner une idée du mouvement pur, velouté, soyeux, des oliviers du Midi, surtout quand ils sont vus de la grande route, dans le lointain, et par des yeux brûlés par la poussière. C'est sans doute en se rappelant un champ d'oliviers doucement agité par une brise de mer que Virgile a décrit sa gracieuse Camille. On vou-

drait qu'il y eût un ordre de créatures intermédiaires entre l'homme et l'ange pour fouler le *doux marcher* de ces pelouses de feuillages. Je croirais plutôt, pour ma part, à des sylphes rasant, par un beau crépuscule de Provence, le vert argenté des oliviers de la vallée, qu'aux pauvres sylphes grelottants du Nord, qui glissent, en soufflant dans leurs doigts, sur les étangs brumeux de la Germanie, ou qui entrent, par le trou de la serrure, dans les nobles châtellenies, pour se chauffer à la grande cheminée de la salle des festins.

J'avais pour compagnons de voiture cinq voyageurs de différents âges, mais d'une physionomie à peu près pareille; tous ayant beaucoup de cette sorte d'expression qui ne dit rien pour vouloir dire trop. C'étaient des visages inquiets dans leur immobilité, des faces agitées au repos, des masques de passions, avec des sourcils très-noirs et très-marqués, de grands yeux et de grands regards qui paraissaient gênés dans la boîte étroite d'une voiture publique, autant que je pus le remarquer rapidement aux dernières lueurs du crépuscule. Une demi-heure après, ces mêmes têtes, enveloppées dans des foulards d'Avignon, flottaient et tombaient les unes sur les autres, au gré des mouvements de la voiture, dans cette lourde somnolence qui ressemble à un cauchemar. Moi-même, j'avais fini par céder à cette espèce de sommeil, quand tout à coup je fus éveillé par un cliquetis de paroles accentuées et fortes qui me firent croire que j'allais être témoin d'une dispute. Mes cinq compagnons de voyage parlaient tous à la fois et gesticulaient à l'avenant, autant que le permettait l'espace très-limité où se passait la dispute. J'entendis très-distinctement certaines expressions qui, dans les pays du nord et du centre, où il y a incomparablement moins de physionomie qu'en Provence et dans le Languedoc, font aller sur le terrain les meilleurs amis. Dans le premier moment, je ne compris rien à la querelle; mais

peu à peu, dans ce bruit de geste et de voix, je parvins à saisir la cause de toutes ces vivacités si bénignement lancées et reçues. Il s'agissait de savoir quel est le mot patois le plus généralement employé dans le Midi pour exprimer un *ognon*.

L'un prétendait que le mot usité à Carpentras était le plus général; l'autre le revendiquait pour Avignon; l'autre, pour Marseille. Je n'ai retenu aucun de ces termes, n'ayant par malheur ni la mémoire des mots patois, ni fort souvent celle des mots français.

La querelle terminée, mes compagnons de voyage se rendormirent, et la voiture continua de rouler en silence; mais, au milieu de la nuit, le même bruit se fit entendre de nouveau, les mêmes gestes recommencèrent, avec accompagnement des mêmes vivacités. Les premières paroles que je pus saisir à la volée m'apprirent le sujet de la nouvelle discussion. Cette fois il s'agissait d'un peu plus ou d'un peu moins, à votre gré, que l'équivalent en patois du mot français *ognon*.

Il s'agissait de savoir si la Révolution de juillet avait été une révolution politique ou une révolution sociale.

Je me dis à moi-même : Voilà, certes, de grands philosophes, puisqu'ils font la même dépense de discussion, de paroles accentuées, de gestes passionnés, pour le patois du mot *ognon* que pour le caractère d'une révolution!

J'ajoutai : Voilà, en outre, de bien bons amis, puisqu'ils peuvent se parler sur ce ton-là sans se fâcher.

J'appris bientôt d'eux qu'ils n'étaient ni de grands philosophes, ni de bons amis, mais de simples habitants de Marseille. Tant il est vrai qu'il ne faut pas précipiter ses jugements!

Ces habitants de Marseille s'échauffaient sur tout et à propos de tout. Ils parlaient avec les yeux, avec le nez, avec le front, avec les mains, ils s'agitaient sur leurs banquettes,

ils gesticulaient, ils riaient haut de tout et particulièrement de ce qu'ils avaient dit; je n'ai jamais vu tant d'enthousiasme et de physionomie pour si peu. Il semblait que leur langue n'attendît pas leurs idées. C'est pourtant cette précieuse facilité qui, dirigée par le besoin de faire fortune, devient ce qu'on appelle de l'éloquence parlementaire. Mes cinq Marseillais, placés dans d'autres circonstances, pourraient faire de très-bons orateurs; car c'est à ceux de ce pays que la nature a donné le privilége de parler d'une bouche pleine et harmonieuse, et d'être orateurs sans penser.

§ II

L'ARRIVÉE A MARSEILLE. — LE PORT.

Quand nous fûmes arrivés sur le plateau qu'ils appellent dans le pays la *Vista*, d'où l'on découvre, dans un vaste bassin, Marseille et ses environs si vantés, et à l'horizon la Méditerranée, mes Marseillais me demandèrent si je voyageais en amateur et si j'avais déjà vu leur ville. Sur ma réponse que je voyageais en amateur, et que je n'avais jamais vu Marseille, ce fut à qui des cinq me fournirait le plus de renseignements, choses dont ils paraissent, dans ce pays, très-prodigues. L'un me recommandait les rues, l'autre les hôtels, l'autre les monuments, celui-ci les boulevards; tous, et tous ensemble, le port. Provisoirement, mes voisins de droite et de gauche me faisaient aller d'une portière à l'autre, tantôt pour voir le côté de la terre, tantôt pour voir le côté de la mer; j'en avais le cou rompu. Au lieu d'attendre mon sentiment sur tout ce qu'ils me montraient, ils le devançaient et ils l'exprimaient, croyant de très-bonne foi que j'avais donné mon avis. En peu d'instants, il se trouva que j'avais tout ap-

prouvé, tout admiré, et que je m'en étais même expliqué à ce sujet dans les termes les plus honorables pour Marseille et ses environs. Je reconnais d'ailleurs tout ce qu'ils mettaient d'empressement et d'obligeance à me faire les honneurs de leur pays ; mais j'allais enfin leur demander grâce, quand, par bonheur, deux discussions simultanées attirèrent mes cinq compagnons aux deux portières, ceux de gauche, à l'occasion du propriétaire d'une *bastide* ; ceux de droite, à l'occasion de l'emplacement d'un édifice public en projet. Je profitai du débat pour reprendre mes sens. J'étais suffoqué par la poussière et par l'exaltation de mes voisins ; j'avais la fatigue sans l'enthousiasme, eux avaient l'enthousiasme sans la fatigue.

Le coup d'œil qu'on a de la Vista est en effet admirable ; mais l'horizon est trop vaste pour la vue, du moins pour la mienne. La campagne de Marseille ressemble de loin à un immense cimetière du Père-Lachaise. Ce ne sont que des maisons hautes comme des tombes, entourées d'ifs et de cyprès, un peu moins hauts que ceux des cimetières, et tout gris de la poussière de la route. Montrez-moi cette campagne de Marseille, il y a dix-huit siècles, au temps où Milon exilé y mangeait d'excellentes figues en lisant le plaidoyer que Cicéron n'avait pas prononcé. Montrez-moi sur ces petites collines, à la place de ces bastides sans grâce, sans architecture, où d'honnêtes marchands viennent tous les dimanches se reposer de l'horrible fatigue qu'ils se donnent pour y venir, des temples avec leurs frontons, leurs portiques, leurs colonnades, ou des villas romaines, avec leurs bains, leurs aqueducs, leurs ombrages disputés au soleil, avec leurs magnifiques pierres, et tous ces arts hydrauliques ou de jardinage qui luttaient contre la sécheresse meurtrière du climat ; car la parure d'un tel sol, ce sont les belles pierres et les eaux. Quant à la Méditerranée, vue de si loin, ce n'est qu'une ligne argentée qui se confond avec le ciel.

Mes compagnons discutaient encore sur le vrai propriétaire de la bastide et sur l'emplacement du nouvel édifice, quand nous fîmes notre entrée à Marseille, entre deux rangées de femmes de la campagne qui se rendaient au marché, en bas jaunes. A peine descendu à l'hôtel, je me suis fait indiquer le port, et j'y ai couru.

Pour bien goûter le genre de beauté propre au port de Marseille, il faut aimer la civilisation comme certaines gens aiment la cuisine, au point de n'être point dégoûté par les mains qui la préparent. Il faut ne pas craindre de s'oindre en passant le long des tonnes d'huile, ni de se blanchir aux sacs de blé, ni de se noircir à la casaque des matelots, ni d'être souffleté par les queues des thons que portent sur leurs têtes les vendeuses de marée, ni d'être suffoqué par la chaleur, par la compagnie, par l'odeur de poisson salé; étourdi par la loquacité des allants et venants, empêtré dans les câbles qui servent à amarrer les bâtiments, foulé aux pieds par un maladroit qui ne vous en demande pas pardon dans votre langue, ou pris pour un négociant qui vient faire des achats de fruits secs.

§ III

CE QUE J'AI VU DE PLUS LAID ET DE PLUS BEAU A MARSEILLE. — LE MODE DE NETTOIEMENT DES RUES. — LE COQ DE MARSEILLE

Je vais dire, sans circonlocution, ce que j'ai trouvé de plus beau et de plus laid à Marseille.

Ce que j'ai vu de plus laid, c'est le mode de nettoiement de la voie publique. Croiriez-vous que cette ville célèbre ait passé par quatre civilisations successives, la civilisation phocéenne, la civilisation grecque, la civilisation græco-romaine,

la civilisation française, pour arriver au procédé que voici : — Il y a de gros hommes robustes qui descendent le long des ruisseaux, rampent au coin des bornes, avec un petit balai sans manche et un panier de roseau. Ils font, moitié avec la main, moitié avec le balai sans manche, un petit tas des ordures qu'on y a jetées, et les mettent dans leur panier. Quand les paniers sont pleins, ils les posent sur leurs têtes, tirent de leur poche une clef, ouvrent une espèce de réservoir pratiqué dans le mur d'une maison et y vident leurs paniers. Cela fait, ils entrent au cabaret, qui fait face ordinairement au dépôt d'ordures, ils se lavent les mains, s'asseyent sur un escabeau devant la porte, et mangent avec appétit des pastèques roses, dont ils jettent l'écorce dans le ruisseau ; car, outre leur fonction particulière d'enlever les ordures, ils usent du droit commun d'en faire. J'ai suivi ce procédé avec tout l'intérêt d'un étranger qui avait sous ses fenêtres un réservoir de l'espèce dont je parle, et en face une gargote qui servait de quartier-général à quelques-uns de ces hommes, grands mangeurs de pastèques, à ce qu'il m'a paru. Il faudrait remonter bien au delà des colons phocéens pour trouver un mode de nettoiement plus malpropre que celui-là. Ces dépôts d'ordures sont à côté de dépôts de marchandises qui se mangent, comme thons frais ou marinés, fruits secs ou confits, ce qui m'a fait penser que ce qu'on enfermait ainsi sous clef est peut-être une branche importante de négoce, le négoce sachant faire de l'argent et de l'or avec des balayures, tout aussi bien que M. Barruel fait du fer avec du sang.

Ce que j'ai vu de plus beau à Marseille, c'est un coq. Ce coq était mon voisin. Il me réveillait tous les jours, quand ce n'étaient pas les cousins ou autres réveille-matin, fort nombreux dans le Midi. Son plumage était d'une grande beauté. Je ne sache pourtant pas y avoir vu ni émeraudes, ni rubis, mais seulement de belles teintes bleu de ciel, sur

un fond roux ardent, deux couleurs dont l'une peut bien passer pour l'emblème de la force, et l'autre de la bonté. Force et bonté me paraissaient en effet les deux traits caractéristiques de mon voisin.

Sa crête était d'un beau rouge de sang, et, ce qui est rare, sans autres échancrures que celles que la nature a faites aux crêtes de coq, ce que j'attribuais à l'heureuse situation de mon voisin, qui, étant sans rivaux, n'avait à défendre sa crête contre personne. Il était haut sur ses pattes, fier, mais point vain, ne chantant qu'à propos et à de rares intervalles, ce qui contrastait agréablement avec l'infatigable loquacité *des oiseaux à deux pieds sans plumes* au milieu desquels il vivait.

Je ne l'ai jamais vu s'échauffer pour des riens, ni prodiguer sa physionomie, ni gesticuler outre mesure avec sa crête. Il était doux, calme, silencieux comme les têtes pensantes du Nord. Le passage fréquent des voitures, des porteuses de thons, des chiens, des vaches et des chèvres, qui venaient chaque matin, maigres et haletantes, traîner de porte en porte leurs mamelles épuisées, pour qu'on leur prît le peu de lait aqueux et sans parfum qu'elles avaient fait sur la paille de l'écurie; l'arrivée soudaine d'un employé au nettoiement, qui venait disputer au coq et à ses poules les épluchures fraîches; enfin tout ce qui peut passer pour des incidents et des dangers réels dans la vie d'un coq, que sa mauvaise destinée a transplanté de sa basse-cour originaire au milieu des villes, n'agitait mon voisin que médiocrement et n'altérait jamais sa raison. Il ne bravait pas le danger ni ne le fuyait pas de trop loin, comme font la plupart des hommes, lesquels sont presque toujours ou fanfarons ou poltrons; il l'attendait et l'éludait. Il dépensait moins d'émotion, et assurément moins de paroles, pour se sauver lui et ses poules de l'irruption d'un chien étourdi, ou d'une bruyante échappée d'écoliers sortant de l'école mutuelle, que

les hommes ses compatriotes n'en dépensent pour dire qu'ils ont chaud ou froid.

Je n'oublierai jamais une circonstance très-solennelle où mon coq donna une preuve éclatante de sang-froid, de prudence et même de tactique, comme vous l'allez voir. Ur jour qu'il était à gratter paisiblement la terre d'entre les pavés, entouré de ses poules, auxquelles il jetait généreusement les vermisseaux qu'il y trouvait, un grand bruit de fifres et de tambourins se fit entendre à l'extrémité de la rue qu'il habitait. Je le vis dresser son cou et prêter l'oreille au bruit avec une émotion croissante; il se percha sur le brancard d'une brouette, comme un chef qui monte au haut d'une colline pour observer les mouvements de l'ennemi. Les poules s'étaient rangées, toutes tremblantes, autour de lui, attendant qu'il donnât le signal de la retraite.

Bientôt les joueurs de fifre débouchèrent à l'entrée de la rue, dans un appareil qui aurait fait peur à de plus braves que mon voisin. Un premier rang de tambours ouvrait la marche. Jamais je n'ouïs caisses plus longues, plus criardes et moins guerrières. Au second rang, des joueurs de fifre accompagnaient les tambours, et perçaient les oreilles de leurs sons aigus et discordants. Venaient ensuite une demi-douzaine de grands garçons, portant des espèces de hallebardes surmontées de pains en couronnes, la tête couverte de chapeaux avec pluche blanche en dedans et galons dorés. Cette grotesque armée s'avançait d'un pas tumultueux, précédée d'une avant-garde d'enfants, qui mêlaient leurs petits cris argentins au bruit des fifres et des tambours. C'était, si je m'en souviens bien, une députation d'un village voisin, allant en pèlerinage à une chapelle très en renom, qui domine Marseille et la mer.

Le coq suivait froidement toutes les évolutions de l'armée ennemie. Je ne serais pas véridique si je disais qu'il n'était pas très-ému. Il me sembla voir tout son plumage frémir. Il

descendit du brancard, et commença son mouvement de retraite à l'extrémité opposée de la rue. Ici se présentait une difficulté. Le coq est comme le chat, l'hôte de la maison ; il n'aime pas à s'égarer, à changer d'horizon, à exposer ses poules à tous les risques d'un déplacement : il fallait donc ne pas quitter la rue, et cependant échapper à l'ennemi. Que faire? Je le vis un moment hésiter, courir en poussant un petit cri, puis s'arrêter, puis revenir sur ses pas. Les pèlerins, avec leurs fifres et leurs tambours, avançaient, non au pas de charge, mais d'un pas plus irrégulier, et qui prend plus de place, du pas de gens qui se sont bien lestés pour leur pèlerinage. J'eus peur un moment que mon voisin, perdant la tête — on l'eût perdue à moins — ne prît le parti de s'échapper entre les jambes de la troupe, en s'abandonnant à toutes les chances ignominieuses d'un *sauve qui peut;* mais cette peur ne dura qu'un éclair. Une porte de mon hôtel donnait sur la rue ; elle était entr'ouverte : le coq s'en aperçoit ; malgré sa répugnance native à entrer dans la maison d'autrui, il s'y élance d'un vigoureux coup d'aile, en jetant un cri singulier, où je crus distinguer le sentiment du danger et le sentiment de la délivrance. En un moment, toutes les poules furent à l'abri. Quant au coq, il revint tranquillement se placer sur la première marche de l'escalier ; vous auriez dit un roi passant en revue des gardes nationaux.

§ IV

LA MÉDITERRANÉE ET L'OCÉAN.

Si donc vous n'avez pas comme moi le bonheur de faire la rencontre d'un beau coq à Marseille, je ne puis vous conseiller que la mer ; il est vrai qu'on se contenterait à moins.

Le jour même de mon arrivée, j'y fis une promenade en bateau. Le plus grand charme de cette mer, c'est que chaque fois qu'on la voit on la trouve différente de la veille, et que plus on la voit, moins on la connaît. Elle a des changements déterminés par le souffle du vent et par les variations du ciel, et puis elle en a qui lui sont propres et qu'on peut bien appeler ses caprices. Elle est insaisissable dans ses aspects sans nombre, dans les rapides successions des teintes que prennent ses flots mobiles; elle nous attire et nous fuit comme ces yeux de femme, tour à tour languissants ou vifs, tristes ou rieurs, éblouissants ou voilés. dont les regards sont si rapides, que vous ne pouvez ni les rencontrer, ni vous en détacher. D'où lui vient donc cette mobilité? Tandis que le ciel au-dessus d'elle est pur et sans nuages, d'où vient ce souffle qui chasse devant lui ses petits flots, et les mène mourir sur le sable du rivage, souffle égal et doux comme la respiration d'un enfant qui dort? Est-ce qu'elle est avertie de tout ce qui se passe sur tous ses rivages, et en éprouve le contre-coup lointain, comme notre âme celui de toutes nos sensations? Est-ce que le navire qui quitte le port d'Alexandrie remue la mer jusque sous la frêle barque marseillaise qui vogue à cinq cents lieues de là? Est-ce que le cercle que fait la pierre d'un enfant de Chypre jouant au bord de la mer de l'archipel arrive en s'élargissant, comme le sillon creusé par le puissant vaisseau de guerre, jusqu'aux rives les plus reculées de la Méditerranée? — Qui sait cela?

La première fois que je vis la Méditerranée, je fus médiocrement frappé. C'était un lac délicieux, mais c'était un lac; je ne retrouvais pas là le grand être au milieu duquel les plus vastes continents sont des îles, et dont la respiration et l'aspiration durent douze heures. Point de flux et de reflux, point de mer. A quelques pas du rivage, mes impressions avaient déjà changé. Je plongeais mes mains dans une eau d'un bleu vert qui ne peut pas se peindre, et où l'on vou-

drait se jeter. L'ombre du bateau qui présentait son flanc au soleil formait comme une grande barque d'émeraude. J'étais inondé de toutes les couleurs du prisme; j'avais en face le soleil, qui me jetait aux yeux des milliers de paillettes d'or. Devant nous, une magnifique nappe d'eau azurée, d'une couleur uniforme, paraissait déjà s'ébranler pour faire place au bateau. Derrière nous, l'eau déplacée formait comme une petite vallée peu profonde qui se remplissait à un bout en même temps qu'elle se creusait à l'autre, et dont les deux côtés, frappés, l'un directement, l'autre par réflexion, par les rayons du soleil, ressemblaient à deux glaces opposées, dont l'une reflète la lumière affaiblie qu'elle a reçue de l'autre. Je n'avais pas assez de mes yeux pour tout cela.

Le lendemain, même calme dans l'air, même pureté dans le ciel, même souffle doux et insensible, qui soulevait à peine les cheveux gris de mon vieux batelier, vieillard à belle et noble face, né sur le sol de la France, où il avait vécu soixante-dix ans, sans avoir trouvé à y apprendre un mot de français; même soleil au haut des cieux, versant sur la mer une chaleur douce et bienfaisante; rien de changé, ni dans ce qui m'environnait, ni dans mes dispositions, si ce n'est que j'avais bien plus d'amour que la veille pour cette mer; — et cependant son sein s'était ému; elle roulait de petites vagues capricieuses qui venaient assiéger les flancs de la barque; elle était pleine de brisants qui me donnaient l'illusion des brisants de l'Océan. Elle nous balançait avec la grâce d'une mère qui berce son enfant, et ce roulis, trop faible pour soulever le cœur, l'endormait comme une boisson assoupissante. Je sentais tout mon corps s'abandonner à ces mouvements et flotter comme les vagues. Le batelier, les bras pendants sur ses rames immobiles, prit sa pipe d'écume de mer, et me demanda, par un signe expressif, si l'odeur du tabac m'incommodait.

Sur ma réponse, ou plutôt sur mon signe négatif, il se mit à fumer sa pipe, et nous allions tous deux sur l'eau, sans rames, sans gouvernail, ivres chacun d'une ivresse de notre goût, lui des fumées de sa pipe, moi du doux roulis de la barque. Quelles délices que d'aller ainsi, et sur une telle mer! Les caresses du grand Océan sont celles d'un homme; les caresses de la Méditerranée sont celles d'une femme. Son petit flot argentin ne gronde pas, il murmure; il ne fouille pas les cailloux du rivage et ne les remue pas avec un bruit de râle, il glisse dessus et les polit.

La dernière fois que je vis la Méditerranée, quelque chose avait changé. C'était d'abord moi qui venais lui faire une visite d'adieu, et que la nécessité, sous la forme aimable d'une lettre venue du pays et de la famille, avertissait de songer au départ. C'était ensuite le vent qui soufflait avec une certaine force, et avait semé le ciel de nuages blancs, rares et allongés comme la laine blanche sous le peigne, ou comme une neige fraîchement balayée. Du reste, nul trouble apparent dans l'air, et puis toujours ce beau soleil qui depuis trois mois n'avait pas fait faute un seul jour à la Provence. Oh! alors ce n'était plus un lac ni une mer aux caresses de femme : un souffle de vent avait renversé tout l'édifice de mes premières comparaisons, image fidèle de ce qui advient de bien des poésies *vraies*. Ce souffle, qui courbait à peine les grands roseaux du rivage, avait suffi pour donner un aspect formidable à cette mer. J'avais devant moi un magnifique spectacle. Des voiles blanches venaient de tous les points de l'horizon, quelques-unes vues tout entières, d'autres vues de moitié, d'autres apparaissant à l'horizon comme des points blancs ou comme de petits nuages pâles, montant d'un ciel dans un autre. J'étais debout sur un rocher miné par l'eau, et dont la crête s'avance de plusieurs pieds dans la mer. Le bruit de la vague qui s'engouffrait sous cette roche, et qui la ronge incessamment, était plein

de grandeur. Il n'y a que la Bible qui ait dit une grande et incomparable chose sur la mer; c'est ceci : *Tu n'iras pas plus loin*. Rien ne donne mieux ni plus complétement la double idée de force et d'impuissance. Ce flots infatigables, qui reviennent sans cesse battre le rivage, et qui, sans cesse refoulés, sans cesse reviennent à la charge avec des efforts inégaux, comme s'ils se lassaient quelquefois; qui, à vingt pas de la rive, vous briseraient comme un verre, et qui se brisent eux-mêmes en écume à vos pieds, si vous n'allez pas vous-même plus loin qu'il ne vous est permis, tout cela n'a été bien exprimé que par la Bible, dans ce mot : *Tu n'iras pas plus loin!*... On ne dit une telle chose qu'à un être fort, plus fort que tout dans la limite qui lui a été tracée: on ne dit une telle chose qu'à la foudre, au torrent, à la mer; et on ne la dit que quand on est Dieu!

Que de voix confuses et lointaines dans le bruit qui vient de la Méditerranée! Que de civilisations ont sillonné cette mer! Que de pavillons y ont échangé des signaux! Que d'événements s'y sont dénoués! Que d'histoires s'y sont abîmées! C'est par ce chemin que nous est venue la pensée.

L'Océan n'a point de passé; le passé de la Méditerranée commence avec la première nation qui a pu en recueillir les annales. L'Océan n'a guère eu jusqu'ici que le triste honneur d'écraser de temps en temps, dans quelque coin du monde, contre un rocher inconnu, quelque vaisseau aventureux ou quelque pirogue de sauvage, perdue dans les brumes australes. La Méditerranée a dévoré des générations et des empires; elle a fourni des champs de bataille à toutes les nations du monde et des tombeaux à tous les vaincus; elle a aidé toutes les civilisations rivales à s'entre-détruire, et souvent elle a vidé d'elle-même la querelle, en faisant passer son flot sur les combattants. Toutes les poésies ont pris naissance sur ses rivages, et ont glissé sur son onde caressante; elle les a portées d'un pays à l'autre, et les a dé-

posées sur toutes les rives où il a plu à Dieu qu'elles en fissent germer et fleurir d'autres. C'est là que la Bible a puisé pour remplir ses cataractes ; c'est là qu'Homère a fait crever les nuées de Jupiter, et descendre ses pluies ; c'est là qu'il a montré l'homme luttant contre les dieux.

Mais, en revanche, il y a dans le grand Océan, l'inconnu, l'infini, des plages où l'homme n'a pas encore passé, où jamais peut-être il ne passera, à la différence de la Méditerranée, qui n'a pas dans son sein la place d'une barque où l'homme n'ait tracé un sillon ; et c'est cet inconnu qui fait le charme de l'Océan. Qui sait d'ailleurs si l'histoire ne franchira pas quelque jour les colonnes d'Hercule, pour se fixer, avec de nouvelles proportions, dignes de son nouveau théâtre, sur les plages de l'Océan ? N'y a-t-il pas un rapport mystérieux et nécessaire entre l'infini et l'avenir ?

Et puis, l'Océan a le flux et le reflux : c'est un être qui vit, qui respire, qui se meut toujours dans son repos, comme toute créature organisée, qui a de magnifiques calmes et d'épouvantables colères, sans que son mouvement régulier, sans que sa respiration en soit suspendue. C'est cette vie si puissante et si majestueuse, c'est ce battement si régulier du cœur du grand être, qui vous fait passer sur ses rivages d'enivrantes heures. Je comprendrais qu'à la vue de l'Océan un esprit qui ne serait pas encore prêt pour Dieu fût tenté de panthéisme ; car l'Océan n'est-il pas l'âme du monde, lui qui borde toutes les contrées où il y a des hommes, lui qui est tout à la fois la ceinture et le noyau du globe terrestre ? Et si vous songez que ce grand être, qui dort sur un de ses rivages, laissant les enfants s'y jouer sans crainte dans ses flots et nager au-devant de ses marées, sur un autre est soulevé tout entier par des tempêtes qui font que les hommes s'enferment dans leurs maisons et prient Dieu pour ceux qui sont en mer ; que l'Océan reçoit dans son sein tous les cieux, qu'il réfléchit le même jour les beaux soleils de la

Méditerranée et les soleils mourants du pôle; qu'il est tout à la fois illuminé par les astres de la nuit et rempli par l'astre du jour; qu'il voit, dans le même moment, tous les crépuscules qui meurent et toutes les aurores qui naissent, tous les soirs pâlissants et tous les joyeux matins; qu'il n'est donné à aucun nuage de traverser toute son immensité, ni à aucun oiseau de s'éloigner de ses rives; si vous songez à toutes ces choses, l'Océan vous fera peut-être oublier la Méditerranée; mais la Méditerranée ne peut vous faire oublier l'Océan.

Septembre 1832.

III

I

L'AMPHITHÉATRE D'ARLES

Quand j'entrai dans l'amphithéâtre d'Arles, après le premier coup d'œil donné à ce magnifique ensemble, je vis une pauvre femme du peuple étalant des hardes trouées sur un des gradins réservés, pour les faire sécher au soleil. Des enfants jouaient intrépidement sur des bouts d'arcs-boutants qui n'auraient pas porté le poids d'un homme ; d'autres débouchaient avec de joyeux cris par les ouvertures qui servaient d'entrée aux gladiateurs et aux bêtes. Deux hommes assis sur le rebord extérieur de l'attique fumaient côte à côte, les yeux tournés du côté du Rhône, semblable, en cet endroit, à un petit lac sur lequel se penche la vieille et chancelante cité d'Arles. Un soldat s'amusait à tourmenter avec un roseau un gros scarabée noir qui s'était aventuré hors de son trou. A quelques pas de là, un petit Savoyard, dont la tête et le bonnet de même couleur se dessinaient comme une silhouette noire sur un fond d'azur, faisait tous ses efforts pour enfourcher un arceau à plein cintre romain. Quant à celui qui m'avait conduit à l'amphithéâtre, il me quitta tout à coup pour courir après un lézard qui s'était trop risqué à la poursuite d'une mouche.

Ces enfants, cette femme, ce soldat, tous ces personnages étaient du peuple. Assurément, aucun d'eux n'avait été amené là par le désir de voir des ruines et de méditer sur la destinée des ouvrages des hommes; et, sauf la pauvre femme, qui se trouvait là dans un grave intérêt de ménage, faisant d'un gradin sénatorial le séchoir de ses guenilles, tous étaient venus à l'amphithéâtre pour passer l'heure oisive du midi, les enfants pour débarrasser leurs parents, entre deux classes, les hommes pour fumer leur cigare en plein air, ou peut-être encore pour n'être pas avec leurs femmes. Le peuple aime les ruines, parce qu'il y sent moins sa misère. Je n'ai jamais rencontré dans les monuments en ruines que deux espèces de visiteurs, le peuple ou les étrangers; encore ai-je remarqué que les étrangers en chassaient le peuple, expérience que j'ai faite moi-même, malgré ma vive sympathie pour ces pauvres oisifs qui le sont souvent plus qu'ils ne voudraient l'être. Quant à des personnes aisées de l'endroit, je n y ai jamais vu que que celles qui avaient l'obligeance de m'accompagner.

L'amphithéâtre d'Arles a été longtemps un quartier de la ville, qu'on appelait quartier des Arènes. Dans l'immense déblai que l'on en a fait, on a respecté deux ou trois maisons de ce quartier, restées là suspendues à mi-chemin des gradins, sur la voûte d'une galerie intérieure, avec leurs numéros et la portion de rue pavée en cailloutage qui passait devant. Les propriétaires ou les locataires de ces maisons figurent, à n'en pas douter, au registre des contributions directes et indirectes; ils travaillent, multiplient, vieillissent sans crainte sur ce débris de voûte; quelque chose leur dit que, quand la voûte romaine n'a affaire qu'avec le temps, elle ne périt pas, de quelque poids qu'on la charge. Ils sont les gardiens volontaires des Arènes, dont ils ne font pas d'ailleurs la police, et dorment paisiblement sur ces pierres sans ciment qui depuis deux mille ans font effort pour tomber.

J'ai vu un de ces hommes assis devant sa porte, lequel ouvrait avec un large couteau les flancs d'une pastèque appétissante et en jetait l'écorce à son âne. Au premier étage de la maison, une vieille femme, accoudée sur la fenêtre, regardait manger l'homme et l'âne, avec l'apparence d'un intérêt égal pour ses deux gagne-pain. La maison, la vieille, l'âne et l'homme faisaient justement face à l'entrée principale, dite de l'Empereur, par où le prince, le gouverneur ou le proconsul, selon le temps, précédé des autorités générales et provinciales, et accompagné d'un cortége de licteurs, entrait aux acclamations de vingt mille spectateurs et donnait le signal [1].

A l'amphithéâtre de Nîmes, point de promeneurs, ni étrangers ni peuple, point de maisons numérotées, point d'enfants, point d'ânes. Là le déblai a été scrupuleux, regratteur, réparateur; il a mis des grilles, des serrures à ces grilles, et un concierge pour les ouvrir et les fermer. Il n'a pas voulu que les enfants y vinssent faire la guerre aux lézards, à moins d'une permission du conseil municipal. Il y a donc un amour bien sévère pour les monuments de l'antiquité dans la bonne ville de Nîmes! Pas le moins du monde; la preuve, c'est qu'on a fait de l'amphithéâtre une caserne de cavalerie [2].

[1] Depuis quelques années, ces derniers restes du quartier bâti sur les voûtes de l'amphithéâtre ont disparu. Je le regrette. De même que les tours sarrasines, qui n'ont pas d'autres bases que ces mêmes voûtes, ces maisons, assises sur des gradins, étaient elles-mêmes une ruine intéressante; elles auraient marqué une époque de l'histoire de la grande ruine.

[2] Cet état de choses a depuis longtemps cessé. A l'époque où j'écrivais ces lignes, des besoins d'ordre public avaient rendu nécessaire cette transformation momentanée des Arènes de Nîmes en un quartier de cavalerie. On n'y pouvait pénétrer qu'avec des recommandations et sur un permis spécial; de là le dépit de plus d'un voyageur, et le mien, qui s'était exhalé beaucoup trop longuement. Je supprime la petite déclamation de jeunesse qui venait à la suite de ce passage dans la première édition.

C'est à Arles seulement que j'ai pu apprécier toute la magnificence de l'art romain. Là, point de sentinelle à la porte, point de grilles, point de concierge pour les fermer et les ouvrir sur le permis de l'autorité municipale. L'air des Arènes est aussi libre que celui de cette grande plaine endormie où gît la vieille cité. J'ai vu à loisir, avec tout le bonheur d'un curieux d'antiquités, novice dans ses jouissances, ce grand squelette d'un amphithéâtre qui dut être le plus noble et le plus gracieux de la vieille Gaule. Les arènes de Nîmes font mieux comprendre celles d'Arles. A Arles, il n'y a presque plus de gradins ; à Nîmes, il existe un côté presque tout entier dont les gradins supérieurs sont intacts ; je prenais en idée ces gradins, et je les portais à Arles, car toutes mes prédilections sont là, et je n'ai senti l'art romain que là. Cependant l'amphithéâtre de Nîmes est beau la nuit, par un clair de lune, quand son fantôme circulaire, seul au milieu d'une grande place blanche, reçoit, sans les refléter, sur ses larges pierres noircies par le feu, les rayons de l'*astre des morts*. Tout se tait alors, tout est endormi, et, grâce à Dieu ! on ne vous empêche pas d'errer autour du fantôme, pourvu que ce soit dans des allures honnêtes. Alors, la lune, la nuit et le silence aidant, on peut se croire dans la ville municipe d'Auguste la veille de quelque représentation à l'amphithéâtre. Écoutez : les chevaux de l'artillerie piaffent. — C'est le bruit sourd des bêtes qui demain vont mourir pour les plaisirs du peuple municipal ; elles s'agitent dans la cage où elles doivent passer la nuit. J'entends un bruit de marteaux. — C'est la ville qui fait travailler de nuit au dais avec colonnes à chapiteaux dorés, sous lequel doit s'asseoir l'empereur. La fête est aux frais du gouverneur, qui se remboursera sur la ville... Voilà ce que vous pouvez rêver impunément, jusqu'à l'arrivée de la prochaine patrouille, qui vous donne avis de circuler.

A Arles, j'ai tout vu à loisir. Je suis entré et sorti par les

vomitoires, sous ces belles voûtes montantes où s'engouffrait, sans se fouler, toute la population de la cité et des alentours. Je me suis assis sur les gradins réservés et sur les gradins du petit peuple; j'ai déchiffré et parfaitement compris, grâce à mes dix années de latin, ces deux mots *loca data* (places réservées), qui sont gravés sur quelques pierres, entre les rangs aristocratiques et les rangs populaires. Ces places étaient assignées, soit à un poëte lauréat du temps pour avoir comparé la prise de cent cinquante huttes germaines avec la victoire de Pharsale, soit à l'architecte qui avait bâti l'amphithéâtre, soit à quelque ancien officier de bouche du prince retiré dans la ville municipale, en récompense de ses services culinaires. J'ai gravi et descendu cette espèce de montagne de pierre, toute creusée et voûtée par dessous, la seule image qui peigne un amphithéâtre romain dépouillé de ses gradins. J'ai parcouru ces galeries sonores qui ont supporté successivement les spectateurs des fêtes impériales et les gradins puissants où ils s'entassaient, puis les travaux de défense du moyen âge et ces tours sarrasines qui s'assirent sur les gradins romains; puis les maisons et les rues des derniers hôtes des arènes, maisons et rues dont on a conservé un échantillon, comme pour témoigner de ce que pouvait porter encore une voûte romaine après avoir porté les siéges en pierre de tout un peuple au spectacle et les pesantes tours d'une forteresse du moyen âge. Enfin j'ai voulu entrer dans l'arène par l'entrée des panthères, et j'ai pu me figurer la stupeur et l'éblouissement de ces pauvres bêtes des contrées brûlantes quand, après une nuit passée sous les voûtes souterraines, elles arrivaient au grand jour de l'amphithéâtre, et qu'en trois ou quatre bonds elles avaient mesuré toute la liberté qu'on venait de leur rendre.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries; excepté s'il plaisait à l'empereur de le lui défendre; alors il fallait recevoir la pluie, et encore battre des mains.

L'architecture romaine n'avait pas pourvu aux fantaisies des empereurs; le seul préservatif contre la pluie était d'emporter un vêtement de dessus, dont on se débarrassait après l'orage, à moins qu'il ne plût à l'empereur qu'on le gardât.

Un jour d'hiver, on donnait devant Domitien le drame d'Orphée attirant les ours et les lions au son de sa lyre. Celui qui jouait Orphée était un pauvre esclave, condamné à mort pour vol d'objets sacrés. Affublé d'un costume de prêtre grec, il était au milieu de l'arène, assis au pied d'un arbre, dans une forêt transportée à bras, tenant d'une main défaillante une lyre de théâtre, sur laquelle le peuple lui criait de promener ses doigts; à ce prix il aurait sa grâce. A ces cris d'encouragement, le malheureux ne répondait que par des regards éteints qu'il portait tour à tour sur l'empereur et sur le peuple, les deux puissances qui avaient le droit de vie et de mort; toutes les deux, par malheur, également curieuses de voir si les ours et les lions de l'arène respecteraient un faux Orphée. Le temps était sombre et chargé de nuages; le vent du Rhodope et du haut Pangée soufflait alors tout exprès; les arbres de l'arène étaient de grands pins immobiles et lourds; c'était le climat de la Scythie; rien ne manquait à l'illusion, rien qu'un Orphée assez courageux pour se laisser déchirer par les lions, et pour faire rougir les soixante mille lâches, y compris l'empereur, venus pour le voir mourir. Tout à coup une neige épaisse et glacée couvrit l'amphithéâtre; le peuple se leva pour se mettre à l'abri sous les galeries; mais l'empereur ordonna qu'il restât, et il resta. « Mettons du moins nos surtouts, dit le peuple. » Mais l'empereur ne voulut pas que le peuple mît ses surtouts, et il ne les mit pas. Quant à César, il se fit apporter le riche et chaud manteau de guerre qu'il s'était fait faire pour la campagne contre les Daces; deux affranchis l'en couvrirent, aux applaudissements de toute la foule. « Le ciel a voulu être de moitié dans les plaisirs de César, » murmu-

rèrent les spectateurs privilégiés des quatorze gradins, qui, plus avisés que le peuple, ne s'étaient pas permis de trouver qu'il faisait froid avant l'agrément de César. Domitien pensa, en effet, que cette neige pouvait bien être une faveur de son Jupiter, et le drame d'Orphée, un moment suspendu par le bruissement populaire, recommença au signal de César, avec l'illusion d'une vraie neige tombant sur une forêt de vrais arbres, dans un drame d'Orphée adoucissant les ours de la Scythie.

L'esclave, qui avait eu une lueur d'espoir, et qui venait de prendre une pose de joueur de lyre, laissa retomber sa tête et sa lyre. Il avait été un moment plus favorisé que le peuple et l'empereur, car la neige qui tombait sur la foule s'arrêtait aux branches du pin sous lequel on l'avait traîné, et pas un flocon n'avait touché la robe de prêtre d'un blanc jaune dont on l'avait affublé. Mais il avait un froid que ne sentaient ni le peuple ni le perforeur de mouches... Les lions et les ours, qu'on excitait à coups de pique dans leurs cages de fer, apparemment pour que le pauvre Orphée travesti eût plus de mérite à les adoucir, rugissaient aux deux bouts de l'arène, à quelques pas de lui. Enfin on les lâcha...

Cætera desiderantur...

C'est Martial, le poëte historiographe des plaisirs de Domitien, qu'on avait chargé de ce récit; il en a fait une épigramme de deux ou quatre vers, si je m'en souviens bien. C'est toute l'épitaphe que valait un pauvre esclave mort pour les plaisirs de César, en jouant le rôle d'Orphée.

1832.

IV

NIMES

§ Ier. Aspect de la ville de Nîmes. — § II. Antiquités romaines : 1° la Porte de France et la Porte d'Auguste ; 2° la Tour-Magne ; 3° les Bains ; 4° le Temple de Diane ; 5° le Pont du Gard ; 6° l'Amphithéâtre ; 7° la Maison-Carrée. — § III. Monuments du moyen âge : la Cathédrale. — § IV. Monuments modernes : 1° le Jardin de la Fontaine ; 2° la Maison centrale. — § V. Épisodes de l'histoire de Nîmes aux seizième et dix-septième siècles.

§ I

ASPECT DE LA VILLE DE NÎMES.

La ville de Nîmes est couchée au pied de collines peu élevées, qui semblent la ceindre du côté du nord. Elle regarde le midi et la mer, dont elle n'est éloignée que de quelques lieues. Ceux qui ont voulu la faire ressembler à Rome et trouver à la colonie la configuration topographique de la métropole, ont compté sept collines dans l'enceinte de ses premières murailles. C'est aujourd'hui une opinion abandonnée. Ces collines, d'un aspect sévère, sont couvertes de vignes et d'oliviers dont le feuillage pâle ondoie en tous sens

dans les mille replis des coteaux, comme une soie argentée. Sur ces collines, et principalement au pied de la Tour-Magne, qui est assise sur la plus voisine, il souffle un vent de nord-est aigu et desséchant qui s'engouffre dans les crevasses de la tour délabrée, et rase en sifflant le sol rocailleux formé tout à l'entour de ses débris. C'est ce vent qui, dans Nîmes et dans la plupart des villes du Midi méditerranéen, vous saisit au détour d'une rue où le soleil venait de vous mettre en eau, et vous donne le froid après le chaud, alternative si grave pour les santés délicates. Un grand nombre de moulins à vent couronnent ces hauteurs. C'est de là qu'il fait beau contempler, au risque d'être enlevé par le vent, la cité languedocienne ramassée au pied des collines, et, par delà la cité, une plaine immense, dans la direction de la mer, à droite se perdant à l'horizon, à gauche coupée par une ligne de collines charmantes, qui courent du nord au midi et derrière lesquelles est caché le pont du Gard.

Vue de la plaine, l'aspect de Nîmes est insignifiant. N'était la Tour-Magne, qui attire les yeux tout d'abord, rien n'annoncerait une ville historique. Ce qui donne aux villes un aspect pittoresque, ce sont les monuments élevés, les clochers, les tours, les flèches élancées des cathédrales, tout ce qui sort du milieu de ces toits uniformes qui couvre tant de vies monotones, tout ce qui est la maison d'une pensée, d'un souvenir, de Dieu. Or le peu de hauteur comparative des monuments romains, l'insignifiance de la cathédrale, qui n'est qu'un vaisseau sans tours, avec une entrée de grange; l'humilité des temples protestants, qui ne dépassent pas en hauteur les maisons ordinaires, toutes ces choses donnent à Nîmes l'air d'un grand hameau semé autour d'une assez grande église paroissiale. Vue des hauteurs de la Tour-Magne, Nîmes reprend tous ses avantages. Vous voyez percer par-dessus les maisons le faîte de l'Amphithéâtre et le fronton de la Maison-Carrée; à vos pieds s'étend le jardin bastionné de

la Fontaine, et au bout un carré long planté d'arbres qui s'appelle le Champ de Mars. A gauche, la cathédrale présente son vaisseau par le flanc; vous apercevez des parties des boulevards, et tout près de vous la Maison centrale, qui n'est qu'une prison, mais une prison de grande importance; la ville se développe, s'agrandit : ce n'est plus un hameau, c'est la demeure de quarante-cinq mille âmes.

Le plus grand nombre vit dans des ateliers écartés, dans des caves, où, en même temps qu'ils font la trame de coton ou de soie du fabricant, ils défont celle de leur vie, car ce travail ténébreux et dévorant ne les laisse guère vieillir. Dans cette poussière des ateliers, au fond de ces caves qui étouffent le bruit des métiers battants, fermentent des passions politiques et des haines brutales qui viennent s'ajouter à toutes ces causes de destruction et à toutes ces misères. Des gens sages m'ont dit que ces passions et ces haines n'étaient pas toujours spontanées et qu'on pouvait trouver derrière des suggestions venues de plus haut. Si cela était vrai, il faudrait maudire les opinions qui vont jeter dans ces tristes réduits les paroles perfides et les *pourboire* d'émeutes avortées, et qui entretiennent, dans des vues de réactions futures, ce reste de mœurs sauvages, vieux levain de boue et de sang que le temps avait affaibli.

La ville de Nîmes est divisée en trois parties très-distinctes, qui toutes trois ont un caractère différent. A toutes les extrémités, je devrais plutôt dire tout autour, sont les quartiers du peuple, ou faubourgs. Au centre s'étendent les boulevards, plantés d'arbres, dont un bout se termine à la promenade appelée le *cours* et l'autre à la place où s'élève l'Amphithéâtre. Dans cette espèce de cercle irrégulier est comprise et comme enfermée la troisième partie de la ville, celle qui en est comme le noyau et qui se presse autour de la cathédrale. C'est un dédale de rues étroites et tortueuses, dont les maisons sont occupées par le commerce. Là, vous recon-

naissez la ville du seizième siècle, la ville des consuls chaperonnés, la ville du capitaine Bouillargues et de Poldo d'Albenas. Mais la poésie y trouve plus son compte que la bonne hygiène La plupart de ces maisons, construites dans les temps de trouble et de guerre civile, sont petites, étroites, écrasées, mal aérées; le rez-de-chaussée est au-dessous du niveau de la rue. Les eaux intérieures, ne pouvant s'écouler au dehors, y croupissent dans des puisards creusés au milieu des cours, d'où s'exhalent des vapeurs méphitiques et des fièvres lentes. La cherté du bois interdit aux habitants d'une condition médiocre l'usage des revêtements de boiseries dans l'intérieur des appartements; outre que la multiplication excessive des insectes, sous un ciel si ardent, fait généralement préférer aux boiseries qui les attirent et, dit-on, les engendrent, des murailles enduites de mortier à la chaux, qui les éloignent. Le *pittoresque* était complet lorsque, au-devant de ces maisons d'une laideur si vénérable, dans ces rues de la vieille cité, on tuait les cochons, les veaux, les moutons et les bœufs, et que le sang des bêtes égorgées se mêlait à la fange des ruisseaux; usage hideux qui a cessé depuis à peine vingt ans.

Toutefois ce n'est pas sans se monter un peu la tête qu'on parvient à retrouver, même dans ces rues qui ont peu changé, quelque air de l'orageuse histoire de Nîmes; il y a là bien peu de reliques du passé. Les villes de commerce se renouvellent sans cesse et sont peu préoccupées de la poésie des ruines. On n'est soigneux des vieilles choses que dans ces espèces de villes nobles qui ne vivent que de leurs ressources et ne travaillent pas pour le gain. Ici les vrais monuments sont les ruines romaines, et, chose étrange, ils datent de l'époque où Nîmes n'avait pas d'histoire! On a donné à cette ville un art, comme on lui donnait un gouverneur, par décret impérial; quand elle a été maîtresse d'elle-même, qu'elle a eu des passions, des idées, une histoire, elle n'a

su faire que des dégradations aux monuments qu'elle tenait du passé.

Ce qui reste de ces monuments est le principal attrait d'un voyage à Nîmes. J'essayerai de décrire ces belles ruines comme je les ai vues. La science m'y a beaucoup aidé. Elle me permet, au grand profit du lecteur, de mêler à mes impressions personnelles des faits certains et des conjectures solides [1].

§ II

ANTIQUITÉS ROMAINES DE NÎMES.

1. La Porte de France et la Porte d'Auguste.

L'historien Ménard prétend que les murs de la ville romaine étaient percés de dix portes. Cette assertion est difficile à vérifier; de ces dix portes, c'est à peine si l'on peut trouver les vestiges de trois.

La *Porte de France* est à l'angle le plus méridional des murailles de la ville. Elle est formée d'un seul portique à plein cintre et surmontée d'un attique décoré de quatre pilastres, lesquels supportent une corniche qui en forme le couronnement. Les murailles étaient de niveau avec cette

[1] Je les dois, pour la plus grande partie, aux obligeantes communications d'un savant archéologue de Nîmes, M. Auguste Pelet, conservateur et historien des antiquités de sa ville natale, artiste par l'amour de l'art et par l'habileté de la main, qui a su tout à la fois disserter avec science et sagacité sur ces belles reliques de l'art romain, et en donner des restaurations et des modèles exécutés en liége avec une adresse admirable. Nul n'est plus libéral, pour l'étranger, de son savoir, de sa parole et de son temps.

corniche. La Porte de France est flanquée de deux tours demi-circulaires; une grande rainure qui se voit dans l'épaisseur des pieds droits ou pilastres, sur lesquels pose le plein cintre, indique que cette porte se fermait au moyen d'un herse. Le chemin qui y venait aboutir s'appelait *via munita :* aujourd'hui la Porte de France fait face à la route de Saint-Gilles.

La *Porte d'Auguste* est un monument plus orné. Elle est formée de deux grands portiques à plein cintre et de deux petits à côté des grands, apparemment pour l'usage des gens de pied. Au-dessus de ces deux petits portiques sont creusées deux niches demi-circulaires, qui contenaient les statues soit des divinités protectrices de la colonie, soit des deux petits-fils adoptifs d'Auguste, Caïus et Lucius, dont le premier était qualifié du titre de *patronus coloniæ*. On lit sur la frise de la Porte d'Auguste cette inscription qui donne pour date de la construction des murs de Nîmes la huitième année de la puissance tribunitienne d'Auguste :

IMP. CAESAR. DIVI. F. AVGVSTVS. COS. XI. TRIBV. POTEST. VIII.
PORTAS. MVROS. COL. DAT.

« César, empereur, Auguste, fils du divin César, en l'année onzième de son consulat et huitième de sa puissance tribunitienne, donne à la colonie des portes et des murs. »

Les lettres de bronze ont disparu : mais les rainures dans lesquelles elles étaient enchâssées existent encore et sont d'un beau caractère.

Deux têtes de taureau décorent la clef ou le sommet des deux grands portiques.

En 1390, Charles VI avait fait construire un château fort où l'on entrait par cette porte. Ce château, détruit en partie à l'époque des guerres de religion, fut entièrement démoli en 1793. Les démolisseurs allaient abattre la porte elle-même ; il se trouva fort heureusement des citoyens coura-

geux pour l'empêcher. Aujourd'hui la porte d'Auguste sert d'entrée à une caserne de gendarmerie.

2. La Tour-Magne.

Situé sur la plus haute des collines auxquelles est adossée la ville, ce reste de tour s'aperçoit de très loin à la ronde et domine un immense horizon. Sa position et ses dimensions colossales lui ont sans doute valu le nom qu'elle porte aujourd'hui et dont l'étymologie *turris magna* ne saurait être douteuse, même pour qui ne sait pas le latin.

Ce monument est horriblement dégradé. Sa hauteur est d'environ cent pieds. Il était composé de plusieurs étages superposés et en retraite les uns sur les autres. Ces divers étages formaient des octogones réguliers. On a fait des suppositions sur ce que devait être le faîte de la tour; les uns ont voulu que ce fût une coupole, les autres une plate-forme; la question est encore à décider.

En 737, Charles-Martel avait voulu détruire la Tour-Magne, pour enlever ce point militaire aux Sarrasins. En 1185, époque où Nîmes appartenait aux comtes de Toulouse, la Tour-Magne devint une forteresse, dont la reddition donnait lieu à des traités entre les princes. Aujourd'hui on y a perché une loge télégraphique. J'eusse aimé mieux y voir des nids d'aigle ou de chat-huant.

Quelle a été la destination primitive de la Tour-Magne? Était-ce un *ærarium* ou trésor public, un phare, une tour de signaux, un temple, un mausolée? Dans les dissertations archéologiques, la Tour-Magne a été tour à tour tout cela. Si ce monument a été un mausolée, la construction en serait antérieure à l'époque romaine, et pourrait bien dater de l'occupation des Grecs de Marseille [1].

[1] C'est l'opinion de M. Pelet.

La Tour-Magne était liée aux anciennes fortifications, qui, à diverses époques, ont entouré et défendu la ville de Nîmes. Elle servait comme d'une tourelle avancée où se rejoignaient les deux pans du mur d'enceinte. Dans toutes les démolitions ou reconstructions qui furent faites successivement des remparts de Nîmes, selon les chances de la guerre, la Tour-Magne fut toujours respectée. En 1601, lorsque François Traucat, le premier qui planta des mûriers dans le Languedoc, obtint de Henri IV l'autorisation de faire des fouilles dans l'intérieur de la Tour-Magne[1], toute la ville s'émut d'inquiétude pour sa belle ruine; on murmurait tout haut contre les lettres du roi : les uns, par un sentiment filial pour un des plus beaux monuments de leur ville, les autres, par envie contre Traucat, qui ne les avait pas mis de moitié dans la trouvaille. La rumeur en fut si forte, qu'un conseil général extraordinaire s'assembla, le samedi 4 août, à son de cloches, à l'effet de prendre des mesures pour la conservation de la Tour-Magne. Le jour où les travaux commençaient, les consuls se transportèrent sur le lieu, accom-

[1] Les lettres de Henri IV à ce sujet sont curieuses de naïveté. « Sur l'advis, dit le roi, qui nous a esté donné par nostre cher et aymé François Traucat, bourgeois de la ville de Nismes, que soubz la ruyne du bastiment de la tour appelée Tourou-Maigne, de l'ancienne clousture de ladicte ville de Nismes, il y a ung trésor caché, du temps que les Romains et les Sarrazains occupaient ladicte ville et le pays; et désirant la recherche, perquisition et *recouvrement* dudict trésor estre faicts; à ceste cause, etc. » Suivent les mandons et ordonnons Traucat est autorisé à faire les fouilles, sous la protection et avec le concours des autorités royales, « nonobstant opposition ou appellations quelconques, pour lesquelz ne voullons estre différé. Car tel est nostre plaisir; à la charge toutes fois que ledict Traucat sera tenu de fere l'advance des fraix qu'il conviendra pour cet effaict; et tout ce quy se trouvera audict trésor, soit or, soit argent, mestail ou autres choses, le tiers en demeurera audict Traucat; nous réservons les autres deux tiers pour employer en noz urgents affaires .. Donné à Fontainebleau, le 22 may, de l'an de grâce 1601, et de nostre règne le douzième. » Il n'est pas douteux que le bon roi n'ait cru au trésor de Traucat.

pagnés des prud'hommes et des voyers de la ville, et assistèrent aux premières opérations de Traucat. On commit un inspecteur pour surveiller, en l'absence des consuls, les travaux de ses pionniers. Le sénéchal, de son côté, représentant les intérêts du roi, nomma un inspecteur particulier qui devait contrôler les travaux concurremment avec l'inspecteur de la ville, bien moins, je suppose, pour avoir une garantie de plus de conservation de l'édifice, que pour empêcher tout détournement clandestin des deux tiers que le roi s'était réservés, dans le trésor à trouver, *pour ses urgents affaires*. Cet inspecteur était à la charge de Traucat. Les fouilles furent sans résultat. Traucat y perdit son temps et son argent.

La fable a bien raison : les vrais trésors sont ceux que le travail tire du sein de la terre. C'est le raisin, l'olive, la feuille de mûrier, qui poussent sur ces monticules caillouteux dont la ville est entourée au midi, qui sortent d'entre ces galets, ce sable et cet argile dont est formé le sol tout autour de la vieille ruine. Traucat avait été plus heureux et plus inventif dans ses plantations de mûriers que dans ses fouilles. De 1564 à 1606, ses pépinières avaient fourni au Languedoc et à la Provence plus de quatre millions de pieds de mûriers, et Henri IV faisait beaucoup plus sagement en lui donnant une pension pour cette découverte, et en lui permettant, par privilége spécial, de planter son arbre partout où il voudrait, qu'en l'autorisant à se ruiner dans les fouilles de la Tour-Magne. Mais le mauvais état des finances du roi le forçait à compter, dans ses recettes éventuelles, les trésors des Sarrasins et des Romains ; le besoin d'argent le rendait crédule.

3. Les Bains.

Au pied méridional du coteau sur lequel la Tour-Magne

est assise, sort une fontaine abondante, qui a été selon toute apparence la première cause de la fondation de Nîmes. Le poëte Ausone la nomme *Nemausus*. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on ne soupçonnait pas que cette fontaine fût obstruée des débris d'un magnifique établissement romain, et que tout autour le sol se composât de monuments enfouis. A cette époque, l'encombrement des dévastations successives des barbares avait tellement exhaussé le terrain des environs de la fontaine, que la prise d'eau d'un moulin que possédaient à la source même les religieuses de Saint-Sauveur, était à cinq pieds au-dessus du niveau des bassins de l'établissement romain.

Des fouilles votées en 1730 par les états de la province, et commencées en 1738, mirent à découvert les bains de la Fontaine. La curiosité publique était si vivement excitée, qu'il fallut placer des troupes aux avenues pour protéger les travaux et repousser la foule. Cent cinquante ouvriers, employés aux déblaiements et partagés en divers ateliers, exhumèrent successivement des restes d'édifices somptueux, des colonnes, des statues, des marbres, des porphyres, des inscriptions. D'abord, ces fragments furent transportés à l'évêché par les soins de l'évêque lui-même; puis, leur nombre s'augmentant chaque jour, et la curiosité et l'argent diminuant en proportion, on négligea ces richesses, on suspendit les fouilles. « Ce ne sont que des ruines de bains, » dirent dédaigneusement les savants de la ville, lesquels ne savaient pas que les bains romains embrassaient dans leur enceinte des gymnases, des palestres, de longues galeries, des portiques, des jardins, et que de ces bains-là Ammien-Marcelin disait que c'étaient plutôt des provinces que des édifices. On ne songea donc plus qu'à restaurer la fontaine, qu'à régler le cours d'eau et à recouvrir de terre cette mine de sculpture et d'architecture antique dont les savants faisaient fi. De là l'origine de ces terrasses en forme de bas-

tions et de ces canaux en forme de fossés, qu'un certain Philippe Maréchal, architecte de fortifications, fit établir sur les bases antiques des monuments découverts, avec l'accompagnement obligé des chicorées et des Amours bouffis de l'époque de madame de Pompadour. C'est ce beau travail, moitié militaire, moitié galant, qu'on appelle aujourd'hui la Fontaine. Une inscription latine, gravée sur un mur en pierre de taille qui fait face à la source du côté du midi, présente cette construction malheureuse comme une sorte de conquête sur les barbares.

Deux inscriptions parfaitement semblables, et symétriquement placées dans le bassin même de la source, ne laissent aucun doute sur l'époque des premières constructions de ces bains [1]. En voici le texte :

IMP. CAESARI. DIVI. F.
AVGVSTO. COS. NONVM.
DESIGNATO. DECIMVM.
IMP. OCTAVVM.

Cette date se rapporte à l'an de Rome 729, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ : Auguste avait alors trente-huit ans ; il était désigné pour son dixième consulat, et recevait pour la huitième fois le titre d'*Imperator*.

« En 93, dit M. Pelet, ces inscriptions parurent empreintes de féodalité et furent effacées ; toutefois on peut encore en distinguer quelques lettres. »

4. Le Temple de Diane.

A quelque distance de la source, à gauche, se trouve un

[1] La richesse et la variété des débris découverts donnent lieu de croire que ces constructions furent complétées par Adrien, à l'époque où ce prince remplit l'empire de monuments.

reste d'édifice connu depuis longtemps sous le nom de temple de Diane. La façade primitive n'existe plus, et l'intérieur qui servait de chapelle, en 1430, au monastère des religieuses de Saint-Sauveur, n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine où l'architecture trouve à peine assez de données pour des restaurations conjecturales.

Ce monument, enchâssé dans le roc, est entièrement construit en pierres de tailles posées à sec sur leur lit de carrière. On ne peut guère le décrire qu'en le restaurant par la pensée, c'est-à-dire en mêlant le passé au présent. Son plan est rectangulaire; une porte à plein cintre en forme l'entrée. Douze niches, dont cinq sont pratiquées de chaque côté dans les deux parois du temple et deux à droite et à gauche de la porte, en décorent l'intérieur. Ces niches, surmontées de frontons alternativement circulaires ou triangulaires, renfermaient des statues. Seize colonnes d'ordre composite supportaient un entablement simple et élégant sur lequel posait une voûte à plein cintre, d'une forme légère et hardie. Le temple de Diane n'a plus d'autre voûte que le ciel. Au fond de l'édifice était apparemment la statue du dieu de la Fontaine, Nemausus, s'il est vrai, comme M. Pelet me paraît l'avoir démontré, que ce temple se liât au vaste système des constructions des bains, et fît partie de cette *province*, pour parler comme Ammien-Marcellin.

Encore au temps de Poldo d'Albenas, qui a décrit l'état des monuments de Nîmes au seizième siècle, l'intérieur de ce charmant édifice était intact, sauf les statues profanes, qui avaient dû y être remplacées par des saints. Une gravure du livre de Poldo me l'a montré dans toute la grâce de ses proportions, et m'a fait soupçonner toute la délicatesse de son architecture. Il y a peu de monuments plus regrettables que celui-là. En 991, l'évêque de Nîmes, Frotaire, le donna pour église à un monastère de filles, qu'il fonda auprès, et qui prit le nom d'*abbaye de Saint-Sauveur de la*

Fontaine. En 1562, De Jean, capitaine des protestants, pilla et dévasta l'église, et en chassa les religieuses; quelques années après, les Nîmois, craignant que le maréchal de Bellegarde ne s'emparât de ce monument pour le fortifier, abattirent toute la partie qui fait face au midi et réduisirent l'édifice à un état de délabrement qui n'a fait qu'empirer depuis. Les guerres religieuses ont, sur plusieurs points de la France, continué l'œuvre des barbares du cinquième siècle. Le présent est sans pitié pour le passé.

Le temple de Diane a un charme particulier de solitude et de tristesse. L'art qui rebâtit, recrépit, badigeonne, n'a plus rien à y faire et n'y touche plus. On le laisse là, seul, abandonné, ne se défendant plus que par le respect qu'il inspire ou par l'indifférence de ceux qui passent auprès. Une grille empêche les enfants, ces ennemis d'instinct de tout ce qui est vieux, d'y venir aider le temps à consumer ces restes et de mettre des bâtons dans les crevasses pour disjoindre plus vite les murailles. Une espèce de cicerone, avec le chapeau à cornes de gardien officiel, vous ouvre cette grille et vous récite des explications qui n'ont aucun rapport avec les dernières découvertes de la science et n'ont pas varié d'un mot depuis vingt ans. Pendant que la science dispute si ce monument n'a pas été dans l'origine un lavacrum, faisant partie du système général des bains, un lieu où l'on prenait des douches sudorifiques, l'imperturbable gardien vous montre la place *où les prêtres se cachaient pour faire parler leurs dieux*, le sanctuaire de la sibylle et l'abattoir où l'on immolait les bœufs du sacrifice. Des figuiers sauvages sortis d'entre les fentes des murailles et nourris de cet imperceptible humus qu'engendrent toutes les ruines, versent leur pâle feuillage et leur ombre transparente sur les débris de chapiteaux et d'entablements qui gisent au pied des murs, comme s'ils voulaient voiler ces irréparables destructions. Rien ne se peut voir de plus touchant que cette ruine, que

la science ne parviendra pas à enlever au domaine vague et poétique des conjectures.

5. Le Pont du Gard.

La merveille du Languedoc, le reste le mieux conservé de l'art vraiment romain, c'est l'aqueduc ou pont du Gard. Après deux heures de route à travers un pays riche, le long de coteaux tout argentés d'oliviers, on arrive sur les bords du Gardon, rivière capricieuse qui passe sous le pont du Gard. Ce merveilleux monument ne se montre qu'à ceux qui en sont tout près. Il est caché par des montagnes couvertes de chênes nains, arbre triste, d'un vert noir, qui n'a besoin que d'un peu de terre végétale pour prospérer, c'est-à-dire pour languir pendant quelques années. Ces montagnes font tout à coup un coude rentrant, à l'endroit même où le pont a été construit; aussi ne le voit-on dans l'ensemble qu'arrivé au pied. Mais la première vue qu'on a, par-dessus les arbres, de la courbe gracieuse et de la belle couleur feuille morte des arcades supérieures, vous cause un plaisir de surprise inexprimable. Cela est si étrange, de trouver un monument hors de l'enceinte des villes, un édifice destiné à n'être point vu; de l'architecture pour les voleurs, les vagabonds et les loups ! car l'aqueduc n'était, après tout, qu'un conduit d'eau, avant que les modernes y eussent accolé un grand chemin.

L'insuffisance des eaux de la fontaine de Nîmes, en été, dut inspirer aux fondateurs de la colonie l'idée de chercher les moyens d'y suppléer. A sept lieues de Nîmes, la fontaine d'Eure fournissait à Uzès (Ugernum) une eau abondante et trés-saine : on fit sept lieues d'aqueduc pour amener l'eau d'Uzès à Nîmes. De tels travaux n'effrayaient pas les Romains. Une inscription découverte sur un des restes de l'aqueduc

donne l'honneur de cette magnifique construction au gendre d'Auguste, Agrippa, qui l'édifia en sa qualité de *curator perpetuus aquarum*, curateur perpétuel des eaux.

A trois lieues au nord-est de la ville, il fallait franchir une vallée de trois cents mètres de largeur, au fond de laquelle coule le Gardon, et faire passer de plain-pied, du sommet d'une montagne à l'autre, à cent cinquante pieds en l'air, une rivière portée sur un pont. On éleva un édifice de cent cinquante pieds de haut et de huit cents de long, et la rivière franchit la vallée.

Cet édifice, bâti en pierres de taille sans ciment, est formé de trois étages d'arcades superposées à plein cintre.

Le premier étage a six arcades ; c'est sous la seconde, du côté de la rive gauche, que coule le Gardon dans les eaux ordinaires. Cette arcade est plus grande que les cinq autres. La hauteur de l'étage est d'environ soixante pieds.

Le second rang se compose de onze arcades correspondant parfaitement à celles de l'étage inférieur, mais en retraite sur ces dernières, puisque leur épaisseur est moindre. La hauteur de ce second étage est la même que celle du premier.

L'étage supérieur, aussi en retraite sur celui du milieu, présente trente-cinq arcades égales, ayant environ douze pieds d'ouverture. C'est sur ce troisième rang que pose l'aqueduc, recouvert de dalles de plus de six pieds de largeur et d'une seule pièce. Sa forme est une voûte renversée. On peut se donner le plaisir d'y entrer et de cheminer en se baissant sous cette couverture de dalles, lesquelles sont percées, à des intervalles égaux, d'ouvertures carrées par lesquelles la lumière pénètre dans l'aqueduc. Ceux qui ne craignent pas de se sentir à cent cinquante pieds en l'air, debout sur des dalles de six pieds de large, au-dessus d'une rivière dont le lit est de roc vif, peuvent jouir de la vue d'un de ces beaux paysages sévères et ardents comme en offre la nature du Midi.

Du nord au midi coule le Gardon, torrent fougueux en hiver; en été petit ruisseau méandreux, sonore, plein de caprices et de points de vue changeants. Il sort du vallon que forment les deux chaînes de collines, et s'avance librement dans la plaine, vers le Rhône, qui doit l'engloutir. Son lit est tantôt un pavé de rochers légèrement bombés qui sonnent le creux comme une voûte, tantôt d'arides bruyères, tantôt de petits arbustes rabougris, qui plient la tête pendant les crues et la relèvent quand le soleil a changé le fleuve en ruisseau. Sous la principale arcade de l'aqueduc, il est emprisonné entre deux murailles de roc, sur lesquelles porte l'arcade, et que toutes ses furies n'ont pas pu encore érailler. Quand on a contemplé le paysage, on prend plaisir à regarder, gravées sur les dalles, des inscriptions dont quelques-unes ont plus de deux siècles, des figures de fer à cheval, de marteaux et autres instruments grossièrement sculptés par des ouvriers appartenant aux confréries et que leur tour de France avait amenés au pont du Gard. Les pluies de dix-huit siècles ont ridé cette pierre, mais ne l'ont pas entamée. Des noms écrits au dix-septième siècle sont aussi lisibles que s'ils étaient d'hier. Le temps s'arrête devant les monuments romains que les hommes ont respectés. Qui peut dire combien d'années encore la civilisation peut prolonger la vie de l'aqueduc du Gard?

Voici le peu qu'on connaisse des destinées de ce monument, mis hors de service, comme tous les autres, par les mêmes barbares et à la même époque. Le 6 mars 1430, Charles VII le visita et y fit faire quelques réparations, nécessitées par des inondations récentes. Cent trente-quatre ans plus tard, le duc de Crussol y reçut Charles IX, et lui fit offrir des confitures par des jeunes filles en costume de nymphes. On peut voir, à quelques pas du pont, la grotte d'où sortirent ces nymphes, de l'invention du duc de Crussol. Avant cette époque, et du temps de Poldo d'Albenas, des

échancrures avaient été pratiquées dans les pilastres du second étage pour faire un chemin de pied. Une gravure du temps me montre des mulets chargés passant sur le rebord du premier étage, sous ces échancrures qui étaient profondes et qui devaient mettre en danger l'édifice. « Puisque nous avons fait mention du pont du Gard, dit Poldo, faut entendre qu'il sert à présent de pont, principalement le premier estage, lequel a esté entrecoupé, et les pilastres tous éberchez d'un costé, tellement qu'un mulet y peut passer tout chargé ; et ce a esté fait pour la commodité des gens du païs et pour abréger le chemin de deux lieues, ou environ. »

Ces échancrures avaient fini par ébranler l'édifice et le faire surplomber du côté d'amont. En 1699, M. de Bâville, intendant du Languedoc, y envoya un architecte et un abbé pour aviser aux réparations nécessaires, et, l'an d'après, les états de la province arrêtèrent qu'on remplirait les coupures, ce qui sauva l'édifice. Toutefois, les raisons de commodité dont parle Poldo d'Albenas étant les mêmes, ou plutôt devenant plus urgentes, en 1747 on adossa au premier étage un pont destiné à toutes sortes de voyageurs et de transports. Une médaille frappée à cette occasion porte cette légende : *Nunc utilius* (maintenant plus utile). C'est vrai ; mais on est forcé de dire : *Maintenant moins beau.* Il ne se peut rien voir de plus disgracieux que cette masse de pierre accolée au premier étage, qui, en donnant une base monstrueuse à l'édifice, gâte son plus beau caractère, la légèreté. Il faut passer du côté opposé à ce pont de raccord pour jouir de toute la beauté du monument, outre que de ce côté la couleur des pierres est plus belle et leur ton plus chaud.

Dans ces dernières années, les visiteurs du pont du Gard ont eu le spectacle d'une troupe de bohémiens campés au pied du pont, sous la même grotte, j'imagine, d'où sortirent les nymphes qui allèrent au-devant de Charles IX lui offrir des boîtes de confitures. Je n'ai pas été assez heureux pour

voir le contraste de cette misère pittoresque avec la grandeur de l'art romain; le jour que j'allai au pont du Gard, j'eus un spectacle moins piquant, mais plus édifiant. C'était un bon prêtre de campagne, descendu de son mulet et qui lisait son bréviaire assis sur l'herbe, ayant à côté de lui un gros parapluie replié, et son mulet, la bride traînante, qui humait l'ombre de la grotte. Il ne leva pas les yeux pour nous voir passer.

Des Bohémiens n'auraient pas été si réservés, si j'en crois ce qu'on dit dans le pays de leur audace. Ce sont d'effrontés mendiants, qui demandent du ton de gens qui prendront ce qu'on leur refuse. Ils entrent deux dans une boutique, et, pendant que l'un marchande, l'autre vole. On sait leurs habitudes et on s'en méfie; mais la crainte d'être volé n'est jamais si habile et si ingénieuse que l'amour de vendre; aussi beaucoup de marchands y sont pris. Si les Bohémiens voient manger un enfant sur le devant de la porte paternelle, ils vont lui prendre son morceau de pain; ils iront intrépidement jusque dans l'arrière-chambre tendre la main aux gens à table. Ils sont craints et tolérés : la superstition et la curiosité les protégent; on aime à les voir s'en aller et à les voir revenir. Les petits enfants en ont grand'peur, parce qu'on les a souvent menacés des *Boumians*. Les mères, qui leur font ces menaces pour apaiser leurs cris, en ont plus peur encore, car les Bohémiens passent pour enlever les enfants.

C'est dans les mois d'août et de septembre, aux fêtes de saint Roch et de saint Michel, qu'on voit arriver à Nîmes, entassés sur de mauvaises charrettes traînées par des mules, ou chassant devant eux des troupes d'ânes et de petits mulets qu'ils vont vendre dans les foires, ces demi-sauvages, vrais enfants perdus de la Providence. Ils couchent à la belle étoile, ordinairement sous les ponts. Leur quartier général, à Nîmes, est le Cadreau (en patois, *lou Kadaraou*), petit pont jeté sur un ravin qui descend d'une colline et sert

de voirie publique. C'est là qu'on peut les voir demi-nus, sales, accroupis sur de la paille ou de vieilles hardes, mangeant avec leurs doigts les chiens et les chats qu'ils ont tués dans leurs excursions crépusculaires. Dans les jours de foire, ils sont tour à tour marchands, maquignons et saltimbanques. Les jeunes filles, aux grands yeux bruns et lascifs, au visage cuivré, pieds nus, la robe coupée ou plutôt déchirée jusqu'aux genoux, dansent devant la foule, en s'accompagnant d'un bruit de castagnettes qu'elles font avec leur menton. Ces filles, dont quelques-unes ont à peine seize ans, n'ont jamais eu d'innocence. Venues au monde dans la corruption, elles sont flétries avant même de s'être données, et prostituées avant la puberté. Ces Bohémiens parlent un espagnol corrompu. L'hiver, on ne les voit pas : où vont-ils? d'où viennent-ils?

L'hirondelle,
D'où vient-elle [1]?

J'imagine que la construction de l'aqueduc du Gard donna lieu à la correspondance suivante entre l'empereur et le gouverneur de la province.

« Le gouverneur à l'empereur.

« Les habitants de Nîmes, seigneur, manquent d'eau. Il y en a de fort bonne et en grande abondance à seize milles de là, que l'on y pourrait conduire. J'ai donné l'ordre d'examiner s'il y avait quelque endroit favorable à la construction d'un ouvrage solide. L'argent ne nous manquera pas, si vous approuvez, seigneur, un projet d'embellissement et de commodité pour la ville municipale, qui a vraiment besoin d'eau. »

[1] Béranger, *Chansons*.

« L'empereur au gouverneur.

« Examinez avec soin, mon très-cher N., s'il y a un lieu propre à recevoir un aqueduc ; car il n'est point douteux qu'on doive fournir de l'eau à la ville municipale de Nîmes, si, par ses propres moyens, elle peut se procurer un avantage qui doit beaucoup contribuer à son agrément et à sa salubrité. »

Le gouverneur écrivit de nouveau qu'il avait trouvé l'emplacement et dressé les devis ; il pria l'empereur de faire remise aux Nîmois de la somme annuelle qu'ils avaient l'habitude de lui offrir comme hommage de nouvelle année ; il mit l'architecte et le fontainier en demeure de commencer. Ceux-ci construisirent l'aqueduc, donnèrent quittance, et tout fut dit [1].

L'art était alors dans l'air, dans les mœurs, dans la vie domestique des nations, ou plutôt de la nation qui les résumait et les absorbait toutes ; l'art était la commodité, le *comfortable*. Les architectes et les statuaires ne suffisaient pas au besoin universel ; Pline le jeune se plaint d'en manquer dans son gouvernement de Bithynie, et il en demande à Trajan. Trajan lui répond qu'il n'a qu'à bien chercher pour en trouver autour de lui. Je ne doute pas que presque tous les artistes de ce temps-là ne fussent en état de concevoir et d'exécuter ce que nous appelons un monument d'art. Les guerres et les renouvellements du monde ont dû détruire des centaines de monuments comme ceux dont les ruines nous remplissent aujourd'hui de tant de respect. La plupart étaient bâtis par des artistes sans nom, à peu près comme ces églises

[1] Cette correspondance n'est pas si fictive qu'elle en a l'air. C'est la traduction presque littérale d'une correspondance du même genre entre Pline et Trajan, à l'occasion de la colonie de Sinosses.

du moyen âge, dont l'architecte n'était pas plus connu que le maçon, personne, dans ce temps de foi, ne se croyant inventeur dans un art à l'usage de tout le monde. Au moyen âge, la foi élevait les églises et n'y mettait point de nom; sous la Rome impériale, l'art, la seule foi de cet âge, semait le monde de monuments, et n'y mettait point de nom. Chose étrange, on retire tous les jours du Rhône des canaux en plomb très-bien conservés, qui sont marqués de l'étiquette et du nom du plombier; et les arènes, les temples, les arcs de triomphe, les théâtres, les aqueducs, sont des œuvres sans nom d'auteur! Un plombier a pris toutes ses précautions pour se survivre; l'architecte qui a construit l'aqueduc du Gard doit rester à jamais inconnu.

J'en dirai autant des statuaires.

Cette grande construction solitaire, qui se cache dans un coude formé par deux montagnes, et franchit si hardiment de l'une à l'autre; ces arcades immenses qui encadrent des horizons entiers, s'engendrent les unes les autres, jusqu'à cent cinquante pieds, et forment trois ponts superposés, non pour l'eau, mais pour l'air si pur et si transparent du Midi; ce plein cintre si harmonieux, la création de l'art romain; ce jaune d'or qui revêt toutes les pierres; cette diversité des détails et cette majestueuse unité de l'ensemble; cette petite rivière, si vieille et si fraîche, qui semblait en ce moment dormir et coulait comme une nappe d'huile sous l'immense aqueduc; ces vignes semées çà et là tout à l'entour, dont le feuillage robuste et charnu résistait seul, au milieu d'une verdure mourante, au soleil et au vent aride du nord; ces deux chaînes parallèles de montagnes, qui se recourbent et se plient au gré des détours de la petite rivière; cette nature si singulière du Midi, où la fécondité se devine et où l'aridité se fait sentir; ce ciel qui dore les pierres, et cet art qui imprimait une beauté immortelle à des choses de première nécessité: toutes ces grandeurs de la nature et de l'homme

ont laissé dans ma pensée quelque chose de plus grave que des souvenirs d'une curiosité satisfaite. Il y a une mystérieuse éducation dans la contemplation de ces grandes harmonies; et si cela ne donne pas le génie à qui ne l'a pas reçu du ciel, cela entretient et perfectionne la sensibilité, qui nous dédommage de n'avoir pas le génie..

6. L'Amphithéâtre.

L'époque précise où fut construit l'amphithéâtre de Nîmes est un point d'archéologie très-débattu. Les uns le datent d'Antonin; les autres, s'appuyant sur des débris d'inscription, lui donnent pour fondateur un des membres de la famille Flavienne, soit Vespasien, soit Titus, soit même Domitien. Entre les deux époques présumées, la différence n'est que de soixante ans : « C'est peu, remarque M. Pelet, dans l'âge d'un monument qui a déjà dix-huit siècles d'existence. »

L'Amphithéâtre, construit pour des jeux, des combats de gladiateurs et d'animaux, des naumachies, fut pour la première fois converti en citadelle par les Visigoths. Ils en flanquèrent la porte orientale de deux tours, appelées tours des Visigoths, encore debout en 1809. Charles Martel, en l'an 737, y assiégea les Sarrasins et y mit le feu. Après l'expulsion des barbares, l'Amphithéâtre continua d'être un château fort. La garde en était confiée à des chevaliers qui y avaient leurs logements et étaient liés entre eux par le serment de défendre ce poste jusqu'à la mort. Vaincue par la commune, cette caste abandonna d'abord ses anciens priviléges, puis, peu à peu, les maisons mêmes qu'elle occupait dans l'enceinte des Arènes, et qui furent désormais habitées par le petit peuple. Encore en 1809, une population de deux mille âmes était entassée dans l'Amphithéâtre, lequel fut déblayé de ses hôtes et de leurs cabanes par les soins d'un préfet de ce temps.

La façade circulaire de l'Amphithéâtre est composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, d'un attique qui en forme le couronnement. Soixante portiques communiquent du rez-de-chaussée dans l'intérieur des Arènes. Un même nombre s'ouvre sur le premier étage. L'attique s'élève au-dessus; tout autour sont, au nombre de cent vingt, des consoles ou saillies de pierre, percées de trous circulaires, où étaient enfoncées des poutres destinées à soutenir le *velarium*, rideau immense qu'on tendait sur l'Arène, du côté où plongeait le soleil. Un petit escalier, creusé dans l'épaisseur du mur, au-dessus de la porte du nord, était réservé aux esclaves commis à ce service.

Trente-quatre gradins, d'un pied et demi de haut, d'un peu plus de deux pieds de large, servent à la fois de siéges et de marchepieds, montant circulairement du *podium* jusqu'à l'attique. Ces trente-quatre gradins étaient divisés en quatre *précinctions*, figurant les rangs de loges dans nos théâtres; elles avaient chacune leurs issues ou vomitoires, et leur galerie, sous laquelle les spectateurs venaient s'abriter contre l'orage.

La première précinction, réservée aux principaux personnages de la colonie, n'avait que quatre gradins. Les places y étaient séparées; chaque famille avait la sienne marquée de son nom. On a retrouvé quelques lettres de ces noms. A la porte du nord était une loge de distinction pour la principale autorité du pays; et une autre, en face, pour les prêtresses. A ces deux loges répondaient, par un escalier, deux pièces voûtées, pour les cas de pluie.

La seconde précinction, séparée de la première par un mur revêtu de dalles, était réservée à l'ordre des chevaliers: elle avait dix rangs de gradins; on y arrivait par quarante-quatre vomitoires.

Un marchepied peu élevé formait l'intervalle de la seconde à la troisième précinction. Celle-ci comptait dix rangs de

gradins et trente vomitoires. C'était la place du peuple, *populus*, fort différent de la populace, *plebs*, et des esclaves, auxquels était réservée la quatrième et dernière précinction.

Cette précinction se composait de dix gradins, dont le dernier s'appuyait contre l'attique. Un mur, de même forme et de même hauteur que le précédent, la séparait de la troisième.

Pour éviter les courants d'air, l'architecte avait eu soin de ne point placer les vomitoires, ou portes de sortie, en face des portiques, ou portes d'entrée. Des escaliers, dont le nombre était proportionné à celui des vomitoires, permettaient la précipitation sans l'encombrement, outre que, par une admirable précaution, ces escaliers s'élargissent au fur et à mesure qu'ils descendent des précinctions supérieures, afin de rendre la sortie plus facile et plus prompte.

D'après les calculs de M. Pelet, la première précinction contenait..	1,568 places.
La seconde.	5,313
La troisième.	6,893
La quatrième..	8,182
Nombre total de places sur les gradins.	21,956

Si l'on ajoute à cela les places qu'on pouvait prendre sur les marchepieds de la troisième et de la quatrième précinction, celles des spectateurs qui, debout sur le dernier gradin, avaient le dos appuyé contre l'attique, le nombre total des places pouvait être de vingt-quatre mille deux cent neuf. On ne compte pas ceux qui pouvaient, faute d'autres places, monter sur l'attique, à côté des poutres qui soutenaient le *velarium*, ou se tenir debout à l'entrée des cent vomitoires, comme ces curieux de nos théâtres, qui regardent la pièce du fond des couloirs de l'orchestre, ou du haut des escaliers

conduisant aux galeries. Ce calcul n'a rien d'arbitraire, si l'on remarque que les places étaient marquées non-seulement sur la pierre des gradins, mais même sur la paroi de l'attique, auquel étaient adossés les spectateurs qui se tenaient debout sur le dernier gradin.

Ce qui distingue ce majestueux reste de l'architecture romaine, c'est la grandeur et la commodité.

La grandeur est presque la seule originalité de l'art romain; mais cette originalité n'est inférieure à aucune autre. L'art grec ne lui a point fourni le modèle des amphithéâtres; l'art grec n'avait point à convier des nations entières à des jeux de gladiateurs et de bêtes. Sauf quelques monuments élevés pour la représentation de la Grèce fédérative, ou pour loger quelque sacerdoce collectif, comme celui de Delphes, les édifices publics de chaque nation en particulier ne dépassaient pas les proportions de la nation. Les temples n'étaient pas toujours aussi grands que leurs dieux, témoin le Jupiter de Phidias, qui ne fut jamais logé à l'aise que dans l'Olympe d'Homère. La moitié d'un amphithéâtre romain de province aurait suffi pour contenir tous les citoyens libres de Sparte ou d'Athènes. Les monuments grecs n'étaient pas grands par le nombre des coudées de pierre, mais par les proportions. Au temps de Trajan, les amateurs d'objets d'art faisaient le plus grand cas d'une statuette d'Hercule en bronze, ouvrage de Lysippe. « Le travail en est si beau! dit spirituellement Stace; il y a tant de majesté dans de si étroites limites! C'est le Dieu, m'écriai-je, oui, c'est le Dieu! Il posa devant toi, Lysippe, lorsqu'il t'arriva de le représenter si petit et de le faire sentir si grand[1]! » Tel est l'art grec. Les

[1] Tantus honos operi, finesque inclusa per arctos
Majestas! Deus ille, Deus; seseque videndum
Indulsit, Lysippe, tibi, parvusque videri
Sentirique ingens ....

SILVES, VI, IV.

Romains n'imitaient sa noble et gracieuse architecture que dans le décor de leurs jardins particuliers. Des temples qui avaient suffi au culte de toute une nation servaient de modèles à leurs chapelles domestiques, et plus d'un riche Romain avait dans l'enceinte de sa villa, et pour son dieu particulier, un édifice religieux où la déesse protectrice d'Athènes ne se serait pas trouvée à l'étroit.

L'architecture vraiment romaine prit la taille de la nation et les proportions de son histoire. Quand César voulut donner des jeux à l'univers dans la personne de ces vaincus faits citoyens romains, qu'il avait ramenés avec lui de toutes les parties du monde, il fallut bien, pour que ces échantillons de tous les peuples fussent assis et clos, que les amphithéâtres fussent grands comme des villes. Quand Titus fit égorger neuf mille bêtes dans le Cirque, et Trajan onze mille; quand Probus fit courir mille autruches dans une forêt peuplée d'animaux de tous les pays; quand ces empereurs firent battre des crocodiles contre des crocodiles, des serpents géants contre des serpents géants, l'Amphithéâtre dut avoir l'étendue d'une forêt et d'un lac, pour que tous ces êtres vivants y pussent mourir, non d'étouffement, mais avec tous les honneurs du combat. Les grands édifices du vieil Orient, les monuments de Babylone, de Memphis, furent surpassés; le despotisme impérial fit remuer assez de pierres pour fatiguer trois siècles d'invasions barbares seulement à les renverser; après quoi ces mêmes pierres, relevées de nouveau, servirent à ceindre de fortifications toute l'Europe féodale. Les architectes étaient des empereurs et les maçons des armées; l'œuvre se ressentait des ouvriers. Les provinces firent comme Rome, les municipalités comme les métropoles; toutes bâtissaient dans la pensée qu'elles représentaient et résumaient l'univers; elles avaient des théâtres et des arènes sur le plan de ceux de César, comme si elles eussent pensé aussi à convier des représentants du monde à leurs fêtes.

Mais c'est surtout la commodité qui se fait sentir dans ces grands monuments. L'art romain avait résolu le problème qui consiste à faire entrer sans encombre, dans un édifice donné, toute la foule qu'il peut contenir, et, ce qui est plus difficile, à l'en faire sortir, en cas d'accident, sans l'étouffer ni l'écraser aux portes.

Je sais qu'on n'avait pas à craindre, dans les amphithéâtres romains, les incendies par l'huile ou par le gaz, ni les chutes par défaut de solidité ; mais il n'était pas rare que les spectateurs eussent à se garantir des intempéries de l'air, d'un orage qui crevait sur l'Amphithéâtre, d'une brise froide qui glissait le long des gradins et faisait grelotter sous sa tunique courte le peuple-roi, sous leurs vêtements de pourpre les spectateurs des gradins privilégiés. Dans ce cas, le spectacle était suspendu ; quarante mille spectateurs se levaient tous ensemble, rentraient dans les galeries par de nombreux vomitoires, et s'y abritaient contre l'orage. L'eau, tombant sur des gradins unis et disposés en pente légère, s'écoulait par d'innombrables rigoles dans les aqueducs souterrains ; quelques minutes de soleil et de brise tiède séchaient ces gradins, le sable de l'arène buvait la pluie, les quarante mille spectateurs qui grondaient tout à l'heure dans l'intérieur de l'immense fourmilière reparaissaient tous à la fois et sans confusion par tous les vomitoires ; les gradins, garnis de nouveau, battaient des mains à la rentrée des acteurs, hommes ou bêtes.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries, à moins qu'il ne plût à l'empereur de le lui défendre ; alors il fallait recevoir la pluie et encore battre des mains.

Ajoutez à toutes ces facilités merveilleuses de locomotion une ventilation admirablement distribuée, douce, rafraîchissante ; beaucoup d'air, et point de *deux airs ;* beaucoup de vent et point de vents coulis. On ne gagnait de rhumes à l'Amphithéâtre que s'il plaisait à l'empereur ; ce n'était la

faute ni de l'architecte ni de l'art romain. L'architecte et l'art avaient pourvu à tout, sauf aux fantaisies de l'empereur. Grâce à la disposition amphithéâtrale, chaque spectateur ne respirait pas l'air déjà respiré par les autres, à la différence de nos théâtres, où les émanations du parterre vont suffoquer les étages supérieurs. Chaque rang de gradins, s'effaçant du rang inférieur, et formant une circonférence distincte et isolée, avait sa part d'air comme sa part de ciel, et n'était pas plus gêné par ses voisins d'en bas que par ses voisins d'en haut. De plus, l'air de l'Amphithéâtre se renouvelait de deux manières; d'abord par le haut de l'édifice, vaste entonnoir où il en descendait en plus grande quantité que n'en pouvaient consommer les spectateurs, ensuite par les innombrables arcades ouvertes à l'extérieur, qui recevaient l'air dans les galeries, pour le rendre à l'Amphithéâtre par les vomitoires. Quand le temps était lourd, pour peu qu'il y eût un souffle dans le ciel, la forme circulaire de l'Amphithéâtre ne permettait pas que ce souffle se perdît; car, comme il y avait des ouvertures sur tous les chemins des vents, ce petit souffle, au lieu de se briser contre des masses de pierres, s'insinuait par les pleins cintres, se répandait dans les galeries, et venait, par les vomitoires, rafraîchir les têtes des spectateurs.

Enfin ceux-ci étaient abrités du soleil par un immense *velarium*, lequel était replié au quart, à la moitié, aux trois quarts, selon l'heure, de sorte qu'ils avaient de l'ombre sans cesser d'avoir de l'air.

La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'Amphithéâtre de Nîmes est située à une lieue de la ville. On la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains. Trois grands quartiers de rochers sont restés debout, coupés droits comme avec une immense scie. Les longues dalles qui servent de gradins, celles qui forment l'attique, et sur lesquelles quatre hommes pourraient marcher de front, étaient taillées d'un

seul bloc dans cette carrière, et transportées à Nîmes par un chemin qui porte encore le nom de chemin des Romains. Des trois quartiers de roche, l'un conserve encore une entaille de la longueur et de la largeur exactes d'un de ces gradins; le temps n'a pas élargi cette entaille, et il a respecté la carrière encore plus que le monument. Je marchais vraiment sur une poussière romaine. Tous les débris des pierres taillées sont accumulés là, et forment une petite colline: car la sciure de tels monuments suffisait pour faire des collines. Le temps a versé tant de pluie et de soleil sur ces débris, qu'il en a fait comme une terre friable, sur laquelle le vent sème et le printemps fait fleurir quelques graines sauvages. En face de la carrière, on a découvert tout récemment le puits qui servait à rafraîchir les constructeurs de l'Amphithéâtre, quand ils mangeaient leurs pastèques, vers la troisième heure, assis sur la pierre qu'ils venaient de couper. Un homme du pays a imaginé d'élever en cet endroit un cabaret, où il vend aux passants de très-mauvais orgeat avec de l'eau très-fraîche du puits des Romains.

On aimerait à se figurer, dans la vaste enceinte de l'Amphithéâtre, une lutte à la manière antique, entre deux adversaires armés du gantelet et tout luisants d'huile, ou tout au moins quelque combat de taureaux à la manière espagnole. Les luttes de l'Amphithéâtre de Nîmes ne ressemblent pas aux luttes antiques, ni ses combats de taureaux à ceux de Séville ou de Burgos. N'allez y chercher ni les Milon de Crotone, ni les tauréadors espagnols. Votre désappointement serait grand.

La lutte, que les consuls de la cité du quinzième siècle encourageaient et récompensaient par le don d'une pièce de drap vert, n'a pas cessé d'être une coutume locale à Nîmes, mais plus particulièrement dans les villages de son territoire. Le prix est voté par le conseil municipal de l'endroit: c'est d'ordinaire une montre ou une tasse d'argent. Dans un champ

nouvellement moissonné, deux lutteurs, représentants de deux villages rivaux, cherchent à se renverser sur le dos; on n'est vaincu que si le dos et la tête ont touché contre terre. La population des deux villages, rangée des deux côtés, assiste, avec toute l'anxiété de l'honneur local, aux alternatives de la lutte. Quand l'un des deux lutteurs est renversé, tout espoir n'est pas encore perdu; si sa tête n'a pas touché, tout son village crie : « *A pas touca! a pas touca!* (N'a pas touché!) » La lutte continue alors et la fortune peut changer. Quelquefois il y a doute; alors des deux côtés opposés s'élèvent des cris confus : « *A touca! a pas touca!* (Il a touché, il n'a pas touché.) » Des arbitres du choix des deux partis décident le point.

La musique des luttes c'est le tambourin et le hautbois. Le vainqueur traverse son village en triomphe, au son de ces instruments, précédé d'une bannière ornée de banderoles, d'où pendent les prix du combat. Ses amis l'entourent en chantant; les enfants déjà grands le regardent passer avec des larmes d'émulation. Le vaincu n'est point déshonoré: il s'en retourne à son village, et songe à prendre sa revanche à la *vogue* prochaine : c'est le nom de la fête. Il y a des *vogues* où figurent jusqu'à huit lutteurs, autour desquels sont rassemblés huit villages.

C'est le dimanche, et dans les foires, que l'Amphithéâtre de Nîmes sert de champ clos à des lutteurs. Mais ce spectacle est à peu près abandonné. La bourgeoisie ne se dérange pas pour si peu; les dames de Nîmes ne veulent point froisser leur toilette en s'asseyant sur des gradins ruinés, ou sur la place de ces gradins. Des curieux, dont le plus grand nombre appartient à la classe ouvrière, sont les seuls spectateurs. Rien de moins pittoresque d'ailleurs que deux lourdauds qui ôtent leur habit et se collettent comme les Auvergnats de Paris; que pas une main délicate n'applaudit, et dont le vainqueur n'est pas beaucoup plus intéressant que le vaincu.

Nous ne sommes plus au temps où les consuls en chaperon assistaient au combat et proclamaient le vainqueur. Les juges des luttes d'aujourd'hui sont, j'imagine, quelques vieux lutteurs émérites des villages voisins, qui ont longtemps bu dans les cabarets les montres ou les tasses d'argent gagnées dans leur carrière.

Ce que sont ces luttes dégénérées à la lutte antique, les combats de taureaux de l'Amphithéâtre le sont aux combats de taureaux de l'Espagne. On lâche dans l'arène un taureau de la Camargue, maigre et efflanqué : il entre là, non pas en bondissant, non pas en roulant des yeux de sang, comme les taureaux des descriptions espagnoles, mais comme il entrerait dans un pâtis. Cependant on parvient à le tirer de son indifférence. Des enfants armés de houssines de vigne, qu'ils appellent en leur patois *badiganes*, le frappent à coups redoublés, en le traitant de lâche s'il paraît hésiter. Des hommes le poursuivent de sifflets aigus et perçants, que répètent les échos de l'Amphithéâtre. Enfin le pauvre animal s'émeut ; il se jette à droite et gauche, il bondit, il fait une poussière assez convenable. Après quelques tours dans l'arène, on le renverse et on le marque à la croupe de la lettre initiale de son propriétaire : c'est ce qu'on nomme une *ferrade*. Les taureaux qui ont pris le combat au sérieux, et qui ont jeté quelque malheureux enfant à six pieds en l'air avec leurs cornes, sont applaudis, aimés, admirés ; ceux qui ne peuvent pas se décider et qu'on n'excite ni avec les sarments de vigne ni à coups de sifflets, sont battus, hués, poursuivis de cris outrageants, dont un peu de honte rejaillit sur leur maître. En somme, les *picadors* des combats de taureaux de Nîmes sont des polissons abandonnés de leurs mères ; et les *taureadors* sont de malheureux *artistes* assez peu différents, par leur consistance sociale, des Bohémiens du pont du Gard.

7. La Maison-Carrée.

La question de l'époque précise où fut fondé ce monument, le plus délicat et le mieux conservé de tous les monuments anciens, roule tout entière sur la différence de la lettre C à la lettre M. Voici comment : Un Nîmois, antiquaire distingué et personnage considérable de la ville, M. Séguier, était parvenu à lire sur la frise de la façade, par une comparaison des trous et du nombre des crampons qui avaient servi à l'y fixer, l'inscription suivante :

C. CAESARI. AVGVSTI. F. L. COS. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBVS. IVVENTVTIS [1].

A l'exception de la première lettre C, qui représenterait Caïus, toutes les recherches et comparaisons ultérieures ont confirmé l'inscription de M. Séguier. Mais des doutes ont été élevés sur ce C, non-seulement par tous les savants qui ont voulu s'assurer de la chose, mais par M. Séguier lui-même, forcé d'avouer que cette lettre ne s'inscrustait pas naturellement dans les trous creusés à cet endroit. M. Pelet a proposé sa lettre à lui ; à force de recherches et de remaniements alphabétiques, il est parvenu à trouver que trous et crampons s'accommodaient à merveille de la lettre M. Si la découverte est vraie, la Maison-Carrée n'aurait plus été dédiée à Caïus et à Lucius César, petit-fils d'Auguste et princes de la jeunesse, mais à Marcus-Aurelius (Marc-Aurèle) et Lucius-Verus, fils adoptifs d'Antonin, désigné ici sous le nom

[1] A Caïus et Lucius César, fils d'Auguste, consuls désignés, princes de la jeunesse.

commun des empereurs, Auguste. Des médailles donnant à chacun de ces deux princes en particulier le titre de *prince de la jeunesse*, pourquoi ne l'auraient-ils pas porté tous deux en commun? Marcus-Aurélius et Lucius-Verus furent tous deux consuls, et tous deux comblés d'honneurs par Antonin. D'ailleurs, l'architecture de la Maison-Carrée est d'une délicatesse et d'une recherche de décorations qui n'étaient guère dans le goût du siècle d'Auguste, mais qui rappellent parfaitement les monuments de l'époque d'Adrien et d'Antonin. Dans cette hypothèse, l'époque de la destination, sinon de la fondation de la Maison-Carrée, devrait être fixée vers l'an 152 de l'ère chrétienne.

Ce monument, que l'abbé Barthélemy, dans son voyage d'Anacharsis, appelle « le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne et le désespoir de la moderne, » forme un carré long, isolé, d'où lui vient son nom de *Maison-Carrée*. L'entrée regarde le nord, et le fond le midi. Dix colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont six de front, et deux de chaque côté du portique, supportent un entablement richement décoré, que couronne un fronton construit dans les proportions enseignées par Vitruve, c'est-à-dire ayant pour hauteur la neuvième partie de sa largeur. Vingt autres colonnes, placées comme celles du péristyle, à quatre pieds de distance l'une de l'autre, et engagées à moitié dans les parois, enveloppent l'édifice tout entier. Ces quatre pieds représentant deux fois le diamètre d'une colonne, on peut, par une addition facile, et que je laisse faire au lecteur, mesurer la longueur et la largeur de la Maison-Carrée par le nombre de ses colonnes. L'intérieur, ou l'aire proprement dite, a huit toises de long, six de large et autant de haut. La destruction de la toiture antique ne permet pas de décider si le temple ne recevait du jour que par la porte, ou s'il en recevait par le toit. La toiture moderne est percée d'une grande fenêtre carrée, ce qui fait ressembler l'aire à un atelier. Des

feuilles d'olivier et de chêne décorent les chapiteaux des colonnes; des tresses légères flottent le long de la porte d'entrée. Le luxe des ornements ne gâte point la grandeur ni la pureté des profils. La qualité de la pierre, semblable au marbre par la finesse du grain, se prêtait à toutes ces délicatesses du ciseau, que l'art gothique n'a point égalées, quoi qu'on ait pu dire. Le cardinal Albéroni disait de la Maison-Carrée qu'il la fallait enfermer dans un étui d'or. Le mot est juste. C'est un monument petit par sa masse, mais grand par ses proportions et son harmonie, que l'œil embrasse sans effort, et qui pourtant remplit l'imagination. On dirait qu'il a été amené là, tout fait, de l'atelier du sculpteur, à moindres frais d'hommes et de cabestans qu'il n'en a fallu pour retirer de la berge du pont de la Concorde l'obélisque de Louqsor. Colbert pensa sérieusement à le transporter à Versailles. Napoléon voulut aussi prendre la Maison-Carrée dans sa main et l'emporter à Paris, pour en décorer une des places de sa capitale. Mais le plus petit des monuments romains tenait assez pour résister même aux architectes qui avaient fait Versailles, et n'être pas emporté même dans la main de Napoléon. La Maison-Carrée a été scellée en terre comme l'Amphithéâtre et le pont du Gard, pour l'éternité. Le vent des Barbares a soufflé sur cette gracieuse demeure de dieux tombés, et elle est encore debout; ils ont fait une vaste entaille à l'Amphithéâtre, ils ont mis les bains à ras terre, et c'est à peine s'ils ont écorné ce joyau de l'architecture antique.

Il faut dire que cette conservation a paru miraculeuse. Les fouilles pratiquées autour de la Maison-Carrée ont prouvé que cet édifice était entouré d'un vaste portique, et se liait à un monument de même forme y faisant face, à une distance qu'on a déterminée. Pourquoi, dans la destruction générale de l'ensemble, cette seule partie a-t-elle été épargnée? Est-ce sa beauté qui l'a fait respecter, ou l'absence des emblè-

mes de l'empire dans sa décoration extérieure? Ou bien le monument aurait-il survécu et « serait-il resté entier à tels hasards, » comme parle le bon Poldo, « par le bénéfice du point de horoscope de sa bonne et fortunée fondation, sous quelque ascendant bien fortuné, par la quatriesme maison, ou lieu du ciel, et constitutions des planètes ou fixes? » Je pencherais pour l'explication de Poldo. J'aime mieux croire à l'effet d'une *constellation et de la quatrième maison du ciel*, qu'à un scrupule quelconque de ces démolisseurs du Nord, qui se poussaient pêle-mêle sur les monuments de l'ancien monde, sans regarder au fronton s'ils portaient l'emblème d'un prince, et si leurs inscriptions étaient en grec ou en latin.

A défaut de Barbares, les gens du pays se seraient chargés de consommer ces destructions, si ces hasards, si ces constellations dont parle Poldo, n'eussent encore préservé la Maison-Carrée. L'histoire de ce monument, c'est l'histoire des dangers de mort qu'il a courus jusqu'à nos jours. Dès les premiers temps du christianisme, la Maison-Carrée fut convertie en une église dédiée à saint Étienne, martyr. Au onzième siècle, on fit de l'église un hôtel de ville. L'intérieur fut divisé en plusieurs pièces et coupé en deux étages; des fenêtres furent percées dans les parois de la *cella*, et des murs élevés contre les colonnes du péristyle; on démolit l'ancien perron. « J'ay ouy dire à nos pères, écrit Poldo d'Albenas, qui par immémoriale attestation le disoyent avoir ainsi appris des leurs, que c'estoit aussi, n'a pas trois ou quatre cents ans, la maison commune, et des consuls de la ville : qui par criées fut contre le public et université adjugée à un particulier et créancier de la ville. » Le particulier dont parle Poldo était sans doute un certain Pierre Boys, qui reçut la Maison-Carrée en échange d'un emplacement où fut construit le nouvel hôtel de ville. Pierre Boys, usant et abusant de sa chose en propriétaire, dégrada le

mur méridional en y adossant une maison à son usage.

C'est contre ce Pierre Boys que Poldo d'Albenas, dont je pense qu'on me sait gré de citer les naïves et intelligentes colères, s'écrie *cicéroniennement*, pour me servir d'un mot du temps : « O maison antique! dominée d'un fort dissemblable et inégal dominateur! Et quant à moy, si jamais j'avois audience au conseil du roi, ou au roy mesme, je croy que donnant à entendre le faict, tel qu'il est, la dedecoration que ce beau monument de l'antiquité endure, et le tort qui lui est faict. il vengeroit cest outrage et ne permettroit sur sa magesté (contre le public, loix et meurs de toutes les gens) qu'un occupateur triumphast (comme les barbares de l'antique Rome) des restes ou des despouilles des ruines de nostre antique cité, et n'endureroit, qu'après tant de démolitions qu'elle a souffertes, encore on la veist continuellement ruiner et démolir, comme l'on voit, endurant devant noz yeux telle mémoire de l'antiquité, et lieu si sacré et publicq, estre faict le domicile de personne priuée et indeu detenteur. »

Un *détenteur* bien autrement barbare que Pierre Boys, le sieur Brueïs, seigneur de Saint-Chaptes, acquit de ce dernier la Maison-Carrée, et en fit une écurie. Il réunit les colonnes du péristyle par une muraille en briques, en détruisant plusieurs cannelures qui gênaient sa bâtisse. Il fit une coupure dans celles du milieu, pour élargir l'entrée de son écurie, et enfonça dans les murs des poutres pour soutenir des greniers, des crèches et des mangeoires; enfin il pratiqua une entaille inclinée aux colonnes du péristyle pour y appendre une sorte d'auvent, sous lequel il faisait remiser les bestiaux, les jours de foire ou de marché, quand l'écurie avait du trop-plein.

En 1670, les religieux Augustins l'achetèrent à la famille de ce Brueïs pour en faire une église. Une nef, un chœur, des chapelles, des tribunes prirent la place des greniers, des

crèches et des mangeoires. Les religieux creusèrent des sépultures dans le massif qui supporte le péristyle. Il existait déjà sous le temple un caveau avec un puits antique au milieu; ils joignirent ce caveau aux nouvelles sépultures par un couloir de communication. Cette maçonnerie souterraine ébranla l'édifice. En outre, la voûte de la nouvelle église menaçait d'écraser le mur du côté de l'est. Des réparations faites à temps prévinrent une ruine totale. En 1789, la Maison-Carrée fut enlevée aux religieux Augustins pour être affectée au service de l'administration centrale du département. Ce fut là le dernier de tous ses dangers : depuis lors la Maison-Carrée a été l'objet d'un soin constant, sinon toujours très-éclairé. Débarrassée des maisons qui l'étouffaient, entourée d'une grille qui la protége, seule au milieu d'une place publique, d'où elle peut être vue commodément, elle est désormais à l'abri de toute profanation, et enlevée aux vandales de localité, qui, dans beaucoup de villes, se sont chargés d'achever tout ce qui n'avait été qu'entamé par les Vandales du cinquième siècle.

On peut trouver à redire à l'inscription dorée sur marbre noir qui apprend aux passants que c'est là le *Musée*, et qui n'est guère en harmonie avec le monument; on peut se plaindre qu'au lieu de consacrer ce Musée à des débris d'antiquité, on en ait livré les longues murailles à de médiocres peintures, dont quelques-unes, pour dire la vérité, sont d'artistes nîmois : mais que sont ces petits manques de goût, auprès des outrages, des destructions qui inspiraient à Poldo d'Albenas ces touchantes paroles : « Je ne vueil (veux) plus par ce petit discours de nostre ville faire de complainctes de ses ruines; car, si à chacune chose qui mérite regret, ie l'escriuois tel que je le sens, tous mes escrits seroyent remplis de tristes elegies, ne pouuant passer par nulle ruette (ruelle) d'icelle, qui ne m'en donne l'occasion, pour voir tant de fragments de son antique noblesse espars et rompus,

tant de colomnes de toutes ordonnances et grandeurs, tant de marbres, tant d'inscriptions, tant d'aigles sans testes, tant de couronnes, tant de statues, que les voyant, et remémorant quelle a esté nostre cité, et quelle à présent est, cest amour de la patrie me cause en l'imagination une semblable peine comme si ie la voyois encore aujourd'huy, voire à toutes heures, saccager, demolir et rompre ces grands et magnifiques ouvrages et bastiments de noz ancestres. Mais ie me contenteray et pacifieray ma douleur en baisant et admirant ses funebres reliques et cendres, et de tant qu'en moy sera, leur rendray la iuste et dernière piété de nourrisson et enfant officieux, pour en célébrer et faire viure la mémoire tant qu'il plaira au iugement des doctes et au temps que ces escrits ayent vie et mémoire. »

§ III

MONUMENTS DU MOYEN AGE.

La Cathédrale.

C'est plutôt pour la commodité de la classification que par des raisons d'art, que j'ai qualifié la cathédrale de Nîmes de monument du moyen âge. Dans la réalité, c'est un monument de tous les âges, qui n'a de caractère particulier que le grand nombre de ses restaurations successives. Mais il n'est aucun monument à Nîmes, auquel se rattachent plus de souvenirs de l'histoire locale. Les ruines romaines sont antérieures à l'existence française de la cité ; la cathédrale porte au contraire la marque des crises les plus violentes de cette

existence : presque toutes ses pierres ont été ébranlées tour à tour par le flux et le reflux des tempêtes religieuses du seizième et du dix-septième siècle.

La cathédrale est bâtie sur les fondements d'un temple antique. Du côté du nord, la base du soubassement ou piédestal continu sur lequel repose cette partie de l'édifice, est encore entière et a gardé le caractère de son origine. Dans les différents travaux de réédification de la cathédrale, on découvrit des débris de statues, des instruments de sacrifice et des mosaïques. Enfin, il y a moins de dix ans, en abaissant le sol devant la façade, on trouva des chapiteaux corinthiens, un reste d'attique, des chapiteaux en marbre blanc, et diverses autres reliques d'architecture qui ne permettent pas de douter que la cathédrale n'ait été bâtie sur l'emplacement d'un édifice romain. Le Nemausus des Romains avait possédé un temple dédié à Auguste; tous les historiens en ont dû conclure que les ruines de ce temple avaient servi de fondements à la cathédrale. D'après ces historiens, et principalement le dernier de tous, Ménard, deux taureaux saillants en marbre décoraient le dessus de la petite porte du septentrion; ces taureaux furent détruits par cette pieuse et vandale raison qu'une église consacrée au vrai Dieu ne devait pas être souillée par un ornement païen. On sait d'ailleurs que la porte d'Auguste présente encore aujourd'hui, au sommet des deux principaux portiques, deux têtes de taureau en relief. Ne serait-ce pas là une preuve de plus en faveur de l'opinion populaire que tous les historiens et antiquaires de Nîmes ont adoptée sur l'édifice primitif qui a servi d'emplacement à la cathédrale?

Aucune donnée n'existe sur la forme de la première église qui prit la place et les fondations du temple antique. On sait seulement qu'en l'an 808 Charlemagne s'en déclara le protecteur, et qu'à cette époque elle était dédiée à la Vierge et à saint Bauzile.

En 1096, elle fut reconstruite et consacrée par le pape Urbain II. « Cet édifice, dit Ménard, avait une très-belle forme et une vaste étendue ; il était construit en trois nefs qui formaient un vaisseau de vingt-huit toises de longueur sur onze de largeur ; un clocher de forme carrée, très-élevé et solidement bâti, accompagnait cet édifice ; il était placé dans l'angle qui tourne vers le nord [1]. La plus haute partie de ce clocher formait une terrasse agréable, entourée d'une balustrade de pierre de taille, qu'on avait travaillée en ornements d'architecture faits à jour [2]. On orna le dessous de la façade de cette église de diverses représentations sculptées en demi-relief, dans le goût du temps, dont les sujets étaient pris de l'Écriture sainte, comme sont la Création du monde, Adam chassé du Paradis terrestre, Abel tué par son frère Caïn, l'Arche de Noé [3]. Quant à la position de l'édifice, on y avait suivi l'usage pratiqué dans les temps primitifs du christianisme : la porte d'entrée était tournée au couchant, et l'autel placé au levant. »

Dans le mois de décembre de l'an 1567, la démolition des églises catholiques fut résolue par les protestants victorieux, et celle de la cathédrale adjugée au rabais dans la salle de l'hôtel de ville. On commença par le grand clocher dont parle Ménard. « On voulait, dit cet historien, l'abattre par le pied, et déjà l'on avait écorné la première rangée de pierres qui y sont placées en saillie ; mais celui qui présidait à la démolition, s'étant, d'un côté, aperçu que la chute de ce bâtiment entraînerait celle des maisons voisines, et, d'un autre côté, considérant qu'on pouvait faire usage du clocher pour y placer des sentinelles, fit cesser les ouvriers et leur fit démolir seulement le corps de l'église. Ces commen-

[1] C'est celui qui existe aujourd'hui.

[2] Cette balustrade est détruite.

[3] Une partie subsiste encore.

cements de leur fureur paraissent encore au bas de ce clocher. »

Sur la fin du règne de Henri IV, en 1609, les catholiques commencèrent à rebâtir la cathédrale. L'évêque, le corps des chanoines et les habitants catholiques en firent les frais; les travaux durèrent jusqu'en 1621. Dans l'intervalle, les chanoines de la cathédrale célébraient le service divin dans un ancien réfectoire du couvent, converti en église provisoire. En 1621, les échafauds venaient à peine d'être enlevés, que la cathédrale, nouvellement rebâtie, fut détruite par les protestants, et, avec elle, l'église provisoire qui en avait tenu lieu pendant douze ans.

Dans ce temps-là, Nîmes était livrée au duc de Rohan, et travaillait à lui gagner le commandement de l'armée de la Valteline. Les jours de persécution avaient recommencé pour les catholiques. S'il est vrai que les chefs du parti protestant montraient de la modération et promettaient sûreté et assurance à ceux des catholiques qui voudraient demeurer dans la ville, et pleine liberté d'en sortir s'ils s'y croyaient en danger, il est vrai aussi que le peuple s'échauffait de plus en plus contre ses anciens ennemis. On parlait de catholiques blessés par des protestants, la veille de Noël, comme ils rentraient chez eux après avoir assisté à la messe de minuit. Les mots de *Philistins*, de *papistes*, retentissaient de nouveau dans les rues, au passage des prêtres et des chanoines. Les curés ne pouvaient sortir de la ville, pour enterrer les morts dans les cimetières, qu'avec des gardes et un *laissez-passer* des consuls, indiquant le nombre de prêtres dont ils avaient permission de se faire assister. Cette dernière tolérance cessa bientôt tout à fait. Il leur fut défendu de sortir pour aller porter le viatique aux malades. On voulait ôter à la populace tout prétexte de violence, et retenir chez eux quelques prêtres imprudents, jaloux de rechercher le martyre de quelque insulte publique.

La ville était alors gouvernée par une assemblée, ou Cercle, sous l'influence et à la discrétion du duc de Rohan. Le Cercle délibéra de faire cesser dans la ville l'exercice de la religion catholique, et de démolir la cathédrale, pour en appliquer les matériaux à l'entretien des fortifications. Il décida, en outre, que les principaux catholiques seraient arrêtés et tenus en prison Le Conseil de ville, plus modéré que le Cercle, fit des représentations énergiques; on craignait, avec raison, que, dans les villes où les religionnaires étaient en minorité, le parti catholique n'usât de représailles en les emprisonnant ou en faisant pis.

C'était une pitoyable situation que celle de Nîmes à cette époque. D'après les règlements généraux de l'union des villes protestantes, outre les autorités électives et municipales, elle avait un gouverneur militaire, le baron de Brison, et cette assemblée ou Cercle pour y représenter l'Union protestante. Brison avait des partisans et des ennemis; ceux-ci dans la bourgeoisie, toujours mal disposée pour l'autorité militaire; ceux-là dans le peuple, qui lui tenait compte de quelques services rendus à la religion. Le Cercle et le Conseil de ville n'étaient pas d'accord ; le Cercle s'entendait à merveille avec Brison, qui avait peu d'amis au Conseil de ville. Le Cercle ayant imposé à la ville un droit au profit de Brison, les consuls réclamèrent vivement, et allèrent jusqu'à sommer Brison de résigner son gouvernement. Celui-ci leur cria qu'ils voulaient livrer la ville au roi; que pour lui, il ne rendrait pas sa charge et ne quitterait la ville que sur le bon plaisir du peuple. Les deux partis se rencontrèrent dans les rues; les consuls en chaperon, suivis d'une centaine d'habitants armés; Brison, à la tête de quelques soldats, une hallebarde à la main. Il y eut des pourparlers sur le ton de la menace. Les consuls, voulant éviter une rixe à main armée, apaisaient d'eux-mêmes leur suite; mais Brison laissait la sienne s'échauffer et crier à tue-tête : Vive Brison!

vive le gouverneur ! A la fin, un coup de feu partit des rangs de ses soldats, et vint frapper mortellement un capitaine de quartier qui accompagnait les consuls ; les bourgeois ripostèrent et mirent en fuite Brison et sa troupe. L'un d'eux, plus animé que les autres, Jean Bournet, se détacha de ses amis, disant qu'il allait quérir des pétards pour faire sauter la maison du gouverneur ; cette imprudence lui coûta la vie. Il avait à traverser des rues dont la populace était à Brison ; des hommes, des femmes s'ameutent autour de lui ; il parvient à leur échapper, s'élance dans une boutique voisine, la referme précipitamment et s'y barricade. Après un siége de trois heures, la boutique fut enfoncée, et le malheureux Bournet assommé, traîné dans les rues et mis en pièces. Quant aux consuls, ils avaient été obligés de reculer jusque dans l'hôtel de ville.

Cette victoire de la populace protestante ne présageait rien de bon aux catholiques On reprit le projet de démolition de la cathédrale. Le lundi 29 novembre 1621, à deux heures après midi, des groupes de religionnaires s'assemblèrent en tumulte sur la place Notre-Dame. C'étaient les *travailleurs* de bonne volonté, qui venaient mettre à exécution l'ordonnance rendue par le Cercle. Cela se fit très-régulièrement, après un signal donné à son de trompe. Les travailleurs se précipitèrent dans l'église. On n'y avait pas encore dit la messe. Ils montèrent au haut de l'édifice, découvrirent le toit, rompirent les voûtes et en emportèrent la charpente. Après le toit, ils attaquèrent le corps de l'église, abattirent les murailles latérales, et mirent tout à ras terre, sauf le mur où était la porte d'entrée et le clocher, qu'ils laissèrent debout, parce qu'on en avait besoin pour y mettre des sentinelles.

Le même jour, ils allèrent se jeter sur l'église provisoire qui servait alors de cathédrale. Le curé et les ecclésiastiques composant le chapitre se préparaient à chanter vêpres, quand

ils entendirent les cris des démolisseurs. Ils eurent le temps de sauver le saint sacrement, le saint ciboire, et une custode en forme de soleil, présent d'un grand personnage. Tout le reste fut pillé et pris. Les religionnaires renversèrent trois autels, brisèrent les tableaux, abattirent le dais sous lequel s'asseyait l'évêque et le fauteuil élevé d'où il dominait les stalles des chanoines; ils enlevèrent les orgues. Après l'église, ils saccagèrent la sacristie. Vases sacrés, reliquaires, chasubles, ornements d'église, tout fut dispersé. On vit un des leurs, nommé Sanson, cordonnier, *homme de peu*, dit un des témoins, courir dans les rues, la tête couverte de la mitre épiscopale, suivi d'une troupe de peuple qui l'applaudissait par des huées. Les témoins désignèrent une jeune fille qui avait emporté un crucifix « relevé en bosse auquel manquoit ung bras. »

Le lendemain, jour de la Saint-André, ils revinrent dans la même église, vers sept heures du matin, comme à une besogne régulière, dans un certain ordre, et se mirent en train de la démolir. Tout ce qui pouvait être de quelque usage fut enlevé avec précaution; les portes, les châssis des fenêtres, les ferrures, les poutres, les tuiles, furent emportés et emmagasinés pour servir à d'autres bâtisses. On n'avait laissé aux passions que les vitres et les choses d'ornement et de luxe à casser et à saccager. C'est même cette espèce de régularité dans ce désordre délibéré et arrêté en assemblée, qui me ferait douter des violations de tombeaux dont parlèrent les témoins à charge, dans l'enquête qui en fut faite à Beaucaire la même année, témoins tous catholiques, et tous déclarant, non pas qu'ils avaient vu ces profanations, mais qu'ils en avaient ouï parler. Quoi qu'il en soit, d'après la rumeur catholique, les religionnaires auraient ouvert les tombeaux de l'église, pénétré dans le caveau des chanoines, et déterré le corps de Philippe Eyroux, second archidiacre, mort depuis à peine deux mois; ils lui auraient

enlevé son surplis, ses gants, son bonnet et tous ses autres vêtements, arraché sa bague, et même, ajoutaient les ouï-dire, séparé la jambe du tronc en voulant tirer ses bas-de-chausses; la bière même aurait été emportée avec le reste du butin. Philippe Eyroux était fort haï du peuple. Deux mois avant sa mort, il avait été le sujet d'une sorte d'émeute nocturne; ses fenêtres avaient été brisées à coups de pierres par des religionnaires qui lui criaient : *Sors, capelan!* Après ce coup, les mêmes hommes étaient allés à un moulin d'huile, tenu par un nommé Jehan Vian, catholique, et lui avaient déchiré son livre de comptes, où figuraient sans doute quelques-uns d'entre eux.

Parmi les témoins interrogés par le juge de la sénéchaussée de Beaucaire sur cette double démolition, j'en trouve un qui dépose : « Qu'il a veu emporter le couvert et rompre les voultres, et que ce lui a donné fort au cœur, tant à cause que ladite église étoit grande et magnifique, qu'à cause qu'il avoit aydé à y travailler, et avoit icelle entièrement blanchie. »

Un autre, que les démolisseurs « charrioient du bois de la dicte église dans leurs maisons, et rompoient à coups de marteau les portraits de relief du portail. »

Un troisième, « que tous les couverts des deux églises ont été abattus, les orgues, fonts baptismaux, benoictiers, autels, retables, ornements et meubles d'églises, ravis et emportés ou rompus, les sépulcres ouverts, et dans iceux commis plusieurs inhumanités; *ainsi qu'il a ouï dire, n'ayant osé sortir de sa maison pour voir les désordres, de crainte de sa vie.* »

Un quatrième avait vu l'un d'eux porter dans ses bras « deux grosses pommes de pierre qui servoient d'ornement à la dicte église, disant que les dictes pommes de pierre seroient bonnes pour servir de balles de canon. »

Enfin, par arrêt du conseil d'État du 14 novembre 1636,

le roi ordonna la réédification de la cathédrale aux frais des habitants du diocèse de Nîmes, tant protestants que catholiques. Ce grand travail fut terminé en l'an 1646. La nouvelle église conservait la même largeur, mais non pas la même étendue que l'ancienne. Le fronton, dont une partie existait encore, fut terminé; mais l'artiste chargé de ce détail ne chercha pas à imiter les ornements de la partie existante, et suivit à cet égard son goût particulier. Dans cette dernière reconstruction, on incrusta au-dessous de la corniche qui surmontait la porte d'entrée les fragments d'une frise antique, représentant des griffons et des personnages d'un beau style. En 1823, une partie de cette frise fut enlevée et remplacée par un fronton triangulaire du plus mauvais goût.

On peut voir, d'après tout cela, que les fondements de la cathédrale sont de l'époque d'Auguste, que l'intérieur date du dix-septième siècle, et que la façade est une assez ridicule macédoine d'architecture romaine, d'architecture du onzième siècle, de restaurations du dix-septième siècle et de mauvais goût contemporain; assemblage qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est peut-être la belle couleur de la portion qui date du onzième siècle.

Ce sont des passions religieuses sans police qui ont détruit la cathédrale de Nîmes; c'est de la police sans passions religieuses qui l'a rebâtie. Il ne pouvait rien sortir de grand, ni pour l'histoire ni pour l'art, de cette double fortune.

§ IV

MONUMENTS MODERNES.

La civilisation moderne a fait deux belles choses à Nîmes: une promenade publique et une prison. Toute pensée de

civilisation, pour être complète, a besoin de pourvoir au mal comme au bien. Une prison pour ceux qui ont mérité de perdre leur liberté, une promenade pour les honnêtes gens: c'est là une pensée complète de civilisation.

1. Le Jardin de la Fontaine.

J'ai peu de choses à dire de ce jardin, auquel je donne un peu arbitrairement le nom de monument. Ce qu'il y a d'architecture est de mauvais goût, comme je l'ai dit ailleurs. Cela sent tout ensemble le bastion et le boudoir, le pire des mélanges qui se puisse voir. Quant au jardin, il est petitement découpé et dessiné: on était à cent ans de Lenôtre. Mais il y a de beaux marronniers, qui donnent beaucoup d'ombre, et, à l'entrée, grand nombre de lauriers-roses ont là le ciel, sinon les rosées de l'Eurotas. Le jardin de la Fontaine est une promenade délicieuse en hiver. Pendant que nous grelottons dans le jardin des Tuileries, mal défendus de la bise par des arbres nus et des branches dépouillées, les Nîmois, abrités contre le vent du nord par la colline d'où sort la Fontaine, reçoivent dans les allées de ce jardin un soleil aussi doux que celui de Pise, et ont en janvier ce que nous attendons encore en mai.

C'est du pied des collines calcaires dont la chaîne embrasse Nîmes du côté du midi, que jaillit la belle source qui a donné son nom à ce jardin. Le bassin a environ soixante-douze pieds de diamètre et vingt pieds de profondeur; il est creusé par la nature, en forme de cône renversé, dans un roc vif d'un grain aussi fin et aussi serré que le marbre. L'eau tantôt jaillit à gros bouillons du fond de ce cône, tantôt en sort languissamment, et s'épanche en cercles égaux du centre à toutes les rives. On peut voir, à travers cette eau si pure, dont le poëte Ausone a chanté la

transparence [1], le gravier calcaire qui lui sert de lit. Quelques herbes d'un beau vert foncé traînent sur ce gravier leurs longues feuilles, et tapissent les bords de la fontaine. Dans les longues sécheresses de l'été, la fontaine de Nîmes fournit à peine de quoi mouiller le fond des canaux qui amènent ses eaux dans l'intérieur de la ville; et encore arrive-t-il que ce peu d'eau s'évapore, à cause de la largeur des canaux et de la longueur du chemin. Dans la saison des pluies, ou quelquefois dans des crues subites, après un orage dans les vallons qui dominent la ville du côté du nord-ouest, elle devient, en peu d'heures, une rivière abondante et impétueuse; mais elle perd alors de sa pureté si vantée: elle devient trouble, jaunâtre, argileuse, et elle roule dans ses flots le sable arraché aux collines.

Un embellissement qui ne date que de quelques années a donné un attrait de plus au jardin de la Fontaine. Au-dessus de la source, le coteau était inculte et aride; un des derniers préfets de Nîmes fit serpenter des allées le long de ce coteau jusqu'au sommet, et il le planta d'arbres verts, dont l'ombre éternelle devait être bienfaisante en été et agréable à l'œil en hiver. C'est là que vont chuchoter dans l'ombre crépusculaire les amants de la garnison, et c'est là aussi que l'aile des grandes chauves-souris du Midi venait effleurer mes cheveux ou frôler étourdiment ma main, quand j'accompagnais d'un geste quelque exclamation de plaisir sur le charme d'une soirée du Languedoc. L'homme qui a fait cette jolie promenade et qui a planté ces arbres ne peut pas venir se promener sous leur ombre; il est exilé. Un caprice de la fortune le fit ministre, d'horticulteur qu'il était, et de la même main qui traçait les plantations du coteau de la Fon-

[1] . . . . Vitrea non luce Nemausus
Purior.

Ordo nobil. urbium, XIV.

taine, il signa les ordonnances de juillet. Cet homme, c'est M. d'Haussez !

De jolies maisons, avec des toits à l'italienne, couronnent le coteau; à droite, un chemin pierreux conduit à la Tour-Magne, grand débris qui domine le paysage.

Pendant mon séjour à Nîmes, un malheureux se noya dans la fontaine; j'arrivai comme on venait de l'en retirer. Si la civilisation avait mis un morceau de pain au bord de cette fontaine, peut-être me serais-je rencontré avec ce pauvre homme dans une des allées du jardin, au lieu de heurter son cadavre. Quelle injure pour notre civilisation, qu'un pauvre choisisse pour mourir la place où ses privilégiés viennent respirer le frais du soir ! Placé entre la promenade et la prison, le malheureux a mieux aimé mourir sur la promenade que vivre déshonoré dans la prison. Paix donc à sa fosse qui n'a pas été bénie !

2. Maison Centrale

En regardant du haut de la colline de la Tour-Magne, d'où le panorama de Nîmes est complet, on peut voir, à gauche, parmi les premières maisons, s'élever un massif de bâtiments dont l'aspect est sévère : c'est la maison de détention de Nîmes, dite *Maison Centrale*, parce qu'elle reçoit des prisonniers de tous les pays environnants. Cette maison date de ces derniers temps. Elle est bâtie un peu à l'écart, sur une petite colline, dans l'emplacement même de la forteresse élevée par Louis XIV, pour assurer l'exécution des édits royaux contre les protestants. Comme autrefois la forteresse, la Maison Centrale domine la ville. Le peuple d'aujourd'hui peut voir la prison du haut de ses greniers, comme le peuple du dix-septième siècle pouvait voir la forteresse, avec ses créneaux et ses meurtrières, et ses canons incessamment braqués sur la ville. Les édifices les plus appa-

rents sont presque toujours ceux que l'homme bâtit contre l'homme ; je ne pourrais pas vous montrer, du haut de la Tour-Magne, une cheminée ou une girouette appartenant à quelque maison de consolation et de bienfaisance. Ce sera un genre d'architecture tout neuf pour l'âge d'or qui, dit-on, doit venir un jour.

Des constructions et des réparations récentes faites à la Maison Centrale permettent d'y enfermer onze cents prisonniers hommes faits, et environ cent jeunes garçons au-dessous de seize ans, lesquels occupent une division spéciale. Cette séparation est dans le règlement ; mais, dans l'usage, bon nombre de ces enfants travaillent dans les ateliers des hommes faits. J'en ai vu qui avaient à peine douze ou quatorze ans, quelques-uns avec des figures déterminées et tout un avenir de brigandage sur le front ; d'autres, ayant des traits indécis, une petite voix douce ; pauvres êtres qui achèvent de se corrompre dans cette société impie, et boivent, avec l'air de la prison, des paroles infâmes qui font épanouir les mauvais germes et sécher les bons. Pourquoi la séparation des enfants et des hommes faits n'a-t-elle pas lieu le jour comme la nuit? Pourquoi n'enferme-t-on pas les hommes faits dans une maison et les enfants dans une autre? Certes, je trouve fort inique que l'on rejette sur la société la faute du mal qui se commet dans son sein ; mais peut-être n'est-elle pas innocente de toutes les rechutes.

Dans cette prison, d'ailleurs, les corps sont bien soignés. L'air y est pur ; les dortoirs, les ateliers, les réfectoires, sont spacieux. Les cours ou préaux sont assez vastes pour la liberté des membres. Une des vanités de l'administration, et cette vanité est bien fondée, c'est la propreté. Les longs dortoirs sont, comme me disait un employé, à s'y mirer. Je les ai vus, et si vous ne songiez pas à ce que doit être le sommeil sur ces planches recouvertes d'une paillasse et d'une couverture, vos scrupules hygiéniques auraient de quoi se

rassurer. Je m'attendais aussi à suffoquer de mauvais air, dans ces longues salles de travail, où sont placés en rang, devant leurs métiers, cent prisonniers en chemise, faisant toutes sortes de tissus ; je n'ai suffoqué que de dégoût moral et de cette terreur vague dont ne peut se défendre l'homme libre, le curieux, qui a tous les biens en apparence, au milieu de cent sauvages qui ont les mains libres, et auxquels tout en lui fait envie, son vêtement, sa montre, son loisir, sa curiosité.

Toutefois, même sous le rapport de l'hygiène, tout n'est pas à admirer dans la Maison Centrale. Les pièces et les ateliers des premiers étages sont sans doute très-sains ; mais on n'en peut pas dire autant de ces espèces de caves souterraines, en forme de galeries, qui s'étendent sous le rez-de-chaussée, et où travaillent, sans air et presque sans jour, les prisonniers cardeurs de laine. Dès les premiers degrés de l'escalier obscur qui conduit à ces galeries, et d'où s'échappe, comme par un soupirail, un air fétide et étouffant, le cœur me manquait. Figurez-vous des hommes demi-nus, haletants, courbés sur de longues tables et battant la laine des deux mains, dans un nuage de cette poussière grasse et plucheuse qui s'échappe de la laine cardée, le front souillé d'une sueur qui ne coule pas, mais qui, mêlée à cette poussière, forme comme une boue immonde. Ces malheureux ont une haute paye, me disait-on ; mais ils vivent peu. Ne pourrait-on pas les payer moins et les faire vivre plus ? N'y a-t-il pas quelque arrière-cour retirée où l'on pourrait les faire travailler sous un hallier, au moins dans les beaux jours de l'été, et ne vaudrait-il pas mieux qu'ils eussent moins d'argent à donner à la cantine en échange de son mauvais vin, et qu'en sortant de prison ils ne retrouvassent pas en même temps la liberté et l'hôpital ?

Un grand nombre des prisonniers de la Maison Centrale n'ont méfait que par ignorance : ne rien savoir et avoir be-

soin de tout, cela explique bien des crimes. J'en ai vu qui paraissaient avoir été trouvés dans les bois; ils avaient à peine plus d'intelligence que les bêtes, et ne comprenaient rien aux choses les plus simples. D'autres sont aussi difformes de corps que d'esprit. On me montra un détenu âgé de seize ans à peine, enfermé là pour vagabondage et vol; il n'avait pas de quoi loger un cœur et une poitrine dans son buste étroit et bombé, et paraissait bégayer plutôt que parler. Il s'en trouve de plus jeunes encore que des vices précoces et une intelligence singulière pour faire la guerre à la société ont mis, au sortir de l'enfance, sous les verrous; ils font frémir de maturité et d'effronterie; on croit lire sur leurs fronts à peine épanouis tout un avenir de crimes. D'autres sont si stupides, qu'on ne saurait dire s'ils ont eu la connaissance du mal et du bien et si leur état n'est pas plutôt une monstrueuse innocence qu'une malice volontaire.

Je ne voudrais pas que, dans l'appréciation des délits qui entraînent la prison, on substituât aux préventions de la loi les atténuations périlleuses d'une physiologie incertaine; mais on ne peut trop demander aux gouvernements, aux magistrats, à l'époque tout entière, un système pénitentiaire où la science du physiologiste soit consultée et où l'on ne traite pas ces pauvres et hideuses ébauches d'hommes, brutes à visage humain, comme ces criminels qui ont employé à mal une bonne organisation et ont tourné leur discernement contre la société qui les châtie. On peut demander au moins, pour ces deux classes de coupables, deux prisons séparées, afin que ce ne soient pas des natures corrompues qui se chargent de dégrossir des natures informes, et que le vice réfléchi et calculé n'apprenne pas son industrie au vice d'instinct. Du reste, dans tous les ateliers de la Maison Centrale, je ne sache pas que j'aie entendu un mot de français. Étrange civilisation que celle où le criminel ne sait même pas la langue du juge qui l'a frappé!

Les détenus reçoivent les secours et les consolations de la religion qu'ils professent. Il y a un vicaire de la paroisse voisine pour les catholiques et un pasteur pour les protestants. Le service des deux cultes se fait régulièrement dans l'intérieur de la prison. Enfin, grâce à l'impulsion vigoureuse donnée par M. Guizot à l'instruction primaire, il vient d'être créé dans la Maison Centrale une école où les détenus reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Tous sont libres, aucun n'est contraint d'y assister. Tel serait pourtant le bienfait de ce commencement d'instruction, qu'il devrait être imposé à tous comme un travail, et non simplement conseillé comme un bon emploi de ces heures de loisir que le prisonnier aime mieux employer aux promenades, aux propos grossiers et aux tristes gourmandises du préau. Dans ce cas, l'heure consacrée à l'école primaire devrait être comptée au prisonnier comme celle du travail manuel, et ses récréations fidèlement conservées pour l'exercice du corps. Mais ces malheureux profiteraient-ils de ce bienfait forcé?

Représentez-vous une société gouvernée avec douceur, où le travail est régulier, le pain à peu près suffisant, le vêtement passable, le coucher sain, la liberté de conscience respectée, l'instruction facultative, les lois sévères, mais les législateurs indulgents; où enfin il y a de tout dans une certaine mesure, excepté la liberté et l'innocence : voilà la Maison Centrale. Et cela mérite d'être admiré, surtout si l'on songe quel a été, jusqu'à ces derniers temps, le régime des prisons, combien le progrès a été lent dans cette partie des institutions sociales, et que de souffrances ont été endurées dans l'ombre avant que la civilisation fît prévaloir, dans la répression des crimes, cet axiome : *La société se défend;* sur celui-ci : *La société se venge*. Sous ce rapport, la Maison Centrale fait honneur à la ville de Nîmes.

Octobre, 1835.

§ V

ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE NÎMES AUX SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES [1].

1. Découverte des reliques de saint Bauzile. — Les premiers martyrs du protestantisme à Nîmes. — Conduite du consulat. — L'inondation. — Mot atroce du comte de Villars. — Guillaume Moget. — Saccagement des églises. — Prise de la cathédrale. — Le Consistoire. — Pierre Viret. — Le Conseil des messieurs. — Réception de Charles IX à Nîmes. Premiers revers des protestants. — 1517 — 1567.

En l'an 1517, sous l'épiscopat de Michel Briçonnet, ce fut un grand événement à Nîmes que la découverte des reliques de saint Bauzile, martyr, patron de la ville. L'exhumation en eut lieu le 27 juin, au monastère de ce nom, en présence de l'évêque, des membres du conseil de ville et des consuls. L'empressement des habitants fut si grand, nous disent les registres de l'hôtel de ville, que l'on fut obligé de placer autour du tombeau des sentinelles pour empêcher la foule d'enlever les reliques du saint. Il y eut, dit l'historien de Nîmes, Ménard, délibération du conseil, assisté de l'évêque et des consuls, « à l'effet de prendre des mesures convenables pour la conservation de ce trésor. Il fut unanimement arrêté que le tombeau, où l'on venait de découvrir le corps de saint Bauzile, ne serait point changé

[1] Ce chapitre est extrait d'une histoire de Nîmes que j'ai écrite pour une collection de monographies sur les principales villes de l'Europe. Peut-être y verra-t-on avec intérêt quelques traits de la physionomie morale de la cité languedocienne aux deux époques les plus dramatiques de ses annales.

de place; qu'on mettrait au-devant une grille de fer; qu'il serait gardé nuit et jour jusqu'à ce qu'on eût construit une chapelle au même endroit, pour l'y conserver avec plus de décence; qu'il y aurait quatre clefs à cette chapelle, qui seraient remises entre les mains des consuls; que le corps du saint serait renfermé dans une nouvelle caisse de plomb; et qu'enfin on placerait un tronc à la porte de la chapelle pour y recevoir les libéralités des fidèles, et que l'argent qu'on en retirerait serait employé à toutes ces dépenses. » Les aumônes affluant de toutes parts, il fallut bientôt nommer un receveur spécial des aumônes de Saint-Bauzile.

La chapelle fut construite ainsi qu'il avait été décidé. « Mais, ajoute Ménard, la dévotion de nos habitants alla si loin, qu'on fut encore obligé d'établir une sentinelle pour toujours, qui devait demeurer auprès du monument, et veiller à ce qu'on ne vînt pas enlever des portions de reliques. » Cela se passait à Nîmes en l'an 1517 : moins de cinquante ans après, la même population qui portait son argent au tronc de saint Bauzile, jetait au vent la cendre des saints, brisait les images et démolissait les églises. La ville de saint Bauzile était devenue le foyer le plus actif du vrai calvinisme démocratique.

Ce fut, comme il arrive, la persécution qui hâta les progrès de la révolution religieuse. En l'an 1551, la sénéchaussée de Nîmes, pour se conformer aux décrets du concile de Narbonne, tenu dans la même année, faisait brûler en place publique plusieurs religionnaires, au nombre desquels se trouvait Maurice Sécénat, natif des Cévennes. Ils avaient été surpris en flagrant délit de prédication; c'est pour cela qu'on les brûlait : la place de la Salamandre eut bientôt ses bûchers en permanence. Les martyrologes protestants ne nomment pas toutes les victimes : on se laisse prendre si facilement sa vie dans ces premiers jours de foi et d'exaltation, que cela se remarque à peine; les noms obscurs sont oubliés, et c'est le plus grand nombre. Les historiens catholi-

ques profitent de ces omissions inévitables, et ne comptent que les morts de marque. Il faut se méfier de cette pratique, commune d'ailleurs aux deux partis. Quoi qu'il en soit, la sympathie de l'histoire est assurée à tous les martyrs. Pour elle, les reliques de tous ceux qui meurent pour la croyance chrétienne pèsent le même poids.

En 1555, Pierre de Lavau était pendu, sur cette même place de la Salamandre, pour *son zèle indiscret*, dit Ménard. Ce Pierre de Lavau était un de ces prédicateurs intrépides qui *prêchaient sur les toits*, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile. Trouvant que sa parole n'avait pas assez d'écho dans les conciliabules nocturnes de la Tour-Magne, il descendit dans la rue, prêcha en plein jour, fut arrêté, jugé et pendu. Le prieur des Jacobins de Nîmes, Dominique Deyron, prêtre et docteur en théologie, l'assista dans ses derniers moments; mais Dominique Deyron était aussi *gangrené* que le pauvre patient: il le soutint contre les tentations de l'apostasie; ses paroles furent entendues de la foule, rapportées aux gens du roi; il fut décrété, poursuivi et n'échappa au gibet que par la fuite.

Genève envoyait à Nîmes ses écrits et ses missionnaires occultes: les missionnaires étaient arrêtés à la frontière par les gendarmes du roi Henri II, ramenés à Chambéry, qui appartenait alors à la France, jugés, condamnés et pendus. Les écrits arrivaient toujours, comme arrivent tous les écrits, on ne sait comment ni par quel chemin, malgré ces douaniers d'idées de l'invention du cardinal de Lorraine. Genève était la terre d'exil des réfugiés nîmois: Calvin était là dans son quartier général, organisant cette jeune armée de raisonneurs et de dialecticiens qui savaient à merveille retourner contre Rome l'épée de la théologie. Nîmes est le premier enfant des entrailles de Calvin.

Ainsi, en 1558, un an avant la mort du roi Henri II, Nîmes était aux trois quarts gagné à la nouvelle croyance. Il

n'y avait pas encore guerre ouverte dans la rue; mais la collision était menaçante. Les pouvoirs royaux avaient le dessus; mais combien de temps cela devait-il durer, quand nous voyons, en 1557, la charge de président au présidial remise par le roi lui-même aux mains d'un protestant, de Guillaume de Calvière, seigneur de Saint-Césaire, lequel devait acquérir plus tard une assez triste célébrité dans les tueries de la Michelade? Le consulat de Nîmes secondait mollement le zèle inquisitorial des gens du roi; outre qu'il inclinait fort vers l'hérésie, chargé, avant tout, de garder les franchises et les priviléges de la ville, il sentait qu'en s'associant aux mesures des délégués de la cour il abdiquerait une partie de ses pouvoirs populaires. En tout état de cause, il gardait les clefs de l'hôtel de ville. Il laissait pendre et brûler les hérétiques, la persécution aller son cours; mais nous remarquons avec intérêt que, vers l'an 1558, une décision du juge-mage ayant forcé les consuls d'assister en chaperon à l'exécution des criminels, ces magistrats bourgeois osèrent appeler de cet indécent arrêt.

Telle était à Nîmes la position respective des deux partis quand le roi Henri II vint à mourir, laissant au débile François II, ou plutôt à sa mère, Catherine de Médicis et aux Guises, un royaume à sauver de l'*hérésie*. Sur la fin de ce règne, Nîmes avait eu cruellement à souffrir de la peste et de la lèpre. Vers le même temps survint une effroyable inondation. Au dire de tous les historiens, c'en était fait de la vieille cité si la pluie eût duré quelques heures de plus. Les murailles de la ville furent ouvertes en plusieurs endroits; des moulins, des portes, des tours, furent renversés. Au dehors, les eaux creusèrent le sol à une telle profondeur, que des débris de monuments romains, enfouis depuis dix siècles, virent le jour. Ce devint dès lors une des superstitions populaires que Nîmes périrait par les eaux. Cela fit dire au comte de Villars, lieutenant du roi en Languedoc,

homme violent et dévoué à la cour, qu'il guérirait ces entêtés bourgeois de la peur du déluge en s'y prenant de telle façon « que la mémoire ne s'en perdrait jamais; qu'il craignait bien, lui, que la ville de Nîmes, qu'on disait communément devoir périr par l'eau, ne fût détruite par le sang et par le feu. »

Le 29 septembre 1559, deux mois après la mort de Henri II, Guillaume Moget fondait à Nîmes la première église, ou plutôt la première communauté protestante, les religionnaires n'ayant pas encore pris possession d'un local public pour l'exercice de leur culte. Ce Guillaume Moget venait de Genève, où il était déjà ministre. Il arrivait à Nîmes, non pas comme simple prédicant, mais comme organisateur avoué du culte. C'était un homme vif, éloquent et fin, trop éclairé pour être violent, très-disposé du reste à des transactions honorables avec l'autorité, pourvu qu'elle reconnût de son côté la nécessité d'un nouveau sacerdoce. On avait fait du chemin dans les deux premiers mois du nouveau règne. Les protestants étaient sortis de leurs caves, comme les premiers chrétiens sortaient des catacombes, pour revoir le soleil, au moins pendant le temps que duraient les funérailles du prince persécuteur. Deux mois de répit étaient beaucoup, au train dont marchait l'*hérésie*. Le connétable de Montmorency, gouverneur du Languedoc, venait de rompre avec la nouvelle cour; le comte de Villars attendait de nouveaux ordres. Pendant ce temps-là, Guillaume Moget prêchait, enlevait des consciences au pape; le citoyen Guillaume Raimond lui prêtait sa maison, en attendant mieux; beaucoup se demandaient déjà si les églises catholiques ne seraient pas un lieu plus convenable pour la prédication de la nouvelle foi évangélique. On sait ce que cela signifiait. Les consuls, mandés par le vicomte de Joyeuse, qui remplaçait provisoirement le comte de Villars, furent tancés derechef au nom du roi; ils promirent d'appuyer tout ce qui serait simple

mesure de police urbaine, à la condition toutefois que le gouvernement du roi ne mettrait pas garnison dans la ville. Promesse fut donnée d'ajourner l'envoi d'une garnison ; la garde du guet fut doublée ; les consuls nommèrent un capitaine de ville chargé exclusivement de la police des rues. Pierre Suau, plus connu sous le nom de *Capitaine Bouillargues*, fut investi de ces importantes fonctions. Le capitaine Bouillargues était un déterminé huguenot.

Les premières émotions sérieuses eurent lieu en 1560. Guillaume Moget prêchait dans un jardin particulier situé au faubourg des Frères-Prêcheurs : ce jour-là il y avait foule au prêche. La parole du prédicateur passant de bouche en bouche et commentée passionnément à mesure qu'elle arrivait jusqu'aux derniers rangs de l'assemblée, les allusions bibliques, qui étaient les fleurs de rhétorique de ce temps-là, avidement saisies par toutes les oreilles, les gros mots de papistes et de romanistes et autres sobriquets jetés à propos dans le discours du missionnaire, les douceurs du cardinal de Lorraine rappelées en leur lieu, le sang des martyrs, si éloquent quand il est encore chaud, tout cela entraîna la pieuse congrégation plus loin que ne le voulait Guillaume Moget. Aussi bien on était las du prêche en plein air et des brutalités des soldats du guet chargés de la dispersion des rassemblements : les têtes se montèrent ; on courut à l'église paroissiale de Saint-Étienne du Capitole ; le curé et les prêtres furent chassés, et le saint sacrement foulé aux pieds, les saintes images brisées. Moget s'installa dans la chaire, fit une courte allocution à ses auditeurs, sortit de ce lieu profane et alla s'emparer du couvent des Cordeliers, où il logea depuis, dit l'historien catholique Ménard, avec deux femmes qu'il avait toujours auprès de lui.

Cette fois les consuls, invités à s'expliquer catégoriquement, ne nièrent pas qu'il y eût eu désordre et en témoignèrent tout leur chagrin. Mais le gouvernement du roi voulait

mieux que des regrets, assez peu sincères peut-être : c'est pourquoi le château de Nîmes fut occupé par les soldats de Villars à la solde de la ville ; un gouverneur, assisté de quatre capitaines de quartier, fut chargé d'une police militaire indépendante de la police municipale ; les mauvais livres furent saisis, excellent moyen de les faire lire. Le ministre Moget fut chassé de Nîmes.

L'année suivante, 1561, peu de temps après la mort de François II, Moget rentrait à Nîmes en conquérant, et y organisait le premier consistoire protestant. Les députés nîmois demandèrent des temples aux états généraux d'Orléans : la cour n'y voulut pas entendre ; on se passa des permissions de la cour. Les églises catholiques n'étaient pas des citadelles imprenables, témoin l'église Saint-Étienne : que restait-il donc à faire à ces orateurs sans tribune, sinon à monter dans celles des *romanistes?* C'est ce qu'ils firent le 21 décembre de l'année 1561.

Les églises de Saint-Augustin, de Sainte-Eugénie et des Cordeliers-Observantins furent les premières envahies et dépouillées en un clin d'œil par ces fougueux iconoclastes. Le clergé catholique, que ces invasions venaient fort souvent surprendre au milieu de ses cérémonies, capitulait sans faire de résistance ; il sortait par une porte, tandis que les briseurs d'images entraient par l'autre : l'expropriation avait lieu sans effusion de sang ; le vent était à l'hérésie ; il était prudent de céder aux plus forts. Les historiens catholiques se sont grandement attendris sur le sort de leurs coreligionnaires de ce temps-là, ne songeant pas assez qu'ils écrivaient l'histoire d'une ville où il n'y eut jamais de passions médiocres dans les partis ; où les persécutions, de quelque part qu'elles vinssent, étaient toujours justes autant que le sont des représailles ; où le sang papiste était le prix du sang calviniste, et réciproquement ; où les *agneaux* échappés aux boucheries de la *Mi-*

chelade[1] devinrent loups à leur tour, et applaudirent aux boucheries de la Saint-Barthélemy.

Les protestants convoitaient surtout le beau local de l'église cathédrale. Voici à quelle occasion ils s'en emparèrent. C'était un dimanche; l'évêque Bernard d'Elbène officiait, assisté de tout le haut clergé de Nîmes. Le prédicateur ordinaire venait de monter en chaire : comme il prenait la parole, plusieurs enfants de réformés s'approchèrent du portail de l'église et se mirent à huer l'orateur, le montrant du doigt et l'appelant *béguigner*. Quelques-uns des assistants sortirent pour faire retirer ces marmots, qui revinrent bientôt à la charge. Ils furent, à ce qu'il paraît, corrigés un peu vivement : car il se fit aussitôt une grande rumeur aux alentours de l'église; la foule déboucha des rues environnantes; ceux de l'église barricadèrent les portes, et le siége commença.

Ce fut l'affaire de quelques minutes : le clergé et les fidèles s'échappèrent par les portes latérales; l'église fut appropriée au culte protestant, c'est-à-dire saccagée. Le grand crucifix qui se trouvait sur le maître-autel fut promené dans les rues et fouetté publiquement. « Ensuite, ajoute Ménard, dans l'après-midi du même jour, ils allumèrent un grand feu devant la porte principale de l'église cathédrale, dans lequel ils jetèrent tous les papiers des maisons ecclésiastiques et religieuses qu'ils avaient pu enlever, les images et les reliques des saints, les ornements des autels, les habits sacerdotaux, et même toutes les saintes hosties qu'ils purent ramasser, et dansèrent autour de ce feu en proférant des blasphèmes contre nos mystères; ils ravagèrent aussi toutes les églises des environs de Nîmes, criant partout qu'ils ne voulaient ni idoles, ni messes, ni idolâtres. » Le consistoire, qui avait à sa tête Guillaume Moget, désapprouvait ces excès; mais, né

[1] On en verra le récit plus loin.

lui-même de l'émeute, il était désarmé devant l'exagération de son principe.

Nîmes venait de se mettre, par ces derniers désordres, hors la loi, ou plutôt, hors le royaume de France. Tout ce qui s'y trouvait de pouvoirs royaux était au service de la nouvelle doctrine; le présidial, mené par Guillaume de Calvière, faisait pour tout de bon les affaires de Calvin. La municipalité attendait, pour prendre un parti, que le consistoire en prît un : le consistoire n'hésita pas : il s'empara hardiment du gouvernement de la ville; la municipalité donna les mains à tout ce qu'il fit. Guillaume Moget, président du consistoire, prenait le titre de *pasteur et ministre de l'église chrétienne de Nîmes*. Ce Guillaume Moget était une forte tête : prédicateur distingué et homme d'action, il était venu à Nîmes bien décidé à être pendu ou à conquérir à la réforme tout ce qui s'y trouvait encore de consciences flottantes.

Le consistoire, pour le réserver tout entier aux affaires d'administration, l'avait engagé à demander à l'Église de Genève un coadjuteur qui fût chargé plus spécialement d'entretenir le feu sacré de la prédication : on lui envoya Pierre Viret. Il exerçait le ministère à Lausanne quand le souverain consistoire de Genève lui enjoignit d'aller prêter main forte à Guillaume Moget. Pierre Viret était heureux dans sa petite église de Lausanne : il lui en coûta beaucoup de s'en séparer. L'apostolat, dans le Languedoc, n'était pas recherché comme une douce sinécure. Pierre Viret se soumit. Voici ce qu'il écrivait à ce propos dans une sorte d'adresse à l'Église réformée de Nîmes : « Le Seigneur m'a tiré de l'Église en laquelle j'avais bien occasion de m'aimer, comme s'il m'avait empoigné par la main, pour me mener comme tout tremblant de faiblesse, et à demi mort (il parle d'une grande maladie qu'il avait eue avant son départ), et me rendre jusqu'à vous, qui êtes les premiers du Languedoc,

entre lesquels j'ai fait résidence après mon départ de Genève... Quoiqu'il semblât, à me voir, que je n'étais que comme une anatomie sèche, couverte de peau, qui avait là porté mes os pour y être ensevelis; de sorte que ceux-là même qui n'étaient pas de notre religion, ains (mais) y étaient fort contraires, avaient pitié de me voir, jusqu'à dire : « Qu'est venu faire ce pauvre homme en ce pays? N'y est-il « venu que pour y mourir? » Et même j'ai entendu que, quand je montai pour la première fois en chaire, plusieurs me voyant craignaient que je ne défaillisse en icelle, avant que je pusse parachever le sermon. » Le sacerdoce romain, usé d'abus et d'indolence, devait être bien faible près de ces moribonds qui se faisaient hisser jusqu'à leur chaire pour prêcher la nouvelle doctrine.

L'arrivée de ce *pauvre homme* à Nîmes détermina la marche hardie du consistoire; les passions méridionales avaient bien vite gagné les apôtres genevois. Le lendemain de son arrivée, Viret entraînait plus de huit mille personnes à ses prêches : Viret et Moget se firent chacun leur part : Viret se chargea des âmes, Moget du matériel des affaires religieuses et de la direction politique à imprimer au consistoire.

Nîmes prenait une attitude militaire; la vaisselle des églises catholiques payait les milices nîmoises et les reîtres allemands : les pierres des couvents démolis servaient à bâtir les fortifications de la ville. La ville était sur un pied de guerre respectable. Ce fut alors que le conseil ou bureau des Messieurs prit naissance. Ce conseil, composé de huit commissaires ou adjoints des consuls nommés par la municipalité existante, forma comme une sorte de *comité de salut public*. Appelé précipitamment au partage de l'autorité consulaire, il l'eut bientôt absorbée tout entière; le consistoire lui-même, qui avait le plus énergiquement poussé au renversement des pouvoirs royaux, se trouvant dépassé par les *Messieurs* et contraint par le fait de se renfermer dans le

spirituel, les consuls furent rejetés au troisième rang des pouvoirs populaires. C'était une organisation toute républicaine. Dans les déchirements de la France, Nîmes s'arrangeait de manière à se pouvoir passer momentanément du gouvernement central. Metz, Montpellier, Montauban, Carcassonne, en faisaient autant. C'était une véritable fédération, mais religieuse et non politique.

L'édit d'Amboise et sa pacification sur papier firent rentrer dans le sein du royaume l'orageuse cité languedocienne. Le nouveau gouverneur du Languedoc, Damville, prit possession de Nîmes au nom du roi Charles IX, entouré d'un cortége d'évêques et de commissaires royaux. Nîmes murmura, mais se soumit; et, quand vint Charles IX lui-même, dans sa tournée royale, visiter la ville d'où l'on chassait naguère si lestement ses évêques et ses lieutenants, tout ce qu'il y avait d'imagination officielle dans Nîmes se mit en frais pour lui faire une réception digne en tout d'une ville fidèle. La porte de la *Couronne*, par laquelle il devait entrer à Nîmes, était masquée par une montagne artificielle qui s'ouvrit à son approche; il en sortit deux demoiselles de haute maison et de grande beauté, qui lui récitèrent des vers et lui remirent les clefs de la ville. Il passa sous les voûtes de la fausse montagne et vit un crocodile monstrueux qui vomissait des flammes, et que six hommes placés dans son ventre faisaient mouvoir. C'était la mise en scène du crocodile de la médaille romaine. Des fontaines d'eau et de vin jaillissaient devant la porte du collége; des feux innocents couvraient la colonne de la Salamandre. La population protestante, qui attendait quelque bien du nouveau règne, prit part à ces fêtes; mais le programme n'était pas de son invention; les consuls nommés pendant l'insurrection ayant été suspendus, les autorités royales eurent seules l'honneur de la montagne de bois peint et du crocodile monstrueux. Dans les deux années qui suivirent, les consuls furent du

choix et de l'institution du roi. Guillaume Moget devint principal du collége de Nîmes. Viret s'en retourna à sa paisible église de Lausanne.

II

Réaction catholique. — Consuls choisis par le roi parmi les bourgeois. — La Michelade. — Nouvelle réaction catholique. — Les exilés protestants s'emparent de Nîmes. — Édit de pacification. — La Saint-Barthélemy. — Nîmes, capitale de la ligue protestante dans le Midi. — Édit de Nantes. — Plantation du mûrier blanc. — 1567 — 1600.

Après les fêtes vinrent les violences. Les exilés rentrèrent, et, avec eux, la justice royale et ses rigueurs rétroactives. Ceux dont les maisons étaient encore debout les reprirent, non sans se faire indemniser du dégât qu'ils y trouvèrent et de celui qu'ils n'y trouvèrent pas. Les plus maltraités par la tempête populaire, prêtres, moines, carmes chaussés et déchaussés, firent main-basse sur le premier argent des taxes imposées par le parti victorieux. Il fallut refaire, avec les dépouilles des vaincus, tous ces affamés que le pain de l'exil avait maigris. Ainsi que je l'ai dit plus haut, le consulat avait été enlevé au peuple; mais, chose remarquable, les consuls de cette année de réaction catholique, consuls du choix du roi, sont des hommes du peuple. L'histoire mentionne leurs noms et leurs professions : ce sont Guy Rochette, docteur et avocat; Jean Baudan, bourgeois; François Aubert, maçon; Christol Ligier, laboureur. La réaction n'avait pas osé confisquer le principe tout entier.

Le malheur de toutes les réactions, c'est d'amener des représailles; il faudrait que le vainqueur, à qui seul la modération est possible, sût résister à l'abus de la victoire; mais c'est ce qui ne se voit guère, ni en religion ni en politique.

La guerre générale ayant recommencé en Languedoc, les protestants de Nîmes relevèrent la tête et recommencèrent la guerre des rues. Quelques jours avant la Saint-Michel, les plus violents d'entre eux firent un plan de conjuration dans la maison d'un religionnaire de marque. On résolut d'appeler le peuple aux armes, de se défaire des principaux catholiques et de se rendre maître de la ville. On choisit le lendemain de la Saint-Michel pour l'exécution du complot.

Ce jour-là, en effet, 30 septembre 1567, à une heure après midi, les conjurés se répandirent dans les rues, criant : *Aux armes! tue les papistes, monde nouveau!* Ils coururent à la maison de Guy Rochette, premier consul, enlevèrent les clefs de la ville et s'emparèrent des portes. Guy Rochette, entendant leurs cris, alla d'abord se cacher dans la maison de Jean Grégoire, son frère utérin; puis, le courage ou la honte lui revenant, il sortit de sa cachette et s'alla présenter en chaperon aux séditieux; mais ceux-ci ne l'écoutèrent pas, et quelques-uns même le menacèrent. Guy Rochette courut chez les officiers de justice; mais les uns étaient du parti des conjurés, les autres ne voulaient pas se risquer dans l'émeute. Alors il alla trouver l'évêque, lequel était entouré en ce moment des principaux catholiques, réfugiés dans son palais. Le prélat, dès qu'il eut ouï les paroles du consul, s'écria : « Voici donc l'heure du prince des ténèbres; que le saint nom du Ciel soit béni ! » Et, s'étant mis à genoux, il fit sa prière, comme s'attendant au martyre. Les autres catholiques et Guy Rochette, le consul, firent comme l'évêque; mêlant des larmes et des sanglots à leurs prières.

Comme ils se recommandaient ainsi à Dieu, Pierre Suau, dit *le capitaine Bouillargues*, suivi de deux cents de la religion, armés et furieux, entoure les portes de l'évêché et se précipite dans la cour. L'évêque et les gens de sa suite se sauvent par une brèche dans une maison contiguë. Guy Rochette et les autres catholiques restent à la même place,

attendant les assaillants, toujours à genoux et en prières; ils sont pris et enfermés dans différentes maisons, avec des sentinelles qui les gardent à vue. L'évêché est fouillé dans tous les coins et pillé. De là, la troupe de Pierre Suau se porte sur la maison du vicaire général; ils l'égorgent, après lui avoir pris huit cents écus, et jettent son corps par les fenêtres; ils saccagent la cathédrale, comme ils avaient fait de l'évêché.

La nuit venue, on agita le sort des prisonniers. Il fut résolu qu'on mettrait à mort les principaux, pendant les ténèbres, pour ne pas faire trop d'émotion dans la ville. On les tira tous, vers neuf heures, des maisons où ils avaient été provisoirement détenus, et on les amena dans les chambres de l'hôtel de ville. Là, un des religionnaires, espèce de greffier commis dérisoirement pour mettre un peu d'ordre dans cette justice expéditive, venait lire, de chambre en chambre, une liste où étaient inscrits les noms de ceux dont la mort était résolue. Sur leur réponse, on les faisait descendre dans la cour, pour de là les conduire par bandes à l'évêché, où devait se consommer le sacrifice.

Dans la cour de l'évêché, il y avait un puits de sept toises de profondeur et de quatre de diamètre. C'était la tombe qu'on avait destinée à ces malheureux. On les perçait à coups de lance et de dague, et on les jetait à demi égorgés dans le puits, qui prit de là le nom de *Pous de malamort*. Plusieurs moururent avec un grand courage. Le consul Guy Rochette, arrivé au lieu du supplice, demanda grâce pour son frère : tous deux furent percés de coups et précipités dans le puits. Le cadavre du vicaire général, traîné par les rues avec la corde au cou, fut réuni à ceux des autres victimes. C'était pitié de voir ce puits déborder de sang et d'ouïr les cris étouffés de ces malheureux assassinés et noyés à la fois par un double supplice. Ils moururent ainsi au nombre de plus de cent.

Le lendemain, 1er octobre, le capitaine Bouillargues se mit à parcourir les rues, criant : « Courage, compagnons ! Montpellier, Pézenas, Béziers, Aramon, Beaucaire, Saint-Andéol et Villeneuve sont pris et sont à notre dévotion : nous tenons le roi, et le cardinal de Lorraine est mort. » Ces cris échauffèrent le peuple, et, dès dix heures du matin, quelques-uns des plus furieux allèrent chez le sieur de Sauvignargues, dans la maison duquel l'évêque et ses domestiques s'étaient tenus cachés toute la nuit. Celui-ci leur livra son hôte ; mais, l'évêque ayant demandé à se racheter par une rançon, on convint de cent vingt écus. Le prélat donna tout ce qu'il avait sur lui ; ses domestiques y ajoutèrent tout le leur ; le sieur de Sauvignargues compléta la somme ; mais il garda chez lui l'évêque, jusqu'à ce qu'il fût remboursé, et l'enferma dans une cave, avec les domestiques.

Peu de temps après survint une seconde troupe, qui frappa rudement à la porte, disant qu'elle voulait avoir sa part du butin. Comme on ne se pressait pas de leur ouvrir, ils escaladèrent la maison et s'y précipitèrent en criant : « Tue ! tue les papistes ! » Les domestiques de l'évêque furent les premiers massacrés. Lui-même fut tiré hors de la cave et jeté dans la rue ; on lui arracha ses bagues, on lui prit sa croix pastorale, on l'affubla des haillons d'un paysan, on lui mit sur la tête un chapeau d'une forme ridicule, appelé par le peuple *tapebord*. Dans cet état pitoyable, il fut conduit à l'évêché et sur les bords du puits ; là, se jetant à genoux, il fit sa prière, pensant bien que sa dernière heure était arrivée.

Tout à coup, un de la troupe, nommé Jacques Coussinal, se déclare pour l'évêque, et l'arrache à ses assassins. L'épée d'une main et le pistolet de l'autre, il le fait entrer dans une maison voisine, et, se tenant lui-même sur la porte, il menace de tuer quiconque voudrait attenter à la vie de l'évêque. En ce moment même passait le capitaine Bouillargues ;

il demande la cause de cette rumeur; on lui dit ce que vient de faire Jacques Coussinal, il l'approuve, délivre l'évêque et le fait sortir de la ville avec escorte.

Les massacres se continuèrent dans les campagnes environnantes. Ceux de Nîmes, n'ayant plus à tuer, se mirent à démolir. On forma pour cet effet des bandes d'ouvriers, commandées par quelques principaux. Déjà ils sapaient le clocher de la cathédrale; mais, sur ce qu'on leur dit que la chute de cette énorme masse pourrait écraser les maisons voisines, qui étaient à leurs amis, ils allèrent *travailler* ailleurs. L'évêché fut renversé de fond en comble; toutes les maisons des chanoines et prêtres de la cathédrale, tous les couvents et monastères, entre autres celui de Saint-Bauzile, furent abattus. En peu de jours, il n'y eut plus dans Nîmes ni maisons religieuses ni églises, si ce n'est celle de Sainte-Eugénie, dont ils firent un magasin à poudre.

Telle fut la journée dite la *Michelade*, parce que ces exécrables tueries avaient eu lieu le lendemain de la Saint-Michel. Quelques mois après, les chances de la guerre générale remirent la ville révoltée à la merci de la clémence royale. Les Cévennes se remplirent de protestants fugitifs; mais, au sein de la ville, l'ascendant moral était resté à l'opinion protestante, malgré les enquêtes, les confiscations, les condamnations par contumace et les gibets. Les exilés étaient menaçants. Qui croirait que, dans un obscur village des Cévennes, ces échappés des potences royales mettaient aux enchères, par-devant notaire, les biens des ecclésiastiques situés dans le diocèse dont ils étaient expulsés, et qu'il se trouva des acquéreurs, comme pour le champ où campait Annibal?

Ces hardis acquéreurs étaient pressés d'entrer en possession; ils firent une tentative sur Nîmes, en novembre 1569, et s'en rendirent maîtres par un stratagème de guerre qui figurerait très-bien dans le traité de Frontin. Il y avait à cette époque, au bas des murs de la ville, du côté de la porte

des Carmes, une grille en fer par où l'eau de la fontaine, après avoir traversé la ville, se déversait dans un fossé. Un charpentier du village de Cauvisson s'offrit de faire sauter cette grille et de pénétrer par là dans la ville. Il attendit que les pluies eussent grossi les eaux, afin que leur bruit couvrît le sien et détournât l'attention de la sentinelle qui faisait le guet sur le haut du rempart, dans une guérite placée au-dessus de la grille. Alors, se glissant dans le fossé vers le milieu de la nuit, il se mit à limer le treillis de fer doucement et peu à la fois pour plus de sûreté. Il avait autour de lui une corde, qu'un des religionnaires de la ville, logé tout près de là, tirait ou lâchait pour l'avertir de poursuivre ou de suspendre son travail, selon les mouvements de la sentinelle. Ainsi fit-il pendant plusieurs nuits, ayant soin de couvrir de boue et de cire les endroits limés, afin d'écarter tout soupçon.

Quand la grille fut limée, Nicolas de Calvière, seigneur de Saint-Cosme, frère du président, homme de cœur et d'exécution, fit approcher de la ville trois cents soldats déterminés, et les posta dans des plants d'oliviers, en attendant l'heure d'agir. C'était vers minuit. Déjà le ministre faisait une exhortation pieuse à cette troupe, quand le ciel s'éclaira tout à coup d'une lumière qui dura quelques minutes. Les soldats eurent peur; mais le capitaine Saint-Cosme sut tourner ce présage au profit de l'entreprise, et ses paroles ranimèrent les courages. Il s'avança doucement avec trente des plus braves, descendit dans le fossé, et, ayant fait abattre la grille, il se jeta dans la ville, suivi de toute sa troupe. Le son des trompettes et les coups de canon tirés du château eurent bientôt mis sur pied toute la ville; ceux du dedans se joignirent à Saint-Cosme; en un instant, Nîmes fut au pouvoir des protestants. Le gouverneur Saint-André, qui s'était montré dur et violent durant la courte réaction catholique, périt misérablement. Il fut tué dans son lit d'un coup de

pistolet, et son corps, jeté par la fenêtre, fut mis en pièces par le peuple.

Ce fut le tour des protestants d'être persécuteurs, et ils n'y manquèrent pas. Puis vint une trêve entre les deux partis, à la paix générale de 1570, paix pleine de rancune et d'arrière-pensées, où les hommes des deux religions se jetèrent tout sanglants dans les bras les uns des autres. Mais, chose étrange! ces hommes, qui s'étaient entre-tués dans les rues de Nîmes, reculèrent devant une Saint-Barthélemy à l'imitation de celle de Paris. Ils s'entendirent pour ne pas s'égorger. Le consul Villars réunit tous les citoyens : il faut dire aussi que la cour, effrayée de son ouvrage, avait décommandé le massacre à Nîmes.

Cette fois, le roi Charles IX se séparait de ses bonnes villes du Languedoc. La Saint-Barthélemy fédéralisa les cités protestantes; Nîmes fut un moment la tête de cette république militaire qui se déclarait elle-même provisoire, disant « qu'elle n'attendait qu'un prince suscité de Dieu, partisan et défenseur de sa cause, pour se soumettre à son autorité. » Henri III, le valet et l'assassin des Guises, n'était pas ce prince : aussi la république provisoire conserva-t-elle son attitude guerrière tout le temps que dura le règne nominal du roi des mignons. Il faut chercher Nîmes plus au dehors qu'au sein de ses murs; sa fortune est liée désormais à celle des villes fédérées de Montpellier, d'Uzès, de Montauban, de la Rochelle; son histoire se confond avec l'histoire de la ligue protestante. De 1554 à 1589, Nîmes se fortifie, se bastionne, rase ses faubourgs, rançonne catholiques et protestants, les premiers plus que les derniers. Les édits de Bergerac, de Nérac, de Fleix, et, en général, tous ces relâches donnés à la guerre, qu'ils eussent nom *édits provisoires* ou *paix définitives*, les voyages politiques de la reine mère, ne changèrent rien à l'état des choses, et surtout ne rassurèrent personne. Les Nîmois, sachant trop bien que penser des trêves de la

cour de France, ne s'en gardaient que mieux ; ils se fortifiaient de tours, de murs et contre-murs, n'y laissant pas un trou à passer un *papiste*, abattant une partie du temple de Diane qui gênait leurs ingénieurs, sans s'inquiéter du chagrin que ces barbaries nécessaires donneraient quelque jour à leurs antiquaires. Pourtant les trêves étaient bonnes à une chose : les laboureurs en profitaient pour faire les semailles ou les récoltes ; c'était le cri général dans tout le Languedoc : *Trêve aux laboureurs!* Il fallait bien laisser quelque repos à cette pauvre terre de France, si l'on ne voulait pas que, étrangers et nationaux, tous y mourussent de faim.

Durant ces quinze années d'état de siége à peu près continu, les deux opinions, tour à tour blessées par la politique de la cour, se supportèrent à Nîmes. Les protestants, quoique les plus forts, en usaient avec assez de modération ; rare exemple d'un parti qui devait avoir le cœur gros des tueries de la Saint-Barthélemy, et qui aurait pu répondre, courrier pour courrier, aux exécuteurs du roi Charles IX, que les frères de Paris étaient vengés ! Les protestants étaient assez faciles sur tout, sauf sur la question du culte extérieur. La paix de Paris avait ramené la messe à Nîmes ; les états de Blois l'en chassèrent. Les édits de Bergerac, de Nérac, de Fleix, l'y ramenèrent pour quelque temps encore. La messe, n'ayant pas le temps de rebâtir, dans ces alternatives de calme et d'orage, se logeait, comme autrefois le prêche, où elle pouvait, dans le réfectoire de quelque couvent oublié par les démolisseurs de 1561. Alors aussi la minorité catholique avait ses hommes courageux, comme la minorité protestante avait eu les siens dans les premières épreuves de la réforme : « Les curés, dit Ménard, étaient forcés de porter le saint viatique aux malades en secret, et les autres ecclésiastiques étaient accablés de huées lorsqu'ils passaient dans les rues. » Quel temps ! quels hommes ! Et combien les hommes valent

moins, en tout temps, que la cause pour laquelle ils s'entretuent! Rois moitié hommes et moitié femmes, cardinaux ministres aussi bornés que violents, grands seigneurs sans conscience politique ni religieuse, qui exploitent les passions qu'ils n'ont pas, populations qui s'égorgent sans intelligence et sans pitié : voilà les hommes de cette époque sanglante! La liberté de conscience, voilà la grande et immortelle cause qu'ils défendaient sur leurs champs de bataille ou dans les coupe-gorge de leurs rues!

Enfin arriva le prince *suscité de Dieu*, Henri IV; il débloqua Nîmes et y fit vivre en paix le prêche et la messe, sous la garantie de l'édit de Nantes et de sa parole royale, non souillée de restrictions et de parjures, comme celle des Valois.

Un fait tout pacifique, mais d'une grande portée pour l'avenir du commerce nîmois, signale son règne trop court : Henri Traucat, natif de Nîmes, autorisé et protégé par Henri IV, plante le premier des mûriers blancs, et donne naissance à une branche de commerce qui a fait depuis la richesse du pays.

III

Physionomie de Nîmes pendant le règne de Henri IV. — Émeute contre le conseiller Ferrier. — La guerre recommence. — Le duc de Rohan. — Excès des protestants. — Excès des catholiques. — Déchéance et découragement du parti protestant. — Émotion à l'occasion du consulat. — Cromwell demande grâce pour les Nîmois. — Révocation de l'édit de Nantes. — 1610 — 1685.

Pendant tout le règne de Henri IV, Nîmes avait été calme. Les deux religions se surveillaient sans s'attaquer. Toutes les espèces de moines s'y étaient réinstallées, et y vivaient des indemnités de l'émigration; les jésuites, qui s'y étaient glissés derrière un certain père Cotton, s'essayaient déjà sur la

jeunesse, sauf à se faire chasser, comme cela leur arriva, pour avoir voulu trop entreprendre en une fois. Cette paix dura tant qu'il plut au Dieu du prêche et de la messe de laisser vivre l'habile roi qui avait fermé la bouche, avec de l'argent, de bonnes lois et de bons mots, aux souffleurs de discorde des deux partis.

Durant cet âge d'or de la pauvre ville, on cite pourtant deux ou trois émeutes, qui n'eurent pas de suites fâcheuses, mais qui montrèrent combien cette paix couvrait d'arrière-pensées orageuses. Un jour, il prend fantaisie au père Cotton d'aller faire assaut de dialectique avec le plus habile théologien du consistoire. Quand on ne se tuait plus à Nîmes, on y discutait entre docteurs des deux religions; excellent moyen de s'y tuer de nouveau. Le consistoire fit venir d'Alais Jérémie Ferrier, l'homme éloquent du parti, pour relever le gant du père Cotton. Les séances s'ouvrirent, firent du bruit; la rue s'en mêla; artisans et bourgeois, clercs et laïcs, encombraient le lieu des séances; on allait en venir aux coups, quand la municipalité intervint, fit avancer ses milices, et laissa discuter à huis clos les deux théologiens.

Un autre jour, les calvinistes, assemblés dans un de leurs temples, firent ployer sous eux les gradins de la salle; une des poutres qui soutenaient l'édifice menaça de se rompre : on s'enfuit en désordre, et, pour dire vrai, fort à temps : évidemment, c'était un complot de catholiques. Les plus peureux crient aux armes; on s'empare des portes de la ville; la guerre va commencer, lorsque les consuls font publier à son de trompe que le charpentier du bâtiment est le seul conspirateur dans cette affaire. Le calme se rétablit. Quelquefois c'étaient les plus récalcitrants des marchands du parti qui refusaient de fermer boutique, les jours de grandes fêtes, conformément à l'édit de Nantes; ils résistaient à la maréchaussée, se tenaient à leur comptoir, malgré la défense, et trouvaient des chalands dans

leurs coreligionnaires. De là des voies de fait, et nécessité pour les consuls de montrer à la foule leur chaperon rouge, insigne toujours respecté quand il était sur des têtes du choix populaire. A cela près, il y eut paix dans Nîmes; mais une paix comme toutes celles du temps, dépendant des hommes et point encore des idées.

Quand Nîmes ne sentit plus la main ferme de Henri IV, représenté par son connétable Damville, toute cette foule qui se retirait en grondant devant le chaperon consulaire reprit ses habitudes d'agitation fébrile, et troubla de nouveau ces rues quelque temps silencieuses. Une émeute salue l'avénement de Louis XIII. Jérémie Ferrier, l'antagoniste du père Cotton, dans ce combat singulier qui avait failli se changer en une mêlée générale, s'était séparé de ses collègues du synode sur quelques points de controverse relatifs à l'édit de Nantes. Le synode l'avait tancé, puis suspecté et finalement exclu de son sein. Dégoûté du métier de théologien, il acheta une charge de conseiller au présidial de Nîmes, et vint s'y faire installer. A peine parut-il au palais, qu'il fut hué, insulté, couvert de boue par les enfants de la religion, qui lui criaient dans leur patois : « *Veje lou, veje lou* (voyez-le, voyez-le), *lou traître Judas!* » Il n'échappa à un pire sort qu'en se réfugiant chez le lieutenant du roi. La populace, ayant manqué le conseiller, s'en dédommagea sur ses propriétés; sa maison et le jardin attenant furent ravagés. Les consuls arrivent, le chaperon sur la tête, suivis de la force armée. Les insurgés se jettent tout armés dans les Arènes et font feu sur la troupe. Cela dura trois jours, au bout desquels les combattants des Arènes, pressés par la faim, rentrèrent dans leurs maisons. Ferrier se le tint pour dit, et ne réclama pas contre le mode de sa destitution.

Pendant les quinze années qui suivent, Nîmes fait les affaires du duc de Rohan, un de ces grands seigneurs qui exploitèrent les dernières passions du parti protestant pour

faire acheter chèrement leur soumission par la cour. C'est une triste histoire que celle de ces quinze années. Nîmes ne s'appartient pas ; ses révoltes fréquentes et stériles n'ont plus même le mérite d'être spontanées ; c'est le duc qui les organise, les chauffe, les soudoie quand il peut, avec l'argent des gens tranquilles ; mais au moindre revers du parti et du duc, la ville se jette aux genoux de Louis XIII, et mendie les lettres de grâce scellées en cire jaune. Ce ne sont que des alternatives de ce genre : aujourd'hui, d'insuffisantes levées de boucliers ; demain, d'éclatants repentirs monarchiques. Nîmes se saigne d'hommes et s'épuise d'argent, gâte la cause de la réforme par des excès où l'on ne trouve même plus cette colère languedocienne qui donnait une sorte de grandeur à ses premières fureurs religieuses ; on sent que les désappointements ont glacé ces âmes toujours ardentes, mais en ce moment attiédies et déchues. Nîmes, membre d'une sorte de république fédérative, sous la dictature précaire et souvent tyrannique de quelques princes en révolte contre la cour, Nîmes envoie demander, avant d'agir, ce que fait Uzès, ce que fait Montpellier, ce que fait la Rochelle ; Nîmes ne donne plus l'impulsion, il se traîne à la suite des autres ; il se décide lentement, il délibère, il se révolte quand il n'est plus temps, il lève l'étendard la veille du jour où tout est fini, et comme pour l'abaisser de plus haut aux pieds du roi victorieux. Enfin, et pour résumer par un fait ces quinze années, Nîmes achète du plus pur de son sang et du meilleur de son argent le commandement en chef de l'armée de la Valteline, que reçut le duc de Rohan, en échange de sa capitulation, à une époque où il fallait que les plus hauts princes mourussent au service du roi ou sur l'échafaud. Car c'était alors le cardinal de Richelieu qui contre-signait les capitulations entre l'aristocratie et la royauté.

Les excès des deux partis furent réciproques, mais d'une nature différente. Ceux des protestants étaient plus mar-

qués de brutalité et de colère; ceux des catholiques, d'avarice. Les protestants démolissaient les églises rebâties, jetaient bas les couvents relevés, chassaient carmes, augustins, récollets; ils brûlaient les croix, après les avoir traînées dans les rues; un jour, ils enlevaient le cadavre d'un malfaiteur pendu au gibet, lui perçaient les pieds, les mains et le côté, étendaient ses bras en forme de croix, le couronnaient d'épines et l'attachaient au carcan public, sur la place du marché aux herbes. La destruction des édifices catholiques était ordonnée au son du tambour, dans la forme des publications ordinaires, et tous les habitants, *sans exception*, étaient tenus de s'y employer. On fondait les cloches pour faire des canons; les sépultures étaient violées; le peuple avait permission de se chauffer avec le bois appartenant aux chanoines. Les ministres affichaient leurs thèses sur la porte même de la cathédrale, et se faisaient payer leurs appointements par les fermiers de la dîme. Les fidèles battaient les curés catholiques; ils empêchaient les conversions; ils barraient le passage au prêtre qui allait porter le saint viatique à un mourant; ils étalaient un cheval mort sur l'autel d'une chapelle catholique; excès odieux, désavoués hautement, mais inutilement défendus par les hommes sages et sensés du parti!

Mais, quand le roi était maître de la ville, les catholiques prenaient leur revanche. Leurs excès étaient principalement fiscaux; ils reprenaient ce qu'on leur avait pris, avec dommages-intérêts; des ordonnances royales leur délivraient comme des lettres de marque sur tous les biens et valeurs appartenant aux religionnaires; ils démolissaient les fortifications pour rebâtir leurs églises; ils se ruaient sur les indemnités; il rentrait à Nîmes moitié plus de créanciers qu'il n'en était sorti. En même temps, ils s'emparaient de l'éducation de la jeunesse, par la voie sourde et tortueuse des jésuites, mis en possession du collége de Nîmes; ils détruisaient la

municipalité populaire, en déclarant l'évêque membre et président-né du conseil, et en donnant voix délibérative à son vicaire. Les missionnaires parcouraient les campagnes, et défense était faite aux ministres de prêcher pour balancer leur influence. Les nouveaux convertis étaient comblés de faveurs, les calvinistes exclus des grâces et quelquefois de la justice : l'argent extorqué aux protestants par les cent mains du fisc servait à acheter les consciences véreuses du parti, dont on se targuait ensuite comme de convertis libres ; excès non moins odieux que ceux des adversaires; avec la différence pourtant qui existe entre les fureurs passagères d'une multitude, et une réaction réfléchie, froide, organisée par les principaux d'un parti.

La peste, ce triste calmant des haines de parti, prévint à Nîmes le contre-coup des troubles de la Fronde. Nîmes ne bougea pas, et prit soin de ses malades.

A peine la peste disparue, l'émeute, cette autre maladie chronique de Nîmes, vint remuer de nouveau le sol rancunier de la vieille cité. Ce ne fut pas l'œuvre des seuls protestants; les deux partis s'en mêlèrent, et, cette fois, la cour eut contre elle les hommes de lumière et de bonne foi des deux religions. L'introduction de l'évêque dans le conseil de ville, à titre de membre et de président obligé, avait eu pour effet de créer deux partis dans le conseil, le parti du prélat, qui s'appelait le parti de la *grande croix*, et celui des opposants des deux religions, qui s'était nommé le parti de la *petite croix*. Les divisions entre ces deux partis, après avoir longtemps couvé en silence, éclatèrent enfin au grand jour à l'occasion de l'élection des consuls.

Au jour fixé, les deux partis avaient élu séparément chacun quatre consuls, en se conformant au règlement, qui leur prescrivait de désigner deux catholiques et deux religionnaires. Les choix du parti de la *grande croix* furent approuvés par un arrêt du conseil du roi; ceux du parti de la *pe-*

tite croix par le parlement de Toulouse. Quand vint le moment de l'installation, la cour envoya des instructions au comte de Bioule, lieutenant général de la province, et à M. de Bezons, intendant, pour qu'ils eussent à installer de force les élus du parti de la *grande croix*. Le comte, plus prudent que ses instructions, essaya d'abord de quelques propositions d'accommodement; n'ayant pas réussi, il résolut d'exécuter les ordres de la cour.

Le 31 décembre 1657, il se mit en marche pour se rendre à l'hôtel de ville, lieu de l'installation des consuls. Il était accompagné de l'intendant, de l'évêque Cohon, chef du parti de la *grande croix*, du sénéchal de Nîmes, du prévôt de la cathédrale et des quatre consuls du choix de l'évêque. Arrivés devant l'hôtel de ville, ils en trouvèrent les abords gardés par deux des consuls de la *petite croix*, revêtus de leur chaperon et entourés d'une petite suite. Les deux autres s'étaient barricadés dans l'intérieur de l'hôtel, avec un assez grand nombre d'hommes des deux partis, armés et résolus à soutenir le siége. Ces préparatifs de guerre ne s'étaient pas faits sans troubler la ville, et le peuple tout entier avait pris parti pour les révoltés.

Le comte de Bioule ordonna aux deux consuls postés devant l'hôtel de ville d'en faire ouvrir les portes et de s'expliquer sur la prise d'armes des habitants. L'un d'eux répondit sans hésiter que l'intention des habitants était de garder leurs priviléges, et que, quant à lui, il n'était plus maître de faire ouvrir les portes de l'hôtel, dont le peuple s'était emparé.

Pendant ce colloque, un des commis de ce consul s'approcha du comte de Bioule, avec un pistolet dans chaque main, faisant mine de vouloir engager l'affaire. Le comte lui saisit le bras, et le consul lui cria de *lâcher* ses pistolets. Ce mot, malheureusement équivoque, fut mal compris du comte; il ordonna à ses gardes de faire feu; le commis fut

étendu sur le carreau. Le peuple qui était aux fenêtres de l'hôtel riposta par une décharge. Deux des gardes du comte furent étendus morts sur la place et trois grièvement blessés. Le sénéchal de Nîmes reçut trois balles au bras et à la main, et le prévôt, atteint à la cuisse, mourut trois jours après de sa blessure. Le comte et l'intendant se retirèrent dans une maison voisine, et l'évêque s'enfuit à l'évêché, entendant crier derrière lui : *Au violet, au violet!*

La cour envoya les ordres les plus sévères; Nîmes se fortifia, et, sur le faux espoir d'un secours de six mille hommes, se prépara à toutes les chances d'une lutte devenue de plus en plus inégale. Des médiateurs, entre lesquels était Cromwell, prévinrent fort heureusement la collision; les Nîmois mirent bas les armes, et, après le moment de fougue, vinrent les protestations de repentir et de soumission au roi. Cromwell avait écrit au cardinal Mazarin, au bas d'une dépêche sur les affaires d'Autriche : « Il s'est passé quelque chose dans une ville du Languedoc nommée *Nîmes;* je vous prie que tout s'y passe sans sang et le plus doucement possible. »

Il n'y eut, en effet, pas de sang versé; mais, outre les satisfactions immédiates qui furent exigées et obtenues, la mémoire de ce dernier effort des protestants ne se perdit pas dans le clergé catholique. A partir de cette époque, la persécution fut incessante; on abandonna aux jésuites une portion du revenu des octrois, outre une pension annuelle, qu'on força les consuls et le conseil à voter. On prescrivit l'heure des convois funèbres et le nombre des réformés qui pouvaient y assister, afin d'éviter l'éclat et la protestation des cortéges trop nombreux; on détruisit les temples; on expulsa les protestants du conseil général, et, peu après, du consulat; on leur enleva les professions libérales; on continua d'acheter les religionnaires tarés; on accabla d'exclusions et d'indignités ceux qui restaient fidèles à leur croyance

et qui prenaient publiquement le deuil à la nouvelle de la destruction du grand temple de Montpellier. Ce fut là la part de Nîmes dans la grande persécution qui précéda la révocation de l'édit de Nantes : on le violait avant de le déchirer. A la fin on le déchira; c'était encore la même guerre, mais, cette fois, avec l'hypocrisie de moins.

IV

Effet de la révocation de l'édit de Nantes à Nîmes. — L'abbé du Chayla. — Ses cruautés. — Il est massacré par les protestants. — Le maréchal de Montrevel. — Égorgement et incendie. — L'évêque Esprit Fléchier. — Supplice des derniers chefs Camisards. — Mort de Louis XIV. — 1685 — 1716.

Les excès épouvantables qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes amenèrent la guerre des Camisards. Le récit de ces excès et de la guerre qui en sortit appartient à l'histoire de la province du Languedoc. Ce qui est de notre sujet, c'est la part que Nîmes eut à souffrir dans l'oppression de toutes les populations protestantes, et son attitude douloureuse dans les alternatives de l'épisode sanglant des Cévennes.

Louis XIV, pour empêcher toute sédition à Nîmes, y avait fait élever, deux ans après la révocation de l'édit de Nantes, une citadelle à quatre bastions, ouvrage fait à la hâte, d'où l'on pouvait canonner toute la ville à la première émotion et abîmer tous les contradicteurs sous les ruines de leurs maisons. C'est à cette citadelle et à ses canons incessamment braqués sur la ville embastillée, que Nîmes dut cette espèce de tranquillité mêlée d'humiliation et de pleurs rentrés, de terreur et d'angoisse, qui acheva d'y éteindre les grandes passions du seizième siècle. On ne se battait plus à Nîmes; on regardait passer, entre deux haies de soldats de la ma-

réchaussée, les braves qui s'étaient battus dans les Cévennes, et qui allaient mourir dans le feu ou sur la roue.

Parmi les ecclésiastiques chargés, sous le nom d'*inspecteurs des missions*, de travailler à la conversion des religionnaires flottants et à la destruction des *fanatiques entêtés*, comme les appelait l'évêque Esprit Fléchier, il faut citer l'abbé du Chayla, qui se fit une sorte de nom à cet odieux ministère et y trouva une fin tragique. Cet abbé, très-estimé pour son zèle par l'intendant Bâville, le bras droit de Louis XIV dans l'œuvre de l'extinction du protestantisme, était de l'espèce des Torquemada, grand pourvoyeur d'échafauds, questionneur insidieux et cruel, faisant la demande avec des paroles perfides et obtenant la réponse avec des instruments de torture, dont quelques-uns étaient de son invention. On parlait de pincettes avec lesquelles il arrachait le poil de la barbe et des sourcils; de charbons ardents qu'il éteignait dans les mains de ses victimes; de coton imbibé d'huile ou de graisse dont il revêtait leurs doigts et auquel il mettait le feu; d'une espèce d'étui, tournant sur deux pivots, dans lequel on enfermait le patient, et qu'on faisait mouvoir avec tant de rapidité, que le malheureux en perdait bientôt l'usage de ses sens; de ceps perfectionnés où l'on ne pouvait rester ni debout ni assis; on parlait d'enfants de religionnaires assommés à coups de bâton ou fustigés jusqu'au sang, pour en arracher des aveux sur le lieu de quelque assemblée secrète; de jeunes filles mutilées avec des dérisions infâmes : bruits exagérés sans doute, excès grossis par le ressentiment, mais qui expliquent les représailles dont l'abbé du Chayla devait être victime.

Ce fut dans le mois de juillet 1703 que les conjurés se donnèrent rendez-vous, un soir, à l'entrée d'un bois situé au sommet d'une montagne. Là se rendirent quarante ou cinquante hommes, armés d'épées et de faux, quelques-uns

de hallebardes, un très-petit nombre de fusils et de pistolets. Avant de partir, ils firent la prière en commun ; puis ils se mirent en marche et entrèrent dans le bourg qu'habitait l'abbé, faisant retentir les airs du chant d'un psaume et criant aux habitants que personne ne se mît aux fenêtres, sous peine de la vie. Ce chant et ces cris parvinrent aux oreilles de l'abbé ; on lui dit que c'était une assemblée de fanatiques venus le braver jusqu'en sa maison. Il donna ordre à quelques soldats qu'il avait sous la main d'aller saisir ce qu'il croyait une poignée de tapageurs de nuit ; mais quel fut son étonnement quand il vit sa maison investie et une troupe nombreuse, grossie de tous les protestants du bourg, lui redemandant ses prisonniers avec des cris violents et des démonstrations menaçantes !

L'abbé était brave, ce qui n'est pas l'ordinaire des persécuteurs ; il fit voir qu'il n'entendait céder qu'à la force en donnant ordre à sa petite troupe de tirer sur les réclamants. Un d'eux tomba mort de cette première décharge. Ce fut le signal d'une attaque furieuse : les conjurés se saisissent d'une poutre, enfoncent la porte comme avec un bélier et se précipitent dans la maison. L'abbé se sauve de chambre en chambre et se barricade dans un cabinet voûté, au second étage. Une moitié des assaillants garde la maison et en bouche toutes les issues ; l'autre court aux prisons et en retire quelques malheureux enflés par tout le corps, les os à demi brisés et ne pouvant se soutenir sur leurs jambes. A ce spectacle, les religionnaires ne se contiennent plus : on fouille la maison, on cherche l'abbé, on veut lui montrer ses victimes et l'accabler de reproches avant de l'immoler : lui, près d'être pris, commande aux soldats de faire une seconde décharge ; un de la troupe est blessé à la joue. Les assaillants ripostent en mettant le feu à la maison. Ils entassent au milieu d'une salle basse tous les bancs de la chapelle, les meubles de l'abbé, les paillasses qui servaient au

coucher des soldats, et ils font de tout cela un bûcher. En un moment toute la maison est en proie aux flammes. L'abbé, atteint par le feu dans sa cachette et l'épaule à demi brûlée, se fait une corde des draps de son lit, l'attache à une des fenêtres qui donnaient sur le jardin et cherche à se glisser jusqu'en bas : il tombe et se casse la cuisse. Il se relève aidé d'un valet, se traîne dans une haie de clôture et essaye de s'y cacher. On l'apercoit à la lueur de l'incendie, on court à lui, on le saisit, on lui crie qu'il va mourir, mais que, quelle que soit sa mort, elle n'égalera pas celle qu'il a méritée. L'abbé, vaincu à ce moment suprême, demanda la vie, et, pensant toucher ses meurtriers par un scrupule de religion : « Mes amis, leur dit-il, si je me suis damné, en voulez-vous faire autant? »

Ce mot ne les ayant pas désarmés, l'abbé ne pouvait guère implorer leur générosité ; il n'y tâcha même pas ; mais, voyant la mort arrivée, il ne dit plus rien. Alors ce fut une lutte entre les assaillants à qui le frapperait. Presque tous ayant eu à souffrir de ses cruautés, soit dans leurs personnes, soit dans celles de leurs parents, chaque coup était accompagné de mots comme ceux-ci : « Voilà pour ma mère ! voilà pour ma sœur ! voilà pour mon frère ! » Il n'y avait pas assez de place sur son corps pour tous ces coups, ni assez de vie en lui pour toutes ces vengeances ! On compta jusqu'à cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles.

Les protestants de Nîmes approuvaient tout bas ces représailles et faisaient des vœux pour les meurtriers de l'abbé. Les principaux d'entre ceux-ci furent arrêtés et périrent dans les supplices, se vantant, d'une voix mourante, d'avoir porté les premiers coups au persécuteur de leurs frères. Ces exemples de fanatisme entretenaient à Nîmes une sourde et perpétuelle fermentation. Toutes les chances diverses de la guerre des Camisards, mêlée, comme toutes les guerres, de

revers et de succès, y avaient un contre-coup immédiat, soit d'abattement, soit de folle espérance. On continuait à s'assembler ça et là, en petit nombre, pour échapper plus sûrement : de son côté, l'intendant Bâville redoublait de zèle, et l'on sait ce que zèle voulait dire dans la langue qu'on parlait à Louis XIV, pour lui plaire et le tromper. L'abbé du Chayla n'était qu'un zélé. On lui avait trouvé des successeurs. La destruction des protestants se consommait en détail, d'après le plan de la cour, plan moins dangereux que les boucheries. Toutefois on ne blâma pas le maréchal de Montrevel d'avoir dépassé les instructions et *opéré par masses* dans la circonstance que voici :

A l'une des portes de Nîmes et dans un des moulins du faubourg, environ cent cinquante religionnaires s'étaient assemblés le premier jour d'avril 1703, pour vaquer à des exercices de piété. Cette assemblée, au dire même des historiens catholiques, n'avait pas d'intentions séditieuses; c'étaient seulement quelques vieillards, des enfants, des femmes, qui voulaient entendre le prêche malgré les défenses du roi. Le maréchal de Montrevel, informé de cette révolte, comme il était à table, se leva furieux, fit sonner le boute-selle et courut à la tête de ses dragons investir le moulin. Il n'y eut pas d'attaque parce qu'il n'y eut pas de résistance; les dragons entrèrent dans le moulin sur des cadavres, et trouvèrent des malheureux qui se jetaient sur leurs sabres et allaient au-devant de la mort. Quelques-uns voulurent se sauver par une fenêtre; des sentinelles placées en bas avaient ordre de les recevoir sur la pointe de leurs sabres. Pour en finir et pour épargner au soldat la fatigue de tuer, le maréchal fit mettre le feu au moulin. Rangés autour de l'auto-da-fé, un maréchal de France à leur tête et à la meilleure place, les dragons n'usaient de leurs armes que pour repousser dans les flammes ceux qui, à demi brûlés, demandaient la grâce d'être achevés avec le fer.

Une pauvre fille, la seule survivante, avait été sauvée par un des valets du maréchal. La fille et son libérateur furent condamnés à mort. On commença par la fille, qui fut pendue à la potence : quant au valet, il dut aux prières des religieuses de la Miséricorde d'avoir la vie sauve; mais il fut cassé aux gages, et, peu après, chassé de Nîmes par le maréchal, qui craignait le mauvais exemple pour les gens de sa maison. Le même jour, quelques catholiques s'étaient réunis dans un jardin proche du moulin pour des divertissements. Le maréchal les prit pour des huguenots et les fit passer par les armes, quoiqu'ils se réclamassent de leur qualité de catholiques. Enfin, dans un dernier accès de zèle, le maréchal allait ordonner une exécution en masse de tous les protestants de la ville, quand le gouverneur parvint à le calmer. La cour approuva tout, et l'évêque Esprit Fléchier écrivit une *lettre choisie* sur le scandale causé par les fanatiques du moulin des Carmes, *lesquels avaient osé*, dit le prélat dans une phrase symétrique et cadencée, *dans le temps que nous chantions vêpres, chanter leurs psaumes et faire leur prêche*.

Heureux prélat qui trouvait le temps de faire des *lettres choisies* et des poésies latines au milieu des égorgements et des incendies, sous la protection des dragons du roi! On ne dit pas toutefois qu'Esprit Fléchier ait poussé à la persécution avec la violence qu'y mettait le bas clergé; mais on ne dit pas non plus qu'il ait jamais désapprouvé les barbaries des gens du roi avec ce courage qu'un prêtre portant le même habit que lui, et, sous cet habit, un cœur noble et compatissant, Fénelon, n'eût pas manqué de montrer dans ce poste difficile. Esprit Fléchier fut toujours dans de bons rapports avec les exécuteurs des hautes œuvres de Michel le Tellier, avec le maréchal de Montrevel, avec l'intendant Bâville. Il ne forçait personne à se convertir, mais il laissait agir le prosélytisme subalterne des milices occultes de

Clément XI, et félicitait ses *très-chers frères*, dans ses mandements léchés, des nombreuses acquisitions que faisait tous les jours la sainte Église, par la seule vertu de la parole et de la persuasion. Il n'omettait qu'une chose, c'était la *caisse des conversions* et le sale argent qui se dépensait à Nîmes pour l'achat des consciences. Placé à la tête d'un clergé que la révocation de l'édit de Nantes venait de déchaîner contre les protestants, il n'eut pas le facile courage de rappeler son Église triomphante à la pudeur de la victoire. Il écrivit force mandements, avec toutes les préoccupations académiques, créa des séminaires, établit des conférences théologiques où l'on prouvait aux protestants chassés de Nîmes ou traqués dans les Cévennes qu'ils avaient eu tort de tout temps, et mourut dans un âge avancé, *chéri de tous*, comme dit son épitaphe, et *ayant vécu au milieu des lugubres tumultes des Cévennes et des fureurs insensées de la guerre*, c'est-à-dire ayant été peu dérangé par son humanité dans ses habitudes de prélat lettré et bien en cour.

Sous son épiscopat, Nîmes présente uniformément le spectacle d'une ville pacifiée, mais qui n'a pas le repos, où la réconciliation est dans les rues et la haine dans les cœurs.

Condamnés à demeurer les bras croisés en face les uns des autres, dans ces murs où les bruits du dehors avaient d'ordinaire tant de retentissement, catholiques et protestants, oppresseurs et opprimés, assistaient au drame sanglant de la guerre des Camisards. Le menu peuple des deux partis, ce *lion enchaîné*, comme disent les historiens de Nîmes, était consigné dans ses ateliers. Il ne descendait sur la place publique qu'aux jours des exécutions, pour voir mourir ces bandits déguenillés des Cévennes, qui avaient tenu en échec les armées royales. Ces jours-là, les seuls jours fériés de la ville embastillée, Nîmes s'animait un peu; les catholiques battaient des mains au passage des condamnés; les protestants allaient baiser pieusement les hardes du

camisard roué ou pendu. Quand le fameux Cavalier vint à Nîmes, avec son lieutenant Catinat et son grand prophète Daniel Billard, pour traiter de pair à pair avec le maréchal de Villars, tout Nîmes fut sur pied. « Il y eut, » dit l'honnête Maucomble, « des femmes idiotes qui vinrent baiser les pans de son habit. » En somme, des vœux ardents pour le triomphe de leurs héros, Rolland, Catinat, Ravanel, Cavalier, des joies secrètes quand l'armée royale est battue, des canonisations moins l'approbation du pape, c'était là toute la résistance permise aux protestants, c'était la seule que le clergé catholique et les gens du roi ne pussent atteindre, parce qu'elle était refoulée au fond des cœurs. Tel fut, jusqu'à la mort de Louis XIV, le sort de la minorité protestante. Elle put croire un instant au triomphe des derniers enfants d'Israël sur ceux qu'elle appelait les enfants de Bélial; elle vit plus d'une fois, du haut des remparts de Nîmes, les beaux régiments du roi battus et poussés l'épée dans les reins jusque dans les faubourgs par les paysans des Cévennes, et alors elle rêva de sanglantes représailles; mais quand ses derniers et incorruptibles martyrs, Ravanel et Catinat, attachés au même poteau et mourant sur le même bûcher, eurent emporté avec eux ses dernières espérances, elle se résigna et attendit de la tolérance universelle un peu de relâche à ses misères.

V

LES PYRÉNÉES

§ Ier. Les Landes de Bordeaux. — § II. La vallée de Pau. — § III. La ville et le château de Pau. — Pau dans le mois de mai. — Traits du caractère béarnais. — § IV. La vallée d'Ossau. — Les jeunes filles de la vallée d'Ossau. — Arrivée aux *Eaux-Bonnes*. — § V. Les *Eaux-Bonnes*. — Les *Eaux-Chaudes*. — Les malades. — § VI. Un orage dans la vallée d'Ossau. — L'hospitalité du montagnard. — § VII. Les Montagnes. — Les Cascades.

§ Ier

LES LANDES DE BORDEAUX.

Les Landes sont l'avenue naturelle de Pau. Pour apprécier cette charmante ville, il faut avoir traversé ces longues solitudes de bruyères et de sable; l'ennui d'une route pénible est une préparation piquante aux plus vifs plaisirs que puissent avoir les yeux d'un homme qui aime les beaux paysages. Voilà pourquoi je vais parler des Landes avant de parler de Pau.

Au reste, le premier aspect des Landes plaît singulière-

ment. Si vous êtes né, comme moi, dans un pays fertile, labouré, planté, épierré dans tous les coins, où les hommes sont les uns sur les autres; si vous n'avez vu que les campagnes qui entourent Paris et ces vastes plaines, marquetées de tant de carrés longs de terre cultivée, où la propriété se compte par perches et non par arpents, vous ne verrez pas sans étonnement ces immenses horizons sans culture, ces déserts de sable, où le fisc ne pénètre pas, et toute cette terre inutile où se traînent de maigres troupeaux qui paraissent s'y promener malgré eux et n'y trouvent rien à brouter. Le contraste des pays de culture, où l'homme met la main partout où il peut mettre le pied, dont chaque pouce de terre figure sous un titre particulier, soit dans les archives du notaire, soit dans les registres du receveur des contributions, avec ces espaces sans maisons, sans hommes, qui ne sont à personne et sont à tout le monde, qui boivent sans fruit les pluies fécondes, les fraîches rosées et les rayons du soleil de la Guienne; un tel contraste n'est pas sans charme, et, pour mon compte, je ne me suis pas vu sans plaisir entrant dans ces solitudes jetées à profusion, et peut-être non sans dessein, par la Providence, entre des pays fertiles et habités.

Les Landes n'intéressent pas seulement par leur étendue et leur stérilité. En beaucoup d'endroits, la route est bordée de forêts de sapins, si l'on peut appeler forêts des espèces de clairières où les arbres sont rares et où chacun prend le plus qu'il peut de cette terre ingrate; si l'on peut appeler sapins des fantômes de sapins au tronc long et sans branches, à la tête effeuillée, amaigris par le manque de terre végétale et par la saignée qu'on pratique annuellement au pied pour en tirer l'huile de térébenthine. Il faut voir tous ces pauvres arbres épuisés, avec une large blessure au pied, d'où tombe goutte à goutte, dans une sébile, cette séve qui grossirait leur tronc et qui s'élancerait en branches vigou-

reuses si les hommes n'avaient pas besoin de colophane pour leurs violons. Rien n'est plus triste que ces sapins; vous diriez des soldats qui vont se faire panser à l'ambulance. Il n'y a pas de soleil si pâle qui ne traverse leur maigre et immobile feuillage. Ce sont des bois *sans mystère et sans voix*, même au printemps; le vent passe librement entre les branches sans leur faire rendre un murmure; vous entendez seulement le bruit des gouttes de séve qui tombent dans la sébile, bruit triste, semblable à celui d'un toit qui s'égoutte après la pluie. Chaque arbre en produit une sébile pleine tous les printemps. Il languit ainsi de longues années sans pouvoir prendre de force, jusqu'à ce que, la séve devenant rare, on abatte ce pauvre serviteur, devenu inutile, pour faire des planches avec son tronc et du feu avec ses branches.

Mais pour celui qui n'a vu de sapins que dans les jardins anglais, c'est-à-dire de jolis arbres exotiques, plantés pour servir de points de vue, et qui ont l'air d'être venus dans des pots; pour celui-là, ces longs bois de sapins, jetés à profusion et sans symétrie sur d'immenses espaces, ces longues et monotones rangées de blessés étalant piteusement leurs plaies sur le bord des grands chemins, sont une nouveauté qui a son prix, surtout si l'on traverse les Landes le soir, par un de ces beaux horizons qui présagent un beau lendemain, quand le soleil couchant lance ses derniers rayons à travers un bouquet de bois de sapins qui borde au loin le désert. Alors rien ne peut mieux donner l'idée des restes de portiques qu'on nous montre à l'horizon dans les vues de Palmyre, que ces arbres immobiles, dont les troncs de même hauteur figurent les colonnes d'un portique resté debout, et dont les têtes rapprochées, et se touchant par l'extrémité des branches, représentent l'harmonieuse continuité d'un entablement.

C'est encore une bonne fortune pour le voyageur de voir

les Landes un dimanche. De loin en loin, sur la route, sont accroupies de grosses maisons, lourdes et basses, dont le toit est de chaume, et qu'ombrage un vaste hêtre, le seul qu'il y ait à la ronde, vieux enfant d'une veine de terre végétale, dont il se nourrit chaque année, pour l'engraisser à son tour de ses feuilles tombées. C'est sous ce hêtre que viennent danser les paysans des Landes, race chétive et grêle, courbée par le travail, où dix années font d'un jeune homme un vieillard. Ils dansent gaiement au son d'un fifre, dont les airs ressemblent à ceux qui font danser les ours. Filles et garçons se cherchent des yeux, se serrent la main dans les mêlées; tel de ces amants a fait cinq à six lieues le matin, sur des échasses, pour danser le soir avec sa prétendue. La population de plusieurs lieues carrées tient tout entière sous l'ombrage d'un hêtre.

C'est cette population qui dispute tous les jours aux bruyères des Landes le peu de sol nourricier sur lequel elles rampent, et qui poursuit toute sa vie des filons de terre végétale, comme d'autres poursuivent des filons d'or. Que fait à ces pauvres gens le gouvernement qui passe sur la route, dans la malle aux dépêches? Beaucoup ne savent même pas qui règne ni qui a cessé de régner. Travailler pour ne pas tendre la main, rendre leur corps à la terre quand ils ne peuvent plus la remuer : voilà la destinée de ces pauvres gens, qui dansent, philosophes sans le savoir, Français qui ignorent la langue qu'on parle en France, contribuables qui ne savent pas pour qui ils payent.

L'aspect des Landes finit bientôt par lasser. On s'est intéressé vivement aux premiers sapins blessés; mais la sympathie s'en va quand on en a passé en revue d'innombrables files; le désert et la misère sont choses pittoresques au premier aspect, mais qui à la fin ennuient autant qu'elles attristent. En entrant dans les Landes, votre imagination rêvait défrichements, puits artésiens, vastes plantations; vous per-

ciez ce désert de routes et de chemins de fer; vous y lanciez sur toutes les directions une armée d'ingénieurs; vous faisiez explorer le terrain en tous sens, ici à la surface, là dans les profondeurs du sol; car, qui sait si ces couches stériles ne cachent pas de précieux minerais? Au bout des Landes, vous êtes accablé; une sorte d'engourdissement a suivi ces rêves de projets civilisateurs apportés de Paris. Les danses sous le hêtre, les amants venus sur des échasses, les filles si semblables aux mères, toute cette gaieté de gens qui grattent des sables pour y trouver de quoi manger, tout cela vous fait soupirer après la jolie ville qui est au bout du désert, la ville où l'homme a le pain et le vin presque sans travail, où les jeunesses sont longues et les vieillesses éternelles; où les vieux soldats viennent de tous les bouts de la France pour rajeunir et grever le plus longtemps qu'ils peuvent le grand livre des pensions; la ville favorisée entre toutes les villes, vous la demandez au courrier, vous la demandez au postillon; encore deux côtes à monter, encore une, encore une toute petite plaine à traverser : vous y voilà!

§ II

LA VALLÉE DE PAU.

Le jour où j'arrivai à Pau, le temps était triste, les nuages bas; le soleil était caché. Je cherchais des yeux les Pyrénées, les neiges éternelles; on me montra à l'horizon, au milieu des nuages grisâtres, quelques nuages d'une teinte plus blanche; il fallut donc apaiser ma curiosité, et attendre au lendemain que le vent eût chassé les nuages et levé l'épais rideau qui me cachait les montagnes. On gagnerait à faire

de cette nécessité un calcul. Des sens fatigués par une longue route sont peu propres aux jouissances que donne la vue d'un beau paysage. Il faut, pour bien voir, des yeux qui aient dormi; il faut, pour bien saisir ces mille murmures qui sont dans l'air, ou ce silence si plein de bruits pour la pensée, il faut des oreilles reposées de l'assourdissant tapage d'une diligence; il faut, pour bien respirer les brises des montagnes, un odorat qui ne soit pas affadi par la puanteur du cuir et de la marée. Je conseillerais donc à l'heureux voyageur qui veut aller voir Pau de se coucher en arrivant, de dormir toute une nuit, et le lendemain, de se lever avec le soleil, et de s'aller asseoir deux heures dans le parc du château d'Albret, sur un certain banc où se sont assis des hommes de génie, Chateaubriand, Rossini, et plus de commis voyageurs que d'hommes de génie. Le repos de la nuit rend les sensations plus nettes et plus exquises. Il importe qu'un voyageur qui voyage pour se souvenir ménage bien ses premières impressions : c'est à la fois une condition des bons jugements, et c'est aussi un raffinement de plaisir.

Le lendemain de mon arrivée, j'étais de bon matin assis sur ce banc, par un beau soleil de mai, sous une athmosphère molle et bienfaisante, et voici ce qu'il m'a semblé voir de ce banc historique.

Il n'y a personne qui n'ait rêvé dans son sommeil qu'il traversait en volant de magnifiques paysages, enfants de sa pensée endormie, et aussi d'une digestion facile et régulière. Pour moi il m'est arrivé de parcourir ainsi à tire-d'aile les plus beaux paysages de l'Orient. Eh bien, ces pays des rêves, si fleuris, si vaporeux, si parfumés; ces eaux qui reluisent à l'horizon, entre des bouquets d'arbres; ces bois qui descendent le long des monts, ces collines si doucement inclinées, qu'on les dirait faites à main d'homme; cette vigne puissante qui monte, non dans les ormeaux, mais dans les cerisiers, et qui épanouit ses grappes en fleur à côté de ce-

rises mûres; ces plans si bien étagés, si harmonieux, si fuyants, tout, jusqu'à cette brume transparente et chaude qui flotte sur les paysages, jusqu'à ces vagues couleurs et ces murmures sans nombre que prodigue l'imagination dans les songes, tout cela est à Pau, tout cela c'est Pau. Non pas la ville, qui est laide, insignifiante, sans monuments, sans une vieille église, mais son vieux parc solitaire, où vous rencontrerez des Anglais, hôtes inévitables de tous les beaux lieux; des gens de la campagne, qui y passent pour abréger leur chemin; des commis voyageurs, qui s'y viennent promener entre une arrivée et un départ de diligence, et y fument un cigare pour avoir tous les plaisirs à la fois, ou plutôt de peur d'avoir trop peu du plaisir que fait éprouver un tel spectacle; vous ne risquez jamais d'y rencontrer un habitant de Pau. Ils ont au haut de la ville une petite place, grande comme une cour, et plantée d'arbres : c'est là qu'ils s'entassent tous les soirs. Comme j'en témoignais mon étonnement : « Le parc est trop loin, » me répondit-on. Or il est à quelque cent pas de l'endroit le plus fréquenté de la ville : c'est comme si quelqu'un trouvait la cour des Tuileries trop loin du jardin. Est-ce donc que le temps est plus court et plus précieux à Pau qu'ailleurs? Non; mais il y a, à Pau comme ailleurs, une mode, mode qui n'a pas été établie par les gens d'esprit, comme ailleurs, mais que les gens d'esprit suivent. Cette mode a proscrit les promenades dans le parc, et les a presque déclarées suspectes. On va donc s'étouffer sur la petite place : il est vrai qu'on a de là une belle vue des Pyrénées; mais il est vrai aussi qu'on ne les regarde jamais.

Pour moi, pauvre Parisien, dont les promenades sont des voyages, et qui suis obligé de prendre la diligence pour aller chercher un peu de solitude et d'ombre, je ne me lassais pas de monter, chaque matin, l'allée du parc qui mène au banc de pierre, et là d'aspirer toutes les beautés, toutes les suaves exhalaisons, tous les bruits, toutes les harmonies de l'incom-

parable vallée de Pau. Imaginez-vous que vous êtes assis au haut de la terrasse de Saint-Germain, et que, de là, vous avez sous les yeux, — au lieu d'un immense bassin plat, terminé par des montagnes, dont la plus haute est la butte Montmartre, semé de villages et coupé de grandes routes, où d'innombrables blanchisseries étalent au soleil vos hardes de la semaine, — une large vallée, ou plutôt un vaste bassin de prairies et de plaines, que traverse avec bruit un gros torrent des Pyrénées appelé le Gave de Pau, qui vient gronder à vos pieds et ronge le bas de la colline où vous êtes assis. Toute la plaine appartient à ce torrent, qui élargit ou resserre son lit, et quelquefois le change de place, dans les grandes débâcles des Pyrénées. Mais à peine s'est-il retiré d'une rive pour se porter sur la rive opposée que des plantes fluviales, des saules, de grandes herbes, poussent spontanément sur le sol qu'il a quitté. En peu d'années, ces plantes deviennent de robustes arbrisseaux ; ces saules donnent de l'ombre ; ces grandes herbes embarrassent le pied des troupeaux. La nature se hâte de jeter un voile de verdure sur ces terres ravinées et ces arides galets qui annoncent le passage d'un torrent, et cette eau furieuse qui court de cascade en cascade du fond des Pyrénées, menaçant de tout entraîner, n'est qu'une rivière fraîche et bruyante qui coule au milieu d'un immense bocage.

A une demi-lieue devant vous, la terre commence à monter, les collines naissent, puis les montagnes par-dessus les collines, puis, par-dessus les montagnes, les Pyrénées, hautes comme les nuages, dont les sommets, frappés de toutes parts par les rayons du doux soleil de mai, se dépouillent peu à peu de leurs neiges et sont déjà sillonnés de larges ravins, laissant voir à nu les roches ferrugineuses. Les Pyrénées sont à dix lieues devant vous, et cependant votre regard y atteint sans peine. Il n'y a pas là, comme dans les horizons de plaines, après les derniers plans, un brouillard

épais qui empêche l'œil d'aller au delà : après les Pyrénées, c'est le ciel bleu d'Espagne, sur lequel ces montagnes s'élancent en jet ou montent en courbant le dos, s'aiguisent en pics ou s'étalent en plateaux. La vue suit sans effort l'ascension insensible de la terre ; elle s'élève lentement des rives du Gave jusqu'au penchant des premiers coteaux ; puis elle glisse sur les mille têtes des monts intermédiaires, vagues ondulantes de cet océan de montagnes, et s'arrête enfin aux Pyrénées, à cette longue barrière blanche où il semble que le ciel et la terre doivent finir. Ce soleil, que renvoient les neiges, ne fatigue point les yeux ; il les excite et les rafraîchit. La lumière du midi, cette lumière ardente qui fait tout scintiller, qui change en diamants les grains de verre, les eaux en argent, les galets en pierres précieuses, inonde de toutes parts la vallée et les monts. Toutes les couleurs sont tranchées, tous les reflets sont éclatants ; mais leur mélange indéfinissable fait, du paysage le plus éblouissant qui se puisse voir, le paysage le plus doux à l'œil et le plus reposant.

Les premiers coteaux qui bordent et terminent la vallée sont plantés de vignes qui produisent le vin de Jurançon, ce vin dont on mouilla les lèvres d'Henri IV naissant, et non pas dont on lui versa un verre, comme le croient de graves historiens ; car un verre de ce vin suffit pour déranger la raison d'un homme ; une cuillerée eût pu détruire dans le berceau les hautes destinées d'Henri IV. Aux endroits trop escarpés, on laisse venir des chênes, des châtaigniers, qui interrompent gracieusement les belles cultures. Sur les sommets des coteaux, de jolies maisons de campagne, avec des noms espagnols, regardent d'un côté sur la ville de Pau et sur la belle terrasse où vous êtes, de l'autre sur les Pyrénées. D'autres, plus humbles, se sont assises sur le penchant, n'osant pas monter plus haut et se contentant de voir la vallée et la ville. Je me résignerais à leur triste condition. Quelques-

unes ont voulu voir plus que la ville, plus que la vallée, plus que les Pyrénées, et elles ont pris position sur un point d'où elles planent encore sur le désert des Landes, qui s'enfonce, à l'horizon opposé, jusqu'à des profondeurs sans fin. Toutes ces maisons sont riantes, entourées de verdure et comme parées pour la fête éternelle du charmant pays où elles sont bâties.

Au milieu de la vallée, sur les bords du torrent, s'élève un château, dont les tourelles en buis flanquent un jardin à la française, vrai morceau de prince dont Napoléon voulut doter je ne sais lequel de ses généraux. Ce château est le haras de Pau; c'est le seul palais du pays; avant de le voir, je n'aurais pas cru qu'un haras pût être d'un si bel effet dans un paysage..

Telle est la vallée de Pau, la plus riche et la plus riante des vallées. Tels sont les enchantements des sens et de la pensée qu'on a du haut de cette terrasse et de ce banc dont j'ai parlé. L'homme qui entreprend de décrire un tel paysage, se punit du plaisir qu'il y a pris, et c'est ce qui m'arrive à moi qui fais cette faute, dont je me confesse ingénument à mes lecteurs.

§ III

LA VILLE ET LE CHATEAU DE PAU DANS LE MOIS DE MAI. — QUELQUES TRAITS DU CARACTÈRE BÉARNAIS.

J'ai parlé avec dédain de la ville, quoique je n'en sache pas d'autre où je fusse plus heureux de vivre, et qui me consolât mieux de n'être pas à Paris. C'est que le charme de Pau ne tient pas à ses maisons ni à ses rues, mais à sa belle vallée,

à son soleil, à son air si vif et si doux, à son parc solitaire, et surtout à ses habitants.

La terrasse de Pau m'a fait penser à la terrasse de Saint-Germain. Les deux villes se ressemblent encore plus que les deux terrasses. Pau, comme Saint-Germain, n'est qu'une longue rue étroite et serrée aux endroits les plus habités, et qui s'élargit à mesure que la population diminue. Le bout étroit est des temps anciens; le bout large est de l'époque moderne, de cette époque où l'on dispose les rues, non pour s'y défendre et y tendre des chaînes, mais pour y avoir le plus qu'on peut d'air et de jour. A Pau, ce sont les pauvres principalement qui habitent la partie la plus large de la rue, et qui ont le plus d'air et de jour. Heureusement, presque tous ont plus que cela : sauf de rares exceptions, dont la cause est l'oisiveté et ses vices, la terre produit pour tout le monde, comme le soleil luit pour tout le monde. Ce beau pays est bon à l'homme : le travail n'y rapporte pas seulement des sueurs; les vignes sont fécondes, et la récolte d'une année suffit à deux. Les grêles peuvent faire qu'on manque de gagner, non pas qu'on manque de subsister. On ne parle pas de gens qui y meurent de faim.

La rue de Pau est pavée de galets des montagnes, que le Gave charrie dans les grandes crues, ou qu'on extrait de collines antédiluviennes qui en sont entièrement formées. Tous les murs qui séparent les propriétés sont faits de ce galet, et il paraît, par de vieux pans de murailles, restes d'anciennes fortifications ou clôtures qui se voient dans le parc, que cette espèce de matériaux a été de tout temps employée dans le pays de Pau et des Pyrénées. On lie ces cailloux, qui sont très-durs, avec du mortier, ce qui fait d'excellente maçonnerie. Il y a, devant quelques maisons de construction récente, des mosaïques formées de ce galet, et qui s'avancent sur la rue de la largeur d'un trottoir : c'est du luxe. Ces trottoirs sont faits pour qu'on les regarde, et non pour qu'on

y marche ; car le *marcher* n'en est pas doux, mais aigu et inégal, si ce n'est pour le propriétaire qui a le pied habitué à fouler ses mosaïques de galet.

Le vieux château d'Albret, dit château d'Henri IV, n'a rien de curieux que sa situation, qui domine la vallée, et un long balcon, d'où l'on peut contempler commodément le paysage. C'est de la bâtisse et pas de l'architecture. On y montre aux étrangers une écaille de tortue qui a servi de berceau à Henri IV, et que je n'ai pas vue, par pur esprit de contradiction, j'en fais l'aveu. Je n'aime pas aller où vont tous les curieux ; une curiosité universellement et processionnellement visitée n'est plus qu'une banalité ; outre qu'il y a plus de berceaux de fabrique que de vrais berceaux, et qu'il est telle écaille de tortue qui, au lieu d'avoir servi de couche à un roi de Navarre, n'a peut-être jamais été qu'un bénitier d'église.

Ce château est la seule ruine de marque qui se voie à Pau. C'est une ville sans passé, qui n'a pris place sur la carte de France que depuis trois cents ans. Elle vint, son écaille de tortue à la main, demander qu'on la reçût au nombre des villes de France. On fit de son assemblée politique un parlement ; de sa grande charte nationale un petit code provincial ; de son droit de voter des impôts, un devoir de payer tous ceux que demanderait le roi. Avec ces légères modifications, elle devint une petite ville française, de capitale du Béarn qu'elle était auparavant. Avant sa réunion à la France, Pau n'avait été longtemps qu'un château et une terrasse. Quelques maisons de vilains se vinrent mettre à l'abri sous les créneaux du château ; les vilains attirèrent des bourgeois, et la ville prit naissance environ vers le temps où l'on ne bâtissait plus de ces églises qui sont l'unique et seront peut-être la dernière *antiquité* de la plupart de nos villes. Pau entend la messe dans des granges.

Au temps de sa grandeur, comme capitale du Béarn,

quand le pouvoir royal y était assez fort pour bâtir une église, le schisme luthérien avait partagé les esprits entre le culte qui a besoin de nefs immenses, et le culte qui se contente de la plus modeste chapelle. Ce schisme était même monté sur le trône avec la reine Jeanne d'Albret. Enfin, dans un pays si jaloux du droit de voter ses impôts, jalousie qui suppose plus de penchant à refuser qu'à donner, on peut croire que l'argent qui servait ailleurs à bâtir des églises devait être rare dans le Béarn, et que l'enthousiasme qui en fait trouver n'y était pas commun. De là sans doute le manque de monuments religieux dans tout le pays, et particulièrement à Pau.

Le défaut d'enthousiasme, surtout, me paraît être le trait distinctif du caractère béarnais. S'ils n'en ont pas les illusions, souvent favorables aux arts et à la poésie, ils en ont encore moins les préjugés, si ennemis du bonheur de l'homme, si contraires à l'esprit de progrès. Ils sont à égale distance des unes et des autres. Ils ont des passions, des mouvements impétueux, car quelle race d'hommes vaudrait quelque chose sans cela? mais ces passions durent peu, ces mouvements se calment vite. L'homme est là comme le climat : un coup de vent fond des Pyrénées, couche les moissons et déchire les arbres; chacun ferme sa fenêtre, et, dix minutes après, la rouvre à un beau soleil, qui a remis la paix dans la vallée. Ce soleil lui-même n'est jamais assez brûlant ni assez continu pour échauffer les têtes; mais, tour à tour voilé par les nuages ou tempéré par les vents, il n'atteint pas jusqu'aux sources de l'intelligence et de la raison, comme dans le midi méditerranéen; il échauffe, mais ne brûle pas. De là l'extrême douceur des mœurs dans le Béarn, et surtout à Pau.

J'arrivai à Pau vers le milieu du mois de mai. La grande place où s'arrêtent les diligences était jonchée d'herbes nouvellement fauchées. Des laitières, la tête couverte d'un

capulet noir ou rouge, portaient sur des coussinets de grandes cruches de fer-blanc pleines d'un lait pur et aromatique; des beurriers des Pyrénées, grands et chétifs montagnards, en culotte courte, avec guêtres montantes d'une grossière étoffe rousse, tenant à la main un petit baril de bois, criaient leur beurre par intervalles; des marchandes de fruits étalaient leurs pyramides de fraises cueillies le matin, fin régal pour un voyageur qui avait laissé en partant les fraises à peine en fleur; des pâtres, accoutrés comme les beurriers montagnards, chassaient devant eux de petits troupeaux de chèvres, les mamelles pleines, s'arrêtant devant chaque porte et offrant du lait trait sur place dans un verre de fer-blanc. Ce n'était partout que frais laitage, que fruits nouveaux, que fromages égouttant sur des nattes de jonc, blancs et doux comme ceux que le cyclope de Théocrite offrait à Galatée en échange de ses faveurs; que beurre de vache ou de brebis; qu'herbes odorantes qui me faisaient regretter de n'être pas né herbivore, au moins pendant le mois de mai, et à Pau; que voix gaies de vendeurs et d'acheteurs qui paraissaient contents les uns des autres. Voilà une ville heureuse, me dis-je à moi-même, et si les hommes y sont aussi doux que les choses, il doit faire bon y vivre et y mourir! Je raisonnais juste : ce lait, ce foin, ces fraises, ce beurre de brebis, ces parfums, ces fromages, ces nattes de jonc, c'est, en effet, l'image des mœurs de Pau.

Il est possible que les passions y fassent les affaires du cœur; mais c'est toujours l'intelligence et la raison qui font les affaires de tête. On n'y est dupe de personne ni prévenu pour personne au delà de cette bienveillance prudente qui y regarde à deux fois avant de se changer en amitié. Les gens qui spéculent sur le premier effet de leurs manières, sur leur physionomie, sur leur grand front, sur leur sourire, pour surprendre la confiance des gens et en tirer parti, ne réussiraient pas à Pau. On n'y accepte rien les yeux fermés;

on ne s'y laisse prendre ni à un front, ni à un sourire, ni à une parole facile; mais on attend, on diffère; on y est affable et pénétrant, et l'affabilité y aide la pénétration en mettant les gens à l'aise et en les engageant à se livrer.

Il n'y a pas de pays où il soit plus difficile et plus incommode d'être malhonnête homme, ou même charlatan inoffensif; il n'y en a pas non plus où il soit plus doux d'être honnête et d'avoir des manières simples et loyales. Comme on s'y trompe peu sur les gens, ceux qui ont le bonheur de sortir intacts de cette épreuve y jouissent de la considération publique, et y trouvent de chaudes amitiés. Il n'y a pas de meilleurs amis que ceux qui le sont difficilement, et ne risquent jamais de l'être de qui pourrait le leur faire regretter.

C'est surtout dans la politique que se montre le manque d'enthousiasme des Béarnais. Heureux pays! on n'y trouve aucun de ces papes, dont fourmille Paris, qui parlent de supprimer quiconque doute de leur infaillibilité politique. Toutes les opinions consciencieuses s'y ménagent, s'y respectent : rare exemple en France et en tout pays. L'homme n'y vaut que par son caractère, point par son drapeau.

Quant aux idées, le Béarnais en use avec elles comme avec les hommes; il ne se rallie qu'à celles qu'il a éprouvées, mais il s'y rallie pour ne jamais s'en séparer. Personne ne transige avec l'opinion d'autrui, mais personne n'impose à autrui la sienne. On sacrifie à la sociabilité, à la bonne union, aux convenances, tout ce que l'expression extérieure de la foi qu'on professe pourrait avoir de rude et de blessant; mais on garde cette foi, et on ne la livre ni on ne la vend.

On s'interdit le prosélytisme par la parole, mais on prêche d'exemple, et au besoin de silence : c'est pour cela que les idées n'y vont pas moins leur train, quoiqu'elles n'y soient pas aidées par la discussion, auxiliaire tout-puissant quand on se parle de loin, auxiliaire au moins inutile quand

on se parle en face. J'ai vu à Pau des hommes placés aux deux pôles de la politique se donner réciproquement leurs suffrages dans des élections locales. Il semble que les idées y aient une valeur indépendante des hommes, et les hommes une valeur indépendante des idées. Là, l'opinion politique toute seule ne soutiendrait pas un homme qui aurait failli par le caractère; là aussi elle ne suffirait pas pour donner le crédit et l'autorité à qui n'aurait pas d'étoffe. Dans le premier cas, les idées ne recommandent pas l'homme; dans le second, l'homme ne recommande pas les idées.

Il y a une autre raison de cette douceur des mœurs politiques, c'est l'indifférence du pays pour ce qu'on appelle l'*autorité*. Pau ne sent pas le besoin d'être gouverné. Capitale d'un ancien pays d'État, lequel s'est longtemps gouverné lui-même, cette ville payera ses impôts, nommera ses députés, instituera sa municipalité et son conseil général; elle remplira tous ses devoirs de localité et de membre du grand empire, elle suivra toutes les directions légales du pouvoir central, le tout volontiers et de bon cœur, pourvu que ce pouvoir central n'ait pas la prétention d'y faire, par un délégué, de cette inutile et compromettante police qui ailleurs entretient et multiplie les oppositions. Un préfet de Pau a affaire avec Bayonne et non avec Pau. Il arrive, il s'installe dans le palais préfectoral, il prend possession des bureaux, du jardin et des cuisines, sans que la ville s'en émeuve. Si c'est un zélé, un affairé, un furieux de gouvernement, on se moque de lui et on ne lui donne même pas l'occasion d'une dépêche télégraphique. S'il est doux, s'il a de l'esprit et du tact, s'il sait se résigner à ne pas faire de la police hors de propos, on vient le voir, ceux du gouvernement comme ceux des deux oppositions; mais c'est à l'homme, non au préfet, qu'on rend des civilités.

Le mérite dont on sait le plus de gré à un préfet de Pau, c'est celui de ne pas paraître savoir qu'il est préfet; s'il le

montrait trop, on lui ferait voir qu'il n'est pas même un homme de bon goût. Pour réussir, il faut renoncer à l'éclat gouvernemental, peu occuper les journaux de soi, économiser les circulaires, ne point porter de galons, sous peine d'être pris pour un marchand de vulnéraire suisse, faire du bien sans éclat, être juste, ménager les paroles, ne point paraître affairé ni important là où le bon sens public fait le plus difficile de la besogne. A ce prix-là seulement on a l'estime d'une des plus intelligentes cités de France; on est l'administrateur aimé et vénéré d'une localité, au lieu d'être un *bras droit* du pouvoir central, un préfet tapageur qui trouble un département de seconde classe pour être envoyé dans un département de première.

On peut apprécier le bon effet de cette indifférence pour l'autorité par le tort que se font certains pays où l'on s'en occupe trop, où elle est trop comptée. Dans les villes qui ont besoin d'être gouvernées, les villes de commerce principalement, qui ne le sont jamais assez à leur gré, un préfet est tout. On prend parti pour ou contre lui; on est au préfet ou contre le préfet; et comme tout préfet est avide d'importance, celle qu'il prend, jointe à celle qu'on lui donne, en fait bientôt un dictateur au petit pied qui gouverne au hasard, des pieds et des mains, qui lance une opinion contre l'opinion opposée, qui fait de la bascule, multiplie les circulaires, fatigue le télégraphe, met hors d'haleine les courriers de dépêches, fait une énorme consommation de cire à cacheter; petits malheurs, après tout, si cette agitation gouvernementale ne troublait pas finalement la ville, et ne poussait pas les oppositions à des sorties dont les esprits flottants s'inquiètent, dont les incertains s'épouvantent, dont l'ordre et le progrès souffrent, en dernier résultat. La population de Pau a réduit ses préfets à n'être que des hommes utiles. Il serait bien à souhaiter que chaque ville en fît autant. Les préfets sont ce que le département

les fait : ne les rendez pas trop importants, vous en tirerez des services; élevez-les, ils vous marcheront sur la tête.

Sitôt qu'on reçut à Pau la nouvelle des ordonnances de juillet 1830, la population se rendit à l'hôtel de la préfecture, sans tumulte, mais aussi sans hésitation; elle se contenta de sommer le préfet en fonctions de lire du haut de son balcon les dépêches venues de Paris. Le préfet résista: on lui rappela en grondant qu'un préfet n'est qu'un homme; il sentit cette raison, abandonna les dépêches et l'hôtel de la préfecture. On le laissa passer. On souffla sur les autres autorités, qui s'en allèrent à la campagne pour y préparer leurs vendanges. La force militaire ne fit aucune démonstration devant ces gens si doux qui étaient armés jusqu'aux dents. L'ancien pays d'État se nomma des magistrats, forma sa garde civique, s'administra, se gouverna, sans que personne fermât sa porte ni sa boutique; et quand vint le préfet du nouveau gouvernement, il interrogea le vieux concierge de l'hôtel sur ce qu'il avait à faire, et fut sur le point d'écrire une circulaire pour demander qui voulait être gouverné. Personne ne venant, il invita les notables à une soirée, pour se convaincre qu'il avait des administrés. Les invités lui firent la politesse de se reconnaître comme tels. Le premier passe-port qu'il signa le soulagea; il se sentit préfet; et comme il y avait quelque remuement aux frontières, il se transporta à Bayonne, espérant qu'à défaut des habitants de Pau, les Espagnols, du moins, lui donneraient quelque chose à faire.

Il y a d'ailleurs peu de villes en France où l'on compte plus d'hommes distingués qu'à Pau. Dans le commerce, dans l'industrie, au barreau, dans l'administration, dans la médecine, vous rencontrez des esprits rares, des talents du premier ordre. Je n'ai pas entendu de meilleure éloquence à Paris que celle de M. Lacaze, jeune avocat du barreau de Pau. On m'en avait dit merveille; mais je me méfiais, ne

sachant pas encore combien les Béarnais sont bons juges en hommes et en choses. J'allai donc au tribunal pour m'assurer par mes oreilles : j'en revins tout étonné. Simplicité de langage et d'action, nul fracas oratoire, ironie fine, souplesse, énergie et surtout brièveté, je trouvai toutes ces qualités dans le jeune avocat. Il y a dans Pau tel maître de poste qui, tout en gouvernant des chevaux et des postillons, sait plus de bibliographie que certains bibliographes visant aux académies, et, ce qui est plus rare, qui a autant d'esprit que de littérature, d'intelligence que de vrai savoir; homme d'un accueil charmant, qui honore sa ville natale par la manière dont il en fait les honneurs. Il y a tel commerçant qui aune ses toiles de Béarn ou les fait blanchir sur le pré, dont la capacité industrielle, le désintéressement, l'esprit libéral, n'auraient pas trop d'un grand théâtre pour les exemples qu'il y donne; tel jeune médecin d'une portée scientifique et d'une intelligence ouverte à tout, qu'il faudrait chercher longtemps, même à Paris.

Tous ces hommes, et d'autres encore, la plupart de la génération nouvelle, sont l'ornement de leur pays, de l'aveu général; mais ils ne sont ni électeurs ni éligibles; la constitution ne les trouve bons ni pour élire un député, ni pour nommer des municipaux. Une fois casés, avec un état de fortune qui ne varie pas d'un petit écu en dix ans, ils vivotent doucement sur l'acquis, hument l'air de Paris dans les journaux, ne se donnent aucun mouvement, s'invitent à dîner, dînent et se couchent, et ainsi durant des années. Ils ne hâtent pas l'avenir, et n'ont guère le cœur d'y travailler, là où ils ne sont rien légalement, et où nul ne veut risquer le premier de paraître un brouillon; mais ils sont prêts pour toutes les idées de civilisation, de liberté, de tolérance religieuse et politique. Vienne une réforme qui leur ouvre l'entrée de la constitution, alors ils suffiront à tout, soit comme intelligences, soit comme courages, sans jamais renier cet

esprit de modération, ce respect de l'opinion d'autrui, la vraie politique de notre âge et de notre génération, la seule qui puisse sauver la liberté, si compromise par ceux qui n'en veulent pour personne et par ceux qui n'en veulent que pour eux.

§ IV

LA VALLÉE D'OSSAU. — LES JEUNES FILLES DE LA VALLÉE D'OSSAU. — ARRIVÉE AUX EAUX-BONNES.

Il y a dans tout voyageur qui ne voyage pas pour affaires de commerce deux dispositions également exigeantes, et qui veulent être satisfaites tour à tour : l'une est l'amour du comfort, de la civilisation matérielle; l'autre est le goût du sauvage, de l'inculte, de l'inutile. Ces deux dispositions se lassent vite, comme toutes les dispositions de l'homme : après quelques jours au milieu de la civilisation, du positif, on languit pour le sauvage, pour l'inutile, et réciproquement. On se fatigue d'avoir toutes ses aises; on se fatigue aussi de ne les avoir pas : on veut remplacer le pain blanc par le pain noir, et le pain noir par le pain blanc. Ce besoin de changement est si vif qu'il en devient presque une souffrance. J'ai vu de grosses dames, que leur ampleur rendait très-peu propres à la locomotion, et qui ne pouvaient faire cent pas sur une plaine unie sans être tout essoufflées, jeter un regard d'envie sur les sommets neigeux des Pyrénées, et demander avec douleur qu'on les arrachât à la monotonie des cultures, et qu'on les laissât prendre leur volée vers les montagnes.

En quittant Bordeaux, cette ville si belle, si bien alignée,

si anglaise par ses maisons luisantes, par ses petites portes de bois précieux, avec leurs marteaux en cuivre poli, si amie de l'ordre et de la paix, si tendre pour tous les gouvernements, où les monuments sont surchargés d'inscriptions en l'honneur de tous les pouvoirs, j'étais impatient de voir les Landes et leur population montée sur des échasses, et cet océan silencieux de sables, où la civilisation ne s'est jamais aventurée. Voyageant au milieu des Landes, je me lassai bien vite de cette stérilité, de ces habitants dont je ne savais pas la langue, de cette monotonie de la solitude, et je demandai de nouveau de la civilisation, du positif, un pays où l'homme fût plus fort que la terre, et où il eût imprimé la marque de son travail. A Pau, j'eus bientôt assez de ses grands jardins, et je voulus aussi gravir les montagnes, aller toucher la neige, avec autant d'impatience que les grosses dames de tout à l'heure, mais avec des jambes qui me mènent jusqu'où ma poitrine peut respirer.

En attendant le jour du départ, que retardaient un temps incertain et mon état maladif, je réfléchissais sur la diversité des aspects que prend la civilisation, selon les lieux et les habitants. Assurément on est tout aussi civilisé à Pau qu'à Bordeaux; mais, à Bordeaux, la civilisation est commerciale; à Pau, elle est territoriale. Ici, elle se montre dans le luxe des maisons; là, dans le luxe des cultures. Les négociants de Bordeaux mettent leur vanité et leur jouissance à se loger richement; les propriétaires de Pau, à avoir de belles vignes, bien nettoyées, sarclées, ratissées, dont les pampres courant le long de fils de laiton, forment des toits de verdure, où s'arrêtent les rayons du soleil; ou bien d'immenses champs de maïs, dont chaque plant, symétriquement disposé sur une butte de terre souvent remuée et comme pesée à la balance, ne se nourrit pas aux dépens du voisin, et reçoit la même quantité de suc végétal, d'air et de soleil. A Pau, on est logé médiocrement; on bâtit peu, et on répare beau-

coup; on prolonge le plus qu'on peut l'existence d'une maison : c'est pour la terre qu'on dépense le plus; c'est pour la terre qu'on se montre opulent. Dites-moi quel est votre champ, et je vous dirai qui vous êtes. De beaux foins, de beaux maïs, de belles vignes, sont toute l'aristocratie de Pau.

A Bordeaux, ce qu'on néglige le plus, ce sont les cultures. La terre des négociants, c'est la mer. L'agriculture, tout autour de la ville, est médiocre et routinière; la terre fait tout pour l'homme. A Pau, l'argent qui vient de la terre retourne à la terre; à Bordeaux, l'argent qui vient du lucre et de la chance va aux choses de luxe et de vanité, aux chaînes et breloques d'or, à la vaisselle plate, aux verres de Bohême, aux portes de bois de citronnier. La terre ne rend guère que l'argent qu'elle reçoit, au lieu que le négoce le rend au centuple : voilà pourquoi les propriétaires aisés ne deviennent jamais opulents, et voilà pourquoi je voudrais voir, dans la répartition des impôts, le fisc peser davantage sur le négoce que sur la propriété, telle du moins que 89 l'a faite, très-divisée et d'un entretien très-coûteux.

Une voiture de louage me transporta, en quelques heures, du milieu des vignes et des champs de maïs, au pied de la chaîne des Pyrénées.

Le chemin qui conduit de Pau aux Eaux-Bonnes, établissement thermal des Pyrénées, est délicieux. Que n'ai-je assez d'imagination et d'esprit pour vous le faire faire avec moi !

En face de la ville, une route blanche comme une allée de parc conduit à ces premières collines, qui forment comme l'un des bords de l'immense bassin qu'on appelle la vallée de Pau. Arrivée au pied, elle tourne brusquement à gauche, et pénètre dans un de ces vallons frais et boisés qui viennent se verser dans la grande vallée. Des bois descendent jusqu'au bord du chemin qui rampe le long des collines, et se plie à toutes leurs sinuosités; une petite rivière, cachée sous des

saules, coule dans le fond du vallon, parallèlement au chemin, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux. Il y a aussi des bois sur la montagne opposée; mais ces bois s'arrêtent à mi-côte; des vignes ou des prairies, répandues sur le penchant ou dans le vallon, remplissent l'intervalle entre les bois et la rivière. Rien de plus souple et de plus gracieux que les mouvements de ces deux petites chaînes : tantôt vous les voyez rentrer et comme se creuser, tantôt saillir en coudes, tantôt tracer une ligne droite, qu'elles rompent brusquement par un détour; elles s'écartent, elles se rapprochent : ici, elles s'ouvrent tout à coup comme une décoration d'attente qui en cachait une autre, et laissent voir le pic du Midi, qui garde ses neiges toute l'année; puis elles se referment, elles vous enveloppent, elles réduisent votre horizon et votre ciel : ainsi pendant quelques lieues.

Plus loin, le chemin change de nature et d'aspect. On quitte le vallon pour entrer dans une gorge. Une autre chaîne de montagnes forme cette gorge; une autre rivière coule au fond; la jolie route blanche s'y engage en se rétrécissant, en s'effilant, et marche encore de compagnie avec la nouvelle rivière : c'est le même tableau que tout à l'heure, mais en miniature et avec des diversités ravissantes. Ainsi, entre les deux montagnes opposées, il n'y a plus de place pour des prairies : il y en a tout juste pour le lit de la rivière; la route n'a pu s'y faufiler qu'en faisant une entaille au pied de l'un des monts. Ainsi encore, la rivière, au lieu d'être cachée, est découverte, et ses belles eaux, d'un bleu vert, se saturent des rayons du soleil, qui plongent au fond de la gorge. Le lit de cette rivière est une suite sans fin de petites chutes, de petites cascatelles, ni plus hautes, ni plus bruyantes que les digues que fait un enfant avec une poignée de cailloux. On dirait qu'elle descend un escalier. Les jeux de lumière et les murmures de cette eau me charmaient les yeux

et les oreilles : on ne peut pas plus cesser de la regarder que cesser de l'entendre.

Toute la gorge est d'ailleurs pleine de solitude et de calme. L'horizon, de tous côtés, n'a pas plus de cent pas; la plus faible vue suffit pour l'atteindre : tout est à la portée de la main. L'escarpement des montagnes, leur aridité, cachée par la verdure, les défendent contre le travail de l'homme. Çà et là seulement il y pousse quelques fougères, qu'on coupe tous les trois ans pour faire de la litière aux bêtes : encore faut-il avoir le pied sûr d'un montagnard pour aller faire cette stérile récolte sur des pentes roides et glissantes. De toutes parts on est inondé d'ombrages et de murmures. L'œil fixé sur la rivière aux innombrables cascades, on remonte doucement son cours, au milieu de mille rêveries; on ne sent plus le poids du corps : on est emporté, comme dans les songes, vers le pays inconnu d'où viennent des eaux si fraîches et si lumineuses; on oublie d'où l'on est venu et pourquoi l'on est venu; la pensée fait silence : on n'est que sens et plaisir; on voudrait que la route disparût et vous laissât seul au milieu de cette solitude, perdu dans cette gorge profonde, entouré par un horizon proportionné au faible regard de l'homme, parmi tous ces bruits d'eaux, de feuillage, d'oiseaux, si longtemps étouffés par les neiges d'hiver, qui, dans les Pyrénées, font quelquefois taire même les torrents.

Tout à coup, et comme par un effet de théâtre, vous vous trouvez ramené aux idées positives par la vue d'un moulin, hélas! et aux idées tristes par la vue de mendiants qui attendent le voyageur au sortir de la gorge, et sont en station autour du moulin où l'on moud le pain. Ce n'est pas la route qui vous quitte : c'est la petite rivière en escaliers qui fait un crochet, et passe de droite à gauche; ce sont aussi les deux petites chaînes qui s'évasent pour vous faire jouir du panorama du moulin, puis s'affaissent peu à peu, et se con-

fondent avec la plaine. De ce moulin jusqu'aux grandes montagnes, il y a quelques lieues de pays cultivé, d'aspect agréable, mais peu varié; bientôt le sol monte, s'entasse en étages et se couronne d'un immense plateau, d'où l'on voit dans le lointain, avec une netteté qui trompe sur la distance, surgir les vraies Pyrénées avec leurs sommets de neige, et déboucher la vallée d'Ossau, avec son Gave scintillant, ses riches cultures, sa chaude lumière, et, tout au bout, le pic du Midi, dont cette vallée paraît être l'avenue, digne avenue d'une des plus hautes montagnes de l'Europe.

On fait une pose à l'entrée de la vallée, dans un petit village gai, riche, répandu sur les bords du Gave. L'auberge vous donne des truites fraîches pour déjeuner et pour dîner, selon l'heure, et un guide pour vous conduire à une grotte horriblement dégradée par les Anglais, qui en ont emporté par morceaux, dans leurs poches, les plus précieux stalactites. On me citait, dans le pays, un envoi fait à Londres de cinquante *kilos* de ces stalactites pour un Anglais, grand amateur de cette espèce de curiosités. J'ai visité cette grotte pour payer mon impôt au cicerone, ancien soldat rieur et jovial, qui compte sur ce tribut comme s'il était voté par les chambres. Il amuse son monde et ne raconte pas ses campagnes; il vit des Anglais, dont il nous disait mille folies. Il n'y a rien de plus triste ni de plus insignifiant que cette grotte; mais il faut en faire le chemin pour le guide, et surtout pour la chance de rencontrer, soit occupée à faucher le foin nouveau, soit arrachant le lin mûr, quelqu'une de ces belles filles trop peu vantées de la vallée d'Ossau, à l'œil si noir, au visage si noble, aux formes si pures, paysannes dont l'air est si naïvement distingué, et qui prouvent que l'aristocratie de la race humaine n'est pas dans le rang, mais dans le sang.

Le hasard m'en fit voir deux le même jour, l'une assise au pied d'un arbre, à l'ombre, se reposant après une mati-

née de travail, l'autre retournant aux champs : toutes deux belles et gracieuses, mais de beauté et de grâces différentes. La seconde cheminait à quelques pas de nous. Notre guide lui adressa, dans sa langue, une question qui la fit retourner; elle sourit et s'arrêta, nous donnant tout le temps de voir ses beaux traits, son teint légèrement bruni par le soleil, mais aussi transparent que la plus belle peau la mieux abritée, ses yeux noirs et profonds, sa bouche riante et ses dents blanches, qui venaient de mordre dans un morceau de pain grossier : car la belle et pauvre fille achevait, tout en marchant, son modeste dîner. Nous nous arrêtâmes. Elle engagea quelques paroles avec notre guide, qui la retint pour nous en faire les honneurs. Elle ne riait pas pour montrer ses belles dents, comme cela se fait à la ville : elle était là debout, rougissante, les jambes nues et croisées, comme si elle eût voulu les cacher; ne faisant point de mines, quoique belle et quoique regardée. Une chemise de toile grossière, mais blanche, froncée autour de son cou et descendant à mi-corps, enveloppait sa taille et la dessinait en la laissant libre; sa jupe, courte et bouffante, était coupée sous le genou et laissait voir ses jambes fortes, quoique effilées. Elle avait sur la tête un capulet noir bordé de raies blanches, petite pièce de drap pliée en forme de carré long, qui posait à plat sur ses cheveux, s'avançait un peu sur son front, et retombait en arrière sur ses épaules. Comme je ne fais pas de roman, je dois dire que je remarquai sur cette ravissante figure je ne sais quel air de fatigue qui en altérait la pureté. Quand elle fut partie, j'en témoignai mon regret au guide : « Quel dommage, lui dis-je, qu'une si belle créature n'ait plus vingt ans ! — Elle n'a pas un an de plus, me répondit-il. Les filles vieillissent vite dans nos montagnes; la jeunesse n'y dure pas plus que la belle saison : la belle saison est de trois mois, la jeunesse est de trois ans. »

J'en vis d'autres tout le long de la vallée, qui n'a pas

moins de trois lieues; celles-là étaient belles sans mélange, fleurs de l'année, épanouies avec les premiers soleils. Elles sortaient de l'adolescence. Éparpillées dans les champs, au bord du chemin, les unes retournaient le foin avec la fourche, les autres étaient courbées vers la terre pour en arracher le lin; elles tournaient leurs jolies têtes du côté de mon attelage, que j'avais soin de tenir au pas, pour ne rien perdre de tant de beautés.

Ce qui me valait cette bonne fortune, c'était un beau soleil de juin, c'était le foin qui demandait les faneuses, c'était le lin qui voulait être cueilli; c'était un jour serein et sec, chose rare dans les montagnes, même durant les trois mois de belle saison, qui avait fait sortir de leurs cabanes et répandu dans les champs toutes ces jolies filles, filles de pauvres montagnards, qui n'ont à donner à ces anges déchus que du pain grossier dont elles ont gagné la moitié. Quelques-unes chantaient en travaillant; d'autres s'appelaient de loin, d'une voix pure et perçante qui dominait le bruit du Gave; toutes étaient joyeuses, toutes me jugeaient à peine digne du plus indifférent de tous les regards : car l'étranger n'est pas encore le dieu de cette vallée; ni son or ni ses ridicules ne l'ont corrompue. C'est une vallée où la race humaine a conservé sa beauté, les jeunes filles leurs mœurs, les pères leur autorité patriarcale. Toutes ces jolies faneuses travaillaient autour de leurs mères. Je vis une de ces mères, femme d'un peu plus de trente ans, qui en avait trois près d'elle, toutes trois diversement belles, quoique avec une ressemblance de famille. La mère et les filles étaient assises sur des bottes de foin, mangeant du laitage dans une jatte de bois. Elles me jetèrent à peine un coup d'œil, malgré ma qualité d'étranger, et quoique ma figure souffrante dût leur montrer que je prenais à ce spectacle bien plus le plaisir moral d'un observateur que l'intérêt sensuel d'un séducteur,

J'oubliais tout à fait le paysage pour les personnages du paysage; et pourtant quelles richesses! quelle splendeur dans cette vallée! Des montagnes grandissant peu à peu, et déjà les cultures devenant plus rares; quelques-unes seulement osant gravir jusqu'au quart du chemin, pour disputer la terre végétale aux buis éternels, aux hêtres nains qui couvrent les montagnes; des neiges qui se laissent approcher au mois de juin; des grottes larges comme le portail d'une cathédrale, et de loin paraissant des trous de renards; de belles eaux blanches d'écume, courant dans la vallée sur des cailloux de granit et de marbre; du reste, un silence immense dans les montagnes, qui n'ont pas, comme la mer et les grands bois, une voix à elles, et sont immobiles et muettes; des fermes portées à des hauteurs prodigieuses par des architectes comme en demandait Ésope, et, tout autour de ces fermes, de maigres prairies, encloses de maigres haies; de petits champs entourés de petits murs, qui semblent les cases d'un damier, et l'homme au milieu d'un de ces champs me faisant l'effet d'une mouche au milieu d'une de ces cases. J'avais là de quoi voir et de quoi rêver. Mais ces yeux noirs, ces capulets à raies blanches, ces visages si nobles au milieu des bottes de lin et de foin, ces jeunesses si pures et si courtes, ces reines mangeant à la gamelle de la soupe au lait avec des cuillers de buis, toutes ces jolies Palès de la vallée d'Ossau, sans culte et sans temple, détournaient mes yeux et mon imagination de la vue des montagnes : les épisodes m'empêchaient d'apprécier le tableau. C'est ainsi que j'arrivai aux Eaux-Bonnes, petit groupe de maisons où finit la route pratiquée, établissement thermal où l'on boit d'une eau très-vantée pour la guérison des poitrines non malades. Il était cinq heures; le soleil n'éclairait plus que l'extrême bord de l'entonnoir de montagnes au fond duquel gît le petit village hygiénique. Je fis de ce village le centre de mes excursions dans les montagnes, et c'est

là que j'eus des impressions de montagnes que ne troublait plus la fascination des yeux et des capulets noirs.

§ V

LES EAUX-BONNES. — LES EAUX CHAUDES. — LES MALADES.

La vallée d'Ossau, dont l'entrée est si majestueuse du côté de la France, n'a qu'une étroite issue du côté de l'Espagne. Formée par deux chaînes parallèles, qui se prolongent pendant trois longues lieues, elle est coupée tout à coup par une autre chaîne transversale, qui semble lui fermer le passage. Mais les hommes ne se sont pas arrêtés devant cet obstacle : ils ont tenté de franchir cette chaîne sur deux points. D'abord, en face même de la vallée, ils ont gravi la montagne presque à pic, et, arrivés au sommet, ils ont vu une gorge profonde, et au fond de cette gorge, le torrent qui, dans la vallée d'Ossau, deviendra le Gave d'Ossau. Cette gorge et ce torrent conduisent aux Eaux-Chaudes, autre établissement thermal, et de là au pic du Midi, que vous avez vu si souvent se dresser devant vous, au bout de toutes les vallées, au sortir de toutes les gorges, que vous avez cru si près de vous, et que vous ne pouvez jamais atteindre. L'Espagne est au delà.

Sur l'autre point, à gauche, les hommes ont tracé sur le revers de la montagne un chemin qui va en louvoyant, en biaisant, jusqu'au petit village des Eaux-Bonnes. Il n'y a rien au delà, que des montagnes entassées les unes sur les autres, qui se pressent pêle-mêle sur ce point, et ne livrent passage qu'au hardi piéton, et peut-être à son petit cheval

de montagne. La route vient mourir à la porte de l'auberge.

Cette route et celle des Eaux-Chaudes n'ont d'abord été que des sentiers. On arrivait aux eaux bienfaisantes en litière ou en chaise, sur le dos de vigoureux porteurs. Dans le dernier siècle, on se servit de l'énergique moyen des corvées pour faire sauter les rochers, couper les terres et remplacer les sentiers par deux routes. Depuis lors la grande route de la vallée d'Ossau, qui s'arrêtait devant une montagne infranchissable, se continue par deux embranchements, dont l'un mène aux Eaux-Chaudes, et l'autre aux Eaux-Bonnes. La route et ses embranchements n'ont rien à envier aux routes anglaises. Le département en a soin, et fait bien, dans son intérêt comme dans celui de tous. Le préfet des Basses-Pyrénées[1], homme distingué, qui a compris très-vite ce que le pays voulait de lui, et qui administre d'autant mieux qu'il a moins à gouverner, a des projets d'amélioration ingénieux et utiles qui seront secondés. Il veut mettre son nom aux pierres milliaires d'une nouvelle route directe des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes. C'est une meilleure et plus sûre éternité que celle que recherchent quelques-uns de ses collègues par leur zèle électoral.

Les chemins, dans les montagnes, suivent le cours des eaux. C'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Bonnes: c'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Chaudes. Le bruit des eaux est la seule boussole qui dirige l'homme dans ces solitudes, où chaque faux-pas le jetterait dans un abîme. Cependant le sentier ne peut pas toujours aller où va l'eau. Quand le torrent roule dans un lit de plusieurs centaines de pieds de profondeur, serré entre deux murailles de rochers à pic, et qu'il s'est enfoncé jusqu'à la racine des monts, l'homme s'écarte un peu du gouffre, quitte ses rives où la

[1] Feu M. Leroy.

tête pourrait lui tourner, et se fraye un chemin comme il peut, sans jamais s'éloigner du bruit qui le guide, et qui sort de ces profondeurs comme un faible murmure souterrain. Mais là où le torrent s'est fait un lit et des rivages, le chemin de l'homme se rapproche, descend sur les bords devenus accessibles; on reconnaît des traces d'homme; on voit des chèvres, quelquefois un moulin, et, aux endroits où la gorge s'élargit et où le pied des monts se recule, quelques carrés de prairies, avec une petite maison pour serrer la récolte.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Bonnes passe à travers des prés et d'autres cultures. Il monte doucement, avec précaution, éludant les difficultés que lui présente la montagne; il tourne ce qu'il ne peut pas franchir; il serpente, il revient sur lui-même; quelquefois il descend pour pouvoir remonter à un meilleur moment. Ce chemin, c'est la pensée de l'ingénieur qui a consulté tous les mouvements du sol.

De loin, ce revers de montagne présentait l'aspect d'une surface unie, formée de grandes lignes régulières; de près, le sol change de face à chaque instant. Au lieu de grandes lignes, vous avez des brisures à l'infini. Rien de plus souple ni de plus capricieux que le dos de ce géant. La terre végétale recouvre des hauteurs que l'on croirait des rochers arides; ailleurs, le rocher prend la place de la terre végétale, et vous voyez des surfaces planes sans un brin d'herbe, et des escarpements revêtus de prairies. L'homme, dans son travail, fait avec la terre sur laquelle il se courbe des angles de toute grandeur. Le centre de gravité se déplace tous les dix pas. Ici l'homme est perpendiculaire au sol; ailleurs le sol fait un cercle dont l'homme est la corde. Pour couper les prés, le montagnard se sert tour à tour de deux instruments, la faucille et la faux. Là où le sol est courbe, il emploie la faucille; là où le sol est droit, il emploie la faux. Les vieux se chargent des parties planes ou des pentes très-douces; les jeunes des parties escarpées, des pics de terre,

où l'on ne peut atteindre qu'en gravissant. Souvent l'herbe a la pointe en bas, et les arbres se projettent horizontalement sur la terre, au lieu de s'élancer vers le ciel.

Sur le revers de la montagne opposée, au delà du torrent, l'aspect n'est plus le même; le sol est plus égal, et la pente du mont moins coupée d'accidents. Les prairies montent et s'étendent librement sur cette montagne, qui paraît se baisser pour appeler les travaux des hommes. D'intervalle en intervalle, s'élèvent des granges pour recevoir les récoltes. Quelques-unes sont à une hauteur où les nuages se traînent pesamment les trois quarts de l'année. Les montagnards ont pris sur le désert tout ce qu'ils pouvaient prendre; plus haut, il n'y a que l'aigle qui puisse respirer. Quelques-uns ont voulu franchir la ligne au delà de laquelle l'herbe même ne pousse plus; ils ont tracé à grands frais de temps et de sueurs les limites de leurs champs nouvellement conquis; mais ces champs ne produisent rien. Les brouillards noircissent les pierres péniblement apportées pour les enclore, et ne fécondent pas un sol ingrat.

En bas coule le torrent, sous une voûte de hêtres et de buis. On ne le voit pas, mais on l'entend, et son bruit incessant vous accompagne jusqu'au village appelé les Eaux-Bonnes.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Chaudes n'offre aucune trace de culture. Tout appartient au désert : tout est encore là comme au lendemain de la création, et je n'imagine pas que jamais la civilisation porte la charrue ou le marteau là où le montagnard n'a jamais mis le pied. C'est là seulement qu'on voit la montagne dans toute son aridité, dans toute son inutilité. Ailleurs elle est cachée à moitié sous le travail de l'homme; elle se laisse aborder; elle est sillonnée de petits chemins; ici elle est nue, inaccessible; toutes les générations passent tour à tour au pied de sa masse éternelle, les unes en se signant le front et en priant Dieu qu'il ne s'en

détache pas quelque débris qui les écrase; les autres en y jetant un regard de curieux et d'incrédules; aucune avec la pensée de mesurer ses forces et ses arts avec ces mondes inconnus.

L'entrée de la gorge est une des plus grandes beautés des Pyrénées. Vous vous rappelez ce chemin qui arrive au bout de la vallée d'Ossau, monte presque à pic la montagne transversale : à partir du sommet, vous marchez entre deux murs de rochers tout marqués des traces de la mine qu'on y fit jouer pour creuser la route. On vous avertit de croiser votre habit sur votre poitrine; car le vent qui s'engouffre dans ce défilé est froid et pénétrant. Pendant que vous prenez cette précaution et réfléchissez à l'inconvénient des coups d'air, le défilé tourne, les deux murailles de rochers tombent, et, dans le moment même, tandis que vos yeux voient les deux rangées de montagnes qui se touchent des pieds et presque de la tête, vos oreilles sont frappées par une espèce de détonation étrange. C'est le Gave qui tout à l'heure coulait si large et si calme au milieu de la vallée d'Ossau, et qui lutte contre ses rives à une profondeur de quatre cents pieds. C'est là que le voyageur de l'école de Delille s'arrête et s'écrie : « Voilà une belle horreur! » comme si ce qui est horrible pouvait être beau; et c'est là que le montagnard, qui a l'expérience des choses de la montagne, et qui sait combien l'homme est faible contre ses avalanches, contre ses pluies, contre son tonnerre, s'arrête, lui aussi, mais pour prier devant la petite sainte Vierge de pierre qui se voit à la sortie du défilé, dans une niche grillée, avec une couronne fanée et des grains de verre qui ne tentent pas les voleurs. C'est devant cette petite sainte Vierge que les Espagnols de la Biscaye, qui vont à Pau, ôtent leur chapeau pointu orné de banderoles, et les paysans de la vallée d'Ossau, leur casquette de drap bleu, à fond large et sans visière. Quant au voyageur mondain, il ne se découvre pas, de peur

des rhumes, et donne à la petite sainte Vierge, qui lui demande un sou pour le pauvre, une pensée de moyen âge sur les croyants qu'elle a eus et qu'elle n'a plus.

L'établissement des Eaux-Chaudes est triste : vous diriez un hôpital, surtout à l'heure où les malades sortent du bain, les uns perclus et se traînant sur des béquilles, les autres à demi courbés par les douleurs, vieillards avant l'âge, que les eaux redressent et rajeunissent, à ce qu'on dit. Il y a peu de ces malades qui prennent la poste pour venir se guérir aux eaux. C'est un établissement pour les gens du pays : je n'y ai vu que des montagnards, des beurriers comme ceux de Pau, pauvres gens dont le climat si variable des montagnes, le froid, le travail, ont paralysé les jambes. Ils se promènent tout autour de l'établissement et tricotent des bas, ce qui est un ouvrage d'homme dans le pays. Ils ont une foi religieuse en la vertu des eaux chaudes. Quelques-uns en boivent jusqu'à trente verres par jour; n'ayant pas le temps d'être malades, ils jouent le tout pour le tout, et se gorgent de ce remède qui les rajeunit en leur ôtant des jours, ou qui les tue. A certaines heures de la journée, ils vont à une source qui coule au bas de la montagne, et dont boit qui veut; ils s'asseoient sur des bancs, et là, le cou entouré d'échevaux de laine, tout en tricotant et en causant, ils vont à chaque instant boire de l'eau minérale dans un verre de buis que les riches prêtent aux pauvres. Il en est qui ne passent leur verre au voisin qu'après l'avoir vidé trois ou quatre fois. Beaucoup n'ont jamais fait excès que de cette boisson.

Le village des Eaux-Bonnes n'est pas beaucoup plus gai que celui des Eaux-Chaudes. Au lieu de perclus marchant sur des béquilles, vous entendez des gens qui toussent. Cependant, il y a cette différence, que beaucoup de ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes le recouvrent aux Eaux-Chaudes, tandis que ceux qui toussent sérieusement viennent hâter

leur fin aux Eaux-Bonnes. Et puis les perclus, les rhumatisés, ont presque tous atteint ou vont atteindre la vieillesse, autre maladie qu'aucune eau ne guérit; au lieu que ce sont des jeunes filles, des hommes à la fleur de l'âge, de nouveaux mariés, dont la toux vous déchire les oreilles et le cœur; les uns mourants, les autres désespérés, que la médecine envoie aux eaux quand elle ne sait plus qu'en faire.

C'est une pitié que le séjour des Eaux-Bonnes. On est là dans un entonnoir, au bout du monde : c'est la fin de la route; il faut revenir sur ses pas pour en sortir. Quand les nuages sont bas, ce qui arrive de trois jours l'un, il semble qu'on soit enfermé dans une cage dont le toit est de plomb. Et puis on rencontre sur son chemin, tantôt une jeune femme voilée qui se traîne à la buvette sur le bras de sa domestique, ou bien un grand jeune homme, surpris dans sa croissance par une toux sèche et douloureuse, qui va boire aussi de cette eau, si vantée au siècle dernier pour la guérison des blessures. C'est chaque matin une longue file de malades, enveloppés de leurs manteaux, se rendant à l'établissement, avec un verre qui contient deux cuillerées de lait, mélange ordonné pour adoucir l'effet des eaux.

Chacun jette un regard de curiosité sur son voisin. Si l'on pouvait écouter ce que pensent tous ces malades, dont les moins malades sont très-menacés, on entendrait des soliloques du genre de ceux-ci : « Ce malade qui passe l'est plus que moi; il a les joues d'un rose blafard, et moi je les ai brunes et fermes; il a toussé quatre fois contre moi une. — Vous qui avez l'expérience des figures de poitrinaires, dit un jeune homme à l'aubergiste, combien donnez-vous à vivre à cette pauvre dame qui grelotte là-bas sur ce banc, quoiqu'il fasse un si beau soleil? — Elle ne verra pas la chute des feuilles! — Pauvre femme! Et moi, combien me donnez-vous à vivre? — Monsieur n'est pas malade;

monsieur n'est venu aux eaux que par partie de plaisir. »

La dame rentre à l'auberge. « Vous causiez là, il n'y a qu'un moment, dit-elle à l'aubergiste, avec un pauvre jeune homme qui a les pommettes bien rouges et les lèvres bien gercées; vous qui voyez tant de malades, combien lui donnez-vous à vivre? — Il ne passera pas l'hiver! — Pauvre jeune homme! Et moi, comment me trouvez-vous? — Madame est en pleine guérison. » Et voilà chacun de mes deux malades qui se console en se croyant le moins malade des deux, et qui ajoute à la somme de ses jours ceux qu'il retranche à autrui. Triste calcul, qui ne guérira ni l'un ni l'autre, mais qu'il faut bien pardonner à l'égoïsme de mourants! C'est une justice à rendre à l'aubergiste, que s'il désire que les gens soient malades, il ne désire pas moins qu'ils vivent; car, s'ils sont malades, ils viennent chez lui, et, s'ils vivent, ils lui envoient des malades!

Pendant mon séjour aux Eaux-Bonnes, je voyais souvent se promener, dans le jardin dit du *Gouvernement*, un Anglais de trente ans et sa jeune femme, qui allait bientôt devenir mère. Le mari avait tous les symptômes d'une phthisie sans remède. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait; sa figure, pleine de résignation et de douceur, était ravagée par le mal; il errait lentement dans les allées du petit jardin, quand l'air était doux et les journées chaudes, appuyé sur le bras de sa jeune femme, qui le menait d'un banc à l'autre; car le pauvre malade ne marchait plus guère que pour aller s'asseoir. Tantôt elle lui faisait la lecture à voix basse, en s'interrompant souvent pour ne point le fatiguer; tantôt elle lui montrait le ciel, ce ciel si plein de vie, qui ne ranime pas ceux dont l'heure est marquée, ou bien le paysage, qu'il ne pouvait plus parcourir que des yeux. Elle était plutôt agréable que jolie; mais, à la voir si empressée, si douce, si attentive autour de son mari, lui chercher des distractions et lui éviter des souffrances, on ne songeait guère qu'une

autre figure pût aller mieux à une âme si délicate et si tendre. Ce ménage désolé intéressait tout le monde, et il faut être bien malheureux pour intéresser des malades. On les disait nouvellement mariés, heureux par le cœur, riches, ce qui les faisait plaindre d'autant plus, même par les pauvres, qui n'envient plus la richesse quand ils voient qu'elle ne peut pas donner à l'homme un jour de plus.

Personne ne comptait sur la guérison du jeune homme; bien plus, on calculait le nombre de jours qu'il avait encore à vivre, et, par une contradiction étrange, qui fait que nous sommes impitoyables pour ceux mêmes qui nous font pitié, on restait plutôt en deçà qu'au delà du nombre probable. Malheureusement, tout annonçait que la mort du malade arriverait à l'époque, et, disait-on par amour du dramatique, le jour même où la jeune femme mettrait son enfant au monde. Une naissance contre une mort, un enfant qui vient contre un père qui s'en va, c'est tout ce que veut la loi fatale de la reproduction des êtres; mais combien de douleurs domestiques, de déchirements du cœur, d'adieux amers à la vie; combien de bonheur brisé, d'avenir détruit, coûte l'accomplissement de cette loi! S'il faut qu'il meure, me disais-je, que ce soit du moins après avoir vu son enfant; que le bonheur d'être père soit la dernière crise qui l'enlève de ce monde; que son dernier souffle effleure le front du nouveau-né!

On conçoit très-bien que deux établissements thermaux, comme sont les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, où l'on est exposé à rencontrer des éclopés ou des phthisiques, et forcé par moments de s'intéresser à la vie d'autrui, attirent peu les voyageurs qui ne sont malades que d'oisiveté, ou dont les maladies s'accommodent très-bien du régime de bals, de soirées, de gros dîners à table d'hôte, hygiène en usage dans les établissements des Hautes-Pyrénées. C'est là ce qui protége la vallée d'Ossau contre les corruptions de Pa-

ris et de Londres. C'est ce qui fait qu'on n'y voit ni cette soif du gain, ni cette hypocrisie, ni cette laideur de l'espèce humaine, ni ces mendiants improvisés qui quittent leurs champs quand l'étranger passe, et viennent demander l'aumône sur la route; ni ces guides obséquieux et avides qui ne ramassent pas votre bâton sans vous faire payer cette complaisance; ni ces nuées de vilains enfants qui, à l'entrée de chaque village, sautent ou rampent autour de votre voiture et tendent la main, sauf à vous poursuivre de grimaces et d'injures si vous ne leur donnez rien; ni tous ces vices des civilisations, qui prennent dans ces vallées je ne sais quelle crasse d'ignorance et de misère; toutes choses que l'étranger sème sur son passage avec son or, surtout l'étranger vain et sot, comme on en voit tant, qui irrite l'avidité de tous ces mendiants, en leur montrant tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut avoir avec de l'or.

§ VI

UN ORAGE DANS LA VALLÉE D'OSSAU. — L'HOSPITALITÉ DU MONTAGNARD.

Il n'est guère de voyage qui n'ait son anecdocte particulière, son aventure, de si peu qu'on s'écarte du clocher natal; à plus forte raison si l'on s'en éloigne de deux cents lieues. Voici la mienne :

J'étais allé *dîner en ville*, un dimanche, à plus de trois lieues des Eaux-Bonnes, dans un village situé à l'entrée de la vallée d'Ossau, non loin de celui dont l'aubergiste vous donne des truites à déjeuner et à dîner, et, à défaut de truites,

vous dit comme au pauvre : « Que Dieu vous bénisse ; je ne puis rien vous faire. » *Dîner en ville* dans les Pyrénées, à plus de trois lieues de son gîte! un malade en traitement, venu aux eaux pour sa santé : quelle rage de festin! Il est vrai que mon hôte était un médecin de mérite, et qu'un malade ne peut pas croire qu'il lui arrivera mal de s'être dérangé de son régime pour un médecin. J'étais à cheval; il faisait un temps superbe; la vallée était éblouissante, les montagnes claires; le Gave roulait de l'argent. Au ciel, aucun nuage, un bleu sans tache, point de vent; la chaleur était étouffante. Dans tous les villages, je voyais les paysans sortant de l'église, dans leur costume du dimanche; les filles, vêtues de rouge, avec de frais capulets; de joyeux enfants, point mendiants, ne se pendant point à la bride du cheval du voyageur; de beaux vieillards causant sur la place de l'église, sénat de chaque village; de gaies commères riant malignement, peut-être de moi, peut-être de mon cheval de louage; de grands garçons vigoureux, sains, élancés, regardant les filles qui les voyaient sans les regarder, tout prêts à se reposer à la danse des travaux du samedi; tout ce monde-là plein de projets, d'espérances pour le dimanche; les mères gardant la maison pour l'enfant qui ne marche pas encore, et pour le dîner qu'il faudra faire; les grand'mères assises sur un escabeau, à la porte de la maison, qui ne vont plus que du seuil au foyer et du foyer au seuil, tant qu'il plaira à Dieu : voilà ce que je voyais tout en cheminant. Et aussi, pour que tout ne soit pas joie et fête, même un dimanche, un gros curé de village, en surplis, planté sur un fort bidet des Pyrénées, et précédé du bedeau agitant la sonnette des funérailles, allait donner le viatique à un mourant, peut-être à une de ces vieilles grand'mères tombée en se traînant une dernière fois du seuil au foyer; car je ne voulais pas penser que ce fût un être jeune et utile qui fût mort ainsi, un jour de dimanche, un jour de si beau soleil.

Rien n'annonçait que la journée dût finir par un déluge. J'allais donc à mon dîner de cérémonie, tout doucement, pour ne pas trop gâter un peu de toilette nécessaire. J'aurais dû pourtant remarquer sur le revers de la montagne, et tout le long du chemin, des gens qui se hâtaient de ramasser les foins, comme s'ils n'eussent pas compté sur toute une belle journée. J'aurais dû réfléchir que ce n'était pas pour de petites raisons qu'ils avaient demandé au curé la permission de travailler le dimanche. Mais, à moins d'être un de ces rentiers qui, en toute saison et quelque temps qu'il fasse, se pourvoient toujours pour le cas de pluie, qui donc aurait craint l'orage, au mois de juin, dans une vallée des Pyrénées et sous un ciel espagnol?

Après dîner, je me disposai à me remettre en route. Mes hôtes voulurent me retenir; j'insistai, on sella mon cheval, et me voilà sur le chemin des Eaux-Bonnes.

J'avais remarqué en partant que les nuages étaient nombreux et lourds du côté du couchant, et quoique, pour regagner mon gîte, je leur tournasse le dos, une certaine crainte d'être rattrapé par eux me fit peu à peu prendre le trot, et tôt après le galop. Les nuages roulèrent longtemps et pesamment sur le même point avant de se mettre en marche. On eût dit une grosse armée tournant sur elle-même, dans l'enceinte d'un camp, avant de déployer ses ailes et de se répandre dans la plaine. Je me dis : Il y a là une menace de tempêtes et de pluies; mais sera-ce pour moi ou mes amis de Pau? Rien ne me le disait. Aucun souffle dans l'air, une chaleur de plomb; un silence plus *âcre* que je n'en avais encore remarqué dans les montagnes, comme si tous ces êtres sans nombre qui bruissent sous l'herbe s'étaient tus tout à coup. La voix du Gave, si faible et si lontaine, au milieu de cette large vallée, avait je ne sais quoi de criard et d'aigu. Le soleil était tout à fait caché derrière ce groupe de nuées jaunâtres, et tout dans la vallée était pâle, comme si les choses

inanimées prenaient elles-mêmes, à l'approche de l'orage, la couleur de la peur.

Je pressais mon cheval et faisais agir l'éperon, malgré ma répugnance à demander aux bêtes plus qu'elles ne peuvent faire. L'œil sur le couchant, je suivais les mouvements des nuées, qui se remuaient à peine, et qui, sans prendre plus de place, devenaient seulement plus épaisses et plus noires. A la fin, la masse s'ébranla, se déploya en s'éclaircissant, et projeta deux ailes immenses, dont l'une se mit à planer dans la direction de Pau, et l'autre du côté de la vallée. L'extrémité de celle-ci arriva bientôt au-dessus de ma tête. En même temps, le centre se porta en avant, remplit le demi-cercle que formaient les deux ailes, et toute la masse fut en ligne. Quelques minutes après, le ciel s'était abaissé jusqu'à mi-chemin des montagnes; les nuages descendaient le long de leurs pentes; toute la vallée derrière moi était fermée. Mais, à l'autre bout, le ciel était resté pur : les montagnes avaient encore toute leur hauteur et toute leur transparence; où j'allais, tout était lumière, tranquillité, azur; d'où je venais, tout était pluie, tonnerre et tempête. J'avais beau fuir, le nuage, qui me semblait à peine bouger, courait plus vite que mon cheval au galop.

Je gagnais du terrain; mais que la route est longue quand on est poursuivi par un orage! Les villages que j'avais traversés le matin étaient bien changés. Tout cet air de fête, toute cette vie du dimanche avait disparu. La place ombragée de châtaigniers, où l'on devait danser toute la soirée, était déserte. Les filles rentraient dans les maisons, tristes, et murmurant contre le temps. Chaque famille était assise devant sa porte, les yeux tournés vers la nue, causant de l'orage qui approchait. Çà et là, quelques-unes de ces mères, restées au logis pour les enfants et le dîner, passaient leur tête hors de leurs petites fenêtres de marbre noir, sans vitres ni châssis, et regardaient avec inquiétude du côté où le mari

et les grands enfants devaient venir. C'étaient des figures ridées, mais touchantes, où la bonté avait remplacé la beauté, qui m'intéressaient même au milieu de mes préoccupations de valétudinaire. Pour moi, je les intéressais fort peu. Celui qui a quatre jambes à son service, pensaient-elles, arrivera; mais celui qui n'en a que deux fatiguées, arrivera-t-il?

Cependant le nuage avait pris les devants sur moi, et mon cheval, que ne poussait point la force qui fait marcher les nuages, avait ralenti sa course. Il me restait encore plus d'une lieue à faire. Une chose me donnait du courage, c'était l'inaltérable sérénité du ciel sur toute la partie de la vallée où était mon gîte: quelques instants suffirent pour m'ôter cette dernière assurance. Pendant que le nuage s'avançait dans la vallée, d'abord précédé par moi et mon cheval, puis nous ayant devancé, il se faisait à droite, à gauche et en face de moi, derrière les montagnes qui me les cachaient, une de ces évolutions de nuages qui ressemblent à des manœuvres militaires. Dans un même moment, de tous les points de l'horizon, l'orage déboucha sur la vallée et me cerna complétement. La portion de ciel restée jusque-là si pure et si sereine fut envahie; tous les nuages se rejoignirent et formèrent sur ma tête une voûte qui allait bientôt se briser en éclats. Dès lors, tout changea dans la vallée : les arbres, tout à l'heure immobiles, s'émurent; la voix claire du Gave fut couverte par un murmure immense, et comme un frémissement universel. Et, chose étrange, tout cela sans éclairs, sans tonnerre.

J'étais seul sur la route; c'était pour un malade le moment de faire de graves réflexions sur les suites d'une transpiration rentrée. Je ne pressais plus mon cheval et le laissais cheminer, la bride sur le cou; aussi bien la pauvre bête, calculant ce qui lui restait de chemin jusqu'à l'écurie, et n'espérant pas y arriver avant la pluie, commençait à m'op-

poser une résistance passive, aimant mieux recevoir l'orage que s'épuiser pour ne pas l'éviter. C'est en réfléchissant tous deux, chacun à notre manière, que nous atteignîmes un village situé à une demi-lieue des Eaux-Bonnes. Je n'avais pas cru pouvoir aller jusque-là.

Arrivé sur la place, je vois des gens qui hochaient tristement la tête, pensant aux dévastations du lendemain. — « Ai-je le temps d'arriver aux Eaux-Bonnes avant la pluie? demandai-je à l'un d'eux. — Oui; mais prenez cette cape, par précaution. » Et il me jette sa cape, gros manteau de laine blanche surmonté d'un capuchon. « Votre nom? » lui dis-je en piquant des deux. Il me le crie au hasard; mais le vent couvre sa voix, et je me sauve sans savoir à qui je dois ce service. Mon cheval se ranime, comme si l'expérience d'un homme du pays l'eût fait revenir de sa première idée. Mais, à quinze cents pas du village, le tonnerre éclate tout près de moi, le vent enlève ma cape et écarte mon cheval. Les nuages se ruent du haut des montagnes au fond de la vallée et se déchirent avec fracas contre les rochers; tout autour de moi l'horizon se resserre; la vallée n'est plus qu'un espace sans forme et sans issue, où le vent emprisonné cherche à se faire jour et revient à chaque instant sur lui-même, comme s'il était repoussé de toutes parts. Que vais-je devenir? Mon cheval effaré ne veut ni reculer ni avancer. Faudra-t-il donc être aplati par la pluie ou foudroyé par le tonnerre dans le milieu d'un chemin? J'aperçois à ma gauche, à quelques cents pas, cinq ou six maisons isolées; un petit sentier y mène. J'enfile ce sentier, je passe le Gave sur un pont de planches mal jointes, et je me jette dans la première maison. En ce moment, la pluie, le tonnerre, les éclairs, couvrirent tout le chemin que je quittais; et quand la Providence eut mis à l'abri le ciron intelligent que les vents venaient de ballotter sur la grand'route, elle déchaîna la plus épouvantable tempête. Ma pieuse grand'mère aurait

dit que le doigt de mon bon ange était là ; qu'il avait eu pitié d'un malade, et que son aile blanche avait retenu sur ma tête toutes ces furies de vents et de pluie ; mais nous autres hommes du siècle, incrédules sans impiété, nous ne savons plus qui remercier de pareilles choses.

Quoi qu'il en soit, j'étais sous un toit, et un toit dans le sens le plus littéral. J'étais si pressé et si effrayé, que je n'avais pas pris le temps de regarder où j'entrais ni qui m'avait offert un asile. Après quelque silence, un vieillard, gardien de la maison, me dit en mauvais français que tout venait de Dieu, et qu'il m'offrait sa maison comme à un étranger envoyé de Dieu. J'acceptai en bon français, et je serrai ses vieilles mains rudes dans les miennes, joignant la pantomime aux remercîments. Il plaça une chaise devant le feu, jeta sur le foyer quelques branches de buis, et m'invita à m'asseoir le dos contre la flamme ; ce que je fis. Après quoi il sortit.

J'étais seul dans la chaumière ; j'eus le loisir de voir, à la clarté du bois qui petillait, l'ameublement de mes hôtes. C'était la pauvreté, mais la pauvreté propre, si différente de la misère. Aux poutres du plancher pendaient d'appétissants quartiers de porc, la viande de luxe et de nécessité du pauvre ; c'est la seule qu'il mange, surtout dans ce pays. Aux deux coins de la pièce, deux grands lits avec leurs ciels carrés et leurs rideaux de serge verte ; près de la porte d'entrée, la pierre à laver, deux seaux bien luisants et le bassin de cuivre qui sert de verre à boire à toute la famille. Pour ornements, quelques saints enluminés avec leur histoire en vers à la marge, à demi effacée par les *traces* des mouches, et, ce qui m'intéressait bien plus, quelques beaux épis de maïs, d'une grosseur énorme, épis modèles, comme la grappe de raisin de la terre de Chanaan. Trois ou quatre escabeaux de bois, percés dans le milieu, pour la facilité de les prendre ; une seule chaise, celle où j'étais assis. Le jour

venait dans la chambre par une fenêtre large comme le cadre d'une tête de grandeur naturelle; un volet de bois fermait par dedans cette ouverture; pour éviter le froid, ils sont obligés de n'y voir pas clair. Cependant un trou carré est pratiqué dans le volet, et s'ouvre et se ferme comme la porte d'une cage d'oiseau; c'est par là qu'ils regardent le matin quel temps il fait et quelle heure il est. J'entendais bouillir sur le feu une large gamelle pleine de lait. « La famille doit être nombreuse, » me dis-je à moi-même. En ce moment même, tout le monde entra.

Il y avait l'aïeul, celui qui m'avait reçu, un homme d'un âge mûr et sa femme; un garçon de vingt ans, d'une très-belle figure, et deux filles, dont je sus bientôt l'âge, l'aînée de seize ans, la cadette de quinze, *mignonnes et formées*, enfants qui sont peut-être femmes à l'heure qu'il est et seront mères l'année prochaine. Belle couvée, quoique vivant, comme tant d'autres couvées, du pain de la Providence, c'est-à-dire de bien peu de chose. Tous se mirent à rire à la fois en me voyant, les hommes et la mère avec bruit; les jeunes filles souriaient plutôt qu'elles ne riaient. Je vis bientôt que c'était leur manière d'accueillir leurs hôtes, et je fus touché de faire rire les gens d'autre chose que de mes ridicules. Le fils, qui avait été soldat, entendait quelque peu le français; il me traduisait tout ce qui m'était dit par chacun des membres de la famille; car tous me parlaient ou parlaient de moi à la fois, et tous riaient de ce qu'ils disaient. J'avais le cœur dilaté de voir tant de gaieté dans une maison dont les maîtres allaient faire leur souper du dimanche avec une gamelle de lait, et je me mis à rire comme tout le monde. Dans ce moment-là, nous nous entendions tous à merveille, et généralement toutes les fois que nous ne parlions pas.

Les remercîments faits, on m'offrit à manger. L'émotion et la fatigue m'avaient ôté tout besoin. Cependant, pour ne

pas interrompre les rires hospitaliers de la famille en refusant, je pris un peu de lait chaud dans une écuelle de terre avec une cuiller de bois sans manche. Eux se mirent à souper de leur côté. Ils étaient assis sur les escabeaux, la gamelle devant eux, servie à même sur le plancher, qui tenait lieu de table, et ils y puisaient chacun par tour. Il y avait deux tablées : à l'une, le fils et son garçon, les deux bras de la maison ; à l'autre, l'aïeul et les femmes. Ils mangèrent du lait, du fromage, le tout très-vite et avec de l'eau pour toute boisson.

Le repas terminé, ils dirent les *grâces*, remerciant Dieu de leur modeste souper et, me dirent-ils, de l'étranger qui était venu leur rogner leurs parts. Après quoi on se mit en cercle autour du feu. Le fils, qui était l'oracle, tenait un bout de pin allumé, en guise de chandelle, qu'il mouchait de temps en temps, en l'éteignant. La conversation était pénible ; nous nous croisions souvent sans nous rencontrer. Le fils me transmettait toutes les questions : — si j'avais une femme, — des enfants ; — quel était mon âge, — mon pays ; — pourquoi j'étais venu aux Eaux-Bonnes ; — ma profession ; et sur le gouvernement, de reste. Les réponses simples n'étaient pas toujours comprises, et les périphrases sont de peu de secours dans la cabane d'un paysan des Pyrénées. Pourtant je me fis entendre à peu près sur les premières questions ; mais sur les deux dernières, ma profession et le gouvernement, je ne pus parvenir à les bien renseigner : toute l'intelligence du fils et toute la mienne y échouèrent : la famille n'en riait que plus fort.

Et d'abord, sur ma profession d'homme de lettres : « Ah ! j'entends, me dit le fils, que je traduis, vous êtes maître d'école. » Et il riait, et tout le monde riait. « Non, moins que cela. — Employé dans les bureaux ? — Moins encore. — Vous travaillez dans les postes ? » J'avais beau faire : il élevait toujours ma condition. Je n'insistai plus, et je restai

commis de l'administration des postes. Je n'ai vu personne qui eût une plus haute idée de l'homme de lettres que cet excellent montagnard. Partout où il voyait des lettres, il me faisait l'honneur de m'y placer, sans pourtant arriver à comprendre qu'il y eût des lettres qui ne fussent ni des lettres pour la poste, ni les lettres de l'alphabet, ni des avertissements administratifs, comme ceux qui l'invitent, sous peine de sommation avec frais, à payer ses impôts.

Sur le gouvernement, je ne réussis pas davantage à l'édifier. Il se croyait toujours sous Louis XVIII; et il ne faisait pas une épigramme, le pauvre homme! C'est tout simple : un montagnard des Pyrénées ne connaît le gouvernement que par l'impôt. Or l'impôt est prudent; il ne met pas sur ses *avis* au nom de qui il vous demande votre argent; l'impôt est un gouvernement à part, un gouvernement qui ne se nomme pas, qui survit à toutes les révolutions. Mon hôte, au pied de sa montagne, au bord de son torrent, à deux cents lieues de Paris, ne savait bien qu'une seule chose, la chute de Napoléon.

Tout en causant, si c'est causer que de parler chacun dans sa langue, je voyais mes gens bâiller. « Quand ce serait d'ennui, pensai-je en moi-même, il n'y aurait pas de quoi m'offenser : que viens-je leur parler français? » Mais la vraie cause, c'est que, levés avec le soleil, ils sentaient le besoin de dormir après une journée passée tout entière au travail, sauf l'heure de la messe. On me dit que j'avais, dans la chambre voisine, un des lits de la famille, celui du garçon, qui. cette nuit-là, devait coucher avec l'aïeul. Je passai dans cette chambre, où étaient trois lits. J'y fus suivi par le maître de la maison et sa femme, dont le lit touchait au mien, et par les deux jeunes filles, que je vis le lendemain, au premier rayon matinal qui perça l'ombre de la chambre, se lever silencieusement et sortir, au moment même où le coq chantait.

Je ne m'étais pas mis sans quelque effroi dans un lit dur, grossier, ayant pour tenture des toiles d'araignée, avec toutes les menaces d'insectes de toutes sortes que j'avais à craindre et que mon imagination de malade multipliait. Je m'étais couché tout habillé, bien décidé à ne livrer à l'ennemi, quel qu'il fût, que mes mains et mon visage. Au bout d'une heure, tout ce que j'avais laissé exposé fut en proie à une nuée de puces qui me mirent en sang. C'était peu pour ce que j'avais craint. Voyant que je n'avais affaire qu'à une seule espèce d'ennemis, à des puces nourries du sang vermeil d'un jeune gars de vingt ans, je fis bonne contenance et me défendis avec vigueur. Il y eut des morts sur le champ de bataille; j'en ai la conscience nette : j'usai du droit naturel de défense. Mais je ne m'en vantai pas à mes hôtes, qui auraient peut-être pris le parti de leurs puces; car j'imagine qu'ils laissent vivre ces petites bêtes comme venant aussi de Dieu.

Le lendemain, au petit jour, les poules vinrent dans la chambre, becquetant et caquetant tout autour de mon lit, et je voyais le mari et sa femme, qui me croyaient endormi, se lever sur leur séant et faire à ces maudites poules *pchie, pchie, pchie*, ce qui augmentait le bruit, en les faisant voleter en tumulte. Enfin je me levai et quittai cette maison hospitalière, après avoir fait mes adieux à la famille et reçu les siens, adieux touchants de part et d'autre, quoique de la leur mêlés de rires ; je regagnai les Eaux-Bonnes et me mis dans un bon lit, où j'oubliai leurs puces, mais non leur accueil.

Ce fut là l'unique aventure de mon voyage, petite aventure, je le sais; mais combien de voyageurs en pays si connus en ont de plus intéressantes, qui ne soient ni des contes ni des aventures refaites dans le cabinet?

§ VI

LES MONTAGNES. — LES CASCADES.

Mon instruction dans les choses des montagnes commença par la perte d'une illusion. Il n'y a guère d'instruction qui ne commence et surtout ne finisse ainsi. J'étais parti de Paris croyant encore aux nuages, non pas aux nuages tels que peut les comprendre et les décrire M. Arago, le seul de nos savants qui ait le génie du langage élémentaire et le secret de communiquer aux ignorants ce qu'il sait, mais tels que les comprennent les enfants et les poëtes, et ceux qui, n'étant ni enfants ni poëtes, ont conservé quelque peu de la naïveté des uns et goûtent beaucoup les rêveries des autres. Un matin donc, ayant ouvert ma fenêtre, je vis, à quelque cinquante pieds au-dessus de ma tête, un gros nuage gris, qui remontait lourdement la montagne, avec je ne sais quel bruissement insensible qui me pénétra de froid, quoique le temps fût très-doux. « Qu'est ceci? demandai-je en grelottant. — C'est un vrai nuage, me dit-on; vous devez être bien heureux de savoir ce que c'est qu'un nuage. » Celui qui me félicitait ainsi de l'honneur que me faisait ce nuage en descendant à la portée de ma main était un Anglais vêtu d'une blouse bleue et appuyé sur un bâton ferré plus long que lui, digne homme qui avait amené aux eaux sa fille, la dernière de trois, pour la sauver du mal qui avait enlevé ses deux sœurs. « J'en arrive, ajouta-t-il. — D'où? — Du nuage. » Et il me montrait sa blouse toute pénétrée d'eau. Pendant que nous causions, le gros nuage montait,

découvrant les flancs boisés du mont, comme une toile de théâtre; à la fin, il atteignit le sommet, couronna les bords de l'entonnoir au fond duquel nous étions, et s'y fixa pour toute la journée, comme je pus le voir à loisir.

J'avais le chagrin d'un enfant dont on vient de briser les joujoux. Quelle triste théorie que celle du nuage réduit à la simple réalité! Un brouillard qui ne tombe pas! Ce n'est plus ce trésor de pluies fécondes que la main de Dieu promène sur le monde; ce ne sont plus ces voiles transparents qui se placent entre le soleil et l'œil de l'homme pour ménager sa faible vue. Voilà comme la réalité détruit la poésie. La montagne avait détruit pour moi la magie mobile des nuages.

Quelquefois pourtant je me réconciliais avec les nuages. Quand le temps était beau, sur le midi, et que les nuages, après avoir erré toute la matinée au sommet des montagnes, avaient été enlevés dans les airs et dispersés dans tout le ciel par les vents, s'il en restait un plus lourd que les autres, qui se fût égaré au fond d'un ravin, et se tînt suspendu entre la terre et le ciel, c'était un plaisir plein de rêverie de le voir se détacher de la montagne, se balancer longtemps au-dessus du ravin, puis monter, puis redescendre, et, à la fin, prenant son essor, s'aller réunir à quelque autre nuage qui passait par là, dans les régions supérieures. Je me figurais alors que ce pouvait bien être ainsi que les anges du monde biblique descendirent sur la terre pour aller faire l'amour avec les filles des hommes, si même quelques-uns ne vinrent pas dans cette vallée, où les filles des hommes sont si belles. Il semble que ces nuages déposent mystérieusement un fardeau sur quelque plateau solitaire, et remontent ensuite vers celui qui les envoie. Ce fardeau, c'est tout simplement une abondante rosée qui entretient sur ces monts une verdure éternelle, et que de beaux papillons, d'un blanc de neige, vont boire au fond

des fleurs de la montagne, dans la courte saison des papillons et des fleurs.

J'allais souvent me promener là où les nuages avaient passé la nuit, laissant au bout de chaque feuille une goutte d'eau, la seule nourriture, avec l'air, de la verdure de ces montagnes. C'étaient des buis plus hauts que l'homme, répandant à l'entour une odeur forte et saine : grande nouveauté pour moi qui n'avais vu que les buis chétifs des collines de mon pays, dont le plus grand, qui me paraissait grand parce que j'étais petit, était le rameau d'honneur offert au curé, le jour des *Rameaux*. C'étaient encore des hêtres courts, trapus, aux troncs énormes, à la tête maigre et menue, qui sortent d'entre les rochers et les fendent, arbres qui ne demandent à la montagne qu'un point d'appui, et qui se nourrissent d'air et de brume. On ne sait où plongent les racines de ces hêtres; on voit seulement le dessein de la nature, qui a mis toute leur force dans leur tronc, pour qu'ils résistassent aux vents et aux orages, et leur a donné un feuillage rare et peu fourni, pour qu'ils offrissent moins de prise. Leur nourriture est un mystère. J'ai vu de ces hêtres, et ailleurs, des pins qui adhèrent au rocher sans y entrer, et se tiennent debout, verts et vigoureux, par une force d'adhésion dont le savant, pas plus que l'ignorant, n'a le secret. Le granit enfante des arbres qui donneraient assez d'ombre pour abriter un homme.

Les gens à impressions mobiles ne doivent pas se hâter de juger les montagnes : à chaque instant la disposition change; ce qui vous fatiguait hier vous plaira demain. Les premiers jours, on n'est frappé que de la monotonie : des montagnes, toujours des montagnes, et toujours les mêmes montagnes, se dit-on avec ennui. Il ne faut pas les visiter en passant pour les aimer; il faut les monter et les descendre, les voir en détail, les pratiquer. Rien de plus monotone en apparence, et rien de plus varié pourtant. J'ai fait bien des lieues

sans voir deux montagnes qui fussent semblables; elles varient sans cesse de hauteurs, de bases, de végétation, d'aridité, et quand on y a vécu quelques semaines, on y trouve la même richesse d'aspects qu'à toutes les grandes choses de la nature, si une et si variée.

Il faudrait imaginer des noms nouveaux pour toutes les ouvertures des montagnes; il y en a qui ne sont ni des vallées, ni des gorges, ni des défilés, ni des cols. Ici, vous êtes serré entre deux chaînes qui se touchent; étourdi par le fracas du torrent qui coule à vos pieds, et qui ne peut pas, avec tout son fracas, couvrir l'écho qui vous renvoie vos paroles. L'air vous manque; vous êtes dans l'ombre. Tout à coup, à un détour inattendu, les deux montagnes s'écartent; leurs cimes s'éloignent à perte de vue; ces masses, qui tout à l'heure étaient à pic et pendaient sur votre tête, vous les voyez se coucher et comme s'étaler par pentes douces, et alors le pâtre et ses troupeaux, le montagnard et sa maisonnette, monter sur leurs croupes inclinées, et s'y asseoir au milieu de frais bouquets d'arbres, loin du bruit du torrent. Là, ce ne sont plus les cimes des monts qui s'éloignent, mais leurs pieds; alors le passage s'élargit et devient vallée; le torrent se met au large, prend du terrain, et devient rivière; le soleil, qui tout à l'heure dorait à peine les bords de l'étroit défilé, inonde cette plaine nouvellement découverte, se glisse dans tous les plis du terrain, et va réjouir, sous son toit solitaire, le montagnard, dont il est toute la richesse.

Ailleurs, l'une des deux chaînes s'écarte, et forme comme un petit golfe circulaire, assez large pour contenir une cabane, et autour de la cabane, quelques perches de prairie, où paissent une chèvre et son biquet. La cabane est au bord du torrent, une planche ou un tronc de pin sert de pont d'une rive à l'autre. Cette cabane, ce pré, ce tronc de pin, tout cela semble fait pour la chèvre et son biquet. C'est la

mise en scène de la fable de la Fontaine; seulement l'ennemi n'est pas le loup, mais l'ours, dangereux ennemi, quand il lui prend fantaisie de manger autre chose que des fraises et des baies de montagne. Je voyais le *loquet*, le trou par où le petit doit regarder si l'ennemi fait patte blanche; la porte de la cabane était de la hauteur d'une chèvre. Rien n'y manquait, ni la traînante mamelle, ni ce goût d'herbes fraîches qui parfume les fables de la Fontaine. Au reste, ce n'est pas la seule fois que j'ai trouvé sur mon chemin quelqu'un de ses personnages, hommes ou bêtes.

Les formes extérieures des montagnes ne sont pas moins variées. Quelques-unes sont courtes, ramassées; le roc rougeâtre se replie sur lui-même, et se noue comme un tronc d'arbre : ces montagnes s'élèvent peu, comme les arbres noueux. D'autres sont élancées, droites, maigres, rongées par des éboulements d'une lave friable et mince, dont les feuilles semblent avoir été séparées par la scie; celles-ci sont sèches, et paraissent altérées; celles-là, percées de toutes parts par les eaux intérieures, distillent incessamment des gouttes limpides, petite force sourde qui agit éternellement, et qui finira par les dissoudre. J'en ai vu qui étaient bouleversées et comme brisées en éclats par quelque explosion souterraine. En s'approchant de ces amas de débris, on ne peut pas comprendre comment l'homme a pu s'y frayer un passage. Mais il faut si peu de place, même pour l'homme qui a une taille de tambour-major, et qui s'est grandi d'un chapeau à plumet! On passe donc à travers des fentes de rocher; on glisse, sans aucun danger, au milieu des éboulements, dans la direction du torrent qui s'y fait jour, lui aussi, et qui s'agite avec tant de bruit, dans son lit encombré, qu'on dirait un chaos qui va s'ébranler pour devenir un monde. Enfin on atteint les limites du défilé, et alors on voit succéder, par un passage insensible, l'organisation aux débris, et la terre créée au chaos,

Il était temps. Quand on a vu durant plusieurs heures les beautés des montagnes, la satiété vient; on est las; on soupire après un horizon; on donnerait beaucoup pour voir une plaine plate, fût-ce celle de Saint-Denis ou des Sablons. Ce qu'on cherche dans les montagnes, ce qu'on poursuit au prix de mille fatigues, c'est un horizon. Tous ces sommets inaccessibles finissent par vous attrister comme les murailles d'une prison; on étouffe, on s'impatiente : il semble qu'on manque de liberté et d'air. Toujours voir une chose où l'on ne peut pas aller avec ses pieds; toujours se choquer contre un obstacle infranchissable; toujours rêver un horizon derrière un mur, finit par devenir une peine d'esprit, un supplice. L'homme n'aime pas à s'entendre dire : « Tu ne peux pas ce que tu veux; » or, c'est ce que les montagnes lui répètent sans cesse. Il y a des heureux qui se font porter en chaise jusqu'au sommet des pics les plus élevés, et, de là, se donnent le plaisir de voir du pays sans se fatiguer. Mais ceux qui ne peuvent pas gravir les montagnes sur les épaules d'autrui, ou qui n'ont pas assez d'haleine pour y aller sur leurs jambes, ceux-là s'ennuient bientôt de ramper au pied de ces murs, et regagnent à reculons la plaine.

Comme on se lasse des montagnes, on se lasse aussi des cascades. D'abord on est saisi par un bruit si puissant et si nouveau; on s'en emplit l'âme et les oreilles; bientôt ce bruit vous fatigue, comme toute chose qui ne change pas et ne finit pas. On s'impatiente contre cette eau qui ne peut rien changer à sa loi, et qui fait cascade, au même endroit, jour et nuit éternellement. De loin, le bruit des cascades plaît davantage, parce que le mouvement si varié des vents, leurs courants sans nombre, modifient les sons, déplacent les échos, affaiblissent ou élèvent les voix, les approchent ou les éloignent, font éclater, tonner ou mourir les bruits. Mais, sur le bord même du torrent, on éprouve une sorte de dépit contre cette éternité aveugle, surtout quand on fait des re-

tours sur soi-même, et qu'on s'avoue que sa pensée et sa vie n'auront pas tant de durée que cette eau et ce bruit.

D'ailleurs, il en est de certaines curiosités naturelles comme de certains drames : jamais ce qu'on voit n'égale ce qu'on voudrait voir ; jamais la cascade n'est assez forte ni assez mugissante; jamais le drame n'est assez sanglant, ni la catastrophe assez terrible. Quand on est entré dans l'extraordinaire et dans le rare, on ne peut plus se plaire qu'au monstrueux. Qu'est-ce, en effet, qu'un torrent qui tombe de quelques centaines de pieds, en comparaison d'un fleuve d'Amérique, qui se rue dans un abîme avec toute la masse d'eau sur laquelle ont vogué des navires? Qu'est-ce qu'un cinquième acte qui ne nous montre que les planches des cercueils, en comparaison d'un dénoûment qui nous montre les linceuls et les cadavres? Devant une rivière qui coule doucement au fond d'une vallée, on ne se sent jamais pris d'impatience, à moins d'être vide et d'un naturel ennuyé. De même on ne s'ennuie pas d'un drame sagement conçu, où les passions sont plus profondes que verbeuses, où la terreur va à l'âme sans la fantasmagorie du spectacle, où la catastrophe, justifiée par les caractères, nous instruit autant qu'elle nous émeut. Sitôt qu'on est transporté dans un monde d'émotions inconnues et quelque peu forcées, l'imagination devient insatiable; on ne la contente qu'en l'épouvantant.

De certaines choses extraordinaires, la première qu'on voit est la seule qui étonne; cela peut se dire encore de la cascade comme d'un certain drame. J'eus un double plaisir à voir ma première cascade : d'abord c'était la première; puis j'en avais fait la découverte. C'était vers le torrent qui mène aux Eaux-Bonnes. Je me promenais au bord de ce torrent, cherchant de l'ombre; et puisqu'il m'était défendu d'aller m'asseoir au sommet de ces pics où l'air est si pur et si rafraîchi, je me cachais au fond du ravin pour éviter un soleil

dévorant. J'errais au hasard, sans suivre de sentier, m'enfonçant sous les hêtres, attiré, comme malgré moi, vers un bruit étrange, autour duquel je tournais sans pouvoir en atteindre la cause, descendant au bord de l'eau, puis remontant le long des rives, tantôt perdant ce bruit, tantôt l'entendant tout près de mon oreille : c'était une cascade. L'épaisseur du bois, les mille détours du torrent, les souffles de l'air, en dispersant ou en concentrant le bruit de la chute, m'avaient fait croire que j'en étais loin quand j'en étais tout près, et tout près quand j'en étais loin. Enfin je l'avais trouvée. Je me laissai donc mouiller de sa poussière humide; j'avançai ma tête sur le bord pour sentir mes cheveux soulevés par ce souffle puissant d'une eau qui tombe de cinquante pieds; car cette cascade n'a que cinquante pieds de chute : aussi n'est-elle point vantée.

Ce bruit, si nouveau pour moi, me donna une sorte d'étourdissement qui n'était pas sans charme. Il semble qu'on ne s'entende plus penser, et que l'âme soit assourdie comme l'oreille. Les êtres qui vivent ici ne savent pas ce que c'est que le silence. Je me parlais, et ma voix n'arrivait pas jusqu'à mon ouïe; je marchais, et mon pied ne faisait rendre aucun son à la terre; je criais, et il me semblait que je me parlais tout bas. Un voyageur égaré pourrait se trouver ici à côté d'un brigand, et tous deux passer la nuit, adossés au tronc du même hêtre, sans qu'il y eût ni un voleur, ni un volé, ni un assassin, ni une victime. Un contrebandier pourrait compter son butin à quelques pas d'un douanier à l'affût. Un ours affamé serait forcé de jeûner à côté d'un *isard*[1] gîté sous la feuillée.

Je m'étais assis, et je rêvais à cela, me croyant bien seul, lorsqu'ayant jeté les yeux autour de moi, je vis à ma droite,

[1] Le chevreuil des Pyrénées. C'est, dit-on, une espèce qu'on ne trouve que là.

sur un fragment de marbre blanc où tombaient quelques rayons de soleil, qui s'étaient glissés à travers le bois, un beau lézard faisant son dîner d'un scarabée; et, à ma gauche, un vaste chapeau de paille sous lequel était un savant, lisant une flore des Pyrénées. Ni le lézard ni le savant ne m'avaient entendu marcher, parler, crier, et ils étaient tous deux à la portée de ma main. Je regardais le lézard se dresser sur sa queue, se baisser pour mieux saisir le scarabée, dont l'aile dure était la seule défense; je regardais le savant feuilleter sa flore des Pyrénées, et y chercher la famille d'une petite fleur bleue qu'il venait de cueillir. J'aurais pu faire la lecture derrière lui, et prendre ma part de ses doctes expériences. A la fin, le lézard vint à bout de son scarabée, non sans peine, et se coucha le long d'une raie de soleil pour faire sa digestion. Quant au savant, je compris, à son geste animé, aux mouvements précipités de son grand chapeau de paille, qu'il avait trouvé la famille de sa fleur, et qu'il poussait des exclamations de joie. Je me levai et partis sans déranger le lézard ni le savant. Ce savant est tellement un savant, qu'il est de l'Académie des inscriptions.

Mais, je le répète, même avec l'incident d'un lézard mangeant un scarabée, et d'un savant classant une fleur des Pyrénées, la cascade est d'un médiocre intérêt. Pour un voyageur de livret, pour un *touriste* dont toutes les admirations ont été rédigées d'avance, une telle parole est un blasphème, je le sais; mais je parle comme je sens. Les impressions du touriste se font à son auberge, avant le départ. Il sait, par les livres et pas les ouï-dire de *touristes* de sa sorte, ce que c'est qu'une montagne, une cascade, un lac; il sait ce qu'on doit en penser et en dire; il en a le formulaire. Il connaît où il faut montrer de l'horreur, de l'étonnement, de la mélancolie; il en fait provision dans sa malle. Arrivé devant la montagne, son livret à la main, vous l'entendez dire : « C'est cela! » — Devant la cascade : « C'est bien ce

que dit Murray[1] ! » — Devant le lac : « Il ne m'a pas trompé ! » A quoi bon prendre tant de peine pour voir une chose que vous saviez déjà ?

Je puis bien me flatter de n'être pas de cette espèce ; mais j'ai peut-être le défaut contraire ; c'est de vouloir que mes impressions me soient personnelles *quand même*, dût cette indépendance de parti pris me tromper, comme la crédulité trompe le touriste. Je ne veux rien savoir que je n'aie vu et pratiqué : bonne disposition, si je m'en tenais là ; mais, au lieu d'arriver comme une table rase, j'arrive prévenu et dépité contre les impressions d'autrui, contre les *souvenirs de voyage* des autres, ce qu'on pourra retourner contre les miens. Mes admirations ou mes sympathies se composent, partie de mon instinct, de mes impressions vraies, partie de mon esprit de révolte contre les admirations et les antipathies d'autrui. J'en fais l'aveu, non pour me donner l'importance d'un homme qui s'analyse tout haut, et qui convie l'univers à venir voir comment les caprices se forment dans son cerveau, mais pour mettre à l'aise ceux qui me voudraient faire l'honneur de prendre trop au sérieux mes petits jugements inoffensifs sur de petites choses.

Que la vue d'une lande sans fin est douce au voyageur qui est resté quelques semaines emprisonné dans les montagnes ! Que le silence d'une solitude de sables, où le vent ne trouve pas une feuille à remuer, est reposant pour une oreille émoussée par le tapage des cascades ! Exclamations que je me faisais à moi-même en cheminant dans les landes de Biaritz, petit village d'où j'allais bientôt voir la mer : la mer, le terme et peut-être le but de mon voyage, le dernier et le meilleur de ses souvenirs.

1833.

[1] Auteur d'un *Guide des voyageurs* fort estimé en Angleterre et cru aveuglément. Je ne cache pas que, dans cette peinture du touriste, j'ai surtout en vue le touriste anglais.

VI

FRANCHE-COMTÉ

§ Ier. Le lever du soleil dans la vallée de Vesoul. — § II. Arrivée à Luxeuil. — Visite à un illustre aveugle. — § III. La maison du cardinal de Jouffroy. — § IV. Les Bains de Luxeuil — § V. L'abbaye de Luxeuil. — Saint-Colomban. — § VI. Adieux à l'illustre aveugle. — Une leçon sur l'histoire de France.

§ I

LE LEVER DU SOLEIL DANS LA VALLÉE DE VESOUL.

Je partis de Vesoul à six heures du matin. C'était vers la mi-septembre, par une de ces matinées brumeuses, froides, pénétrantes, qui mordent les doigts et le visage, comme dit Horace, mais qui donnent de si belles espérances pour la journée. Vesoul est au milieu de riantes prairies bornées par des collines; il fallait traverser une de ces prairies pour gagner une des collines de l'est, d'où part le vaste plateau qui conduit à Luxeuil. Je ne voyais rien à vingt pas devant moi. La prairie était noyée sous la brume; la colline, à un quart de lieue de la ville, avait disparu : je ne la reconnus que

quand je me sentis monter. Arrivé au sommet, je vis, par-dessus la tête des Vosges, le soleil se lever, ce beau soleil qui, pendant huit mois de l'année, ne nous avait pas manqué plus de deux jours. J'eus son premier rayon, le seul que puisse soutenir le regard de l'homme.

C'était alors le moment le plus froid du matin. Tous ceux qui voyagent avant le jour savent que le lever du soleil est l'instant où l'air est le plus piquant; mais, comme c'est surtout par l'imagination que nous avons froid et chaud, le premier rayon du soleil nous réchauffe, quoiqu'il soit sans chaleur. Je le sentis pénétrer en moi et y réveiller la pensée encore engourdie des suites d'un sommeil interrompu. Un quart d'heure après, j'eus un spectacle splendide. La route longeait une petite vallée à gauche, toute plongée dans la brume, et qui ressemblait au lit d'un fleuve roulant à pleins bords des eaux molles et vaporeuses. Ce même rayon de soleil, qui était venu me réjouir au fond de mon cabriolet, avait comme enfilé la vallée, et chassait devant lui ces vagues silencieuses; le fleuve s'affaissait peu à peu et s'encaissait de plus en plus dans ces deux rives. Bientôt quelques pointes de peupliers sortirent tout humides, comme ces plantes fluviatiles qui montrent leur tête au-dessus des eaux; puis insensiblement les cheminées de quelques fermes éparses dans la vallée; puis le moulin, dont le toit et le tic-tac semblèrent émerger en même temps; puis le meunier tout blanc, fumant sa pipe devant sa porte; enfin çà et là, sur le lit de ce fleuve desséché comme par enchantement, des faucheurs coupant les regains de septembre, des vaches tondant l'herbe mouillée et emplissant leurs mamelles; un ruisseau d'eau véritable où le soleil se mire tout l'été sans le tarir; et, tout le long de ce ruisseau, des saules et des frênes formant une allée capricieuse; enfin, sur le petit sentier qui côtoie le ruisseau, sous les saules, une femme plus matinale que les autres, poussant un âne vers la ville,

pour y vendre ses provisions la première et revenir de bonne heure à la ferme.

J'allais voir à Luxeuil un illustre malade. Celui-là est malade pour avoir aimé la science plus que la vie, et la gloire plus que la santé. Il a voulu dire des choses nouvelles dans la langue de nos grands écrivains; il a voulu être original en restant dans la tradition. Il a écrit pour ce siècle, qui renie la langue de ses pères, comme il aurait écrit pour le public d'élite du dix-septième et du dix-huitième siècle : il a donné au delà de ce qu'on lui demandait. On l'aurait honoré, loué, enrichi à moins; c'est lui qui s'est fait à lui-même les conditions de sa propre gloire, et qui s'est accablé de responsabilités et de devoirs : sa santé y a péri. J'allais le voir, j'allais le remercier du plaisir nourrissant que m'ont donné ses livres, triste et touchant pèlerinage dont je suis revenu en me faisant cette question : La plus belle gloire vaut-elle qu'on l'achète à ce prix?

La route de Vesoul à Luxeuil traverse un beau pays, des champs bien cultivés, des villages aisés, de jolis bouquets de bois, quelques vignobles. Du reste, rien de pittoresque, rien qui demeure dans la mémoire, rien qui fournisse une description au *touriste;* et c'est tant mieux; car là où le *touriste* ne trouve pas à prendre de notes sur son calepin banal, l'homme a le pain et le vin en abondance. Là au contraire où le touriste s'échauffe, s'exalte et donne carrière à son imagination moutonnière et à sa verve de convention, dites-vous que l'homme vit misérable et ne mange que de mauvais pain. Le site le plus pittoresque perd beaucoup de son prix quand le chétif paysan qui y perd ses sueurs vient sur le bord de la route me demander l'aumône et me faire payer le spectacle de sa montagne et de sa cabane délabrée qui *y fait si bien*. Je fais grand cas du paysage que le touriste dédaigne; il en sort comme un bruit lointain d'activité et de vie, de travail heureux et béni du ciel, de santé, de danses

joyeuses le dimanche, de noces fécondes, de mariages où l'on ne craint pas la venue des enfants, de procès entre gens qui s'arrondissent et s'accroissent; — bruit réjouissant qui vaut bien une sensation de curiosité mêlé de tristesse à la vue d'un paysage où la nature est rude à l'homme, où la terre jalouse semble ne jouir que pour elle-même de sa sauvage beauté.

§ II

ARRIVÉE A LUXEUIL. — VISITE A UN ILLUSTRE AVEUGLE.

Après trois heures de route, on arrive à l'entrée d'une plaine immense, fermée par des collines, au pied desquelles l'œil distingue à peine des formes confuses de maisons, d'où s'élance un clocher : c'est Luxeuil. C'est là que je devais trouver mon illustre malade, ce noble martyr de la science et de l'art, aveugle, brisé par le mal, et, quoique doué de l'énergie des âmes supérieures, ne pouvant pas rendre par sa volonté la vie et le mouvement à son corps qui plie sous lui, ni faire passer dans ses membres affaiblis quelque peu de cette flamme qui anime et fait marcher les créations de sa pensée. Qu'allais-je lui dire? de quel air me présenter devant lui? De quel air... qu'importe? Il ne devait pas me voir! Mais que lui dirais-je? Comment lui cacher que je venais de parcourir un beau pays, c'est-à-dire que j'avais les membres agiles, le corps souple, l'œil bon; à lui qui passe sa vie sur un fauteuil, où ni ses yeux, ni ses jambes ne le peuvent mener; à lui qui, jeune encore, enfant de ce siècle, avec la noble beauté de la jeunesse sur le visage, se traîne comme les vieillards sur le bras d'autrui? Comment lui taire

que j'avais vu, du haut des collines du Jura, se lever le magnifique soleil qui fait étinceler les glaciers des Alpes, — à lui qui ne voit plus le soleil que dans sa pensée, quand il a besoin de s'en souvenir pour éclairer quelque scène de ses livres; à lui qui a fait *depuis longtemps amitié avec les ténèbres*, selon sa noble et touchante parole? Et quand il s'informera de ma santé, comme c'est l'usage entre gens qui se retrouvent, comment lui dire que je suis valide et dispos, sans qu'il fasse un amer retour sur lui-même? ou comment lui répondre que je souffre, moi aussi, et que je paye de ma santé des travaux sans gloire, sans qu'il s'étonne de m'entendre parler de mes maux devant les siens, sans qu'il m'envie cette douteuse maladie qui me permet d'aller voir lever le soleil sur les hauteurs du Jura? L'homme est ainsi fait, pensais-je en moi-même. Il est difficile que le malade ne trouve pas un air triomphant à l'homme valide, et que l'homme valide ne sente pas une honteuse joie en présence du malade. Un égoïsme secret perce à travers les protestations les plus sincères de sympathie. Ce sont comme des instincts du corps qui se mêlent aux sentiments de l'âme. Entre deux amis d'inégale santé, qui se demandent réciproquement de leurs nouvelles, le plus valide, en souhaitant de tout son cœur la santé à son ami, ne sent-il pas en lui quelque chose qui s'applaudit d'avoir plutôt à faire ce vœu pour un autre qu'à le recevoir pour lui-même?

Je pensais, tout en cheminant, à bien d'autres choses encore. Je ne le connaissais point, je ne l'avais jamais vu. Un lien d'admiration de mon côté, quelques lettres échangées, des amitiés communes, c'est tout ce qui me le faisait aller voir. De quel esprit était-il? Comment ce noble jeune homme supportait-il sa précoce vieillesse? Était-ce lui plaire que de le plaindre? Fallait-il le tromper sur son état, étouffer mes émotions à la vue d'une si touchante ruine, jouer l'indifférence, et, comme on fait pour certains malades de

l'espèce de Louis XI et de Mazarin, — dont l'un, à demi mort, parait son cadavre de fourrures splendides, et dont l'autre se faisait farder sur son lit d'agonie, — offrir mon bras au paralytique pour faire une promenade dans le jardin? Ou bien était-il de cette espèce plus commune de malades qui changent leur médecin s'il refuse de classer, qualifier et traiter leur maladie, qu'on flatte et qu'on capte sûrement à s'attendrir sur leur sort, à leur trouver l'œil nerveux, la figure tirée; auxquels on craint de souhaiter la santé, de peur qu'ils ne prennent ce souhait pour une injure, et qu'on soulage en les désespérant? Dans tout homme, me disais-je, il y a deux hommes : dans l'homme de génie, il y a l'esprit supérieur, il y a ensuite l'homme ordinaire, et c'est souvent le bon moyen d'arriver à l'un que de se mettre bien avec l'autre; c'est en flattant les petites faiblesses de l'homme ordinaire qu'on gagne la confiance de l'esprit supérieur. Y avait-il aussi deux hommes en lui? Spéculations puériles. je le sais, mais où j'étais naturellement porté, d'abord parce qu'on ne peut guère mieux faire que spéculer sur une longue route, droite et nue, à travers une plaine moissonnée ou vendangée, ensuite parce qu'il est dans notre nature d'anticiper sur le futur et de se composer un rôle pour une pièce qui peut-être ne se jouera pas.

Ce que j'y gagnai, ce fut d'abréger le chemin. Je me trouvai bientôt dans une rue longue et étroite, bordée de vieilles maisons, quelques-unes d'une antiquité intéressante; c'était le bourg de Luxeuil. Je demandai la demeure de mon malade; on ne la savait pas. Je me fis conduire tout au bout de la rue. Il y a là une maison du quinzième siècle, admirablement conservée, avec un balcon en pierre au premier étage, d'une jolie forme et d'une construction hardie. Je pensai que ce pouvait bien être là qu'il demeurait. Un homme qui vit au milieu des générations passées avait dû se loger dans une maison historique : j'entrai; c'était bien là. Deux da-

mes, propriétaires de la maison, me reçurent avec bonté. Mon cœur battait; j'avais peur d'apprendre de mauvaises nouvelles; je savais qu'il avait beaucoup souffert dans ces derniers temps.

— Comment va-t-il?

— Bien mieux.

Je respirai; les compliments réciproques vinrent après. Sa femme fut avertie de mon arrivée. Sa femme, noble femme, le bâton de sa vieillesse prématurée, si bonne, si empressée, si tendre pour lui, dont j'admirais le dévouement avant de le comprendre. Elle me dit qu'il se faisait une joie de *me voir*. Quelle dérision! toujours le mot voir, quoiqu'il n'ait plus d'yeux! Lui-même dit aussi: Je suis content de vous *voir!* Il est vrai qu'il voit par le cœur.

— Ayez la bonté d'attendre un peu, on va le porter au jardin, sous la charmille: c'est là qu'il se tient tous les jours, pendant quelques heures, à l'ombre; je lui fais une lecture ou bien nous causons, de Paris surtout, des amis qu'il y a laissés, et dont quelques-uns l'oublient.

— Il le croit?

— Il s'en attriste. Vous pourrez le consoler là-dessus.

Oublié! non, me dis-je à moi-même; mais peut-être passé sous silence, omis; c'est la manière d'oublier des amis de jeunesse. Les vrais amis de l'écrivain supérieur ne sont-ils pas dans la génération qui vient après lui?

La conversation fut interrompue. On était venu nous dire qu'il me recevrait sous la charmille; j'y allai. J'entendis une voix douce qui me demandait pardon de m'avoir fait attendre. Je ne le voyais pas encore. Cette voix me pénétra. J'entrai; je le vis qui étendait sa main du côté où il pensait que j'allais m'asseoir; je la serrai avec affection et respect. Il demanda s'il faisait du soleil, — je pouvais à peine en soutenir le reflet sur les feuilles brillantes de la charmille, — et si je n'en serais pas incommodé. Je le rassurai, et

m'assis près de lui. Ses paroles venaient lentement; il s'était promis de m'en tant dire! Je le regardais et l'écoutais avidement, des yeux, des oreilles et du cœur. Imaginez-vous une belle figure douce et souriante, un front élevé, harmonieux, d'une grande blancheur, qui m'a rappelé celui de Benjamin Constant, d'illustre mémoire; de beaux yeux noirs qui ne voient plus, mais qui parlent encore; qui se lèvent lentement, et quelquefois inégalement, l'un un peu plus que l'autre; qui ont de l'expression et n'ont pas de regard; qui ne sont que tournés vers vous et qui pourtant vous pénètrent; et, au-dessus de ces yeux, des sourcils noirs, épais, dessinés gracieusement; et, sur ce front, des cheveux de même couleur, abondants, soyeux, qui bouclent naturellement; une tête de beau jeune homme mûri par la pensée, avec un mélange de grâce et de gravité; une voix vibrante, maladive, mais animée; un nez fin; une bouche d'une belle forme, quoique légèrement contractée par l'habitude de la souffrance; et, sur toute cette figure, dans tous ces traits, que la maladie n'a pas déformés, un bon sens bienveillant. de l'élévation et de la naïveté, les qualités de ses livres, intelligence, sagacité critique, sentiment de la vie. Je lui trouvai le visage calme, reposé, comme s'il avait le pouvoir d'empêcher ses souffrances intérieures d'altérer ce pur miroir où se réfléchit tout ce qu'il y a de bon, d'élevé, d'intelligent, hélas! et le peu qu'il y a de bonheur en lui. J'en fus d'autant plus surpris que je venais d'apprendre par les siens qu'il avait tous les jours quelques moments de douleur aiguë; c'est là le prix dont la nature impitoyable lui fait payer ce peu de belles pages qu'il écrit dans les courtes trêves de ses souffrances. C'est un dur marché que celui-là, une page pour une heure d'angoisses! Mais la crise passe et la page reste; il sait cela; il y a foi, et il ne se plaint pas du marché.

Aucun détail n'est petit, d'un personnage si intéres-

sant. Pendant qu'il me parlait, la tête tournée et les yeux errants de mon côté, je regardais au fond de ces yeux avec une curiosité respectueuse, mais vive, comme si j'y avais voulu chercher quelque espérance lointaine de guérison. Je m'y voyais parfaitement, comme dans un œil qui regarde, réfléchi dans leur mobile et profonde prunelle; c'est toujours un miroir qui reçoit les objets, mais qui ne les renvoie plus à l'intérieur, au fond de cette pensée que le spectacle du monde visible ne réjouit plus. La maladie a tendu un voile noir entre son âme et ses yeux; je m'y voyais, mais je n'y pouvais voir toutes les nuances si délicates de sa pensée. Sauf une expression invariable de douceur et d'intelligence, n'y cherchez rien de plus. Quand ses idées sont riantes, — et, grâce à Dieu, il lui en vient quelquefois au milieu des siens, — son regard ne rit pas; il reste grave, triste, douloureux; mais toutes ces nuances, qui ne peuvent plus s'y peindre, s'épanouissent sur les traits de son visage, que la maladie a respectés. Si vous ne pouvez pénétrer par les yeux dans cette âme choisie, vous le pouvez par le reste de sa figure, qui trahit toutes ses pensées par le jeu de toutes ses fibres vives et délicates, et qui n'en trahit que de nobles, de bienveillantes, d'inspirées. De temps en temps, un doux vent de septembre écartait les feuilles de la charmille et laissait passer un rayon de soleil, un dard aigu, qui aurait blessé, même sous la paupière, un œil doué de la vue, et qui plongeait impunément dans le sien; il n'en sentait ni l'aiguillon ni la chaleur. Amère parodie du regard de l'aigle, qui fixe le soleil, mais qui le voit!

Je trouvai toutes mes anxiétés et précautions de la route bien ridicules. Il ne me dit rien de sa maladie, rien de ses yeux éteints, rien de ses angoisses de chaque jour, rien de ses nuits sans sommeil; il me parla de Paris, de son amour de l'art, de ses travaux en train, de ses travaux projetés, de ses merveilleux desseins. Il traite la douleur comme une

perte de temps dont il ne faut pas se vanter. Je m'attendais à quelques retours plaintifs vers les belles années où il avait vu le soleil, et je les craignais, par l'embarras de trouver en moi assez de sympathie pour des confidences si poignantes. Il me les épargna. Est-ce donc qu'il se méfie, même de la sensibilité d'un ami, et qu'il ne veut pas obliger les gens à se faire plus attristés qu'ils ne sont et à dire plus qu'ils ne sentent? Non. S'il ne parle pas de ses maux, c'est qu'il ne trouve pas qu'on puisse payer trop cher une des premières places dans l'art; c'est que, se sentant valide dans sa pensée, alerte, infatigable, ayant de la vie, non-seulement pour lui, mais de quoi en donner aux personnages qu'il ressuscite, cette plénitude d'existence morale lui fait oublier son corps. S'il ne regrette pas le soleil sensible, n'est-ce point que dans cette tête, où toute la vie s'est retirée, son imagination agrandie a allumé un soleil qui lui semble aussi beau que le nôtre? Car il en est le maître, il le peut à volonté faire lever sur son monde intérieur, il le regarde en face, il le crée.

J'avais déjà passé deux heures avec lui; je craignais de le fatiguer; je demandai à voir la ville, et d'abord la maison. Le médecin inspecteur des bains de Luxeuil, M. Molin, homme instruit et obligeant, s'offrit à m'accompagner.

— Je ne puis vous donner un meilleur cicérone, me dit le malade : allez, voyez d'abord la maison; elle est d'une belle conservation et d'un style curieux.

L'avait-il donc vue? non. Il est venu à Luxeuil aveugle. Mais, sur de simples notes, il l'a devinée par la science et l'imagination, les deux yeux de son esprit; et, s'il la voulait peindre, il serait moins embarrassé que moi, qui n'ai pas la première et ne veux pas courir après la seconde.

Nous sortîmes, M. Molin et moi. A peine dans la rue :

— Eh bien, docteur, que pensez-vous de notre pauvre malade?

— J'en pense bien, et j'en espère mieux.

— Quoi ! il pourrait vivre longtemps encore?

— Vivre vie d'homme, comme vous, comme moi.

— Allons, docteur, je suis prêt à tout admirer dans votre petite ville.

§ III

LA MAISON DU CARDINAL DE JOUFFROY.

Nous étions alors en face de la maison, dans la rue. L'architecture est du commencement du quinzième siècle. Des fenêtres inégalement percées, disposées sans symétrie, coupées par la moitié, mais délicatement sculptées tout autour; à gauche, une jolie tourelle, toute festonnée, en saillie sur l'angle de la maison, d'un bout touchant le toit, de l'autre descendant jusqu'au premier étage, sortant à moitié du mur, et qui semble comme un ornement délicat qu'on y aurait collé. Au premier, le balcon dont j'ai déjà parlé, admiré pour sa hardiesse, tout en pierre, et qui règne dans toute la longueur de l'étage. Dans le dernier siècle, un des propriétaires de cette maison, peut-être quelque bailli (c'était la maison officielle des baillis), fit élever des colonnettes pour alléger la charge du balcon qui originairement portait tout entière sur de simples avances en pierre, doublement fatiguées par le poids et le temps. Ce prudent propriétaire a été traité de barbare par des superstitieux du moyen âge: mais, sans ce barbare, le balcon serait peut-être à bas.

Dans l'intérieur, les planchers et les plafonds des chambres sont restés les mêmes; c'est l'art grossier mais solide des charpentiers du quinzième siècle. Deux cheminées, de forme grandiose et élégante, sous le manteau desquelles on

se chauffe debout, sont restées intactes, sauf des récrépissages au vernis qui ont émoussé les profils des pieux bas-reliefs qui les décorent, et dont l'un, si je m'en souviens bien, représente Adam et Ève chassés du paradis. L'une de ces cheminées, plus endommagée que l'autre, est l'inutile ornement d'une chambre où l'on fait sécher du linge et où l'on garde des oignons; l'autre chauffe encore, en hiver, une chambre vaste, commode, avec un lit pour les hôtes. C'est cette chambre que les maîtres de la maison avaient obligeamment préparée pour moi, pensant que j'y passerais une nuit, et m'y invitant avec beaucoup de grâce. Si mon temps me l'eût permis, peut-être, sur ce bon lit, haut et moelleux, enfoncé dans la plume qui porte aux bizarres rêveries, j'aurais songé que je voyais au coin de cette cheminée béante, les pieds étendus devant un feu doux et languissant, un homme qui habita cette demeure, l'ambitieux abbé de Jouffroy, rêvant tout éveillé au chapeau de cardinal; — ou peut-être me serais-je imaginé voir mon noble paralytique, levé dès le matin, avec le soleil qu'il aurait revu, une canne de voyageur à la main, au lieu d'un bâton d'aveugle, me venant éveiller dans ma chambre historique, pour aller passer avec lui les heures brûlantes du midi sous la fraîche feuillée du Val-Dajoux, nous entretenant du passé et du présent, dans des causeries molles et oisives, lui me parlant des morts, moi lui parlant des vivants!

C'est à ce cardinal Jouffroy que cette jolie maison doit son intérêt historique. Il était de Luxeuil, où ses parents tenaient un beau rang. Élevé pour l'Église, orateur goûté dans les conciles du quinzième siècle, ambassadeur du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, il fut distingué de Louis XI, qui embauchait tous les serviteurs de son rival, et qui fit obtenir à Jouffroy le chapeau de cardinal, le nomma son aumônier, le combla de bénéfices et d'abbayes, lui donna des troupes à commander et des mariages à négocier, et lui fit

une fortune qui resta toujours au-dessous de l'ambition de Jouffroy. Son titre historique est d'avoir aidé à l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, qui gênait le pape, et que Louis XI échangea un peu trop vite contre des promesses que le pape ne tint pas. Cette abolition, entre autres choses, rendait au saint-siége la nomination des évêques français, que la *Pragmatique-Sanction* avait attribuée au libre suffrage des chapitres. Plus tard, Jouffroy, trompé par la cour de Rome, dans une ambassade qui avait pour but de régler des affaires temporelles, travailla au rétablissement de cette même ordonnance qu'il avait contribué à abolir, et il ne tint pas à lui que la nomination des évêques ne revînt aux chapitres. Son zèle pour la papauté n'était pas, comme on voit, purement religieux. Ce fut un de ces prêtres qui faisaient leur fortune par leur habit, et se poussaient aux honneurs spirituels pour le profit temporel : exemple trop commun alors d'une vie agitée, d'une ambition mondaine et d'une ardeur insatiable pour les biens de ce monde, sous la triple robe de prieur d'abbaye, d'évêque et de cardinal.

En face de la maison du cardinal Jouffroy, il y en a une autre, d'une architecture moins ornée, qui servait sans doute de dépendance à la première. Elle est flanquée à gauche d'une tour assez élevée ; à droite une petite tourelle sort à moitié du mur, sur lequel elle dessine un élégant *cul-de-lampe*, d'où pendent des figures bizarres, aux profils fins et purs, comme si la tourelle sortait des mains du sculpteur. Sauf la couleur noirâtre que le temps y a répandue, vous diriez un travail d'hier. Quant à la tour, elle n'a pas d'ornements à sa paroi extérieure et circulaire ; mais le dedans en est curieux. C'est un escalier large et doux, dont les marches s'étalent mollement, comme s'il avait été construit pour le pas débile et la respiration courte d'un vieillard. Il mène à différentes chambres carrées et spacieuses,

habitées par de pauvres gens. Sous leurs vastes cheminées d'autrefois, qui attendent vainement des *ormes tout entiers*, s'accroupit, ramassée autour d'un petit feu de fagots, quelque pauvre famille qui a succédé aux gens de M. le cardinal. Cette tour se termine par une toiture en charpente, d'un beau travail, percée de lucarnes, d'où l'on a vue sur un riche paysage, et d'où le guet de M. le cardinal pouvait regarder loin dans la plaine. L'escalier est éclairé en dedans par plusieurs petites fenêtres pratiquées dans le mur circulaire, et au-dessus desquelles on lit, sculpté en caractères gothiques, alternativement, *Ave* et *Maria*. Le marbre ne retient pas si bien que la pierre de Luxeuil les délicatesses du ciseau.

§ IV

LES BAINS DE LUXEUIL.

De la tour, M. Molin me conduisit à l'établissement des bains. Les bains sont le plus beau titre de Luxeuil et assurément son monument le plus populaire, car il y attire des étrangers et de l'argent. Cet édifice est du dix-huitième siècle. On a gardé, dans sa construction, quelques traditions de l'architecture romaine. La façade est un portique à plein cintre, avec un étage au-dessus. Tout l'édifice n'est pas de trop mauvais goût, vu le temps. On a voulu respecter ce sol chargé d'antiquités, et qui porta d'abord des bains romains. Ces bains, d'après une inscription trouvée dans le dernier siècle, existaient dès le temps de César, qui donna ordre à son lieutenant Labiénus de les faire réparer. Tout auprès est un jardin avec des arbres mutilés en berceaux, à

la manière du dix-huitième siècle, et deux belles allées, où des platanes robustes étendent librement leurs branches et déploient leurs larges feuilles sur la tête des promeneurs qui viennent y attendre, à l'ombre, l'heure du bain.

L'intérieur de ces bains m'a vivement intéressé, par l'abondance des eaux surtout : il y en aurait de quoi faire courir une rivière. Je comprends très-bien l'étymologie du mot Luxeuil, *lixivium*, lessive ; car les bains suffiraient à lessiver toutes les hardes de la petite ville, ou au moins toutes les santés inquiètes de la Franche-Comté. M. Molin, en particulier, ne doute pas de l'efficacité de ces eaux. Qui donc y croirait, si ce n'est d'abord l'inspecteur? Les eaux de Luxeuil, dont la température est graduée, depuis la tiède jusqu'à la brûlante, tombent dans des bassins circulaires, séparés par des compartiments : chaque compartiment reçoit un degré de chaleur différent. J'admirais cette libéralité de la nature qui, dans un espace de quelques pieds carrés, fait jaillir des eaux de toutes les températures, et, à côté d'une source simplement tépide, en amène une autre où l'on ferait cuire des œufs. On peut prendre, sous le même toit, un bain froid et une douche de vapeur. Les bassins servent de baignoires communes. On s'y met à l'eau, hommes et femmes, comme à une piscine probatique, jeunes et vieux, vierges et grand'mères,

. . . . pueri, innuptæque puellæ,

dans des peignoirs qui ne laissent voir que le visage. Tout autour des bassins règnent circulairement des cellules particulières où les baigneurs se déshabillent. C'est de là qu'à une heure dite sortent, comme de blancs fantômes, soixante malades de tous les degrés et de tous les âges, malades de leur fait ou du fait de leurs pères; vieux qui veulent se rajeunir et jeunes qui veulent vieillir; étourdis qui espèrent

piper, à la faveur de la liberté du bain commun, quelque Agnès malade de désirs rentrés, et pêcher quelque poisson dans cette eau trouble. Tous descendent pêle-mêle dans ces bassins; les uns restent assis sur les degrés; les autres s'étendent en long sur les dalles; ceux-ci s'agenouillent, ceux-là s'accroupissent : les plus pétulants barbottent. On rit, on cause, on chuchote, on éclate; on projette des bals, des soirées, des parties de campagne; on dit du bien du docteur Molin. Du plus malade de tous, du nôtre, on ne dit rien; car qui est-ce qui le connaît dans la basse Franche-Comté?

La vapeur qui s'exhale de ces eaux et de ces corps monte, se répand dans la salle, dégoutte des murs qui ruissellent; les propos redoublent; tous ces peignoirs anguleux s'animent; les malades oublient leurs maladies douteuses; les grand'mères se croient dans la fontaine de Jouvence; les Agnès s'enhardissent... La gaieté du bain commun, c'est le plus clair de l'effet des eaux.

— Et la morale, docteur?

— La morale n'en souffre pas. Il ne se fait rien par les bains qui ne se fût fait sans les bains. Le peignoir et l'eau tuent l'illusion et l'amour. J'ai vu des jeunes gens attirés par cette promiscuité, qui pensaient trouver la femme libre dans quelqu'un de ces compartiments; ils s'en sont allés comme ils étaient venus.

Au-dessus des cellules sont quelques bustes de grands personnages romains, les uns antiques, les autres imités de l'antique. Les premiers ont été trouvés à l'endroit même où s'élèvent les bains, dans les décombres de ceux de Labiénus. Ils président aux innocents bavardages des chétifs descendants des Gaulois, eux qui ont vu peut-être à cette même place se consommer les sales débauches de la Vénus des Thermes et grouiller dans l'eau les centurions et les courtisanes, qui venaient se hâter de vivre là où les clients de M. Molin viennent faire durer leurs petites santés.

§ V

L'ABBAYE DE LUXEUIL. — SAINT-COLOMBAN.

Luxeuil fut une de ces cent villes sur lesquelles passa le cheval d'Attila, ce cheval qui, au dire du barbare, ne foulait aucune terre sans que l'herbe cessât d'y croître. Les ruines de la ville romaine servirent de sol à la ville française. C'est ainsi que faisait Attila : il mettait dessous ce qui était dessus; il retournait une terre chargée de villes comme le laboureur retourne un champ couvert de chaume; il défrichait le vieux monde pour le christianisme, qui venait après lui, avec des maçons pour architectes et les peuples pour ouvriers, bâtir des abbayes à l'abri desquelles se groupaient quelques cabanes de serfs, puis un château, puis une commune qui devait dévorer le châtelain et l'abbé.

Environ cent trente ans après Attila, saint Colomban, ce moine irlandais qui allait semant l'Europe de fondations pieuses, et l'édifiant par ses lumières et ses vertus, vint à Luxeuil. Il y fonda une abbaye où trois cents religieux, se relevant à tour de rôle dans l'église, comme une pieuse troupe à un poste d'honneur, chantaient éternellement les louanges de Dieu. Au septième siècle, on venait de tous les pays à l'abbaye de Saint-Colomban pour ses écoles, qui étaient célèbres. Les abbés avaient le droit de faire grâce et de battre monnaie. Détruite deux fois par la guerre, l'abbaye de Luxeuil se releva deux fois, mais, comme il arrive, s'affaiblissant et perdant de son importance à chaque fois. L'abbaye de Luxeuil était encore souveraine au temps de

Charles-Quint; l'abbé régnant abdiqua sa souveraineté en faveur de ce prince.

Aujourd'hui cette abbaye est délabrée. Les dalles des corridors se disjoignent, les murs se lézardent, l'édifice menace ruine. S'il tombe, ce sera pour ne plus se relever, car la piété du conseil municipal et les centimes additionnels ne suffiraient pas à une telle œuvre. On ne gagne plus le paradis à apporter sa pierre à la fondation des monastères. A la place des trois cents religieux de saint Colomban, l'abbaye de Luxeuil est habitée par quelques séminaristes, maigres recrues du clergé de la Franche-Comté, trop peu nombreux pour empêcher l'herbe de croître dans les cours, et pour remplir de leurs chants la vaste nef de l'église.

J'ai remarqué, à l'entrée du jardin, un beau débris de bas-relief antique. Les séminaristes, j'ai regret de le dire, l'ont rayé avec la pointe de leurs couteaux, non pas pour imiter le pape Adrien VI, qui voulait faire du plâtre avec l'Apollon du Belvédère, mais par le goût de destruction propre à tous les écoliers.

L'église est assez belle; elle a un magnifique buffet d'orgue qui descend le long du mur jusqu'à hauteur d'homme, et pose sur une sorte d'Atlas d'assez mauvais goût. Les sculptures en bois en sont estimables.

Tout près de l'église est une maison particulière, du même temps, je pense, que la maison du cardinal Jouffroy, avec des fenêtres doubles. Au-dessus des fenêtres et de la porte, dans l'intervalle du rez-de-chaussée au premier étage, règnent des enroulements et des guirlandes de pierre, d'une légèreté et d'une grâce admirables : tout cela conservé on ne sait comment. Vous diriez que cette jolie maison a été gardée sous une cloche de verre, dont on aurait enlevé l'air avec la machine pneumatique. Ni le froid ni le chaud ne mordent sur cette pierre de Luxeuil, et la teinte noirâtre que le temps y répand est d'un ton si doux à l'œil, que je ne

sais si je ne l'aime pas autant que la couleur feuille-morte dont le soleil dore la vieillesse des monuments du midi. Cette maison, près de l'église, m'a d'autant plus intéressé, qu'elle ne figure dans aucun recueil, ni album, ni keepsake anglais ou français; elle est cachée comme dans un coin de la ville, à l'ombre de la vieille abbaye, oubliée et comme inaperçue du temps et des hommes.

En rentrant dans la grande rue de Luxueil, un peu avant d'arriver à la maison du cardinal Jouffroy, à gauche, une maison très-remarquée et très-dessinée, encore de la même époque et d'une conservation non moins étonnante, a été badigeonnée dans ces derniers temps par le propriétaire ou principal locataire qui y tient un café. De là, indignation d'usage, exclamations contre le vandalisme, toutes les violences d'un désespoir d'antiquaire en présence d'une telle profanation. Ni le peu d'artistes ni le peu de commis-marchands qu'amène à Luxeuil l'amour de l'art ou le commerce des vins n'y font faute. Quel dommage d'avoir alourdi par des couches de chaux jaunâtre et blafarde les piliers qui soutiennent ce portique à plein cintre, d'avoir émoussé ces reliefs délicats en emplissant les creux de badigeon, d'avoir hébété ces profils et détruit ce jeu de la lumière et des ombres, si délicat sur des pierres déjà noires! Oui, quel dommage! et je l'ai dit comme un autre, et je me suis mis au ton de ces Jérémies de l'art du moyen âge; mais qu'y faire? Quand cette maison était noire, ce portique humide, ces piliers sombres et absorbant le jour du café, sur les vitres duquel ils reflètent maintenant leur brillante teinte jaune, le café chômait; les sous-officiers et les officiers en retraite allaient ailleurs. Le limonadier, qui vit de pratiques plus que de curieux, et qui préfère les consommateurs aux antiquaires, a fait habiller de jaune la vieille maison, qui reluit maintenant au loin et lui tient lieu de transparent et d'enseigne. A la place de ce cafetier,

j'en eusse fait autant; lui, à ma place, m'eût traité de barbare, et nous aurions eu tous les deux raison.

§ VI

ADIEUX A L'ILLUSTRE AVEUGLE. — UNE LETTRE SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

Je revins voir mon pauvre malade. Il reposait sur son lit. J'attendis dans la chambre voisine; je n'aurais pas voulu qu'on lui ôtât pour moi une seconde de ce repos qui suspend ses douleurs, qui rafraîchit son imagination, qui est tout son soleil. Je m'entretins tout bas de lui avec sa femme, qui ne peut parler que de lui, qui n'aime à parler que de lui; femme admirable, qui est venue offrir à l'écrivain aveugle sa main, son cœur, son esprit, ses nuits et ses jours, pour le veiller, le soutenir, le faire marcher par ses pieds, voir par ses yeux, écrire par ses mains; qui s'est absorbée et confondue en lui. C'est l'éternel honneur des femmes, qu'un aveugle puisse trouver une épouse fidèle qui s'attache à son bras comme Antigone au bras d'Œdipe, et lui pose le pied sur cette terre, où tout est ronces et cailloux, même pour le voyant et le valide. Je voulais en louer celle dont je parle; mais elle m'en témoigna du déplaisir, disant que, si l'on connaissait bien son mari, on la trouverait au-dessous de son devoir. Je sentis que j'avais fait une faute. J'aurais dû penser qu'il y a toujours dans une admiration de ce genre un peu de surprise, et que la surprise suppose qu'on s'attendait à moins. C'est par là que certains éloges peuvent être très-désobligeants.

La nuit est bien longue pour notre malade. Il dort peu, et

d'un sommeil troublé par les souffrances, agité par toutes les passions des héros de ses histoires, auxquels il donne la vie aux dépens de la sienne. Il n'a pas l'heureuse condition de l'historien spéculatif qui disserte sur les faits du passé sans en être affecté, et qui traverse les époques les plus remuantes sans en éprouver le contre-coup. Lui, il vit dans le passé comme nous vivons dans le présent. A mesure qu'il bâtit son drame, il en ressent toutes les péripéties; à mesure qu'il évoque ses héros, il se mêle parmi eux comme un frère parmi des frères; il fait le drame et il y joue un rôle. Le jour, il se fait lire les vieux livres, et la nuit, après quelques heures de premier sommeil, il s'agite tout à coup sur son lit, il murmure, il gémit. Ce sont des scènes qui s'arrangent dans son imagination surexcitée par la fièvre; c'est une bataille où les nationaux périssent sous le glaive du conquérant; c'est une commune qui tend des chaînes dans ses rues ou se prépare à assiéger son évêque; c'est un meurtre qui se consomme dans une église, au pied de l'autel; c'est un mariage funèbre, c'est une fuite, c'est un amour plein de malheur, et qui doit finir par le meurtre; que sais-je? c'est quelque inspiration qui veut se répandre. Il faut qu'une oreille soit près de lui pour entendre ce qu'il va dire; il faut qu'une main soit toujours là pour recueillir ce qu'il dicte. Cette oreille, cette main, il ne les obtiendrait de personne à prix d'or; le dévouement libre les lui donne: c'est sa femme qui tient sa plume.

Je ne sais si je manque à la discrétion en trahissant le secret de vertus si touchantes; mais en ce siècle de désordre intellectuel, où la moralité des romanciers veut donner pour toute fin à la femme l'amour physique, et ne sait où classer celle qui n'est que l'ange gardien d'un mari aveugle et malade, n'est-il pas du devoir de quiconque a pu rencontrer un grand exemple de le publier à haute voix, comme une protestation de la bonne nature humaine contre ceux qui

travestissent, faute de la savoir observer? Elle donc ne s'endort jamais sans avoir sur sa table un crayon et du papier, avec une veilleuse pour lumière. Au moindre bruit, elle s'éveille, elle écoute, elle attend.

Il n'y a guère de nuit où notre historien ne l'appelle. Tantôt c'est pour lui dicter à la hâte quelque ébauche brûlante dont il fera le lendemain un splendide tableau sous la charmille du petit jardin, quand le doux souffle d'une belle matinée aura reposé son visage et rafraîchi son esprit. Tantôt c'est pour refaire quelque scène péniblement imaginée la veille, à cause d'un léger surcroît de souffrances, et qui se sentait de la fatigue du corps ; c'est peut-être pour y répandre plus de soleil et de lumière, ou bien c'est pour rendre aux actions leur vrai motif qui avait fui son intelligence, affaiblie par le mal. Tantôt c'est pour moins que cela : c'est pour quelque phrase d'abord mal venue, où l'expression était incertaine, et qui, parmi les mille ressouvenirs vagues des rêves, lui sera apparue vive et colorée ; c'est pour un mot qu'aurait désavoué le génie sévère de la langue ; car, comme tous les grands écrivains, il est esclave de la langue, et il a le courage de douter de sa pensée, pour peu que la langue lui résiste et s'y refuse. Quand il est soulagé, il se rendort, et elle après lui ; et cette page crayonnée d'une main engourdie, à la lueur d'une veilleuse, dictée par un malade, de son lit de souffrance, vous en admirerez demain la fraîcheur, la grâce, la facilité, comme s'il était vrai qu'il n'y a pas de plus doux sourire que celui d'une bouche souffrante, ni d'imagination plus fleurie que celle qui brille à travers les douleurs du corps !

Je le revis bientôt. Il me parla d'une préface à laquelle il travaillait depuis quelques jours. Je lui demandai à voir ce qu'il en avait déjà fait : celle qui l'avait écrite sous sa dictée voulut bien se charger de la lire. Elle y mit un ton que je ne saurais rendre : il y avait dans sa voix tremblante

je ne sais quel mélange délicat d'orgueil tendre pour les belles choses qu'elle lisait, et de crainte de ne les pas faire valoir assez par le débit. Il la suivait avidement, lisant intérieurement ce qu'elle lisait, à ce que je vis aux mouvements de ses lèvres qui répondaient à ceux de la lectrice. Je jouissais par l'esprit de la chose lue, de la lecture par le cœur.

On se mit à table dans une belle salle, au premier, ayant deux fenêtres sur le petit jardin et deux sur la rue, s'ouvrant sur le joli balcon de pierre évidé, d'où Son Éminence le cardinal Jouffroy bénissait les vilains de Luxeuil. On voulut bien me faire remarquer que je mangeais peu : outre des habitudes qui me suivent même en voyage, comment penser à manger, quand j'avais tant à voir et tant à écouter? Tantôt le domestique, tantôt, et plus souvent, sa femme, lui mettent la cuiller ou la fourchette dans la main, et, avec ce double secours, il mange. Il mange comme un homme à qui le docteur Molin promet longue vie, Dieu l'entende! et avec appétit, mais en apparence sans plaisir. Il mange pour vivre. Je ne le quittais pas des yeux. Il n'est pas aveugle comme j'en ai vu d'autres, cherchant, s'ingéniant, expérimentant pour suppléer à la vue qui leur manque, et, à force d'habitude, finissant par voir par les mains. Lui n'a fait aucun progrès en ce genre, depuis sept ans qu'il est aveugle. Sa main est toujours incertaine, ses mouvements toujours sans but. S'il ne trouve pas à l'instant ce qu'il veut prendre, il s'arrête; il n'emploie pas une seule réflexion, pas même une réflexion d'instinct, au service de ses besoins physiques. Cette différence entre cet aveugle et les aveugles dont je parle ne s'explique que trop bien. Ceux-là ne sont point distraits de la satisfaction de leurs besoins par une vie tout intellectuelle; ils n'ont ni la pensée qui fait oublier les soins du corps, ni sans doute une femme dont tous les sens leur appartiennent, qui vive, qui marche, qui respire pour eux.

Sa conversation était spirituelle, simple, bienveillante: il

ne cherchait pas à la hausser au niveau de sa réputation d'écrivain, ni à soutenir par des traits cherchés le prestige de ses écrits, comme font quelques auteurs distingués, jaloux de l'être toujours et partout, même à table. Il causait pour se soulager, pour se détendre, pour faire changer de cours à ses pensées, et reposer son esprit par la variété et l'abandon. Je le trouvai très-préoccupé de la littérature bruyante, de cette littérature qui s'agite dans les régions inférieures, mais qui n'arrive pas jusqu'aux esprits choisis; il en savait, dans sa solitude, plus que moi qui vis au milieu du feu; il me citait des vers et de la prose que j'avais vus, mais point lus. Il a une mémoire admirable, qui retient Trissotin aussi bien que Racine. N'était-ce pas piquant d'entendre, dans un coin de la basse Franche-Comté, un solitaire, un aveugle, égayant le dessert par quelques citations de la langue *reconstituée* du dix-neuvième siècle?

Il fallait pourtant retourner à Vesoul. Nous nous quittâmes avec effusion, lui plein de bonté et d'offres d'amitié, moi prenant soin, dans la familiarité qui m'était permise, de garder les distances d'un homme de ma génération à un homme de la sienne, d'un inconnu à un écrivain illustre. Je remontai dans ma carriole, emportant avec moi une de ces *lettres* tant admirées[1]; je ne l'avais point lue, j'allais la lire tout en cheminant, pour abréger l'ennui de repasser par la même route. Je fis deux lieues ainsi sans m'en apercevoir, transporté dans ce monde de nos origines nationales, où il a mis la lumière de la création, et dont il a peint avec tant de naïveté et de grâce les mœurs primitives, les courages simples, les passions brutales, les vices naturels ou appris. Se peut-il, me disais-je, qu'un homme sache lire si sûrement, avec les yeux d'autrui, au fond d'annales confuses et incertaines, dans des livres écrits sans art et sans goût, en

[1] *Lettres sur l'histoire de France.*

une langue dégénérée et corrompue; qu'il puisse écrire avec les mains d'autrui des pages si animées; que des récits si bien liés aient été faits lambeaux par lambeaux, dans l'intervalle des souffrances, avec les intermissions exigées par le médecin; qu'un souffle si égal échauffe des pages écrites par morceaux; qu'un ton si ferme, une philosophie si sûre, un sens critique si droit, se rencontrent en un être si chancelant? Se peut-il que ce joyau de l'art du dix-neuvième siècle soit l'œuvre de l'homme que je viens de quitter, si frêle et si chétif, dévoré par le zèle de l'art, noble ouvrier, qui, pour un travail où il faudrait des mains, des yeux, des pieds et la pensée, n'a que la pensée pour suffire à tout? M. Villemain, notre maître en critique, a dit des romans historiques qu'ils pouvaient être plus vrais que l'histoire; c'était avant que le malade de Luxeuil eût créé une histoire vraie comme un roman, sans cesser d'être de l'histoire.

Comme je finissais ma lecture, le soleil se couchait derrière les collines qui dominent la petite ville de Vesoul; ses derniers rayons doraient les légères vapeurs qui tombaient sur la vallée refroidie et qui devaient donner le lendemain à d'autres voyageurs l'illusion d'un grand fleuve de vapeurs se dissipant au lever du soleil.

A la vue de ce soleil qui se couchait pour se lever le lendemain, une pensée me dut venir naturellement :

Être au premier rang des écrivains de son époque, avoir la gloire si populaire de l'historien, écrire avec originalité dans la vieille langue, innover en restant fidèle à la tradition, laisser des pages dignes des âges d'or, savoir parler au cœur et à l'esprit, être admiré et aimé tout ensemble;

Tout cela vaut-il ne plus voir le soleil?

Vaut-il mieux languir dans les ténèbres, avec la gloire, que vivre inconnu et stérile, à la douce lumière du soleil?

Oui! si l'homme ne vit pas seulement pour lui seul, si la pensée de l'individu appartient à tous;

Oui ! si, comme nous le disent les hommes qui ont eu l'empire des intelligences, la gloire a une sévère douceur qui adoucit le sacrifice, et quelque miel qui fait trouver le calice moins amer.

Ce n'est pas moi qui dirai non !

Octobre 1834.

BELGIQUE

I

GAND

§ Iᵉʳ. L'hospice des aliénés. — § II. La jeune sœur de charité. — § III. Le quartier des folles soignées à leurs frais. — La folle heureuse. — L'amante du gouverneur de Gand. — § IV. Les folles sages. — § V. Les folles furieuses. — § VI. Les folles du préau.

§ I

L'HOSPICE DES ALIÉNÉS.

On vante avec raison les institutions de police et de bienfaisance de la ville de Gand. Deux établissements, entre autres, appellent l'attention du voyageur et les méditations de ceux qui étudient spécialement ces matières. L'un appartient à la civilisation générale du pays dont Gand est la seconde ville; l'autre est tout à fait à l'honneur de cette grande cité. Le premier est la *maison centrale de détention;* le second est l'*hospice des femmes aliénées*. Il s'agit de misères et de crimes, comme vous voyez; mais où est-il plus doux au voyageur d'admirer la civilisation que dans des établissements où les misères sont comprises et soulagées,

où les crimes sont punis et non pas vengés? Je vous mènerai pour cette fois à l'hospice des aliénées : c'est là que sont les misères, misères d'une espèce qui explique souvent les crimes de la maison centrale; car ici et là ne sont-ce pas des raisons perverties, ici pour un moment, là pour toujours! Un assassin n'est pas toujours un fou, je le sais; mais qui voit l'un le même jour que l'autre reporte involontairement sur le premier un peu de la pitié que lui a inspirée le second.

Nous frappâmes à une porte informe, sans signe extérieur qui annonçât la destination de l'établissement. La ville n'a pas voulu étaler ses plaies à l'étranger qui passe, orgueilleux de cette raison qui dépend d'une fièvre ou d'une perte d'argent. Une sœur âgée et en lunettes vint nous ouvrir. Elle nous fit entrer dans une salle basse, garnie de rayons, sur lesquels étaient rangés des fioles et des bocaux, avec des étiquettes de pharmacie. Cette salle est en effet la pharmacie des pauvres. On leur y distribue des médicaments gratuits, et c'est la sœur chargée de cette distribution qui nous avait reçus. Ainsi la même maison est à la fois la maison des pauvres malades de corps et des pauvres malades d'esprit. On leur fait chez eux l'aumône des médicaments, tant qu'ils ont leur raison; quand ils l'ont perdue, et, avec elle, la pudeur de la pauvreté honnête, on leur fait, dans l'établissement, l'aumône publique du pain, du lit et du traitement.

Je vis que nous avions jeté le trouble parmi ces bonnes religieuses, habituées aux pauvres et aux folles, et qui ne savent que par le médecin en chef de l'hospice comment vivent et s'habillent ceux qui ne sont ni pauvres ni aliénés. Elles rougissaient, elles chuchotaient à voix basse; elles semblaient craindre l'effet de notre visite sur leurs pauvres pupilles, et avoir honte d'avance pour les misères auxquelles nous allions toucher. Nous les rassurâmes par notre gravité, et par ce respect sympathique qui ôte à la curiosité ce

qu'elle a d'indiscret. La plus jeune d'entre elles fut chargée de nous faire voir l'établissement. Elle se munit d'un trousseau de clefs, et nous franchîmes la première porte intérieure.

§ II

LA JEUNE SŒUR DE CHARITÉ.

Aucune de ces respectables filles ne lira ce que j'écris; la gloire même ne pénétrerait pas au fond de cette solitude où des anges terrestres se chargent de ceux dont les hommes ne veulent plus et dont Dieu ne veut pas encore. Si je me sers de quelque expression mondaine en parlant de l'une d'elles, je n'ai pas à craindre que ce souvenir du monde extérieur vienne troubler sa vie oubliée, et la fasse rougir de modestie sous cette guimpe pâle, de la couleur du linceul, qui voile à demi sa charmante figure. Pourquoi donc me défendrais-je de donner quelques regrets respectueux à ce qu'elle a enseveli de grâces et de beauté dans cette triste demeure? C'était la jeune sœur qui nous accompagnait. Je voudrais avoir le secret d'une langue à la fois chaste et romanesque, austère et tendre, pour peindre, sans le profaner, ce visage si délicat, si doux, si voilé, le dirai-je? si éteint, miroir d'une âme qui ne s'y montrait plus que par la bonté intelligente et toujours égale. Son œil noir, son regard léger, qui semblait glisser sur les objets; ses lèvres blanches qui laissaient voir de jolies dents négligées; ses joues où les rigueurs du cloître n'avaient pas encore détruit la jeunesse, mais où s'effaçaient de jour en jour quelques roses que le souffle du monde aurait sitôt fait renaître; sa démarche gra-

cieuse, quoique abandonnée et indifférente; sa taille dérobée à dessein sous l'ampleur informe du costume de l'institution; sa voix délicate, fine, mais sans vibration, effleurant l'âme comme son regard effleurait les objets; ses mains blanches qui sortaient de dessous ses vastes manches, de la même étoffe funéraire que sa guimpe, et qui maniaient les grosses clefs du trousseau avec l'insouciance d'un porte-clefs; toutes ces beautés qui s'ignoraient, faisaient de la jeune religieuse le type parfait de ces femmes qui vivent entre la terre et le ciel, appartenant à la terre par la charité et au ciel par la mort spirituelle du corps, femmes sans maladie ni santé, ni jeunes ni vieilles, qui traversent les années sans les sentir, et qui meurent avant d'avoir vécu.

Sitôt que je la vis venir à nous, son trousseau de clefs à la main, et qu'elle nous eut fait signe de la suivre, avec un sourire faible et un regard détourné, tout ce que j'ai de cœur se révolta. Les idées de tyrannie, de vœux forcés, de parents imbéciles, me montèrent à la tête, et je fus pris naturellement, sans imitation, d'un peu de la colère philosophique du dix-huitième siècle contre les vœux de religion. Je faisais un roman; j'arrachais cette charmante créature aux ténèbres de son hospice; je la rendais au monde; elle devenait épouse et mère; elle faisait la joie de deux familles; elle nous édifiait par ses vertus; elle nous charmait par ses qualités. Ainsi je me plaçais au point de vue le plus faux pour apprécier la situation de la jeune sœur, et je risquais de passer à côté de cette fleur suave sans en avoir respiré le parfum. En la regardant de plus près, tout mon roman tomba. Je supposais à cette âme détachée quelques lointains regrets du monde, un peu de ce trouble et de cette révolte des imaginations de notre temps contre les liens de la convenance et du devoir; et comment croire qu'une femme si gracieuse ne fût qu'une ombre? A ses premières paroles, je vis qu'elle ne voulait pas être plainte, mais comprise.

J'avais besoin d'être élevé au-dessus de cet ordre d'idées romanesques, rhétorique de notre époque; j'avais besoin de devenir meilleur, au moins pour un moment, pour comprendre cette vie virginale, où le dévouement le plus sublime a à peine conscience de soi. Je marchais à côté d'elle, et je lui faisais beaucoup de questions, voulant à toute force surprendre derrière cette jeunesse abdiquée la trace de quelques regrets du monde; ensuite, et peu à peu, avec le doux respect de l'intelligence et un sentiment d'intérêt qui ne troublait point mon cœur et n'embarrassait pas le sien. Toutes ses réponses étaient justes, précises, nullement craintives. Elle me laissait la regarder souvent, librement, à chaque question, sans retirer son visage, où elle ne pensait pas qu'on pût trouver une autre beauté que sur celui de la vieille sœur pharmacienne. La religion s'était emparée de cette âme au sortir de l'adolescence, avant qu'elle fût éveillée aux passions; les pratiques intérieures avaient prolongé ce sommeil, et déjà depuis quelques années, ce semble, la léthargie avait amené la mort.

Si j'avais eu la coupable idée de lui faire faire un retour sur sa beauté ensevelie dans un hospice de folles, elle ne m'eût pas compris. Douce belle-de-nuit, déshabituée du grand jour, nulle parole de tentation n'aurait pu lui faire entr'ouvrir son calice fermé jusqu'au lever du soleil de la vie éternelle.

Le cœur n'avait jamais parlé chez la jeune religieuse; elle l'avait laissé à ses parents en prenant l'habit, comme un beau vêtement mondain qui n'aurait pas encore été déplié, parmi toutes ses parures de jeune fille, ses robes de fête, ses bijoux, ses cheveux noirs tombés sous le ciseau.

Elle nous fit voir les différentes parties de l'établissement, les dortoirs, les salles intérieures, la cuisine, l'infirmerie. Toutes ces pièces sont d'une propreté admirable. Dans les dortoirs, les lits sont bons, doux, espacés; beaucoup de pau-

vres femmes, qui n'avaient qu'un grabat pendant leur raison, ont trouvé du moins, en la perdant, un lit où elles dorment sans souci du lendemain. Admirable charité que celle qui devance sur la terre les réparations que le christianisme nous promet dans le ciel ! Sous le rapport matériel, cet hospice a toute la beauté, si ce mot n'est pas une amère ironie, que peut comporter un établissement de ce genre. Toutes ces vies qui ont perdu leur boussole y sont soignées comme on ferait de celles des enfants qui n'en ont pas encore. Elles ont de l'air, elles ont du soleil, la liberté des membres, quand leur folie est inoffensive; elles ont une nourriture suffisante et la même que les saintes filles qui la leur préparent et la leur distribuent.

Un médecin habile, à la hauteur de la science, qui, en ces sortes de maladies, est surtout la bonté intelligente, vient les visiter chaque jour, épier les lueurs de la raison qui percent chez celles dont le mal est curable, aider ces retours obscurs par un traitement progressif, calmer celles qui sont désespérées, dire de bonnes paroles à toutes, empêcher, mais non pas châtier celles qui font du mal, hélas! parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Elles ont aussi un prêtre, une chapelle particulière, où elles prient, nous disait la sœur, avec beaucoup de dévotion, et où les plus extravagantes se recueillent. Étrange parodie ou étrange confirmation des paroles de l'Évangile : *Heureux les pauvres d'esprit !*

§ III

LE QUARTIER DES FOLLES SOIGNÉES A LEURS FRAIS. — LA FOLLE HEUREUSE. — L'AMANTE DU GOUVERNEUR DE GAND.

J'étais impatient de les voir. La sœur nous fit entrer dans

un corridor, au premier, ayant balcon sur une cour, et sur lequel s'ouvrent de jolies cellules blanches, planchéiées, avec un lit et quelques petits meubles. C'est le quartier des folles qui ont quelque aisance et dont la maladie n'a pas besoin d'être surveillée. Nous en vîmes deux qui nous intéressèrent diversement. Chose singulière! il y a la même variété dans la folie que dans la raison, et l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé.

La première de ces folles est une folle heureuse. Outre un revenu assez considérable et beaucoup plus de ressources que de besoins, elle a plus de contentement de sa folie que la plupart d'entre nous de leur raison. Nous entrâmes dans sa cellule; nous l'y trouvâmes assise et travaillant à un petit ouvrage de femme. Elle se leva, et se mit à dire en riant mille choses ordinaires qui ne différaient de la conversation d'une femme de ménage que par le manque de suite et d'à-propos. Cette pauvre femme a environ cinquante ans. Elle en a passé vingt dans cette maison, toujours gaie, toujours heureuse, dans la plus parfaite santé, ayant assez de la liberté qu'on lui laisse, ne se plaignant jamais, accueillant les sœurs avec des rires de joie, leur reprochant de ne pas la venir voir assez souvent, comme si la pauvre femme avait besoin de faire partager à quelque âme tendre le superflu de son bonheur. Elle a la folie du contentement, et elle y est peut-être arrivée par de grandes souffrances. C'est un être heureux, mais seulement parce qu'il ne se sait pas. Le jour où cette folle s'entreverrait dans la nuit de sa pauvre intelligence, ellè en mourrait. Rien de plus doux, de plus épanoui, que cette bonne figure flamande; elle avait l'air de nous tant vouloir de bien! Et pourtant elle nous quitta sans un mot pour nous retenir, et reprit son tricot, avec lequel elle continua sa conversation, comme avec un interlocuteur de la même espèce que nous. Je la vis du dehors, par sa fenêtre, toujours riante, mais sans souvenir de ceux qu'elle

venait de voir. Rien dans ses traits n'annonçait la folie, si ce n'est pas le plus sûr stigmate de la folie, sur une figure humaine, qu'un rire éternel.

L'autre folle est une fille d'une trentaine d'années, assez laide, mais avec des traits intelligents et marqués d'une certaine fermeté de caractère. Elle se promenait à grands pas dans le corridor, silencieuse et fière, de l'air d'une femme qui braverait une mauvaise destinée. Celle-là est folle d'avoir aimé au delà de sa condition. Elle est éprise du gouverneur de la province, qu'elle n'a jamais vu, et qui, si j'en crois ce qu'on m'a dit, n'est rien moins qu'un héros de roman. Elle est folle de la plus misérable de toutes les passions : un amour doublement inégal dans une fille de condition médiocre et dans une fille laide. Qui peut dire ce que cette pauvre folle a souffert avant que la maladie l'eût délivrée du supplice de sa raison? N'est-ce pas l'impossibilité d'être la femme d'un jeune homme de sa condition, secrètement aimé, et la douleur chaque jour renouvelée de ne pouvoir faire parler son âme sur son ingrat visage, qui l'ont jetée dans la folie de cet amour ambitieux pour un fonctionnaire public?

Tristes contradictions de la destinée! telle femme a toutes les beautés du corps, et fait rêver toutes celles de l'âme; mais elle est sans cœur et sans bonté : telle autre cache en elle d'ineffables trésors de tendresse, d'amour, de dévouement; mais son visage est repoussant. Il faut pourtant que toutes ces richesses de l'âme trouvent à s'épancher ou qu'elles brisent la pauvre créature en qui Dieu les a mises. Si elle a la tête faible, sa raison s'en ira, et, avec sa raison, le monde réel, où sa laideur la condamnait à n'être pas aimée; elle vivra dans un monde imaginaire, où elle sera belle, où elle osera aimer, où elle attendra tous les jours l'arrivée de l'homme aimé. Si sa tête résiste à toutes les angoisses d'une fausse destinée, elle traînera quelque temps

après elle sa raison tenace, et se débattra, dans ses nuits solitaires, avec la fatalité. Bientôt, la vie s'affaiblissant, le monde, autour d'elle, croira que c'est un défaut d'organisation physique, et que, comme elle est née laide, elle a bien pu naître chétive et languissante. Le médecin ordonnera des remèdes; mais un soir cette pauvre âme s'échappera, calmée et heureuse, du corps qui l'a opprimée, avec des droits à d'immenses dédommagements, ô mon Dieu! car quel martyre a été plus douloureux et plus inutile que le sien?

L'amante ignorée du gouverneur de Gand a fini par la folie, cette mort de la raison. Elle rêve la place d'honneur dans le palais du gouvernement, le titre de gouvernante, les carrosses, les livrées, et elle porte la tête haute, comme si elle était déjà la fiancée de M. Vilain XIV. Tous ses jours sont animés par l'espérance; elle regarde sa prison comme une dernière difficulté de parents, et elle s'attend chaque matin à ce qu'on vienne l'en tirer, pour la conduire, avec un cortége d'honneur, dans la maison de son fiancé. Elle n'a pas le sentiment de sa laideur; elle se voit dans sa folie, le seul miroir où elle soit flattée, et elle s'y trouve belle, de la beauté d'une grande dame, avec des traits plus nobles que jolis, une taille majestueuse; les romans et la folie l'aident par moitié à faire ce portrait. Elle nous regardait avec un certain dédain; elle attendait sans doute le cortége qui doit la venir chercher pour son splendide mariage, et, nous voyant sans épées ni épaulettes, elle semblait se dire: Ce ne sont pas là ceux que j'attends.

Je fus pris d'un vif désir de la faire causer, et je priai la sœur de l'appeler. Elle vint d'un air mécontent, la figure boudeuse, le regard hautain: « Ces messieurs voudraient vous parler, » lui dit doucement la sœur. Et nous nous approchâmes avec intérêt. « A moi? dit-elle. — Oui, à vous. » Elle fit un petit mouvement d'épaule, et nous tourna le dos, comme à des gens qui s'étaient mépris. Je le crus du

moins par tout ce que j'avais vu d'elle ; mais, peu après, le doute me vint, et je me demandai, avec un serrement de cœur, si notre curiosité ne l'avait pas avertie de son état et si ce n'était point par pudeur qu'elle s'était sauvée de nous, emportant le trait fatal dans son cœur !

§ IV

LES FOLLES SAGES

La sœur nous mena dans la salle où se tiennent les folles inoffensives, *celles qui sont sages*, comme elle nous disait avec sa jolie voix. Elles n'y sont astreintes à aucun travail. Les unes tricotent, parce que c'est leur fantaisie ; les autres restent oisives, assises ou debout, des journées entières, sans éprouver le moindre sentiment de lassitude. Telles vous les avez vues le matin, telles vous les retrouvez le soir, immobiles, sans regard, sans ouïe, sans voix, toute volonté éteinte, et, avec la volonté, le mouvement, qui en est le signe extérieur. Elles ne dorment ni ne veillent : c'est la vie végétative de la plante, qui ne se remue que si le vent la fait pencher ; elles aussi ne bougent de place que quand on les pousse vers leur lit. Quelques-unes échangent entre elles des paroles qui s'entre-croisent, mais qui ne se répondent pas ; d'autres murmurent, agenouillées sur leur chaise, des prières qu'elles entremêlent de choses étrangères ; il y en a qui se parlent à voix basse. C'est une agglomération d'êtres de même figure, mais ce n'est pas une société ; elles se touchent et sont isolées ; elles se parlent et ne s'entendent pas. Ni affection, ni haine, ni notion des dif-

férences ; elles n'ont pas même l'instinct des animaux en troupes.

Peu levèrent la tête quand nous traversâmes la salle : les travailleuses paraissaient y faire le plus d'attention ; il faut encore quelque reste de raison machinale pour guider leurs mains. Deux ou trois seulement s'approchèrent de nous, et nous regardèrent avec crainte, soit comme des êtres d'une espèce différente, soit comme offrant de la ressemblance avec quelque chose qu'elles avaient connu dans un monde où elles n'étaient plus. Malgré le sentiment profond de charité qui m'attendrissait sur ces pauvres femmes, je craignais toujours de paraître étaler ma raison orgueilleuse au milieu de ces débris de la raison humaine, et je ne pouvais pas croire que ces femmes ne fissent pas quelque comparaison envieuse entre elles et moi. La sœur me rassura. Nulle de ces malheureuses ne pouvait comparer, et par conséquent envier. J'étais pour elles la curiosité et non le curieux. L'horreur me saisit à la pensée que, si on abandonnait un être raisonnable à ces créatures déchues, elles s'en feraient un jouet, et s'amuseraient peut-être de sa raison comme de la plus grande des folies. Dieu me préserve d'en faire le rêve !

La salle des malades est éclairée avec ménagement, d'une douce lumière ; car le plus ou le moins de lumière augmente ou diminue leurs souffrances. Il y en avait de vieilles arrivées là par le grand âge et les longues privations, en qui la pensée avait cessé avant la vie physique, misérables corps dont l'âme s'est retirée sans attendre la fin de l'agonie. En regardant ces mortes qui respirent encore, je me demandais pourquoi la mort s'arrêtait si longtemps devant les lits où elles gisent, déjà froides et inertes comme des cadavres, quand elle frappait peut-être dans quelque maison voisine, à la fleur de l'âge, de la beauté et des espérances, une jeune fille, la seule joie de sa mère.

§ V

LES FOLLES FURIEUSES.

Dans un dortoir séparé sont les malades qu'on retient au lit de force. Les bras liés par la camisole, l'œil ardent et humide, le visage moite, avec une certaine humiliation dévorée dans les traits, comme si elles avaient été vaincues dans une lutte inégale, elles étaient étendues plutôt que couchées, ne roulant dans leur fragile cerveau qu'une seule idée, celle de se débarrasser de leurs liens. « Regardez celle-là, nous dit la sœur, trois hommes pourraient à peine en venir à bout, si elle était libre. » Je passai tout près du lit. C'était une jeune femme, horriblement abattue, les joues caves et enflammées, respirant avec une sorte de rage, mais d'une figure singulièrement noble et intéressante. Elle n'avait pas dû être amenée là par des douleurs ordinaires, et sa folie n'était peut-être que la gêne d'une âme trop forte servie par des organes trop fragiles.

Je demandai son histoire : on ne la savait pas. Les familles qui envoient à l'hospice un de leurs membres ne livrent pas toujours le secret de cette terrible séparation ; car souvent ce secret pourrait être une honte pour elles ou pour les victimes. Je n'avais pas assez de sang-froid pour faire des romans sur cette physionomie ravagée ; mais je crus voir, au mouvement de ses lèvres quand nous passâmes, une intelligence blessée qu'on l'eût surprise dans son égarement, et cette sorte de pudeur d'un fou qui a quelque obscur ressouvenir de sa raison perdue. Peut-être, au moment où j'écris, cette malheureuse est-elle morte. Sa folie n'était pas

seulement une désorganisation du cerveau ; tout son être avait été atteint à la fois par le même mal, et elle brûlait lentement dans son lit, où l'ingénieuse charité des sœurs cherchait en vain à la rafraîchir. « Elle ne peut guère aller loin, » disait la jeune sœur, en femme déjà prête à ensevelir de ses mains pâles celle que la mort allait dérober à sa douce surveillance. Ce mot si froid et si banal était dit avec un accent si angélique, que je me figurai le bon ange que la religion donne à chacun de nous regardant mourir son compagnon terrestre avec ce faible et doux regret d'un gardien qui sait où va, au sortir de la vie, l'être qui lui était confié.

— Nous allons en voir qui sont furieuses sans être malades, nous dit-elle en nous faisant monter à l'étage supérieur. Celles-là nous déchireraient de leurs ongles et de leurs dents si nous les lâchions.

Quelle horreur que de telles paroles se disent d'êtres qui sont semblables à nous et qui, comme nous, ont sucé le lait d'une mère !

En ce moment, il n'y en avait que deux. On les tient dans des cellules en forme de cage, bien fermées, épaisses, garnies de barreaux en bois. La première était levée tout debout, la figure collée contre les barreaux, qu'elle serrait convulsivement de ses deux mains. C'était une vieille femme ridée, triste, avec une physionomie insignifiante, plus sévère pourtant que douce ; vous auriez demandé sa liberté sur sa mine. Elle nous dit quelques injures, froidement, d'un ton monotone, comme si sa pauvre mémoire seule eût été méchante.

Je suis sûr pourtant que ce n'est point avec mon imagination, mais bien de mes yeux, que je vis, sous ses lèvres flétries, de longues dents blanches, la seule chose qu'elle eût de commun avec les bêtes féroces, dont la nature de sa folie lui avait attiré le sort. C'était bien assez pour justifier

les barreaux. Libre, elle eût mordu les mains de ses bienfaitrices. Malgré moi, ma pitié s'était refroidie. Cette malheureuse me dégoûta, comme un jeu monstrueux de la nature, qui avait mis une âme de bête dans un corps de femme. Peut-être aussi étais-je sous l'influence de cette idée, vraie ou fausse, mais plus d'instinct que d'expérience, que les fous méchants ont dû être méchants avant de devenir fous.

La pitié me revint pour le misérable être qui râlait dans la cage voisine, quoique sa folie fût plus terrible que celle de la vieille aux grandes dents. On avait appliqué un volet sur les barreaux de sa cage, de sorte qu'elle ne recevait que par un trou l'air et la lumière : le grand jour l'eût mise hors d'elle-même. Plus captive que les bêtes, plus prisonnière que les plus féroces assassins, haïe de la lumière et de l'air, qui la pénètrent comme des flèches aiguës, et qui la feraient bondir dans sa cage, si on ne les lui mesurait d'une main avare, cette chose sans nom, à demi nue, sombre, sans forme, ramassée sur elle-même, épouvantable mystère, même pour l'art qui traite les maladies de l'âme, — je l'entendais gémir dans l'ombre, où l'on entrevoyait à peine son visage, qu'elle cachait de ses bras enchaînés, comme pour se défendre contre le peu d'air et de jour qu'il avait bien fallu lui laisser. On deviendrait fou à regarder de telles choses de près et avec trop de sympathie.

Que se passe-t-il dans le fond de cet être? Qui peut dire qu'un traitement qui ressemble tant à une vengeance soit le plus propre à arrêter le mal, ou du moins à ôter à la mort ses plus douloureuses approches ? L'art est-il condamné quelquefois à se priver de l'aide si puissante de la pitié? N'est-ce pas une parodie de la pitié, que cette sœur si douce, si caressante, tendant la nourriture par un trou à une créature humaine enchaînée dans une cage à peine de sa longueur? Il ne faut pas mener sa raison parmi de telles épreu-

ves ; elle se détraquerait à voir le peu qu'il lui est donné de faire pour remédier à ses propres maladies. Elle est si faible, même où elle est le plus forte ! Je demandai à descendre dans la cour : cette masse gémissante, s'agitant au fond de sa cage, me pesait sur l'âme comme un cauchemar ; je voulais l'aller oublier à l'air et au soleil.

§ VI

LES FOLLES DU PRÉAU.

Mais, dans cette cour, j'allais trouver d'autres folles. Il y en avait une vingtaine environ, les unes couchées sur le gazon flétri de la cour, les autres appuyées contre les murs et regardant le ciel d'un regard où il ne fallait pas chercher l'expression confuse d'une invocation ou d'une espérance. Toutes les attitudes de la salle intérieure, je les retrouvais dans cette cour. Plusieurs vinrent à nous pour nous demander la liberté : elles avaient toutes des griefs contre la jeune sœur. L'une, vieille femme en lunettes, avec le geste et le ton emphatiques d'un vendeur d'orviétan, nous menaçait d'écrire au roi si on ne lui ouvrait pas les portes. Une autre, qui avait la camisole de force, grosse femme rude, épaisse, avec de la barbe et des moustaches, une voix virile, un œil furieux, se mit à injurier la jeune sœur, comme une femme de la lie du peuple en injurie une autre, avec un choix de mots abjects. La sœur n'en rougit même pas ; beaucoup de ces injures n'avaient pas de sens pour elle ; elle avait pu les entendre plus d'une fois sans les écouter ; sa mémoire était aussi chaste que son âme.

Je n'oublierai jamais avec quelle grâce elle apaisa la mal-

heureuse, lui disant de douces paroles et lui donnant de petits coups sur l'épaule avec sa jolie main. Cependant la folle ne baissait pas le ton, et continuait à nous poursuivre de ses injures. Alors une autre femme, dans un état d'imbécillité complète, horrible de laideur, les lèvres pendantes, l'œil lourd, et, pour comble, muette et sourde, vint la prendre par-dessous le bras, d'un air caressant, et l'entraîna du côté opposé. La folle suivit l'imbécile comme l'enfant suit sa mère. Ce fut, de toutes les choses que j'avais vues dans cette triste demeure, la plus étrange et la plus mystérieuse : une amitié entre deux êtres sans raison, une lueur de cœur dans la nuit de deux intelligences détruites.

Il était temps de sortir. Une heure passée à voir des folles est une épreuve trop forte. Je tâtais ma raison épouvantée, comme si j'avais eu peur de n'en remporter que la moitié. Nous sortîmes par un des corridors du rez-de-chaussée, où sont les chambres des religieuses. L'une d'elles, assise à un piano, jouait un air de musique d'église. Le peu que j'en entendis m'alla au cœur et calma le trouble inexprimable où m'avaient jeté toutes ces horreurs. C'était une chose si inattendue et si douce que quelques notes harmonieuses dans un coin de cette maison de malheur, où la voix humaine a perdu son accent naturel, et n'est plus qu'un long gémissement articulé ! Et puis cette marque d'une éducation délicate, où la musique avait eu sa part, ajoutait tant de prix au sacrifice de ces saintes filles ! Je témoignai à la jeune sœur, peut-être indiscrètement, combien il me paraissait sage que la rigueur de l'institution ne leur interdît pas ces douces récréations, le seul souvenir qui leur restât du monde, et que la religion, qui obtenait d'elles tant de dévouement, leur permît du moins de s'en délasser par la musique, le plus chaste et le plus religieux des plaisirs.

Comme nous lui faisions nos remercîments et nos adieux, je sentis quelque chose qui s'embarrassait dans mes jambes.

Oh ! malheureuse la femme qui a donné le jour à l'enfant que je vis rampant sur le carreau, les membres noués, la bouche baveuse, l'œil sans regard, pauvre être repoussant, qui n'aurait pu être caressé, même par sa mère! Il était là, plus inutile qu'une bête. La civilisation antique l'eût fait jeter dans le Barathre; la civilisation moderne le nourrira, le couchera, l'habillera jusqu'à sa mort: du quel côté est la pitié?

On vante aussi beaucoup, à Gand, l'hospice des hommes aliénés: je parlai d'y faire une visite.

— Je vous demanderai la permission de ne pas vous y accompagner, me dit l'une des personnes qui avaient bien voulu me mener à l'hospice des femmes; et sa voix était si altérée, que je me repentis de ma demande comme d'une injure que j'aurais dite à un ami.

Ce n'était pas pour se soustraire à une nouvelle corvée d'hospitalité qu'il me disait cette parole, lui qui, sur la lettre d'un ancien ami, m'avait reçu avec tant de bonté; lui, vieillard si grave, si méthodique dans ses habitudes, qui s'était dérangé si obligeamment pour me faire les honneurs de sa ville :

A cet hospice d'aliénés, il avait un fils.

1835.

II

LE PAYS DE LIÉGE

§ Ier. L'établissement de Seraing. — § II. John Cockerill. — § III. Les hauts-fourneaux. — § IV. L'atelier des machines — § V. La machine à polir les cylindres. — § VI. Influence des machines sur la condition de l'ouvrier.

§ I

L'ÉTABLISSEMENT DE SERAING.

Vous vous souvenez de ces deux noms : Seraing et John Cockerill. Le nom de l'homme a rendu célèbre le nom du village. Seraing est une longue rue populeuse qui s'étend le long de la rive gauche de la Meuse, à une lieue de Liége; en face, sur la rive droite, sont les établissements de John Cockerill, un de ces hommes auxquels on ne peut déjà plus donner du Monsieur. Chaque jour, toute la population mâle de Seraing s'entasse dans des bateaux de passage et quitte le village du repos pour le village du travail, Seraing pour l'établissement, mot dont il faut agrandir le sens, depuis que

John Cockerill a fait du sien une immense république, où le travail est libre, intelligent, modéré, et donne à l'ouvrier plus que le pain.

Vous vous souvenez aussi de cette illumination de la rive droite de la Meuse, que nous admirâmes du fond de la voiture publique, le soir, avant notre arrivée à Liége; de ces innombrables cheminées, hautes comme des phares, d'où s'échappaient des flammes furieuses, chassant devant elles d'énormes tourbillons de fumée plus noirs que la nuit; de ce bel édifice dont la façade regardait le village, et dont nous ne voyions que la masse sombre et indistincte, comme dans un tableau qui ne serait éclairé que par derrière.

En ce moment la plupart des cheminées sont éteintes; quelques-unes ne jettent qu'une fumée légère et languissante; deux ou trois seulement ont tout leur feu : vous diriez des lampions qui ont duré jusqu'au jour, et dont la flamme pâle ne paraît pas avoir de chaleur. C'est qu'à l'heure où nous allons visiter l'établissement une bonne partie des ouvriers a quitté le travail et repassé la Meuse. Un beau soleil de septembre a mis en pleine lumière l'édifice que nous avions vu la première fois dans l'ombre. Les élégantes proportions de sa façade cachent l'immense suite d'ateliers, de fourneaux, de forges, que John Cockerill y a successivement ajoutés : c'est un palais qui sert de portique à un établissement industriel. Du rivage opposé, d'où nous allons monter dans le bateau, nos yeux plongent, par la porte principale, dans la longue rue qui sépare les deux files parallèles de bâtiments dont se compose cette ville de fer. De petits hommes paraissent et disparaissent dans cette rue; petits, non parce que nous sommes plus grands qu'eux, mais parce que l'éloignement les diminue, et parce qu'ils sont comme perdus dans les dimensions de leur propre ouvrage.

Il y a moins d'un demi-siècle, ce palais était la maison de

campagne du dernier évêque-souverain de Liége. Des larges fenêtres de la façade, le prélat avait vue sur la Meuse, dont les anguilles lactées étaient un bien de droit divin de l'évêque; sur le village de Seraing, couché le long du rivage, à portée de la main qui bénissait et qui maniait l'épée. Des fenêtres opposées, il regardait sur un vaste jardin français, où des Lubins en marbre sortaient du milieu des buis taillés pour surprendre des Colettes en plâtre colorié, qui se croyaient bien cachées derrière des buissons faits à la serpe. Il voyait des allées de tilleuls se courbant en berceaux, des jets d'eau languissants, et, par delà les murs revêtus d'arbres en treille, les collines à douce pente de la rive droite, alors couvertes de bois, aujourd'hui couronnées de houillères dont les noirs chemins serpentent au milieu de plaines grises dépouillées de leurs moissons.

Plusieurs des chambres et des dépendances du palais n'ont pas perdu leurs noms. Il y a encore les écuries; mais, au lieu de quelques chevaux luisants, polis, qui menaient le prélat de Liége à Seraing et de Seraing à Liége, les écuries servent à loger d'énormes *locomotives*, dont la moindre traînerait, sur un chemin en fer, toute la population de Seraing, avec moins d'efforts et cent fois plus de vitesse que les huit Mecklembourgeois n'en mettaient à transporter Son Altesse ecclésiastique de son palais de campagne à son palais de ville. Les serres ont été également conservées; mais, au lieu de grêles orangers en caisse, de fades primeurs mûries au feu de houille, de raisins sans suc et dorés par la fumée, on voit les rails en fer sur lesquels courront les locomotives, et où le commerce ira, d'un pays à l'autre, comme le long d'un fil électrique, avec la rapidité de la foudre.

Quant au jardin, il a disparu tout entier. Les gazons coupés dans la forme d'un échiquier, les buis figurant les pièces, les statues à caractères, les allées en berceaux, les murs d'en-

ceinte, tout a changé de face. Le sol primitif a été remplacé par un sol de houille, de briques pilées et de fer, détrempé avec de la sueur d'homme, et sillonné de mille petits chemins en fer où roulent sans cesse des brouettes de charbon qui semblent traîner ceux qui les poussent. Il y aurait beaucoup de phrases à faire sur tous les incidents de ce grand contraste, sur les ateliers qui sortent de terre comme autrefois les arbres, sur les rossignols, jadis nichés dans les tilleuls des jardins, et qui se retirent de jour en jour, comme l'Indien des forêts vierges, devant cette civilisation de fumée, de flammes et de bruit, où l'on entend sans cesse le grondement du tonnerre, et où l'air est l'âme du feu. Il y aurait beaucoup à dire sur ces bosquets devenus des fourneaux, sur ces parterres changés en aires de fer que couvrent de vastes hangars, sur Vulcain substitué à Flore, comme on aurait dit il y a trente ans. Mais, ces pensées ne m'étant pas venues lors de ma visite, même sous la forme d'ironies, je manquerais de vérité et de goût si j'y arrêtais le lecteur, surtout en lui parlant d'un lieu où une heure fait l'ouvrage d'une année, et où l'on apprend à respecter le temps de tout le monde.

Le dernier évêque, mort il y a quelques années archevêque de Malines, a lui-même cédé sa place de souverain de Liége à John Cockerill, Liégeois né d'un père anglais, ou, pour parler plus juste, vaste intelligence sans patrie, citoyen né de tout pays qui lui offre un terrain pour y transporter une colonie de ses machines. Cet établissement, le plus grand qui soit en Europe, n'est que son quartier général. C'est de là qu'il se répand dans tous les pays qui lui ouvrent leurs portes, et qu'il y va fonder, chaque année, soit une fabrique de machines, soit une houillère, soit un haut-fourneau, soit une fabrique de draps : espèce de saint Bernard de l'industrie, sortant chaque année de son usine métropolitaine pour en aller jeter à la hâte quelques images

dans toutes les contrées où l'on croit que la houille est un combustible et que les machines à vapeur n'éclatent pas nécessairement tous les jours; ce qui explique qu'il n'ait pas fait jusqu'ici de descente en France, où cette double croyance n'est encore qu'à l'état théorique [1].

§ II

JOHN COCKERILL.

John Cockerill est âgé d'un peu plus de quarante ans. Il a toutes les qualités des hommes supérieurs : une parole rare et brève qui désappointe ceux qui veulent à toute force qu'un homme d'action soit aussi un homme de conversation; la connaissance des hommes, et non pas la sotte prétention de les pomper, vanité trop commune et l'effet d'une profonde ignorance des hommes et de nous; un désintéressement admirable; nulle petitesse en fait d'argent; nulle préoccupation d'arrière-boutique; nul génie de gagne-petit; point ou peu d'écritures, mais une vaste mémoire qui ne retient que les choses nécessaires; une manière simple de se présenter, d'écouter, de parler, qui ne refoule pas ces intelligences timides dont un peu d'aide et de faveur sait tirer des merveilles et qui fait accoucher les plus paresseuses; un homme et non pas l'apparence d'un homme; assez de figure pour que les yeux pénétrants y entrevoient son beau génie, pas assez pour que les crâniologues désirent de la mouler; du goût pour l'ouvrier, et cette sévère estime qui consiste à

[1] Écrit en 1835. La France n'en est plus là.

en tirer tout ce qu'il peut donner et à lui laisser l'honneur et le profit de ce qu'il imagine, mais point cette débonnaireté d'économiste théorique que l'ouvrier méprise après l'avoir adorée; une âme ardente d'ailleurs sous cette froide enveloppe d'Anglo-Liégeois et d'industriel : tel est le prince souverain du pays de Seraing.

Général, il sait choisir ses lieutenants. Il en a de toutes les nations : Anglais, Allemands, Belges, Prussiens, Espagnols. Il leur donne sa pensée en partant, et il leur laisse toute liberté pour l'exécution, ne pesant point sur eux, n'outrant pas la surveillance; en sorte qu'il peut s'en aller sans cesser d'être présent, et être présent sans avoir besoin d'être partout. Dans ses excursions industrielles par toute l'Europe, en même temps qu'il fonde les établissements, il trouve les hommes qui y conviennent, et il crée à la fois la matière et l'esprit, l'âme et le corps. On l'a vu, dans la même année, accourir du fond de la Prusse polonaise sur les rives du Guadalquivir, et, après avoir montré aux pauvres contrées du Nord des sources inconnues de richesse et de bien-être, venir éveiller le génie industriel sur cette terre du Midi, sur laquelle se couche fièrement l'Espagnol, comme s'il ne voulait ni prendre pour lui ni laisser prendre aux autres ses innombrables trésors.

Pendant que nous disputons sur des chartes et que nous usons nos âmes et nos corps dans ces stériles luttes de la lettre, sous lesquelles marchent sans bruit des faits immenses, John Cockerill court les grands chemins dans sa chaise de poste, creusant çà et là des fourneaux, élevant des cheminées, étendant de vastes tentes; puis, quand tout est fait, installant sa machine à vapeur qui l'a suivi par derrière, bien étonnée de venir par le roulage, et qui va mettre la vie dans cet amas de briques. Et le lendemain, les paysans entendent sortir de la fabrique un grand bruit régulier, comme la respiration de quelque monstre énorme, qui commence

pour ne pas finir; et John Cockerill remonte dans sa chaise, et les gouvernements signent son passe-port, comme s'il s'agissait d'un commis en vins, sans se douter que cet homme qui ne dit rien, qui n'écrit rien, est un révolutionnaire bien autrement dangereux pour leur vieux monde qu'un bel esprit qui aurait franchi leurs domaines les poches pleines de programmes et de manifestes.

Depuis que le monde moderne a des annales, j'ai toujours vu que les machines étaient les mères les plus fécondes des idées, et que le bois, le salpêtre, l'aimant, le plomb, le sable même, avaient fait plus de miracles que les livres. John Cockerill me paraît grand surtout par ce silence, par ce mépris pour les explications, par cette ardeur concentrée et muette, qui le font ressembler à sa machine. John Cockerill est l'homme-machine, et l'homme-machine est cet homme nouveau que nous voulons faire sortir de tous nos vieux scepticismes, de toutes nos vieilles passions, de notre casuisme politique, héritier stérile du casuisme religieux des derniers siècles.

§ III

LES HAUTS-FOURNEAUX.

L'établissement de Seraing appartenait pour moitié au roi Guillaume de Nassau et à John Cockerill. Le roi, qui se connaissait en hommes et en placements, avait pensé que ce serait un bon exemble et une bonne affaire d'encourager l'industriel. La révolution de 1830 ayant chassé du sol belge le premier des copropriétaires, John Cockerill lui a acheté sa part, et se trouve en ce moment seul maître de l'établissement.

C'est à bon droit qu'on appelle l'établissement de Seraing un établissement modèle. Toutes les applications du fer se font dans la même enceinte : depuis la mine jusqu'à l'atelier des pièces les plus compliquées, tout se trouve, comme on dit, sous la même clef. Le fer y entre à l'état de minerai et en sort sous la forme de machine.

A quelque cent pas des hauts-fourneaux, une houillère fournit le combustible. Des femmes brouettent des paniers pleins de minerai jusqu'au pied d'un plan incliné, en charpente, où sont cloués des rails en fer, espèce de montagne russe qui monte jusqu'à la gueule d'une immense cheminée. Un appareil en bois, posé sur quatre roues, reçoit les paniers au bas du plan incliné, et, au moyen de chaînes mues par une machine à vapeur, la voiture arrive au sommet de la montagne de bois, où deux hommes la déchargent et la versent dans la cheminée béante. Après quoi l'appareil redescend et trouve en bas une nouvelle charge, arrivée dans le temps qu'il a mis à monter. Tout cela vient à la minute, hommes et machines; il n'y a pas la moindre déperdition de la force motrice. C'est là le travail d'où s'engendrent tous les autres. Les machines en font le plus difficile et le plus pénible; elles épargnent à l'ouvrier la fatigue de monter sur son dos le minerai jusqu'à l'orifice du fourneau, et font avec un seul appareil la besogne de vingt hottiers. Ce sont vingt forces intelligentes qu'on applique ailleurs à des travaux plus doux et plus dignes d'un homme.

Ce qui doit sortir de ces paniers, ce sont de pacifiques machines qui, s'il plaît à Dieu, feront tomber l'industrie des hommes de guerre; ce sont d'épaisses tôles forgées pour les chaudières à vapeur, ou des cylindres coulés dans d'immenses moules pour recevoir le piston, ou des roues d'engrenage, ou d'énormes volants, roues-mères qui en mettent en mouvement mille autres, ou des balanciers auxquels sont suspendues les tiges des pistons, grands bras de quelque

dix mille livres pesant, qui semblent brasser la vapeur dans les cylindres, quand c'est en réalité la vapeur qui les soulève comme plume; ce sont mille autres applications du fer qu'il ne m'appartient pas d'énumérer, pour ne pas faire sourire les hommes spéciaux de ce qui manque à mon savoir.

Au reste, je ne parle de ces choses que pour faire passer dans l'esprit de ceux qui me liront l'impression morale de force, de grandeur, d'avenir que j'en ai rapportée. Ou je me trompe grossièrement, ou l'âge de fer sera le véritable âge d'or du monde, si l'âge d'or est celui où l'immense majorité des hommes auront abondamment le pain, le vin, le logement et l'habit, et où ils retrouveront, par l'extrême civilisation, le bien-être dont on fait honneur à l'innocence des époques primitives. Des machines qui économisent les forces et multiplient les produits, qui ménagent l'homme et le nourrissent mieux, qui donnent plus et qui demandent moins, doivent tôt ou tard diminuer le nombre de ceux qui ont trop et de ceux qui n'ont rien, pour augmenter le nombre de ceux qui auront assez. Si Dieu n'a pas décidé que l'homme s'appauvrirait de plus en plus par ses propres inventions; si, comme il arrive quelquefois pour la pièce la mieux forgée, il n'y a pas, dans ce monde de fer, quelque *paille* qui le fera craquer au milieu de sa marche triomphante, qui peut dire où s'arrêtera le progrès et tout ce que nos fils auront de moins que nous à pâtir?

Je visitai toutes les parties de l'établissement avec une curiosité que je ne me savais pas en dehors des choses de pure intelligence, et, faut-il le dire, avec une secrète honte pour la condition d'homme de lettres, si noble, mais si stérile, où, au rebours de ce que je voyais à Seraing, on met des années à faire l'ouvrage d'un jour. J'avais l'honneur d'être conduit par un des agents les plus distingués de John Cockerill, M. Memminger, jeune Allemand d'un grand mé-

rite, grave, laconique, comme son chef, mais s'exprimant avec une netteté parfaite, dans ce langage de la spécialité si exact, si clair, si pittoresque. Il eut la bonté de ne pas me supposer la science infuse, quoique je fusse de Paris et écrivain, et qu'il sût que j'avais bien pu, comme journaliste, régenter quelquefois les gouvernements et les assemblées; il me ramena aux éléments, il m'expliqua même les choses claires; il me rendit le service de me traiter en homme ne sachant rien, me marquant par là plus d'estime que s'il m'eût laissé dans mon ignorance pour ne pas paraître douter de mon savoir. Je lui dois une première initiation à bien des choses qui m'étaient inconnues; qu'il me permette de l'en remercier.

§ IV

L'ATELIER DES MACHINES.

Ce qui attire et captive le plus l'attention dans le magnifique établissement de Seraing, ce sont les ateliers où se confectionnent les machines. Il y en a trois principaux d'une étendue immense : l'atelier des chaudières, celui des locomotives, celui des machines à vapeur proprement dites.

Dans l'atelier des chaudières, il faut renoncer au plaisir et à l'utilité des explications sur le lieu même. C'est un bruit clair et perçant qui déchire l'oreille. Le marteau frappe incessamment sur ces vastes pièces creuses, en fer battu, dont les flancs gémissent et résonnent comme ceux du cheval de Troie. Il y en a de toutes les formes : les unes, horizontales, tout en largeur, s'étalent comme d'énormes pianos à queue, sur lesquels les cyclopes de Seraing jouent incessamment

du marteau; les autres sont tout en hauteur, avec une base et une sorte de long cou, comme des girafes; celles-ci sont carrées comme des coffres; celles-là s'arrondissent en demi-cercle. Ce n'est point affaire de caprice; tout cela est combiné sur des convenances d'emplacement : là où vous n'avez à donner à la chaudière qu'un espace irrégulier, anguleux, plein de recoins, elle se contourne, elle multiplie ses angles, elle s'allonge ou se rétrécit, pour s'emboîter dans la place que vous lui faites; elle s'y étend, comme le plâtre dans un moule, et en remplit tous les creux.

L'argile n'est pas plus souple sous la main du potier que ces épaisses lames de fer battu sous le marteau intelligent du forgeron de Seraing. Le contre-maître de cet atelier est, dit on, le plus habile qu'on connaisse dans son état. Je regardais cet homme rare, rare comme tout homme qui est le premier en quelque chose. C'est un Anglais, d'une belle figure intelligente et réjouie, un gros homme qui n'a pas l'air de se négliger aux heures des repas, vigoureux, pansu, et, quoique avec ce poids à remuer, vif, actif, tournant autour de sa pièce presque aussi vite que le regard, arrêtant ou précipitant les quatre ou cinq marteaux attachés à autant de bras, qui battent en cadence sur sa chaudière, et la pétrissent comme un cirier pétrit sa cire. Lui-même prend quelquefois le marteau pour donner le coup décisif, un de coups où la tête lance le bras qui décharge le marteau. Le plus souvent il se contente de diriger ses chaudronniers, les surveillant du regard, et s'il a quelque ordre verbal un peu long à donner, faisant cesser d'un geste les marteaux, comme un tambour-major le roulement de ses caisses. Les machines font les hommes. Si Watt et Fulton n'avaient pas découvert la force nouvelle qu'on nomme la vapeur, ce contre-maître de Seraing, qui forge des chaudières pour toute l'Europe, aurait peut-être passé sa vie à battre des chaudrons et des ustensiles de cuisine. Au lieu d'être le premier

contre-maître de Cockerill, il serait resté le premier ouvrier de quelque gros chaudronnier des faubourgs de Londres. Les grandes intelligences font monter à proportion toutes les intelligences autour d'elles.

J'ai vu là comment on perce les tôles battues et comment on les joint par ces clous à grosse tête qui bordent toutes les sutures de la chaudière, aussi pressés que les clous dorés des anciens fauteuils. Le percement se fait par un emporte-pièce en forme d'une presse à bras d'imprimerie. Deux ouvriers sont employés à ce travail; pendant que l'un desserre la vis à laquelle est fixée l'espèce de tarière qui perce la tôle, l'autre fait avancer la lame sous la vis, à l'endroit où doit se faire le trou; puis tous deux se suspendent à une courroie en cuir passée autour d'une roue qui donne l'impulsion à la vis, et, avec une secousse moelleuse, enfoncent la tarière, qui chasse immédiatement un petit rond de métal en forme d'une pièce de monnaie. Quand tous les trous sont percés et qu'il s'agit de coudre deux lames de tôle ainsi forées, on fait rougir au feu de forge les morceaux de fer qui doivent servir de clous; puis on les enfonce tout rouges dans les trous, et en même temps, de chaque côté, deux ouvriers, armés de marteaux, les rivent en les écrasant. Il n'y a pas de force connue qui puisse faire éclater ces clous.

Dans l'atelier des locomotives, les machines qui traîneront deux mille personnes sur les chemins de fer sont toutes prêtes à partir : vous diriez des vaisseaux qu'on va lancer à la mer. Il n'y a rien de plus beau à voir que ces vastes appareils si forts, si hardis, d'une si mâle élégance, montés sur huit roues basses qui ont la forme des roues antiques. En avant est le gouvernail, avec sa clef mystérieuse, que manie d'une main délicate l'homme muet, blême, huileux, goudronné, ordinairement à visage anglais, qui dirige la machine et qui en est l'âme. Derrière le gouvernail est la chaudière, puis la machine, où se foule et se refoule cette

fumée légère qui fait tourner des roues, puis l'espèce de bateau plat en bois armé de fer qui sert de réservoir pour l'eau. On ne s'approche pas sans un vague mouvement d'inquiétude de cette voiture à laquelle un peu de houille et d'eau donnera bientôt une impulsion irrésistible. Pour un pauvre homme de lettres qui vit dans sa tête, quel spectacle merveilleux que ces machines sorties aussi du cerveau d'autres hommes, que ces voitures bardées de fer qui vont sans chevaux, où toutes les parties sont si bien jointes que le fer semble y naître du bois et le bois du fer !

On nous disait les destinations des locomotives que nous voyions là; l'une devait partir pour la Belgique, l'autre pour l'Allemagne, une autre pour le Midi, une autre pour le Nord : il n'y en avait pas pour la France. Cela ne passe pas à la douane; les commis n'y verraient que du fer de contrebande. Si une telle machine roulait sur nos grands chemins, elle réveillerait désagréablement une poignée de propriétaires d'usines et de bois, phalange sacrée dont le sommeil vaut mieux que la civilisation; grands lamas de la routine et du privilége, pour qui le génie est un article de contrebande soumis à tarif et à saisie, dont il faut empêcher l'introduction en France pour la tranquillité des vieux procédés et la sécurité des gains faciles sur la sueur de l'ouvrier !

Ce qui m'a laissé le plus grand étonnement, c'est l'atelier des machines à vapeur avec ses vastes dépendances, où se font toutes les pièces de détail qui entrent dans la confection des machines. La tête tourne au milieu de ces mille roues, petites, grandes, moyennes, qui vont dans tous les sens et à tous les degrés de vitesse, qui se prennent et s'engrènent par les moyens les plus divers et en apparence les plus contradictoires : innombrables applications d'une force motrice d'où sortent toutes ces forces diverses; génération de machines nées d'une machine-mère que vous entendez gémir là-bas, dans sa loge solitaire, à l'un des bouts du vaste atelier.

Les machines sont là aussi multiples, aussi variées que les besoins auxquels on les applique. Il y en a une pour chaque pensée, ou plutôt c'est la même pensée qui a mille ministres. L'une scie, l'autre fend, l'autre coupe, l'autre rabote; il y en a pour dégrossir la pièce, pour lui donner la forme exacte, pour l'orner, pour la polir. Le ciseau, le tour, le rabot, l'emporte-pièce, la tenaille, le marteau, tous les instruments du menuisier, du tourneur, du forgeron, s'évertuent sur le fer comme sur le bois le plus tendre, mais sans menuisier, sans tourneur, sans forgeron. La main qui les meut est une machine, cette main toujours sûre, toujours ferme, délicate, légère, qui n'a pas d'inégalité, qui ne dépend pas d'une pensée capricieuse, qui ne se lasse pas, qui ne s'alourdit pas, qui ne vieillit pas!

De ces machines, l'une marche plus vite que l'œil ne peut la suivre; l'autre, qui n'a pas l'air de bouger, marche pourtant d'un pas insensible, mais sûr. Revenez demain, elle aura fait sa tâche, ou elle en commencera une nouvelle. Quelques-unes sont simplement fixées sur le plancher, comme un meuble transportable où l'on veut; d'autres habitent dans des fosses, où elles sont plongées à moitié pour qu'elles aient la hauteur nécessaire sans cesser d'être à portée de la main. De larges allées entre les diverses rangées de machines, et des séparations suffisantes entre chacune, permettent à l'ouvrier de circuler librement, et au besoin de se détendre les membres, sans courir le risque de s'engager dans les laminoirs.

Au-dessus de chaque appareil, dans toute la longueur des ateliers, flottent incessamment des courroies de cuir, conducteurs de la force motrice qui la prennent au volant de la machine-mère et la distribuent à toutes les autres : on dirait que toutes ces forces irrésistibles sont gouvernées par des rubans.

§ V

LA MACHINE A POLIR LES CYLINDRES.

Là j'ai vu l'application la plus hardie qui ait été faite jusqu'ici de la machine à polir l'intérieur des cylindres. On lui livre le cylindre brut nouvellement retiré du moule et présentant sur toute sa surface, intérieure et extérieure, ces aspérités, ce grain, qui font ressembler le fer coulé à un granit. Des roues font marcher, en tournant sur elles-mêmes, dans l'intérieur du cylindre, une forte broche en fer, espèce de moyeu où sont fixés, comme autant de rayons, quatre ou cinq branches de fer terminées par des ciseaux du plus fin acier. Ces ciseaux mordent les parois du cylindre et en enlèvent des copeaux circulaires d'une épaisseur déterminée à un cheveu près. Après chaque tour de la roue, la machine fait avancer, sans secousse, les ciseaux, de la largeur qu'on veut, et ainsi successivement, jusqu'à ce que le cylindre ait été mis à vif dans toute sa longueur, et qu'on le retire des mains de la machine, poli et égal comme l'acier de la plus belle épée.

Celui qu'on polissait au moment de notre visite est le plus grand qu'on cite dans le monde industriel. La machine à vapeur à laquelle il doit appartenir doit avoir la force de cinq cents chevaux. L'énorme récipient, auquel on destinait un piston de vingt pieds de hauteur, gisait immobile sur un double massif de pierre, comme le fameux tonneau d'Heidelberg sur son chantier, pendant que les ciseaux cheminaient intérieurement, lui rongeant les flancs, sans bruit,

sans mouvement visible, sans spectateurs et sans surveillant. Cette machine n'a besoin de personne, on lui donne sa tâche, elle la termine à heure fixe, comme un ouvrier à la pièce. Si on arrive après l'heure, on la trouve sortie du cylindre, et tournant à vide, en attendant une nouvelle tâche. Cette machine, c'est un ouvrier consommé qui se contente, pour tout salaire, de sa nourriture.

Les autres machines ont plus ou moins besoin de surveillance et d'aide. A côté de chacune se tient, debout, un ouvrier qui avance ou retire la pièce, écarte ou remet sous la roue principale la courroie conductrice qui la fait mouvoir. Plusieurs de ces ouvriers fument leur pipe, les bras croisés, tout en suivant des yeux la marche de la machine, précieux compagnon de travail qui prend pour lui le plus dur de la tâche, et leur laisse à eux, comme il convient, la part de la réflexion et de l'intelligence. Ils sont très-attentifs et ont l'œil très-exercé, la plupart des pièces qui se font ainsi exigeant une grande délicatesse et un grand fini d'exécution; la différence d'une ligne peut faire qu'elles atteignent ou qu'elles manquent leur but. Sans une extrême attention, la machine aurait bientôt mangé la pièce qu'elle ne doit que polir.

§ VI

INFLUENCE DES MACHINES SUR LA CONDITION DE L'OUVRIER.

La participation de l'homme au travail est donc à la fois et plus douce et plus digne; à la machine les grands efforts matériels, la force infatigable, le travail qui épuisait l'homme; à l'ouvrier la pensée, la responsabilité de l'im-

prévu, les cas difficiles. En quittant son travail, il a gardé des forces qu'il peut employer utilement chez lui à arranger sa case et à y faire les petits travaux qui demanderaient la main d'autrui et une partie de son salaire s'il rentrait harassé. Qu'est-ce qui d'ailleurs donne à l'ouvrier le goût des délassements honteux de l'ivrognerie, si ce n'est surtout l'accablement du travail manuel, et, comme ils disent dans leur langage pittoresque, le besoin de se donner des bras en buvant? Celui qui revient de l'atelier encore allègre et dispos échappe plus facilement aux tentations du cabaret. Il aime mieux sa maison, y revenant moins fatigué; il est meilleur père, meilleur mari; l'excès de travail étant impossible, l'excès de distraction l'est également, et en tout cas, il a moins d'excuses. L'ouvrier vit mieux, à moindre peine: grand bienfait qu'il doit à l'invention des machines.

Cependant l'ouvrier entretient une sourde rancune contre les machines. Chose étrange! ils se plaignent ou se laissent plaindre par leurs amis d'être les parias du travail, et pourtant ils en revendiquent avec jalousie toutes les fatigues, toutes les insalubrités, tous les périls, et ils ne croient pas que s'il a plu à Dieu que le fer fût animé et fait homme par le génie, ç'a été pour les soulager. La transition surtout les irrite, ce fait brutal, impitoyable, qui tombe tout à coup au milieu d'un atelier comme un ordre d'expulsion en masse, une machine qui enlève d'un coup le travail et le salaire de cent ouvriers. Il faut y songer, car voilà que les machines renouvellent toutes les industries et augmentent cette masse de travailleurs disponibles dont le loisir est si menaçant. Les grandes inventions, une fois dans le monde, ne reculent plus; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles viennent remplacer. C'est ainsi que l'imprimerie a balayé toutes les institutions du monde féodal; c'est ainsi que la vapeur balayera, s'il plaît à Dieu, toutes les prohibitions,

restrictions, priviléges et monopoles, qui entretiennent si peu de riches et qui font tant de pauvres. Seulement l'œuvre de déblaiement sera moins longue pour la vapeur que pour l'imprimerie, parce que celle-ci viendra en aide à celle-là; et quel abus pourrait tenir longtemps contre l'union des deux plus grandes forces du monde matériel et du monde moral?

Il y a dans l'établissement de Seraing des améliorations de détail qui sont dues au génie à la fois inventif, hardi et bienveillant de John Cockerill. Je ne veux point parler de la grandeur des ateliers, de la propreté, du bon air, mais de quelques adoucissements apportés au sort de l'ouvrier, qui n'étaient pas, comme ces trois grandes conditions, de première nécessité. Ce sont d'abord des vestiaires où ils suspendent leurs habits de ville quand ils viennent, et leurs habits de travail quand ils s'en vont. Chaque ouvrier a son portemanteau, avec un numéro particulier, et une pancarte où est écrit son nom : les habitudes du bureau sont transportées dans l'atelier. Mais ce que j'ai surtout aimé, c'est une vaste salle, au centre des ateliers, avec un poêle au milieu, propre et orné, comme sont les poêles à houille dans toute la Belgique, où l'on entretient une bouillotte en permanence, remplie d'un café léger et chaud. C'est dans cette salle qu'à certaines heures du jour, quand les travaux sont suspendus, ils se rassemblent et prennent le café, ouvriers et contre-maîtres, ceux-ci chargés d'une certaine présidence morale à laquelle ceux-là déférent volontiers. On cause sans bruit et sans querelles, le café n'y poussant pas, jusqu'au coup de cloche où chacun va reprendre sa tâche, le cœur et l'estomac réchauffés par une boisson qui n'enivre pas et qui ne lui coûte presque rien. Il n'est pas défendu, même dans le courant du travail, à l'ouvrier isolé qui en sentirait le besoin ou qui aurait quelques instants, d'aller en prendre une tasse pour se donner du cœur ou tout bonnement pour se faire plaisir.

Je ne rêve point une Bétique industrielle; tout cela n'est le souverain bien ni pour l'ouvrier ni pour personne. Je n'exagère pas l'influence morale de ces adoucissements; mais il y a là un progrès notable sur l'état ancien de l'ouvrier. Or tout en faisant la part de John Cockerill, en ce qui regarde ses établissements particuliers, il faut en rapporter l'honneur à l'invention des machines, qui, en faisant descendre au fond des ateliers les hautes pensées et les combinaisons supérieures, y ont amené aussi un peu de charité et de respect pour l'ouvrier, et qui, peut-être, en augmentant les profits du maître, lui ont rendu la générosité plus facile.

C'est seulement dans le travail des forgerons, des fondeurs et des ouvriers employés au coulage, que les inventions n'ont pu encore économiser les bras, ni les machines venir en aide aux hommes : ceux-ci sont restés chargés de tout le poids de l'ancien travail. Sous ce rapport, la condition des ouvriers de Seraing n'est pas beaucoup plus douce qu'ailleurs; mais à défaut et dans l'attente des inventions, John Cockerill a su entourer les plus chargés d'entre eux de soins et de précautions qui allégent en réalité le travail, quoique les procédés n'en aient pas notablement changé. Ainsi, les ateliers de forge et de coulage sont spacieux, aérés, pavés en fonte; les ouvriers ne s'y foulent pas : ils circulent librement; ils n'ont pas à se sauver devant les masses de fer rouge qu'on traîne du fourneau à l'enclume, ni à craindre les étincelles chassées de trop près par le marteau. Ils ont à faire la même dépense de forces; mais, entourés de plus d'aises, ils ont plus de forces. Quelqu'un, me montrant les forgerons de Seraing, me les donnait comme le type de l'ouvrier liégeois. La plupart sont des hommes de choix, vigoureux, ardents au travail, l'œil intelligent et fier, mettant du cœur à ce qu'on leur laisse faire librement. C'est le type wallon, si semblable au type français : intelligence et susceptibilité de gens qui

ne se louent pas, mais qui se donnent; race commode et dévouée pour qui les comprend et qui respecte leurs droits; race remuante et séditieuse pour qui les opprime. C'est une ressemblance de plus entre le pays de Liége et notre France.

S'il y avait un homme qui, en sortant de l'établissement de John Cockerill, après avoir vu ces immenses ateliers et leur population de fer et d'hommes, ce formidable compagnonnage des ouvriers et des machines, le minerai extrait du sol même de l'établissement y prendre toutes les formes, s'allonger en rails ou s'arrondir et s'étendre en vastes chaudières, s'organiser, s'animer, prendre des membres; s'il y avait un homme qui, après avoir entendu mugir les quatorze machines à vapeur qui donnent l'impulsion motrice à tous les travaux, à ces innombrables mains de fer et d'acier, ardentes à la tâche, fortes comme des mains de géants ou délicates et agiles comme des mains de femme; si, dis-je, il y avait un homme qui, après avoir vu resplendir dans le crépuscule toute la vallée de Seraing, s'imaginait qu'il s'agit là de quelque invention éphémère, cet homme-là serait ou quelque entrepreneur de messageries intéressé à décrier les locomotives, ou quelque ministre enchaîné à un système de prohibition par des intérêts routiniers, ou, pour le dire plus court, un homme privé de sens.

Pour moi qui n'étais empêché ni par des intérêts de commerce ou de routine, ni, s'il plaît à Dieu, par le manque de sens, j'ai emporté de Seraing la croyance qu'il s'agit là d'une puissance, nouvellement créée par le génie de l'homme, dont personne encore n'a pu calculer la portée. Au milieu de tous ces essais de restauration de la société par d'antiques éléments, religieux ou sociaux, qui se sont affaiblis ou qui ont péri, je me tourne du côté de l'aurore, et je regarde s'il ne s'élève pas à l'horizon quelque force nouvelle qui viendra rajeunir le monde, et si, dans une société où règneront la démocratie et l'industrie, il ne pourra pas y avoir, outre

plus d'aise et de liberté pour le grand nombre, une poésie, un art, pour les esprits et les âmes d'élite.

J'écrivais il y a deux ans, dans un ouvrage tout littéraire [1], cette phrase qu'un écrivain illustre, M. Villemain, me reprocha avec bienveillance : *A cette heure, toute poésie est sur la proue des bateaux à vapeur ou sur les rails des chemins de fer*. Ce n'était là qu'une parole d'instinct, qui m'était soufflée je ne sais d'où, et que j'avais sans doute entendue dans l'air. Aujourd'hui qu'un peu d'expérience acquise, non sans fatigue, me donne le droit de voir une sorte de prédiction dans ce que j'avais répété comme un écho des vœux et des tendances confuses de mon époque, — je le dis à regret pour mes deux volumes de critique, — s'il y a une phrase dans ce livre qui ait quelque valeur durable, c'est peut-être celle-là.

1835.

[1] *Études de mœurs et de critique sur les poëtes de la décadence latine.*

III

DESCENTE DANS UNE HOUILLÈRE

§ Ier. L'entrée de la houillère. — La machine motrice. — § II. La toilette du houilleur. — La descente. — Arrivée au fond du puits. — § III. Le maître-ouvrier Bonaparte. — Explosion dans une houillère. — § IV. Intérieur de la houillère. — Les petits chevaux. — § V. Le travail d'extraction. — § VI. Le retour. — Le directeur de la houillère. — Le toast à la houille.

§ I

L'ENTRÉE DE LA HOUILLÈRE. — LA MACHINE MOTRICE.

La houillère où je devais descendre est à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur où nos judicieux ancêtres auraient placé un château de plaisance, tant le paysage qu'on voit de ces hauteurs est riant et pittoresque. Les approches de la *Nouvelle-Espérance* sont tristes et sombres : ce sont des chemins tout noirs de houille, au milieu de plaines toutes minées. L'établissement est entouré d'une palissade. Dans la cour sont d'énormes quartiers de houille, symétriquement entassés : c'est à la fois la provision à vendre et la

montre. Plusieurs de ces morceaux ont trois pieds de long sur deux de large. Avec sept ou huit, si la douane l'eût permis, nous nous serions chauffés à souhait tout cet hiver.

Je n'eus rien de plus pressé que de me faire conduire à l'entrée du trou. Je voulais me donner une idée du voyage souterrain que j'allais faire et épicer mon plaisir par un peu de peur, tant l'homme craint de ne pas s'amuser assez. Ce trou est un grand carré long, divisé en trois compartiments qui se prolongent jusqu'au fond du puits; deux servent de passage aux paniers de houille; le troisième contient une immense pompe, qui plonge dans un réservoir où se versent toutes les eaux des infiltrations souterraines, et en aspire incessamment la masse, qui se renouvelle sans cesse. Ces eaux, enlevées à une hauteur de quatorze cents pieds, sont rejetées au dehors et reçues dans une sorte de canal qui les rend à la Meuse.

Un pont mouvant ouvre et ferme à volonté l'entrée du puits, qu'on appelle en français wallon le *bure*. Quand le panier est sorti du *bure* avec sa charge de houille, on fait rouler le pont sur le trou; le panier s'abaisse sur ce pont, qui est en pente légère, glisse sur les lames de fer dont il est revêtu, et vient, à quelques pas de là, s'offrir de lui-même aux déchargeurs, qui le remplacent à l'instant par un panier vide. La chaîne obéissante saisit ce nouveau panier, et l'enlève au-dessus du trou; le pont se retire de nouveau, et le panier descend. Ainsi pendant toute l'année, tout le jour et toute la nuit. Je voyais déjà mon chemin et mon véhicule.

Ces paniers, ou plutôt ces caisses, cerclées en fer, apportent, à chaque voyage, une charge de cinq à six mille livres. La chaîne qui les monte et les descend est mue par une machine à vapeur d'une force ordinaire. Je voulus, avant de descendre, voir cette machine et quelle main tenait le fil au-

quel j'allais être suspendu à quatorze cents pieds en l'air. Le procédé est très-simple. Le volant, que fait tourner la vapeur, imprime un mouvement circulaire, doux et moelleux, à deux tambours ou vastes cuves en bois, autour desquels se roule et se déroule la double chaîne qui monte les paniers pleins et qui les redescend vides. Cette chaîne va et vient sans cesse des tambours à une grosse poulie en fer fixée à trente pieds au-dessus du *bure*, au point milieu, afin que la chaîne et les paniers restent toujours à égale distance des quatre parois du puits.

Rien n'est plus propre à donner une idée de la profondeur de l'abîme où l'on va descendre que ce double tambour aux larges flancs, revêtu et comme doublé par les innombrables anneaux de cette chaîne. Et pour qui cherche cet assaisonnement d'un peu de peur, qui aiguise tant le plaisir, quoi de plus piquant que de mettre sa vie à la merci d'un de ces anneaux! Je sais bien que la chaîne est visitée tous les quinze jours, anneau par anneau; qu'elle est en fer de première qualité; qu'elle a fait, comme on dit, son effet; qu'il y a cent mille chances contre une qu'elle ne se rompra pas; mais cette chance peut tomber sur vous. Or, c'est du plaisir de plus que l'idée de ce cent millième de danger, que ce rapide calcul de probabilités que vous faites malgré vous en voyant la chaîne où votre vie va être suspendue pendant quelques minutes, entre deux abîmes!

La machine motrice est dans une partie écartée de l'établissement. C'est comme une sorte de sanctuaire, où ne pénètrent que l'homme qui la surveille et l'homme *aux cent yeux*, qui surveille tout, le maître. Il n'y a pas de chambre de petite maîtresse plus propre, mieux tenue, que la pièce où se meut ce grand être, de qui dépendent tant de fortunes et de vies. On me fit voir avec quelle facilité le mécanicien qui la gouverne l'arrêtait, la dirigeait, la faisait passer du mouvement de descente au mouvement d'ascension. Un

enfant pourrait, d'une seule main, frapper d'immobilité cette force irrésistible. En quelques secondes, le machiniste fit monter et descendre la chaîne, marcher et s'arrêter la machine. Au moindre mouvement de main, celle-ci gémit un moment; elle semble se troubler, chanceler sur elle-même, et tout à coup l'immobilité de la matière inerte succède à la vie de la matière organisée.

Ce mécanicien est l'âme de la machine. Selon les besoins du service, il l'arrête ou la précipite. Un coup de sonnette donné du fond du gouffre, au moyen d'une chaîne fixée à un levier, l'avertit de ce qu'il doit faire; il transmet l'avis à la machine, qui l'exécute avec une docilité et une précision admirables. Je regardais ce mécanicien avec un intérêt tout particulier. C'est un homme triste, sérieux, que l'habitude de vivre dans cette vapeur a rendu livide. Je lui parlais avec affection et respect, comme si j'avais senti le besoin, avant de tenter mon voyage souterrain, de m'assurer la protection du génie du lieu.

Dans une autre partie de l'établissement, une seconde machine fait mouvoir la grande pompe à épuisement. Cette pompe aspire les eaux du fond des souterrains, et les porte d'abord dans un premier réservoir; de là, par une seconde aspiration, elle les reprend et les enlève à quelques cents pieds plus haut, et ainsi jusqu'au sol. La masse d'eau qu'elle épuise par jour équivaut à neuf mille tonnes.

Ce qu'on craint, ce ne sont pas ces masses d'eaux produites par l'infiltration, ce sont les courants. Si le dernier bloc de houille qu'on détache était la digue de quelque torrent emprisonné, si la voûte venait à se rompre et à donner passage à quelque masse d'eau suspendue là pendant plusieurs siècles, il n'y aurait pas de remède : en quelques secondes, toutes les galeries seraient remplies; hommes et biens, tant de vies utiles à d'autres, tant de millions dépensés en travaux de superficie ou de forage, en bâtiments,

en machines, en cheminées, en puits, tout périrait: il y en a eu des exemples.

Il y a aussi des exemples d'efforts gigantesques tentés pour sauver un établissement inondé. C'était la lutte de l'homme et de tout son génie contre l'eau. J'ai vu une machine à épuisement représentant trois cents chevaux. A un lac tout entier, qui avait crevé dans l'intérieur d'une houillère, on avait opposé cette force, qui ne s'épuise pas. L'eau eut le dessous dans la lutte. Le lac fut tiré, tonne par tonne, des profondeurs de la houillère, et versé tout entier dans la Meuse. J'ai vu la machine, dans l'établissement sauvé, fonctionnant paisiblement, avec un vingt-neuvième seulement de ses forces, dans une sorte d'inaction relative, et comme pour s'entretenir. C'est assez, pour épuiser les infiltrations régulières, d'une aspiration de la pompe toutes les vingt secondes. Les forces restantes sont en réserve pour les cas extrêmes, toujours ruineux, même quand on s'en tire.

§ II

LA TOILETTE DU HOUILLEUR. — LA DESCENTE. ARRIVÉE AU FOND DU PUITS.

Après cette première visite extérieure, le moment vint de descendre dans le trou. Nous fîmes notre toilette de houilleurs. Nous ôtâmes tous nos vêtements, et nous prîmes le costume du lieu : pantalon et veste de sarrau bleu, serrés par une ceinture en cuir, un chapeau à larges bords, lourd et dur, pour recevoir impunément la pluie et les débris. Au lieu de la torche d'Énée et d'Ulysse descendant aux enfers, on me donna deux petites chandelles allumées, plantées

dans une masse de terre glaise. Tantôt on tient ces chandelles à la main, tantôt, au moyen de la terre glaise, on les fixe sur son chapeau. Ainsi affublés, nous bûmes quelques verres de vin de Bordeaux ; c'est le préalable de toute affaire en Belgique, petite ou grande. Je mis dans ma poche du papier et un crayon, pour prendre des notes au besoin, ou, disions-nous en plaisantant, pour bâcler un petit bout de testament, si nous étions surpris par un courant ou par un coup de feu. Un coup de feu, c'est quand le gaz s'allume, éclate comme la foudre et fait tomber la voûte sur les travailleurs ; accident assez commun, même depuis la lampe Davy. Ils appellent ce feu le *feu grisou.*

Je ne fus pas peu flatté en me regardant dans le miroir. J'avais l'air d'un homme utile : c'était un progrès sur mon air habituel d'homme de lettres. Une promenade sur le rivage de Baie, aux cascatelles de Tivoli, à Caprée, ne m'eût pas trouvé plus empressé ni plus ardent que cette descente aux enfers des temps modernes ; mes hôtes m'en félicitaient. On ne croyait pas, dans le pays de Liége, qu'il y eût un *auteur* de Paris qui daignât voir quelque chose par ses yeux et qui risquât de se mouiller le dos et les pieds pour ne pas écrire des impertinences sur des ouï-dire. Je sautai dans le panier et me barbouillai les mains de houille détrempée, pour me mettre dans la couleur locale. En allant voir les travailleurs au fond de leurs catacombes, je ne voulais pas, par des mollesses de mauvais goût et par une curiosité qui eût craint de se salir, soit leur donner une pauvre idée de ma personne, soit leur faire faire une comparaison douloureuse entre les rigueurs de leur vie et les aises apparentes de la mienne.

Quand le panier fut plein, un coup de sonnette avertit le mécanicien de lâcher la machine. Nous commençâmes à descendre. Nos chandelles éclairaient de leur pâle lumière ce trou noir, suintant, humide, dont les parois sont tantôt

de roc taillé à vif, tantôt de lave mêlée de terre, tantôt de couches de houille. On commence par exploiter la concession à sa plus grande profondeur; les couches supérieures sont réservées pour la fin de l'exploitation, quand cette fin arrive. Dans le cas d'une inondation ou d'une destruction des travaux par le feu, on évacuerait les galeries inondées et on remonterait dans les galeries supérieures : cela sauverait une partie de l'établissement. J'avais avec moi deux des actionnaires de l'exploitation, lesquels me montraient, avec un plaisir d'actionnaires touchant des dividendes, toutes ces richesses laissées en chemin qu'on retrouverait quelque jour à volonté, quand les couches inférieures seraient épuisées. Je voyais en effet briller, à travers le suintement des eaux, le noir argenté de la houille.

La descente est douce et d'une rapidité égale. On met environ dix minutes à descendre comme à monter. Arrivés à une profondeur d'environ deux cents pieds, on me fit remarquer un travail immense dont la solidité est la garantie de l'établissement. Par son usage, on comprendra son importance et sa grandeur. A cette profondeur, on avait rencontré, en creusant le puits, des eaux courantes qui jaillissaient de chaque éboulement et inondaient les travaux. Il s'agissait de détourner ces eaux et de les faire changer de route. On éleva donc une digue en bois, haute de cent cinquante pieds, revêtue de fortes lames de fer; cette digue, formée de poutres qui se superposent l'une sur l'autre, embrasse les trois trous. Les eaux amoncelées viennent gronder incessamment contre elle; mais, ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni pénétrer le lit de roc, elles montent, arrivent au sommet de l'ouvrage, et là elles trouvent où se dégorger. Elles vont se verser à une demi-lieue de là, dans la Meuse. J'admirais ce travail énorme. Les travaux antiques étonnent moins quand on a vu ceux de l'industrie moderne.

Tout en descendant, nous entendions à côté de nous, dans

le trou d'épuisement, dont nous séparait une grossière cloison en planches, le lugubre murmure d'aspiration que fait la pompe et le fracas de l'eau qui monte dans les canaux et se déverse dans les réservoirs. On croirait que c'est un courant d'eau qui s'est fait jour et qui se rue dans le puits.

Aux trois quarts du chemin, je passai la tête hors du panier, et je regardai en bas : une lumière faible brillait et un murmure de voix montait jusqu'à nous. Peu à peu, la lumière augmenta et le bruit avec elle. Nous approchions du fond. Je regardais avec une curiosité qui redoublait. C'étaient d'abord des chandelles qui cheminaient, puis, à mesure que nous approchions, des hommes tout noirs qui nous regardaient venir. Le panier se posa doucement sur des débris de houille, et nous fûmes reçus en sortant par quatre ou cinq ouvriers, tout noirs, les mains et le visage charbonnés, les guenilles mouillées et détrempées d'eau noirâtre, avec des yeux brillants. Comme ils parlaient dans leur patois wallon, on pouvait les prendre pour les portiers de cet enfer. C'étaient les chargeurs. Trois sortes d'ouvriers sont employés à l'exploitation intérieure : les uns extrayent la houille, d'autres la charrient du lieu de l'extraction à l'entrée du trou, à travers les longues galeries souterraines ; les troisièmes les chargent dans les paniers et les renvoient au jour.

§ III

LE MAÎTRE OUVRIER BONAPARTE. — EXPLOSION DANS UNE HOUILLÈRE.

Nous avions pour guide le maître ouvrier, celui qui conduit les hommes et qui dirige les travaux. Cet homme fait

ce métier depuis tantôt quarante ans. Il a commencé par extraire la houille ; puis, par son intelligence, son activité, son dévouement, il est devenu chef et conducteur des travaux. C'est un homme gros et court, avec une figure épaisse, mais forte, ouverte, intelligente ; les traits et le teint bilieux de Napoléon à cinquante ans, grossi et épaissi par l'âge et par l'ennui de Sainte-Hélène. Ce n'est pas un portrait de fantaisie que je fais là. Notre maître-ouvrier ressemble si bien à Napoléon, que le directeur de la houillère lui a donné le sobriquet de Bonaparte. De génie, il a tout celui qu'il faut ici. Vigilant, actif, ami de l'ouvrier, il est doué de ce sens prompt et sûr qui étonne ceux qui, toute leur vie, ont glissé sur toutes choses. Il est un grand homme dans son trou, un Napoléon pour les deux cents soldats de la petite armée souterraine qu'il défend sans cesse contre toutes les chances de dangers résultant des cas imprévus et de leurs propres imprudences. Les plus grands dangers viennent souvent de là.

Il a fait une grande action, qui lui a valu la croix de fer. Une explosion avait éclaté dans une houillère où il était maître ouvrier. Plusieurs des travailleurs avaient péri, les uns asphyxiés par la détonation, les autres écrasés sous les ruines de la voûte. Les survivants étaient restés enfermés dans les décombres. Bonaparte, — je lui laisse son nom de guerre, — était hors du puits quand ce malheur arriva ; il ne voulut pas qu'il fût dit qu'un de ses ouvriers avait péri faute d'avoir été secouru. On descendit dans la galerie abîmée. Nul secours n'était possible de ce côté. Dans le temps qu'on eût mis à la déblayer, ceux qu'on supposait n'avoir pas péri asphyxiés ou écrasés seraient morts de faim ; que faire?

Il y a dans les houillères un procédé curieux pour se conduire sous terre et savoir où l'on va et où l'on est. Au moyen de la boussole, on trace des plans si exacts des tra-

vaux, on en dresse des cartes si précises, qu'on peut fixer, à un mètre près, sur le sol extérieur, à quel endroit précis sont les travailleurs à quelque mille pieds au-dessous. Sans cette précaution, outre que les propriétaires d'un établissement dépasseraient la limite de la concession qui leur est faite, les pionniers des deux exploitations voisines pourraient en venir à se heurter dans les mêmes couches de houille. Ces plans, dressés en manière de cadastre, sont très-jolis à l'œil ; les galeries y sont figurées par des lignes pures : cela donne envie d'y descendre.

Justement l'établissement abîmé touchait, par ses travaux les plus avancés, à une houillère voisine. On consulte les deux plans ; on voit que l'une des galeries exploitées dans cette houillère n'est éloignée que de quelques mètres de la galerie écroulée. Bonaparte et ses hommes y descendent. On se met à l'ouvrage avec cette activité généreuse qu'ont les ouvriers, d'ordinaire plus ardents et plus intrépides pour sauver leurs compagnons que pour donner du bien-être à leurs femmes et à leurs enfants. Notre homme, de maître ouvrier, se fait pionnier ; il dirige et il exécute. On se fait jour par le pic et la mine, on arrache les débris à la main.

Tout à coup les malheureux de la galerie entendent un bruit sourd. Après un jour d'un travail opiniâtre, ils s'étaient couchés, sans nourriture, sans lumière, sur leurs outils devenus inutiles. Ils attendaient la mort, l'effroyable mort dans la nuit, par la faim. Ils se relèvent, ils se traînent du côté du bruit, ils appellent avec des cris. Les travailleurs redoublent d'efforts. Un dernier bloc de rocher se détache : ils voient la lumière : c'est celle d'une chandelle ; mais c'est le soleil de ces souterrains. On les tire un à un, on les ranime, on leur donne de la nourriture, on les sauve. Figurez-vous pendant ce temps-là les femmes et les enfants assemblés sur les bords du puits supérieur, toutes ces têtes stupides d'angoisse et de terreur, penchées sur le bord de

l'abime; et la chaîne qui monte, monte doucement, comme si elle apportait son poids ordinaire dans un panier de houille, et non des vies arrachées à la terre et d'où dépendent d'autres vies. Telle qui s'est pleurée veuve va se retrouver épouse; telle qui n'avait pas perdu l'espérance ne reverra plus celui qu'elle attendait. Qu'on se figure les joies dont il faut défendre les malheureux qui en sont l'objet, les scènes de désespoir, les enfants en bas âge ne sachant pas pourquoi il y en a parmi eux qui sont orphelins et d'autres qui ne le sont pas, et, au milieu de toute cette foule qui rit et qui pleure, le visage serein de celui qui a sauvé les survivants.

Avec quel sentiment de respect et d'admiration j'ai serré la main de cet homme simple, qui souriait pendant qu'on me faisait ce récit! Quel avantage me paraissait avoir alors sur mes deux amis qui l'emploient, sur moi, rêveur, qui passe ma vie à chercher quelque chose d'utile à dire, cet homme héroïque, cet homme qui agit pendant que nous spéculons, cet homme qui rend la vie à ses semblables au péril de la sienne! Quelle supériorité de l'action sur la pensée pure, du dévouement sur la spéculation!

§ IV

INTÉRIEUR DE LA HOUILLÈRE. — LES PETITS CHEVAUX.

C'est avec cet homme si intéressant, pourquoi ne le dirais-je pas? si rassurant, que nous entrâmes dans les galeries de la houillère, long cloaque où il faut marcher courbé,

les pieds dans la boue, où nulle vengeance humaine n'oserait précipiter ses victimes et où des hommes libres sont obligés de gagner leur vie. Des piliers en bois, placés de chaque côté, soutiennent la voûte, le plus souvent de roc vif, de temps en temps de lave, d'où dégoutte une pluie tiède qui entretient une boue éternelle. Deux ornières reçoivent tout ce qui a assez de pente pour couler. Sur les rebords, à droite et à gauche, sont des rails en fer pour les chariots qui reviennent, pleins de houille, du fond des galeries, ou qui y retournent à vide. Ces chariots sont traînés par de petits chevaux que conduit un enfant, pauvres êtres qui ne voient le jour que cinq ou six fois par an. Nous entendons derrière nous comme un bruit de tonnerre sous ces voûtes sonores : c'est un chariot qui vient. On se range contre les parois de la galerie ; alors passent le petit cheval et son guide, dans le crépuscule des chandelles ; l'enfant dit à la bête des mots d'encouragement, sourit aux étrangers en laissant voir ses dents blanches, ou siffle, car cette nuit épouvantable ne va pas jusqu'au cœur de l'enfant. Elle n'y met pas de tristesse précoce, mais elle marque son jeune front d'une pâleur de sépulcre. Le chariot s'éloigne, et le bruit cesse.

Je portais de temps en temps ma chandelle à la voûte, pour découvrir quelque curiosité antédiluvienne. Mais les trouvailles de ce genre sont rares. On voit quelquefois, m'a-t-on dit, des empreintes de feuilles d'arbre ou de coquillage sur la face lisse du rocher. Je n'ai rien trouvé en ce genre. Ce qui est fort commun, c'est une neige blanche et brillante qui revêt certaines parties de la voûte, et dont l'extrême délicatesse charme la vue, au milieu de cette boue et de ce noir sans nuances dont on est enveloppé. Qui donc a dit que la couleur n'existe pas par elle-même, qu'elle est tout entière dans la lumière qui frappe l'objet coloré? Était-ce donc la petite chandelle fumeuse et livide, dont le suif dégouttait

sur ma main, qui donnait à ces mystérieux produits de l'humidité leur blancheur si éclatante et si pure? Ailleurs, on trouve de petites araignées qui rampent à la voûte, sur la pierre moite, et qui se nourrissent apparemment de cette moiteur. L'homme ne peut descendre si bas qu'il n'y trouve des êtres vivants, soit qu'ils naissent pour lui ou de lui, soit qu'il les ait apportés des régions supérieures, et qu'ils y vivent de la chaleur qui émane de lui.

L'air intérieur, qui entre ici par le puits principal, en sort par un autre puits creusé à quelque distance, après avoir été respiré par tous les êtres plongés dans cet abîme, bêtes et gens. Cet air arrive sans lumière, sans soleil et sans parfum, et sort empesté, azote impur, mortel pour l'oiseau qui viendrait se poser sur le bord de la cheminée d'où il s'échappe en fumée invisible. On le mesure ici, et on le distribue comme le pain à l'équipage d'un vaisseau perdu sur des mers inconnues. L'appareil est très-simple : ce sont de doubles portes, lourdes et bien fermantes, qui barrent les galeries latérales, embranchements de la principale galerie, où descend, par le puits, toute la masse d'air qui sert à alimenter les travaux. Quand ces portes s'ouvrent, soit pour l'aller, soit pour le retour des chariots, une certaine portion d'air entre à la suite et va ranimer l'ouvrier qui travaille au fond des galeries sans issue. Quelques minutes seulement suffisent pour absorber cet air. L'ouvrier étoufferait si la porte ne s'ouvrait régulièrement pour remplacer l'air corrompu par de l'air respirable. J'ai bien senti cela en entrant dans les galeries : mon pouls battait plus vite; ma tête s'échauffait; nous étions six, en ce moment, pour consommer la part de deux ou trois. On me fit voir comment un homme qui se serait égaré dans ce labyrinthe de galeries retrouverait son chemin : il n'aurait qu'à s'arrêter et à porter sa chandelle en avant; du côté où la flamme s'in-

clinerait serait le fond sans issue du labyrinthe; du côté opposé serait la sortie.

Arrivés au milieu de la galerie principale, nous fûmes enveloppés tout à coup d'une chaude et forte vapeur d'écurie. Nous approchions en effet de l'écurie des chevaux employés à l'exploitation. Ils sont au nombre de six, travaillant le même nombre d'heures que les hommes, six heures, et se reposant six heures. Pendant que trois d'entre eux traînent les chariots, les trois autres viennent se coucher jusqu'à ce que l'heure arrive où ils doivent rendre leur litière chaude à leurs compagnons de travail. L'écurie est propre et bien tenue; les murs sont en planches, le plafond est soutenu par des poutres. Ces petits chevaux sont gras, luisants, bien nourris, comme des gens dont la condition est parfaite, et qui ne se souviennent ni de mieux ni d'autre chose;

. . . . Quorum fortuna peracta est
Jam sua. . . . .

On en a grand soin. Les ouvriers les aiment; ils leur parlent avec une singulière douceur; ils les caressent, ils les flattent; ils renouvellent soigneusement leur litière. Il semble qu'ils les croient plus privés qu'eux-mêmes de ne pas voir le jour.

J'ai dit qu'on les montait quelquefois hors du puits. Quand ils sont dans le pré, c'est un plaisir de les voir s'agiter de tous leurs membres, hennir, humer l'air et manger l'herbe qui a reçu les rosées de la nuit. On les fête, on les embrasse; on leur parle; on croit qu'ils répondent. La fête dure un jour. Après qu'ils se sont *rués* comme dit la Fontaine de son âne, dans l'*herbe menue* du verger voisin, on les ramène au trou, et ils se laissent descendre dans le panier, perdant la mémoire du jour en même temps qu'ils retrouvent celle de la

nuit. L'homme seul a les deux mémoires à la fois, toujours ensemble, et toutes deux s'acharnant à sa pensée comme à une proie. Le passé et l'avenir de l'animal ne sont pas plus longs que son ombre.

J'aimais beaucoup ces petits chevaux, et je les caressais moi-même, mais avec une voix moins douce et moins cordiale que celle de ces hommes rudes dont ils partagent les travaux et les ténèbres. Toutefois, les voyant si bien logés, si bien soignés, si bien pansés, je regrettais qu'il n'y eût pas auprès de l'écurie, et sous la douce chaleur de la crèche, quelque cabane en manière d'infirmerie pour l'ouvrier auquel le cœur manquerait, au milieu de son travail, ou qui aurait été blessé par la chute d'une pierre, ou arrêté par un autre accident. Si l'industrie doit devenir la reine du monde moderne, il faut qu'elle songe à pourvoir au bien-être de ses plus humbles agents.

§ V

LE TRAVAIL D'EXTRACTION.

Il me restait à voir les ouvriers occupés au travail de l'extraction. C'est là la fin d'une excursion de ce genre, et c'en est le moment le plus triste. Nous nous dirigeâmes vers une de ces galeries d'embranchement, où s'introduit, par des portes avares, un peu de cet air que nous avions eu là-haut en si grande abondance. Jusque-là nous n'avions été éclairés que par nos petites chandelles aux chandeliers de terre glaise ; mais avant d'entrer dans la galerie des travailleurs, notre maître ouvrier nous les fit quitter pour des lampes Davy. — Ce n'est pas qu'il y ait danger, nous dit-il ; la houillère n'est

pas grasse et renferme peu de gaz ; mais trop de précaution ne nuit jamais.

Un ouvrier qui nous suivait, et que je n'avais pas vu, espèce de fantôme qui venait derrière notre ombre, nous prit silencieusement nos chandelles des mains, et nous donna des lampes Davy. On ouvrit la porte, qui se referma lourdement, après avoir laissé entrer ce qu'il nous fallait d'air pour respirer cinq minutes.

Nous nous enfonçâmes dans la nouvelle galerie. Une forte odeur de gaz et une grande chaleur nous prirent à la gorge. Quoique plein de foi dans la lampe Davy, je n'étais pas sans un certain trouble en pensant que ce que nous sentions est ce qui donne la mort et fait éclater la terre à ces profondeurs immenses sans que sa surface en soit avertie. Là où le gaz abonde, il vient petiller contre le réseau bleu de la petite lampe, et fait entendre comme un claquement d'étincelles électriques ; c'est là tout. Cette force destructive expire contre ce petit treillage ; la flamme s'agite dans sa prison, ou, si la masse de gaz est trop forte, elle s'éteint. Si, par quelque accident, la lumière venait à sortir du treillis, tout cet air méphitique s'enflammerait et bouleverserait tout, hommes et travaux.

On a pourtant entendu parler d'explosions dans des houillères où l'on ne travaillait qu'avec des lampes Davy. C'est que l'illustre savant n'a pas pourvu à l'imprudence des hommes, le premier des dangers et le plus difficile à prévenir. Les malheureux avaient soulevé le petit grillage pour allumer leur pipe à la lampe ; de là d'épouvantables malheurs. Ils le savent, ils ont vu mourir leurs frères et leurs amis par imprudence; n'importe, l'ouvrier s'y risque pour le misérable plaisir d'un moment. Dans certaines exploitations, il a fallu cadenasser les lampes. Ils en murmurent comme d'une tyrannie, parce qu'ils sont fatalistes la plupart, et pensent, ceux-ci que le hasard, ceux-là que saint Léonard disposent

de leur vie, et ils ont plus de foi à leur étoile ou à leur saint qu'à la lampe de Davy.

Leur travail a l'air d'un supplice. C'est un tourment que Dante a oublié dans son *Enfer*. Ils sont couchés sur le côté, tout de leur long; d'une main ils tiennent la lampe, dont la faible lueur n'éclaire pas à un pied autour d'elle; — on ne voit qu'une tête et un bras, remuant et s'agitant dans l'ombre, comme ferait un être enterré tout vif et sortant de son sépulcre; — de l'autre, ils enfoncent sous la houille, entre les blocs et le lit du rocher, une espèce de lame de fer de quelques lignes d'épaisseur, avec laquelle ils enlèvent une couche de poussière noire, espèce de ciment friable, qui lie la pierre au charbon. Quand, après de longs efforts, ils ont séparé le bloc de houille de sa base, ils le dégagent par le haut, et, au moyen de coins, ils l'isolent de son appui supérieur, l'ébranlent, et le font tomber; puis ils le tirent à eux, le poussent à quelques pas pour déblayer la place et recommencent l'extraction.

Ainsi pendant six heures. Nul moyen de frauder le maître; ils sont payés, comme on dit, au mètre. On marque l'endroit où ils ont commencé, et on mesure, à la fin des six heures, le trou qu'ils ont fait : le prix est fixé là-dessus; tant de mètres, tant d'argent. Celui qui se serait endormi de fatigue, celui-là aurait mangé : qui dort dîne. Mais les enfants qui sont au dehors! mais la femme! Ah! qui peut regarder dans les misères de l'ouvrier sans craindre de blasphémer contre l'inévitable loi qui veut qu'il y ait des ouvriers et des maîtres?

Nous étions arrivés au bout des travaux. Depuis quelques jours, on avait entamé une veine nouvelle à côté de l'ancienne, et des ouvriers exploitaient les deux veines. Quatre ou cinq hommes rampaient dans les deux crevasses, les uns dégageant les blocs, les autres les roulant, tous ruisselant d'une sueur noire. Où donc est la vérité des paroles du

poëte : « Il a donné à l'homme un visage élevé vers le ciel ? »

Les couches de houille ont généralement trois pieds de hauteur. C'est dans cet espace que ces malheureux font leur tâche : tout ce qu'ils peuvent, c'est de se lever sur leur séant, après chaque bloc arraché du sol. Quand cette informe ébauche d'une galerie a atteint une certaine longueur, à l'aide de hoyaux, de pioches, et souvent de poudre à canon, on arrache le rocher sur lequel posaient les blocs, et on creuse le sol à une profondeur de deux pieds, pour que la galerie ait au moins cinq pieds de haut ; c'est la grandeur des chevaux qui servent à voiturer la houille. Tout homme qui a plus de cinq pieds ne peut marcher que courbé. Ce travail de déblaiement fait, on étaye la voûte, et on applique les rails pour les chariots.

Je suffoquais, moitié d'émotion, moitié de chaleur. Nous sortîmes de la galerie, et je me mis à plaindre ces pauvres gens, et, comme il arrive, à les trouver plus malheureux qu'ils ne sont. Le maître ouvrier me calma.

— Ils aiment mieux ce travail, me dit-il, que les douze heures de travail du paysan dans son champ. Sitôt leur tâche terminée, leurs six heures remplies, ils en vont boire le prix au cabaret. Beaucoup travaillent trois jours de suite comme des forçats à la chaîne ; puis, leur paye reçue, ils ne reparaissent pas le reste de la semaine. S'ils savaient que vous les plaignez, ils riraient de vous. Un de nos ouvriers avait perdu successivement, de mort violente, son grand-père, son père, par des accidents survenus dans la houillère où il travaillait :

— Comment, lui demanda un Anglais, pouvez-vous continuer une profession si meurtrière, là où votre aïeul et votre père ont été tués ?

— Où donc est mort monsieur votre grand-père ? demanda froidement l'ouvrier ?

— Dans son lit.

— Et monsieur votre père?

— Dans son lit.

— Eh! comment osez-vous tous les jours vous mettre au lit?

— Voilà nos ouvriers. Indifférents, insouciants, risquant leur vie pour allumer leur pipe, vivant dans le danger, entre l'inondation et les coups de feu, avec moins de souci de leur vie que vous au milieu de toutes les sécurités humaines, entre un rhume de cerveau et une entorse.

Voir l'ouvrier de trop loin donne des illusions, le voir de trop près donne des désenchantements, deux choses peu propres à inspirer les bons jugements. La vraie philosophie est au milieu : c'est celle qui ne s'exagère ni le bien ni le mal, et qui songe à pourvoir au sort de l'ouvrier bien plus pour ce qu'on lui doit que pour ce qu'il mérite.

§ VI

LE RETOUR. — LE DIRECTEUR DE LA HOUILLÈRE. — LE TOAST A LA HOUILLE.

Après deux heures passées dans la houillère, rassasié, fatigué, la tête pleine, le cœur ému, je parlai de remonter. On me proposa les échelles. Des échelles pendant quatorze cents pieds! c'est à savoir, en tenant compte de l'inclinaison, environ deux mille cinq cents pieds à monter. Il y avait de quoi hésiter. « Vous en essayerez, me dit-on; si les jambes vous manquent, nous regagnerons le panier, qui nous prendra en montant. » Nous nous mîmes donc à grimper. Les échelles sont disposées sur un plan doux, dans le trou de la pompe à épuisement, dont nous touchions en montant les

vastes tuyaux tout ruisselants d'eau. Les ouvriers préfèrent le panier aux échelles ; c'est une voie moins sûre, mais plus courte et sans fatigue. Et d'ailleurs, le temps qu'ils mettraient à se transporter par les échelles ne leur étant pas compté, ils ne veulent passer dans les houillères que des moments qui rapportent.

Ces échelles tout en fer sont solidement fixées sur des poutres ou des saillies de roc. Nous commençâmes l'ascension avec beaucoup de cœur. C'était une curiosité nouvelle qui me donnait de nouvelles forces. Toutefois l'expédition n'avait rien de bien attrayant. Dans le panier, nous étions abrités sous une sorte de parapluie en tôle fixé à la chaîne au-dessus de nos têtes. Aux échelles, nous recevions sur nous de grosses gouttes d'eau lourdes et froides, dont quelques-unes éteignaient nos chandelles. Le contre-maître sentit qu'il ne fallait pas tant exiger de moi. Il m'épargna environ deux mille pieds d'échelle, et, par une galerie de communication, il nous mena sur le bord du trou au panier, à l'entrée d'une galerie réservée pour une exploitation future. Nous nous y assîmes, attendant que notre véhicule fût monté jusqu'à nous.

Il faudrait le pinceau de Granet pour peindre ce *tableau d'intérieur :* — Quatre hommes, assis sur des quartiers de roc, à l'entrée d'une caverne, les mains noires et ensuifées, la tête cachée jusqu'aux yeux sous de lourds chapeaux à fond rond et à larges bords, avec une chandelle plantée dans une masse de terre glaise pour plumet, et, à quelques pas d'eux, une espèce de muet, penché sur le trou immense, épiant l'arrivée du panier, et regardant dans la nuit, ou poussant quelques cris inarticulés à des gens qui lui répondaient d'en bas ; devant nous, au milieu de ce vaste puits carré, humide, noir, la chaîne qui monte en silence, réfléchissant sur ses larges anneaux les pâles lueurs de nos chandelles, comme un grand serpent antédiluvien sortant de son

ancien monde pour aller épouvanter le nouveau, et déroulant ses écailles luisantes aux lointains reflets d'un feu souterrain : — c'était là le côté de poésie, de poésie dantesque, comme on dit aujourd'hui. Mais quelle admirable chose que la réalité ! Cette chaîne montée par une immense main de fer, à douze cents pieds au-dessus de nos têtes, aussi douce, aussi molle que la main d'une mère soulevant son enfant, venant à un coup de sonnette mettre à nos pieds le panier qui devait nous rendre à la lumière, s'arrêtant pour nous donner le temps d'y monter et de nous y mettre à l'aise, comme ferait une barque conduite par le marinier le plus habile ; puis, à un second coup de sonnette, nous enlevant de nouveau et nous portant au-dessus de l'abîme, cinq hommes, cinq âmes, sans plus ralentir sa course que si elle eût tiré le panier vide ; tout cela n'est que de la prose, mais n'est-ce pas de la prose plus poétique que bien des poésies !

Nous remontions aussi vite que nous étions descendus. J'avais la tête levée en l'air, épiant le moment où je verrais poindre la lumière. Pendant quelques minutes je ne vis rien que la nuit qu'on ne voit pas. Nous étions également éloignés des hommes d'en bas et des hommes d'en haut, à une distance où nulle voix n'eût été entendue, entre deux abîmes, avec cette pensée étrange que, si la chaîne venait à se casser, nos corps arriveraient en bas longtemps après que nos âmes en seraient sorties, et que nous n'aurions pas du moins à souffrir l'épouvantable crainte de nous sentir écrasés contre la pierre.

Enfin, à force de regarder, je vis, je crus voir percer un point lumineux, et, de ce point, descendre aussi vite que la pensée un doux rayon d'azur, gracieuse image de l'espérance quand elle rentre dans un cœur encore plongé dans la nuit d'un premier chagrin. Peu à peu ce point s'agrandit et ce rayon devint une petite colonne de brume bleuâtre ; nous n'avions plus que quatre cents pieds à parcourir. Il me

semblait sentir cette brume caresser mon visage ; je montais, je croyais soulever mon corps avec ma pensée ; je me perdais dans des rêveries infinies ; je me figurais être, dans l'idée chrétienne, une des âmes réservées du purgatoire, qui voit poindre du fond de ses ténèbres expiatoires la douce lumière du ciel, où son repentir et les prières des siens vont bientôt l'enlever. Si, à ce moment, la chaîne se fût rompue, je serais passé dans la mort sans avoir eu le temps de me souvenir de la terre, sans avoir senti le froid du coup de poignard ; l'imagination, cette douce ivresse de la pensée, m'aurait dérobé à moi-même ; j'aurais cessé d'être avant d'avoir eu l'idée de ma fin.

Ce fut à quelque cent pieds du bord, quand déjà nous apercevions au-dessus du puits la poulie à laquelle nous étions suspendus, et quand on eut répondu par des cris de bonne amitié à ceux que nous poussions du fond de notre panier, ce fut alors seulement que l'idée du danger me vint. Elle dura peu, mais elle fut poignante. Je sentis dans tout mon corps, épuisé et appauvri par la fatigue, comme une bouffée de chaleur vive, qui me monta au cerveau et me ferma les yeux. Aurais-je souffert plus, aurais-je souffert autre chose entre le craquement de la chute et le moment de l'asphyxie? Entre le moment où mes yeux se fermèrent et celui où je les rouvris, moment inappréciable par les mesures du temps, je vis au fond de ma pensée ce même bord et cette même brume que je ne voyais plus avec mes yeux ; et, sur ce bord, dans cette brume, deux figures aimées et en pleurs, une jeune mère et son enfant dans ses bras, qui m'attendaient et qui me pleuraient... Ce fut là tout. En rouvrant les yeux, je vis, penchés sur le trou, les bons visages noirs des ouvriers que nous avions hélés, et qui nous souriaient comme à des gens auxquels il fallait bien pardonner d'avoir eu un peu peur. En un instant le panier fut au-dessus du trou ; alors on poussa le pont mobile qui ferme

l'abîme, et nous mîmes pied à terre, ainsi que des passagers, avec un mélange de joie douce et de trouble vague, comme après un danger qu'on est heureux d'avoir impunément connu.

Le directeur de l'établissement est un vieillard d'environ soixante et dix ans. Il en a passé soixante dans les exploitations de houille. Il a vu se développer cette industrie meurtrière, et la vapeur y remplacer le travail des chevaux et des hommes ; tout ce qu'il a d'intelligence et d'expérience, tout ce qu'il a eu d'activité et tout ce qui lui en reste, toutes ses pensées, toute sa vie, ont été là. Aussi c'est un de ces hommes types, comme tous ceux qui font toute leur vie la même chose, mais une chose où ce n'est pas trop de toute la vie pour prévoir toutes les difficultés, pourvoir à tous les dangers, suffire à tout l'imprévu. Il est attaché à sa houillère comme un vieux capitaine de navire à sa frégate ; il l'aime, il en parle comme de son enfant : c'est en effet l'enfant de son intelligence. Il y a de sa vie dans ce vaste établissement qui ne dort ni jour ni nuit ; il y a de son âme dans ces puissantes machines qui ne s'arrêtent jamais.

Il m'avait vu venir à sa chère *Nouvelle-Espérance* avec un commencement de bonne opinion, et peut-être la profession d'homme de lettres m'est-elle redevable d'avoir inspiré quelque estime à un homme dont l'estime est d'or. Sitôt que je fus sous les hangars de la houillère, il s'empara de moi, il me prit par la main, il me mena devant ses machines, il me donna le spectacle d'une petite détonation de vapeur; il ne voulait pas que d'autres m'expliquassent l'organisation de sa houillère, ni que je visse par d'autres yeux que les siens. C'est lui qui voulut bien présider à ma toilette de houilleur, comme un vieux prêtre initiateur qui va recevoir un novice; il m'accablait de recommandations, m'indiquait tout ce que j'allais voir, comment et dans quel ordre je devais voir chaque chose. Enfin il me mena

sur le bord du trou et surveilla notre embarquement. — « Si j'étais plus jeune, me dit-il, je vous accompagnerais, mais c'est trop loin pour moi. » — Comme on dirait d'un voyage aux antipodes.

Quand nous sortîmes du trou, je le vis venir au-devant de nous, le visage heureux et triomphant : il avait donc fait voir sa houillère à un Parisien, à un *auteur!* Il me prit la main avec affection : « Allons, me dit-il, vous voilà un vrai houilleur! » Et il me félicitait comme si j'eusse gagné un grade. Il avait raison : un voyage sous terre est un chevron pour la pensée.

Nous nous débarbouillâmes et nous reprîmes nos habits de ville. Un petit dîner modeste et servi avec amitié nous attendait dans la maison du vieux houilleur, jolie habitation qui reluit derrière des arbres, à un quart de mille de l'établissement. C'est de là que l'excellent vieillard part chaque matin pour la Nouvelle-Espérance, en été à pied, en hiver sur un cheval que nous vîmes délasser ses vieilles jambes dans le verger attenant à la petite maison. C'est de là qu'il couve sa chère houillère de ses paternels regards, aussi heureux de voir monter vers le ciel la noire fumée de ses fourneaux qu'Ulysse le fut en voyant les légères fumées des maisons d'Ithaque. Homme admirable dans sa longue vie, qui a payé sa dette à sa patrie, à l'humanité, à Dieu, en donnant à une immense famille le pain et le vêtement, en se montrant l'ami de l'ouvrier, en épargnant aux fils quelques-uns des dangers des pères, homme unique qui, dans le prosaïsme d'une vie chargée d'enfants et d'affaires, a gardé ce charme de poésie que Walter Scott a répandu sur quelques-uns de ses personnages, copies naïves d'hommes qu'il avait pu rencontrer dans ses longues promenades à travers nos caractères, nos passions et nos folies.

Le dîner fut charmant. Le maître ouvrier *Bonaparte* était des nôtres : il est le convive quotidien du vieux directeur.

C'est à table qu'ils s'entretiennent à loisir de la petite république dont ils sont les chefs. On boit la bière dans de grands verres les jours de la semaine, et le vin dans de petits; les jours de fête, la bière dans les petits et le vin dans les grands. Nous parlâmes des conditions. Je sentais toujours le besoin de plaindre les pauvres houilleurs, non point, à Dieu ne plaise, par un misérable retour d'égoïsme sur moi-même, ni pour me faire renvoyer de l'envie pour un peu de sympathie équivoque. — « Pour moi, disait Bonaparte, je ne changerais pas mon sort contre celui de l'homme auquel on trouve que je ressemble. » — Et il dit cela entre deux petits verres d'excellent vin du Rhin, avec l'arrière-goût du premier et l'avant-goût du second. — « Et pour mes hommes, ajouta-t-il, ce sont des rois au cabaret, plus heureux que vous qui ne buvez pas. »

Et il n'est que trop vrai que je ne buvais pas. Je suis de cette génération maladive, fébrile, qui a perdu le goût et la faculté de quelques jouissances solides pour gagner en retour quelques fumées de cerveau, que je n'ai pas du moins la sottise de prendre pour du génie. En Belgique, auprès de bon nombre de gens, ne pas boire c'est déchoir. N'ai-je pas un peu déchu dans l'esprit de mon vieux houilleur et de son contre-maître? — « Allons, allons, me disait le premier, je vous ai trop flatté tout à l'heure; vous n'êtes qu'à moitié houilleur. » — Dieu m'est témoin que j'eusse bien voulu l'être tout à fait, du moins à table! Car quoi de plus réjouissant qu'un verre de vin du Rhin, bu dans un de ces jolis cristaux jaunes de Bohême où la divine liqueur cache sa force réchauffante sous la couleur dorée d'une grappe qui pend à la treille? Je voulus me relever dans l'opinion de mes convives; laissant donc remplir mon verre, je le levai avec enthousiasme, et m'écriai : « A la propagation de la houille! » Ils prirent mon toast pour une plaisanterie; je disais pourtant une chose plus sérieuse que bien des dîneurs

politiques qui, après un gros repas de province, boivent à des chimères : je buvais au principe de la civilisation des temps modernes.

Car la houille, c'est le feu; le feu, c'est l'âme de l'industrie; l'industrie, c'est l'âme des temps modernes.

La houille appliquée à l'industrie, c'est un des fruits de cet arbre de la science d'où sont déjà tombés, à leur jour de maturité, d'autres fruits dont l'homme ne peut pas plus se passer que de pain : l'imprimerie, la boussole, la presse : fruits doux-amers d'où sont sortis beaucoup de biens, beaucoup de maux, mais peut-être plus des premiers que des seconds.

1835.

IV.

LIÉGE

§ I. La cathédrale de Liége. — § II. L'église Saint-Jacques. — La re'gion à Liége. — Les fêtes de la Vierge. — § III. La condition d femmes. — Aspect de la ville. — Vœu pour l'abaissement des tarifs douane. — Un village belge et un village français à la frontière. — § IV. Verviers. — La pluie. — *Othello*. — § V. Le mariage dans l romans de George Sand. — Départ pour Aix-la-Chapelle.

§ Ier

LA CATHÉDRALE DE LIÉGE.

La cathédrale de Liége n'était, avant 93, qu'une église particulière. Sur la belle place Saint-Lambert s'élevait, il y a un peu plus de quarante ans, la vraie cathédrale consacrée à ce saint. L'extrémité de sa flèche formait, avec le sommet des tours du château fort, une ligne horizontale. Des statues d'or et d'argent décoraient ses nombreuses chapelles; tout autour du chœur, fermé d'une magnifique balustrade dorée, étaient les tombeaux des princes ecclésiastiques de Liége, histoire

sculptée de cette grande ville. Tout cela fut détruit par nos soldats, aidés de ce peuple qui aujourd'hui baise les dalles de ses églises relevées et qui démolissait alors l'œuvre de ses sueurs et de ses croyances. Nos généraux républicains abattaient des cathédrales comme ils auraient abattu des forts : ils ne comprenaient rien à cet art. La passion pour l'architecture gothique, qui est un goût d'hier, derrière lequel se cache l'indifférence religieuse, ne protégeait pas alors les grands monuments ; et les pierres de l'église, au lieu d'être, comme aujourd'hui, des joyaux de sculpture et des pensées d'art inoffensives, paraissaient alors, comme les pierres des bastilles, coupables de la tyrannie des princes ecclésiastiques et cimentées avec le sang des peuples. L'homme quelquefois perd le sens de ses propres œuvres, méconnaît son génie et détruit les monuments de sa grandeur. Est-ce donc pour échapper à la science qu'il en fait disparaître les témoignages visibles ? Serait-ce trop pour sa frêle sagesse d'un monde où le génie de toutes les générations humaines serait représenté par des monuments encore debout ?

La cathédrale actuelle est une belle église, sans entrée principale, avec des voûtes peintes et des oiseaux dorés, posés sur un feuillage vert qui court en treillis, dans toute l'étendue des voûtes. La date de l'achèvement de cette église se lit sur un médaillon, au milieu de la voûte ; on y travaillait encore vers le milieu du seizième siècle. Il y a quelques bons tableaux de peintres liégeois ; un entre autres, justement remarqué, qui représente le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. La disposition en est d'une belle simplicité. Jésus-Christ est debout, les mains croisées sur la poitrine, au bord du Jourdain, dont l'eau vient mourir à ses pieds. Saint Jean, vêtu d'une peau de bête, un genou sur le rocher, verse l'eau sur la tête du Christ. A droite, quatre personnages, assis ou debout, dans des attitudes na-

turelles, admirablement ajustés, regardent le Christ et saint Jean. L'exécution est large et la couleur harmonieuse.

On admire encore, dans une chapelle particulière, un marbre représentant le Christ au tombeau, gardé par deux anges en bois peint. Le corps est d'un beau modelé et d'une exécution très-fine. Une balustrade en bois ferme la chapelle. Pendant que je regardais ce bel ouvrage de la sculpture liégeoise, une pauvre femme de houilleur, tenant par la main un petit enfant, s'arrêta devant la balustrade, s'agenouilla, et fit une courte prière; puis elle regarda dans l'église, pour s'assurer si le gardien n'y était pas, et, faisant passer son enfant par-dessus la balustrade, elle le poussa vers le tombeau, lui disant du geste et de la voix d'aller toucher le corps. L'enfant s'approcha en tremblant du tombeau, étendit sa petite main sur le marbre sacré, et revint en courant à sa mère, qui, touchant elle-même la main de son fils, comme ferait une personne prenant l'eau bénite aux doigts mouillés de son voisin, fit un signe de croix, en fit faire un à l'enfant, et s'éloigna.

La cathédrale de Liége est très-ornée. La porte du chœur, en cuivre poli, est un magnifique travail de serrurerie. Il n'y a plus de vitraux peints. Le plomb qui en liait les délicats compartiments servit à faire des balles. L'église elle-même fut pendant quelque temps une boucherie publique.

§ II

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES. — LA RELIGION A LIÉGE. — LES FÊTES DE LA VIERGE.

La merveille de Liége, c'est l'église Saint-Jacques. Les voyageurs en citent de plus belles; je doute qu'il y en ait de plus gracieuses. C'est l'architecture gothique, avec toute la richesse de l'art arabe, dont elle est née. Les âmes religieuses préféreraient même une nef plus grave, plus sombre, moins ornée; mais, pour l'étranger qui visite l'église en curieux, nul édifice ne peut donner mieux l'idée de la délicatesse dans la grandeur. La fondation de l'église Saint-Jacques remonte à l'an 1014, sous l'empereur d'Allemagne Henri II. Ce fut d'abord un couvent de cénobites, au milieu des vastes forêts de Liége. Au couvent succéda une abbaye, dont l'église abbatiale est Saint-Jacques. Le portrait du fondateur, sculpté en bas-relief sur une feuille de marbre noir, est adossé à la paroi d'une des chapelles, dans la galerie à droite. C'est une belle tête d'abbé, avec le rochet et le grand costume.

Je suis puni d'avoir vanté ailleurs le bonheur d'ignorer la langue technique, en présence des grands monuments de l'art, par l'impossibilité où je me vois de communiquer mes impressions, soit aux ignorants, soit aux artistes. Les mots vagues, comme les mots techniques, me manquent pour peindre cette nef si vaste, si majestueuse, si légère, qui élève l'âme sans peser sur elle, et où les chants de la prière ont quelque chose de perçant et de joyeux. La voûte, terminée à peu près vers le même temps que celle de la cathé-

drale, semble comme dérobée sous un réseau de fines arêtes qui s'entre-croisent avec symétrie, et courent autour de médaillons où sont peintes des têtes, les unes nues, les autres portant le casque du seizième siècle, mystérieux assistants placés entre le ciel et la terre. On dirait un immense berceau dont le treillis de pierre offre à chacun de ses points d'intersection un camée antique, et dont les ouvertures laissent voir l'azur du ciel figuré par les fresques bleues qui remplissent les parties vides de la voûte.

Ce berceau pose, en s'arrondissant, sur de légères murailles coupées d'immenses fenêtres et portées par deux galeries en arcades ogivales, que surmonte un balcon à jour, dont la pierre semble avoir été tressée comme du jonc. Les profils des ogives sont des broderies. Un élégant feston monte du bas des deux arcs jusqu'à leur sommet, et de là encore s'élance et grimpe le long du mur, en manière de bas-relief. Dans l'espace plein qui s'étend entre les sommets des arcades sont représentés en médaillons les portraits des rois, princesses, prophètes et prophétesses de l'Écriture; leurs noms et les versets du livre sacré où il est parlé d'eux forment, de chaque côté de la nef, comme une inscription continue écrite en caractères gothiques. La même disposition d'arcades et d'ogives brodées est répétée sur les parois extérieures, et semble figurer un nouveau rang de galeries, comme des grisailles en forme de fenêtres, sur un mur, figurent les fenêtres qui y manquent.

L'orgue, d'une richesse extraordinaire, déploie, à ses deux côtés, d'immenses panneaux dorés, dont l'intérieur est couvert de peintures. Ces panneaux se fermaient dans les jours ordinaires et servaient à protéger l'orgue contre la poussière; on ne les ouvrait qu'aux jours de fêtes, pour laisser passer les saintes harmonies et donner au peuple, avec le plaisir d'entendre la musique céleste, celui de voir le magnifique instrument d'où elle sortait. Depuis que la destruc-

tion des abbayes a fait de cette église la propriété longtemps abandonnée de la ville, les panneaux sont demeurés ouverts; on craindrait de les ébranler sur leurs gonds rouillés; et l'orgue reste muet, ouvrant inutilement ses deux grandes ailes chargées de saints et d'anges, que les vibrations de l'instrument feraient peut-être tomber en poussière.

Le buffet, dont le sommet se détache sur un fond de lumière et de peintures, formé par les vitraux de la rosace et par les fresques de la muraille, descend en pointe, presque à portée de la main, et se termine en forme de cul-de-lampe, par un faisceau de cinq niches où sont cinq statues. Au milieu est celle de la Vierge; à ses côtés, deux saintes portant l'encensoir; aux deux coins, deux prophètes. Cette pointe coupe en deux parties égales un balcon en bois doré, où s'appuyaient les chanteurs qui accompagnaient l'orgue. Au-dessous sont, de chaque côté, six niches avec leurs saints, rois ou prophètes, vêtus d'habits dorés et assis sur des trônes peints en rouge, que couvre un petit dais sculpté à jour. Les inscriptions placées au bas du cul-de-lampe donnent la date de l'achèvement de l'église, 1538. L'abbé régnant s'y félicite d'avoir mis la dernière main à ce bel ouvrage, et en rend gloire à Dieu. On lui eût permis même un peu de vanité mondaine.

Les stalles du chœur offrent encore, à leurs dossiers et à leurs accoudoirs, des figures d'animaux sculptés, des lions, des singes, des oiseaux, des chats surtout, en toutes sortes d'attitudes. Les chats sont les plus nombreux et les mieux exécutés, soit que ce fût l'animal favori des moines sécularisés, soit que ce fût leur ironique emblème. Dans ce cas, il fallait que ces saints personnages fussent bien absorbés par la contemplation pour ne pas voir et sentir sous leurs mains leurs propres caricatures. Un escalier double, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, conduit à une petite tribune, d'où l'on a vue sur tout le chœur. Le bedeau

vante cet escalier comme déconcertant les plus habiles maçons. C'est un escalier qui vous suit quand on le monte : ce sont deux vis en sens opposés ; mais par quel moyen sont-elles jointes? Le moyen âge faisait des énigmes en pierre, comme les Chinois en font en ivoire. J'imagine pourtant que les maçons dont parle le bedeau de Saint-Jacques ne sont pas les maîtres de la confrérie.

Une inscription en vers, placée au bas d'un tableau médiocre qui représente la mort de saint Benoît, peut donner une idée du talent poétique des Liégeois au commencement du dix-septième siècle, date présumée de ce tableau. Voici ces vers :

Benoist vient d'expirer ; son âme vole aux cieux
Ornée des rayons ardents et glorieux.
A deux religieux une voix fait s'entendre :
C'est ici le chemin que Benoist a su prendre.

Quelques-unes des hardiesses de césure ou d'ellipse de ce quatrain ne seraient-elles pas encore de mise aujourd'hui?

Le bedeau de Saint-Jacques, qui a vu l'église dans tout son éclat, parlait de son délabrement actuel avec un dépit visible, quoique discret, à la manière des bedeaux que les révolutions ont laissés en place. Les bedeaux boudent les révolutions, parce qu'elles diminuent le casuel et qu'elles augmentent les droits sur le vin.

Liége a d'autres églises encore, les unes très-anciennes, les autres bâties au dix-huitième siècle, quelques-unes enlevées au culte et changées en magasins. Ce grand nombre d'églises convenait à un État théocratique. Le prince souverain de Liége était un évêque; et, quoique la constitution de la ville eût tout près de lui, pour l'observer et le contenir, un tribunal de vingt-deux citoyens, devant lequel son chancelier pouvait être appelé à rendre compte de ses actions, les gens d'Église gouvernaient par le fait, sans refuser l'aide

de la superstition et des pratiques dévotes. De là une religion matérielle appropriée aux grossières imaginations de la foule : des crucifiés la lance au flanc, des vierges en habit de soie brochée d'argent et d'or, chargées de cœurs d'argent offerts en *ex voto*. De là plus de vénération pour toute chose d'église que pour Dieu.

Dans le pays de Liége et dans toute la Belgique, c'est trop souvent sous la figure de la superstition que la religion se fait adorer : on cache Dieu derrière le saint de la localité, on le met dans les plis de la robe de la Vierge; et, loin que ce soit le fils qui illumine sa mère de sa lumière divine, c'est la mère dont la couronne jette un rayon sur la tête de son fils. Les houilleurs travailleront le dimanche, qui est le jour du Seigneur, mais jamais le jour de la Saint-Léonard, qui est leur saint.

Les fêtes de la Vierge sont les fêtes populaires dans le pays de Liége et à Liége même. De longues processions de femmes, précédées de bannières et de saints portés à bras, se promènent par toute la ville, chantant les litanies et s'agenouillant à tous les coins de rue devant les effigies de la Vierge : cela dure neuf jours. Les gens de la campagne renchérissent sur ceux de la ville. A deux lieues de Liége, sur la route de Spa, non loin du charmant village de Chaufontaine, est la *montagne sainte* de Chevremont, ainsi nommée des pieuses ascensions qu'y font les gens du pays, le lundi et le dimanche, pour aller adorer la Vierge, dont la chapelle est au haut du mont, cachée derrière un bouquet de grands arbres. Ils gravissent les flancs arides et rocailleux de la montagne sainte, les uns pieds nus, les autres avec des pois dans leurs souliers, quelques-uns à genoux : ce sont les plus zélés. Cette montagne sainte me rappelle un paysan avec qui je fis la route de Liége à Verviers, un de ces hommes judicieux que le bon sens préserve de l'incrédulité comme du fétichisme. Nous parlions de la montagne sainte, et, le dis-

cours y menant, de la religion elle-même. Il me fit, dans son français mêlé de wallon, le fameux dilemme de Pascal : « On ne compromet rien en y croyant; mais que ne compromet-on pas en n'y croyant point? » L'homme de génie n'est que celui qui exprime dans un langage durable les pensées d'un paysan.

§ III

CONDITION DES FEMMES A LIÉGE. — ASPECT DE LA VILLE. — VŒU POUR L'ABAISSEMENT DES TARIFS DE DOUANE. — UN VILLAGE BELGE ET UN VILLAGE FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE.

On a dit de Liége que c'était l'enfer des femmes, le purgatoire des hommes et le paradis des prêtres. Ce dernier mot doit être amendé depuis 1793; mais le reste du proverbe n'a pas cessé d'être vrai, dans le peuple du moins et dans le petit commerce, d'où sortent tous les proverbes de localité, et où se perpétuent, avec toutes les originalités, toutes les misères de chaque pays. On rencontre des femmes, sur les grandes routes et dans les rues, attelées à de lourdes brouettes chargées de houille; l'une pousse par derrière, l'autre tire. J'en ai vu le long de la Meuse, sur le chemin de hallage, la courroie au cou, remontant des bateaux dans lesquels les hommes fumaient, les bras croisés et debout sur le pont. Dans le peuple, les femmes font les plus gros ouvrages de main; dans le petit commerce, elles font les affaires; elles négocient, elles transigent, elles discutent les intérêts. Souvent l'établissement est sous leur nom et porte leur enseigne particulière : *L'épouse N..., marchande* ou *fabricante*. Elles exigent, en retour, la plus grande part dans le commandement; elles ordonnent, elles

se font obéir, elles tiennent les cordons de la bourse; et c'est là, sans doute, le purgatoire des hommes, qui y sont rois, mais n'y sont pas maîtres, même de nom.

Liége a l'aspect de toutes les villes d'industrie : un air noir, qui dépose sur les visages et les vêtements, flotte sur la ville. La houille revêt de sa teinte lugubre les hommes, les animaux, les monuments. Dans la pluie, les rues ressemblent à des chemins de houillères. Des mille fabriques situées à toutes les extrémités de Liége s'élèvent d'épais nuages de fumée, qui se rejoignent, se mêlent au-dessus de la ville et la couvrent comme d'une gaze grisâtre que le soleil dore, mais ne dissipe pas.

Les rues de la vieille ville sont étroites, sales et sombres. Quelques quartiers nouveaux sont plus riants; de belles maisons bâties à la manière anglaise, des rues larges, de vastes places récemment plantées, annoncent une ville de second ordre dans la civilisation. Le travail, dans le pays de Liége, n'est jamais suspendu; quand on dort à la surface du sol, dans les profondeurs de la terre on veille : toujours l'homme est debout. Sous les maisons de la ville endormie, de hardis mineurs percent le sol en tous sens de leur tarière infatigable, et posent insensiblement Liége sur des pilotis. Le matin, ceux qui ont dormi et ceux qui ont veillé, ceux qui sortent de leurs lits et ceux qui sortent de leurs souterrains, se répandent dans les rues, se coudoient, maîtres et ouvriers, les uns déteignant sur les autres; de là l'air uniformément blafard de cette population. Il n'y faut pas chercher des types de la beauté physique; mais le travail libre et rémunéré, un caractère d'intelligence propre au pays et à la race, l'activité, l'abondance des choses nécessaires, donnent à tous un air de contentement.

Ce n'est pas du bonheur, car où le bonheur est-il? mais c'est la condition la plus tolérable pour l'homme : du pain abondamment pour celui qui travaille; de l'aisance, à la

longue, pour celui qui est sobre; peu ou point d'exemples d'un bras robuste tendant la main faute de travail; un fond de religion pour tous les maux irréparables : Dieu et saint Léonard pour celui à qui la société fait défaut. Certes, si l'espèce humaine doit arriver, à force de sueurs et de souffrances, à réaliser la famille dans l'État, à n'être plus qu'une immense famille de frères, ayant tous part égale dans le bien commun, Liége est loin de cet âge d'or; mais si l'inégalité est la loi finale des sociétés, comme elle est la loi de la nature, et si le mieux n'est qu'un déplacement du mal qui soulage les imaginations sans changer rien au fond, Liége a le droit de se glorifier. Il y a peu de villes où l'inégalité paraisse moins pesante, et où les imaginations soient plus souvent soulagées par plus d'efforts vers le mieux et par ces changements rapides qui renouvellent les espérances avant même qu'elles soient épuisées.

Toutefois, Liége n'a pas encore atteint cet équilibre auquel aspirent toutes les villes d'industrie et où tendent toutes les combinaisons des économistes de nos jours : je veux parler de l'équilibre entre la production et la consommation. Liége souffre de la maladie générale de la Belgique, qui est d'être étranglée entre les douanes de la France, de Bade, de la Prusse et de la Hollande. Il y a là un fait qui révolte tout homme qui n'est ni propriétaire de forges françaises, ni douanier, ni ministre d'une politique immobile : c'est la production forcée de se modérer et de s'arrêter, faute de débouchés; ce sont des capitaux qui alimentent, sou à sou, une industrie contenue, et qui pourraient impunément se verser par millions dans une industrie émancipée. Tel établissement houiller qui n'aurait pas assez de cinq cents bras, n'en occupe que cent. Le propriétaire n'ose pas prendre les trésors que la terre lui offre; il craint de recueillir : sa propre richesse lui fait peur.

Si l'équilibre existait, que de milliers d'hommes y trou-

veraient leur compte! Telle ville qui a trop d'ouvriers en prêterait à celle qui n'en a pas assez; il se ferait, des pays où les bras surabondent dans ceux où ils ne suffisent pas au travail, des migrations favorables au bien-être des individus et à la civilisation générale; une fraternité de travail entre les classes ouvrières de tous les pays mêlerait les langues et diminuerait les chances de guerre. Et, pour quitter le ton de l'utopie, ôtez les douanes, et voilà une partie de nos ouvriers s'acheminant vers le pays de Liége et descendant dans les houillères pour en tirer le charbon dont se chaufferaient pendant tout l'hiver, au prix que leur coûte le peu de feu auquel ils se dégourdissent les doigts, leurs familles restées en France. Je ne parle que de ce point, parce qu'il suffit, pour en raisonner pertinemment, de sentir la différence du froid et du chaud. Que serait-ce, si je pouvais parler des applications de la houille à l'industrie et des innombrables emplois du fer, qui, pour tant de familles pauvres, est encore de l'or!

Je ne me souviens pas sans chagrin du constraste que je remarquai, en entrant en Belgique, entre le dernier village français et le premier village belge. C'était un dimanche, et par une fraîche soirée de septembre. A Marchipont, dernier village français, les gens étaient assis devant la maison, sur le banc de pierre, croisant les bras pour se chauffer les mains, et grelottants; quelques-uns se tenaient aux fenêtres des maisons ou dans l'intérieur, sans feu. A Quiévrain, premier village belge, tout le monde était rentré. On voyait trembloter à travers les vitres la lueur d'un bon feu de houille se reflétant sur la batterie de cuisine et sur quelques visages heureux, épanouis par la douce chaleur, éclairés et chauffés par le même combustible. Or, à quoi tient ce contraste? A une chose qu'on appelle la douane. Ce sont, du côté de la France et de la Belgique, deux hangars, où des hommes en uniforme vert, différents seulement par les

boutons, empêchent les produits des deux pays de passer de l'un dans l'autre. Voilà pourquoi de deux villages que sépare un fossé, l'un fait du feu dès la mi-septembre, et l'autre n'a encore en novembre que son haleine pour se chauffer !

Ce malaise de l'industrie houillère entretient dans le pays de Liége, dans celui de Namur et dans le Hainaut, dont les houilles sont la principale richesse, l'idée de la réunion à la France. Il serait plus flatteur pour nous que cette idée leur vînt de quelque beau désir de faire partie de la plus glorieuse nation du continent; mais sans nier qu'il y ait, surtout dans le peuple, attraction secrète vers nous, le grand motif c'est que ce beau pays gagnerait grandement à devenir la houillère d'une moitié de la France. Cela explique que, lors de la fondation du royaume belge, sur soixante-quinze membres du congrès représentant le Hainaut, les pays de Liége et de Namur, et le Luxembourg, cinquante-six votèrent pour le duc de Nemours, c'est-à-dire pour un choix qui devait ouvrir la France à la houille belge.

Il en est de la sympathie du pays wallon pour la France, comme de l'orangisme des négociants d'Anvers. Anvers, avant 1830, était le premier port de la Hollande. Anvers, aujourd'hui languissant, avec ses coffres pleins de capitaux qui dorment, et ses vastes bassins à peu près vides ; Anvers n'osant lancer sur les eaux de son beau fleuve que quelques vaisseaux caboteurs qui passent en frissonnant à portée des batteries de Flessingue et des chaloupes canonnières hollandaises amarrées au milieu de l'Escaut; Anvers tombé de son ancienne fortune dans l'activité obscure de quelque port du quatrième ordre, Anvers est orangiste parce que le roi Guillaume lui donnait tout l'Escaut. Les Anversois regrettent le drapeau de Flessingue, non point parce qu'il était pour eux le drapeau sans tache, l'oriflamme d'Orange, mais parce que ce drapeau couvrait leurs vaisseaux regorgeant des marchandises du monde, et que le drapeau de Belgique ne fait

que flotter oisivement sur leurs vaisseaux vides. Si le lion belge avait les griffes assez fortes pour déblayer le cours de l'Escaut des chaloupes canonnières et des batteries de Flessingue, et pour imposer un bon traité de commerce à la Hollande, le négociant anversois passerait au roi Léopold. On aime ici les rois comme des signataires de traités de commerce, non comme des personnages d'une nature supérieure. La royauté est respectée parce que la raison commerciale du pays est sous son nom.

Cette manière simple et très-peu chevaleresque de considérer la royauté ne fait pas tort au bon sens des Belges. Le dévouement féodal et le langage des courtisans leur sont inconnus. La royauté est descendue ou plutôt a été élevée chez eux au rang d'institution. On la discute à ce titre, et comme chapitre premier du code constitutionnel, dans les cours de droit public. Tout cela sans doute est fort prosaïque; mais du moins personne n'est dupe, et c'est un grand point. Mieux vaut encore la vérité prosaïque que le mensonge.

Septembre 1835.

§ IV

VERVIERS. — LA PLUIE. — *Othello.*

Je suis parti hier soir pour Verviers, l'Elbeuf de la Belgique, l'épouvantail des prohibitionistes français en matière de draps étrangers, petite ville peuplée et florissante, à deux lieues de la frontière prussienne, à quatre d'Aix-la-Chapelle.

A peine hors de Liége, une pluie fine et épaisse commence

à tomber. J'étais monté dans le cabriolet de la diligence, selon la coutume des voyageurs anglais et des hommes de lettres au début, pour mieux voir le paysage et aux moindres frais. Nous nous traînons sur une route qui pourrait être jolie si le soleil éclairait la vallée, et si le chemin n'était pas une mare de boue. A travers l'humide et mobile gaze d'une pluie serrée, j'entrevois quelque chose d'assez semblable aux premiers mamelons des Pyrénées; de petites montagnes basses couvertes de bois, çà et là cultivées; le vallon courant entre deux chaînes sinueuses; une rivière serpentant au pied de l'une d'elles; des fabriques sur les bords, perçant la pluie de leurs fumées plus grises encore et plus épaisses; des maisons de campagne avec leurs Colins en plâtre colorié dans des buissons de roses; de temps en temps, une roche nue: ils appellent *fameux* un rocher de soixante pieds.

Je veux faire causer deux jeunes gens, mes compagnons de banquette, que je sais être d'habiles ouvriers armuriers, sur leur profession, sur ce qu'ils gagnent, sur les procédés de la fabrique d'armes; manière de Français *pompant son homme*. Ces jeunes gens me répondent par oui et par non; ils ont mieux à faire qu'à commencer mon apprentissage industriel; ils fument du tabac qui sent bon et qui ne leur coûte presque rien, et ils ont une conversation intarissable dans leur patois wallon, espèce de vieux français bâtard, lent, sans grâce, empêtré, avec d'énormes mots du français moderne, *industriel*, *propriétaire*, *exploitation*, jetés à travers; ni accentué comme l'anglais, ni guttural comme l'allemand, ni égal et univoque comme le français. Ils descendent à moitié route, dans un demi-cercle que forme la vallée à gauche, et s'enfoncent dans un chemin de traverse, ombragé d'arbres, qui les mène à un village renommé pour ses ouvriers armuriers. J'achève seul la route, que la nuit tombante me dérobe tout à fait.

Nous voyons Verviers à la lueur de ses réverbères au gaz. Ce paraît être une jolie ville, bien propre, bien bâtie, du moins la grande rue. Cet éclairage au gaz donne aux villes un aspect de fête. On dirait que Verviers illumine ce soir, ou que toutes les maisons où sont fixés les réverbères sont des hôtels ou des cafés.

Verviers gagne à être vu au gaz. De jour, c'est une longue rue large, avec des maisons qui représentent assez exactement la proportion des fortunes dans la société; vingt maisons pauvres contre une riche. Les poules y becquètent impunément entre les pavés. Au bout de cette longue rue est un petit théâtre, de la grandeur et de l'apparence de celui de madame Saqui, avec une promenade sablée et plantée d'arbres devant. Je parcours la ville entre deux averses, car la pluie n'a pas cessé; je vais à la cathédrale, église de village, que l'heure de la grand'messe a remplie de fidèles tout dégouttants d'eau, et dont les habits fument. Je demande à un horloger debout sur sa porte la poste aux lettres: « Au *finissement* de la rue, » me dit-il. La différence entre tout ce pays et la France, c'est celle du mot *finissement* au mot *fin*. C'est la France légèrement altérée dans sa physionomie, mais c'est toujours la France.

Je lis avec admiration, sur le fronton de l'hôtel de ville, en beau et noble français, le français de 89, cette inscription :

PUBLICITÉ, SAUVEGARDE DU PEUPLE.

A deux lieues de Verviers, où commence la Prusse, le premier et dernier mot, *publicité* et *peuple*, ne font même pas partie de la langue politique. En Angleterre et en Amérique, personne ne songerait à l'écrire sur un édifice; autant vaudrait y mettre : Il fait jour en plein midi. En Belgique,

n'est-ce pas une arme disproportionnée avec le peuple qui la manie?

La pluie furieuse me force de regagner l'hôtel. Quel supplice que cette pluie! Les choses ne sont belles que par la douce lumière du soleil. C'est le soleil qui donne un sens au paysage; un voyage sans soleil, c'est l'acheminement vers l'exil. Que faire dans une auberge, entre ces gros repas où l'on mange horriblement pour se désennuyer? Que reste-t-il, quand on a bien ri en soi-même de ces bonnes figures d'Anglais, qui font le fonds de toute table d'hôte en tout pays; de ce noyau des habitués indigènes, devant lesquels on groupe tous les plats de choix, au détriment des extrémités de la table; des arrivants, devant qui l'on entasse les accessoires et les mets d'attente; de ces petites femmes de marchands, si économes chez elles, qui, à table d'hôte, mangent comme des hommes, parce que cela est payé, et qu'on ne sauve rien de l'écot en se privant? Rêver, penser aux siens avec regret, se dire qu'on n'emporte pas sa vie tout entière avec ses bagages, et que ce qu'on a emporté pleure ce qu'on a laissé derrière soi; sentir qu'on n'est nulle part, que la vie est suspendue, que l'ennui arrive; regarder par la fenêtre la direction des nuages, et, s'ils sont incertains, se figurer qu'ils marchent dans le sens qu'on désire; entendre avec envie dans la chambre voisine la voix d'un mari et de sa jeune femme qui se soutiennent l'un l'autre contre l'ennui des contre-temps, qui se font la lecture, qui s'aiment; tantôt écrire aux siens et les attrister du récit de ses ennuis, eux à qui l'on ne trouvera pas le temps de raconter ses plaisirs; tantôt, entre deux averses, courir comme un commis-voyageur, qui n'a qu'une heure à rester dans la ville, aux principales *curiosités*, et les voir sous un parapluie de louage, les pieds dans l'eau, comme si on y était condamné par arrêt: voilà la vie du voyageur pendant la pluie!

Il n'y a qu'un remède, c'est la lecture; on ne s'y résigne

qu'avec peine. On n'était pas venu pour lire, mais pour voir. Les yeux glissent d'abord sur la page, puis, peu à peu, se fixent, et l'esprit calmé accepte enfin ce doux dédommagement des plaisirs qu'on ne peut pas avoir. J'avais pris avec moi un Salluste et un volume de Shakspeare ; ils m'ont tenu compagnie toute cette longue journée. J'ai vu toute la politique de César dans les deux lettres trop peu lues que lui écrit Salluste, grand esprit qui s'amuse à pénétrer un grand caractère. J'ouvre ensuite Shakspeare à l'endroit d'*Othello*, cette pièce qu'on a tant admirée, surtout pour rabaisser Racine. Ils ont dû en sourire, si les grands hommes s'occupent dans l'autre monde de ce que disent d'eux les petits hommes de celui-ci.

Ce que j'admire également dans Racine et dans Shakspeare, c'est que les héros de leur théâtre représentent bien plus des caractères que des situations. Ce sont des hommes complets, avec un commencement, un milieu, une fin, plutôt que des abstractions avec des visages d'hommes. Othello, Iago, Hamlet, Lear, lady Macbeth, dans le poëte anglais; Bajazet, Mithridate, Agrippine, Joad, Athalie, Néron, Acomat, dans le poëte français, sont des personnages qui ont eu une longue histoire avant la situation où les a jetés le génie de l'auteur. Sortez les héros de Voltaire et quelques-uns des héros de Corneille de leur situation violente, de cette crise où ils sont d'ailleurs si dramatiques, vous ne savez guère ce qu'ils ont été avant, ni ce qu'ils deviendront après, — ceux du moins qui ne meurent pas ; — on ne devine rien ou presque rien de leur vie passée; et s'ils n'avaient un nom historique qui nous l'apprît, ils nous apparaîtraient plutôt comme des situations dramatiques personnifiées que comme des hommes.

Dans Shakspeare et dans Racine, en laissant de côté toutes les différences, on voit surtout des vies complètes, entières, dont on ferait la biographie avant l'événement. Tandis que

la plupart des personnages de notre théâtre semblent avoir été créés pour représenter une idée générale, traverser une passion et mourir, on sent que ceux de Shakspeare et de Racine ont déjà beaucoup vécu avant la grande épreuve. Ils ont été préparés par tout leur passé soit à y survivre glorieusement, soit à y succomber.

Ils ne sont pas, comme dans Voltaire, comme dans tout le théâtre français ultérieur, tantôt des images ingénieuses du parterre, tantôt des Sosies du poëte lui-même, qui se montre sous tous ses acteurs, et fait déclamer ses préjugés par tous ses héros. Ce sont des créations désintéressées, ou plutôt des restaurations de personnages historiques, si le même mot pouvait convenir aux hommes et aux monuments en débris; les toiles peintes, les lustres, les poignards, les allusions n'aident point à leur effet; les nerfs n'en sont pas les juges compétents.

Chacun de ces personnages accomplit librement sa destinée, chacun porte la peine ou reçoit la récompense de son caractère. Pour ne parler que d'*Othello*, à quels personnages peut-on plus justement appliquer ces remarques qu'aux trois principaux rôles, Othello, Desdemona, Iago?

Othello n'est plus jeune; il est Maure; mais quoique Maure et sur l'âge, il se laisse prendre à l'amour d'une jeune Vénitienne qui l'a vu à travers sa gloire; il l'enlève et l'épouse. Voilà, au point de vue de la vie pratique, une grande faute qui ne peut manquer de mener à mal. Généreux, confiant, ouvert, avec une âme de feu, et dans cette âme un germe de jalousie ardente et féroce, sitôt que la perfidie d'Iago l'aura conduit à faire un retour sur lui-même, et à se dire qu'en effet il n'est plus jeune, qu'il est noir, qu'il s'est marié à une jeune fille fugitive de la maison paternelle, il éclatera en rugissements, comme les lions de son Afrique, et il tuera Desdemona; car il n'est pas homme à faire *une vie de la jalousie*, et, du moment qu'il doute, il est décidé. Mais, le meurtre commis, si ce qu'il croyait une justice n'est qu'un

crime irréparable, si sa Desdemona est restée pure, oh! ne l'empêchez pas de se tuer, ne lui ôtez pas son épée, car sa journée est finie : celui qui laisse la vie au misérable Iago parce qu'il ne le trouve pas digne du *bonheur de mourir*, celui-là est trop maître de la sienne. Laissez-le donc libre de lui et regardez, les bras croisés, son inévitable suicide; car, son heure étant venue, il s'irait briser la tête contre la pierre, si vous l'empêchiez de finir plus noblement par le poignard.

Desdemona aime Othello : voilà toute sa vie. Avant de voir et d'entendre Othello, elle n'avait pas senti son cœur, elle ne s'était pas connue : elle avait grandi, douce, mais insensible, sous les graves tendresses de son père, noble de Venise. Elle est née le jour où elle a aimé; et le jour où elle a aimé elle n'a plus vécu que pour servir et contempler son glorieux Othello. Cette fille si douce et si timide, l'entendez-vous devant le sénat de Venise, avec quel respect cruel elle répond aux plaintes énergiques du vieillard! Une jeune épouse, qui va passer du toit paternel dans la maison de son époux, dit adieu à son père, à sa mère qui pleure, aux serviteurs qui lui sourient, et elle s'en va le cœur plein de regrets pour ceux qu'elle quitte et d'amour pour celui qu'elle suit. Mais elle, Desdemona, ne l'avez-vous pas vue partir l'œil sec, sans emporter la bénédiction paternelle, sans se retourner une dernière fois vers ce palais où elle ne laisse pas de souvenirs; car qu'est-ce pour elle que le temps où elle n'a pas aimé?

Si la pensée de la désobéissance lui pouvait venir une fois à l'esprit, ce ne serait plus la jeune Vénitienne qui a commencé de vivre le jour où elle a aimé; ce ne serait plus la femme qui, toute tremblante encore des violences d'Othello, y trouve de la grâce et du charme; ce ne serait plus cette douce victime qui murmure, en expirant, ces déchirantes paroles : « Je meurs innocente... personne ne m'a donné la

mort... c'est moi-même... Recommande-moi à mon doux maître... Oh! adieu! » — Non, ce ne serait pas la Desdemona de Shakspeare, mais une fille repentante de mélodrame. Desdemona ne se souvient qu'une fois de Venise et de la maison paternelle, et c'est encore un souvenir d'amour : elle pense à cette esclave noire de sa mère, qui était morte aussi pour avoir trop aimé.

Telle est Desdemona : caractère charmant, naïf, original, surtout par son inaltérable unité. Cependant, la jeune fille qui a aimé à l'insu de son père, qui s'est mariée hors de la maison paternelle, qui n'a pas pleuré quand son père a parlé de sa vieillesse abandonnée, qui, dans tout le drame, n'a pas eu une larme pour lui, vivant ou mort, la jeune fille, si excusable au point de vue romanesque, devait, au point de vue moral et de vie pratique, expier tant de fautes par une fin tragique : sa mort sera le châtiment de sa dureté envers son père. Si, pour Desdemona comme pour Othello, la peine paraît disproportionnée à la faute, c'est que l'homme, qui est maître de ses fautes, ne l'est point de leurs conséquences, et que, dans la vie humaine, le châtiment se mesure aux fautes plutôt qu'à leurs causes.

Iago est un lâche adroit, avide d'argent et d'avancement. Pour avoir de l'argent, il dupe Roderigo, espèce d'étourdi comme nous en connaissons, dont il tire force sequins de Venise, en le leurrant de l'espoir de posséder Desdemona. Pour avoir de l'avancement, il fait jouer la calomnie contre Cassio, le lieutenant du Maure, qui lui a enlevé le grade qu'il croyait lui être dû. Il mène de front ces deux intrigues ; mais, comme les événements vont plus vite que lui, il est à chaque instant sur le point de devenir le jouet de ses propres menées.

D'abord Roderigo le presse, voyant sa bourse se vider et sa conquête reculer toujours ; il menace d'éclater, et demande Desdemona ou son argent. Iago, pour faire patienter

Roderigo et pour suivre ses vues sur la lieutenance de Cassio, imagine un moyen terrible : il allume la jalousie au cœur d'Othello. Mais il ne sait pas qu'en se rendant maître de l'Africain c'est un maître qu'il s'est donné à lui-même : et ce maître veut l'étrangler tout d'abord, non parce qu'il a hésité, mais pour peu qu'il hésite dans les preuves de sa calomnie. Iago, toujours dépassé par ses intrigues, est amené à réparer des lâchetés par des meurtres. Roderigo et Cassio, qu'il a jeté en avant pour couvrir ses embûches, peuvent le perdre par leurs indiscrétions. Il suscite un duel entre eux, et, pendant qu'ils se battent, il assassine Roderigo et blesse Cassio, pensant les tuer tous deux ; mais le coup n'a pas porté, car Iago est un lâche, et les lâches n'assassinent que d'une main tremblante. Le meurtre ne lui ayant pas réussi, comme il n'y a rien au delà, c'en est fait de ce misérable.

Cet Iago n'est point un être idéal, un démon, comme l'ont pensé quelques critiques, une sombre fantaisie du génie de Shakspeare, placée là pour faire contraste avec la noble figure d'Othello. C'est tout bonnement un homme lâche, avide et méchant, très-conséquent dans toutes ses actions, et d'une perversité qui, par malheur, n'est point hors de la nature. Il y a même dans notre société, telle que l'égoïsme l'a faite, des hommes de cette bassesse rusée, qui se poussent à la fortune sur le corps des honnêtes gens, et qui finissent aussi par se prendre à leurs propres piéges. Si ces hommes ne vont pas jusqu'au meurtre, c'est qu'ils y perdraient plus qu'ils ne veulent risquer ; et d'ailleurs le même mal peut se faire par des moyens plus doux, plus clandestins, plus impunis.

Iago commence par la donnée commune ; il a des vices coûteux et de l'ambition sans mérite. Il veut de l'argent pour ses vices et des places pour son ambition ; il fait ce que font les gens de cette farine, il s'attaque au bien d'autrui, et mine sourdement les positions qu'il envie. Chemin faisant, ses lâchetés font échouer ses ruses ; il essaye de réparer

une faute par une autre faute, il comble un abîme par un abîme; et, comme il n'est pas gêné par la civilisation de l'époque où il vit, il va jusqu'à l'assassinat. Mais, peu à peu, il s'enlace dans ses propres filets, il se brûle au feu qu'il a allumé; les morts mêmes reviennent pour le confondre, car il est si lâche qu'il s'est enfui sans les achever. Il périt enfin parce qu'il est moins habile que lâche, et parce que tout a été réglé dans ce monde pour que force reste à la morale et à la justice.

Othello, Desdemona, Iago, meurent tous les trois : Othello, pour s'être marié tard, étant Maure et jaloux, à une jeune fille de Venise; Desdemona, pour n'avoir pas aimé son père, et pour l'avoir trompé; Iago, pour avoir suscité autour de lui des événements plus forts et plus soudains que toutes ses ruses. Othello et Desdemona sont pleurés, parce que leurs fautes n'ont pas souillé leur âme, et qu'ils meurent pour avoir trop aimé. Iago est maudit, parce que ses crimes ont surpassé son châtiment. La toile tombe alors, et Shakspeare apparaît, dans la moralité de sa pièce, calme et souriant, comme s'il n'était pour rien dans la catastrophe. A chacun la peine de ses fautes ou de ses crimes; à lui, philosophe, poëte, contemplateur des caractères et de la vie, l'ineffable plaisir d'en avoir démêlé le jeu si compliqué et si divers, et de nous l'avoir montré dans des vers et sous des visages immortels !

Cicéron, dans son énumération trop souvent citée des bienfaits des livres, a oublié de dire : ils nous tiennent lieu de foyer, de lares, de pénates, dans les hôtelleries; ils font de la pluie le beau temps, en nous enlevant dans ce monde des idées, où le ciel est toujours pur, et où le soleil ne se couche jamais; ils nous dérobent un moment au souci de la famille absente; ils nous délivrent de toutes les tyrannies du corps; ils nous assistent aux plus mauvais moments du voyage, à ces heures où l'on n'est ni arrivé, ni parti, ni en

mouvement, ni en repos, ni assis, ni debout; heures qui ne ressemblent guère à celles de sa riante mythologie, avec leurs ailes du plus fin duvet : les heures dont je parle ont des ailes de plomb.

15 septembre, au soir.

§ V

LE MARIAGE DANS LES ROMANS DE GEORGE SAND. — DÉPART POUR AIX-LA-CHAPELLE.

Un rayon de soleil interrompt ces belles réflexions et me chasse de ma chambre. Les gens sortent de vêpres, bien séchés et le cœur gai, comme après un devoir rempli. Je les suis machinalement, j'entends leurs projets de promenade; mais voilà qu'au *finissement* de cette rue le soleil se cache. et la pluie tombe de plus belle sur les gens et sur leurs projets. Je me sauve à l'auberge, après m'être pourvu de quelques volumes de George Sand, dont je relis avec délices les belles pages. La nuit me surprend courbé sur ces petits formats de la contrefaçon belge, si bien appropriés à la taille de quantité d'auteurs.

George Sand a pris en haine, ou, si vous aimez mieux un mot plus doux, en grippe, l'institution du mariage; car je lui crois volontiers, comme à toute femme douée de tant d'esprit et de grâce, plus de caprice que de haine. Caprice ou haine, il n'en est pas moins vrai que le mariage n'a pas eu d'adversaire plus passionné que George Sand. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia* et, en dernier lieu, *Jacques*, sont des développements très-divers de la même pensée, ou plutôt de la

même aversion. Quand les personnages ont tort, ce n'est jamais le mariage qui a raison ; quand les personnages ont raison, c'est invariablement le mariage qui a tort. S'il y a quelque querelle, c'est toujour sle mariage qui paye, comme on dit, les pots cassés. Aucun écrivain n'a pénétré plus profondément dans les malaises infinis d'un mauvais ménage ; aucun n'a mieux analysé les causes des antipathies conjugales et n'a suivi plus finement leurs effets lents et inévitables ; aucun non plus n'a moins caché son triomphe au moment où le mariage finit par une catastrophe.

Par une conséquence naturelle, il en est peu, et je parle ici des plus grands, qui aient glorifié avec plus d'éloquence l'ennemi-né du mariage, l'amour illégitime; qui aient donné de plus nobles couleurs à ce larron de l'honneur des familles, ni prêté de plus séduisantes excuses à l'adultère. Dans *Jacques*, George Sand loue le mari de prévoir son déshonneur et de lui ouvrir les portes de sa maison, comme à une réparation trop juste d'un mariage inégal. L'amant, c'est le redresseur de torts ; l'adultère, c'est la peine d'un crime commis contre les saintes lois de la nature ; et, à ce titre, il a l'espèce d'innocence d'une peine justement infligée. Quant aux devoirs, il en est un pour le mari qui se sent de trop dans son ménage : c'est de vider la place, et, au besoin, de se jeter au fond d'un lac, en laissant croire qu'il a été victime d'une curiosité intempérante pour les beautés alpestres. C'est ainsi que finit le mari dans *Jacques*, le dernier et le plus éloquent plaidoyer de George Sand contre le mariage.

La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a donc été le but des ouvrages de George Sand. Elle y a mis plus d'esprit de suite, plus de persistance, que n'en met d'ordinaire une femme, même à ses desseins les plus chers, et plus de talent, hélas ! que n'en ont bien des théoriciens beaucoup plus moraux. Quelques critiques, s'il m'en souvient, ont voulu l'en défendre. A quoi bon? Ce serait

louer médiocrement George Sand que lui ôter le mérite d'un ferme propos et d'une constance virile dans une antipathie féminine. Resterait donc un instrument à toutes idées, une plume à toute phraséologie, aujourd'hui contre le mariage, demain pour, aujourd'hui casuiste de l'adultère, demain prête à faire des pastorales sur l'hymen.

D'ailleurs la thèse a son côté vrai. Le mariage ne réussit pas à tout le monde ; et, quoiqu'il ne soit ni dans mon droit ni dans mon goût de rien conjecturer sur la vie privée de George Sand, je croirais volontiers que la loterie du mariage donne rarement à une femme supérieure un époux digne d'elle. Dans ce cas, le mariage est un état odieux, odieux en proportion de ce que le mariage bien assorti est doux. Il serait peut-être plus héroïque à qui n'a pas eu le bon lot de ne point scandaliser le monde de son malheur, ou bien, s'il sent le besoin de quelque dédommagement public, de dire le bien qu'il a rêvé plutôt que le mal qu'il a souffert, et de montrer par quels trésors de patience, d'abnégation, de silence, une femme mal mariée parvient à éluder les crises violentes et à trouver une sorte de paix de conscience, bien préférable aux plaisirs passagers et aux longs désordres de la séparation. Mais ce que la morale générale y aurait gagné, l'écrivain ne l'aurait-il pas perdu? Et ne vaut-il pas mieux pour tout le monde qu'un auteur soit vrai avec lui et avec le public, même à ses dépens?

A la place et sur les ruines du mariage tombé, George Sand édifie et couronne l'amour. Ah ! il n'y a pas d'homme assez beau, il n'y a pas de jeune fille assez pure, assez belle, assez gracieuse, pour être visitée par ce dieu ; il n'y a pas de fleur assez noble pour être caressée par ce papillon. George Sand y a mis toute l'adresse et tout l'esprit des réformateurs habiles. Son mariage (j'entends le mariage qu'elle attaque), c'est toujours le vieux mariage, grondeur, triste, avec des habitudes au lieu de plaisirs, et de l'accoquinage

au lieu de tendresse. Son amour, au contraire, c'est un enfant du dix-neuvième siècle, sans mélange de galanterie ni de fadeur, raisonneur éloquent, dont la logique merveilleuse rend toute résistance impossible. Il faut y céder, sous peine de manquer d'*esprit* et d'*élévation;* il remplace les piéges grossiers de l'ancien amour, les promesses de mariage, les serments d'éternité, par une métaphysique éblouissante, à la hauteur de laquelle une femme ne peut s'élever qu'en recevant le réformateur dans le lit nuptial. C'est un dialecticien comme le grand Arnauld, moins l'ennui de la matière; vif, plein de ressources, possédant toutes sciences, au courant de toutes choses, jamais surpris, jamais à court, improvisateur admirable, poëte, artiste, philosophe, naïf et subtil, positif et rêveur, ayant toujours d'immenses vertus qui couvrent ses actions douteuses et projettent leur moralité sur ses fautes; un amour, en effet, qui chasserait le mariage de ce monde, si nous étions tous beaux et nos sœurs toutes belles et si la vie d'un homme n'était que de vingt à trente ans, celle des femmes que de dix-huit à vingt-cinq.

Y a-t-il un danger réel à ce que des idées de ce genre soient défendues et popularisées par le talent? Il y en a peut-être, mais bien moins qu'on ne le pense. Si la critique épluchait les livres de George Sand comme les gens du parquet épluchent un article de journal, pour y trouver des cas de prison, à toute force trouverait-elle le sujet d'un réquisitoire; mais à voir les choses sainement, sans complaisance comme sans peur, on reconnaît qu'il n'y a guère de poison, dans les livres de George Sand, que pour les gens déjà empoisonnés, ou pour ces natures à demi gâtées que le premier roman d'un plat anonyme, qu'un littérateur de librairie foraine suffirait à achever.

L'art infini que George Sand a déployé dans sa guerre contre le mariage tourne presque toujours contre l'effet

qu'il veut produire. C'est ce qui doit arriver de toute guerre contre une institution vieille comme le monde, éprouvée par les siècles, respectée, même aux époques où la femme n'était pas l'égale de l'homme, et pratiquée volontairement là où elle n'était pas commandée par la loi. Est-ce la faute de l'institution si les personnes n'y sont pas propres? C'est ce qu'on peut dire de tous les personnages de George Sand. Les uns ont d'horribles caractères, sont jureurs, emportés, colères, comme le mari d'Indiana; c'est un mauvais ménage, c'est un mariage malheureux : voilà tout. Les autres rêvent une fleur de sentiment, un renouvellement incessant de jouissances, de l'imprévu, dans une union où le bonheur le plus vif est la douceur d'une vie assise et prévue. Ils prennent le repos pour le calme plat; ils veulent s'agiter et se battre les flancs pour se tenir toujours en jeunesse; ce sont encore des mariages mal assortis, rien de plus.

Jacques épouse une femme plus jeune que lui de vingt ans; il a derrière lui un passé qui lui donne des rougeurs subites et qui le fait pleurer à certaines romances que sa femme joue sur le piano. Il fait venir chez lui une jeune femme, belle, spirituelle, qu'il tutoie. Est-ce sa sœur? est-ce une ancienne maîtresse? Il n'en dit rien à sa femme; il couvre toutes ces irrégularités de son honneur, qui est incontestable; mais, en ménage, la meilleure sorte d'honneur, c'est la confiance. Cette jeune femme est en tiers dans le ménage, et très-souvent en tête-à-tête avec le mari. Elle a un amant qui la poursuit jusque dans la maison de Jacques et qui, las de ses rigueurs, finit par s'éprendre pour la femme de Jacques. Jacques laisse tout faire : il donne à l'amant le logement, la table, l'occasion. Dix fois il peut, par une explication, sauver sa femme d'une infidélité imminente; mais il ne veut pas s'expliquer; il rougirait de redemander un amour qu'il a tout fait pour perdre. Finalement, il se met à voyager pour laisser le champ libre aux deux amants, et,

quand sa femme va devenir mère par l'adultère, il se jette au fond d'un lac, afin que les deux amants se marient et légitiment l'enfant né du concubinage.

Voilà, certes, un mariage mal fait à plaisir, sans compter que celui qui en est la suite n'a guère de chance d'être meilleur. Qu'est-ce que tout cela prouve contre l'institution? Par le soin même que prend George Sand de composer ses mauvais ménages d'époux admirables, elle va contre son effet, en le voulant mieux assurer; car, en des gens aussi parfaits, on ne trouve pas place pour les fautes qu'elle leur fait commettre; et, comme on en conclut qu'il n'a tenu qu'à ces fautes invraisemblables que le mariage ne fût parfait comme les gens, il en résulte une réhabilitation implicite du mariage.

Quant à cet amour auquel George Sand sacrifie le mariage, à qui fera-t-on croire que toute la destinée d'une femme soit d'avoir un amant, et qu'avant, comme après le temps des amours, ce qui n'est qu'une jeune fille ne soit pas encore, et ce qui n'est plus qu'une mère ne soit plus rien? Qui est-ce qui, faisant sauter sa petite fille sur ses genoux et voyant sourire la mère aux cris joyeux de l'enfant, pensera, sur la foi de George Sand, que son enfant est un bien qu'il nourrit pour l'*amant*, ce roi de ses livres, et sa femme un bien qu'il lui dérobe? Et si la petite fille ne doit pas être jolie, où classerez-vous cet être, qui n'aura pas même, passez-moi le mot, sa saison des amours? Rendez-nous donc le barathre de Sparte, afin d'y jeter toute femme qui ne serait pas assez belle pour enflammer un amant. Ces idées-là ont leur remède dans leurs conséquences.

Mais le plus sûr contre-poison (si poison il y a) des romans de George Sand, c'est le style, c'est la langue même qui a servi à développer et à mettre en action ces étranges paradoxes.

A l'époque où nous vivons, je suis bien plus frappé de la

corruption intellectuelle que de la corruption morale. Les excès monstrueux du dix-huitième siècle, ceux du seizième, en Italie particulièrement, ces grands désordres qui embarrassent la pudeur des historiens, ne sont pas de notre temps. Soit progrès moral, soit l'effet d'une concurrence qui force chacun à poursuivre sans distraction la tâche de pourvoir à ses besoins, les mœurs de notre temps sont comparativement bonnes et l'on pèche beaucoup plus d'intention que d'effet. Au contraire, à aucun temps de notre histoire, la corruption intellectuelle n'a été plus grande, et les exemples éclatants de corruption morale sont venus de travers d'esprit bien plus que de mauvais penchants. De là ces suicides fastueux, qui, pour vouloir être admirés, ne sont pas plaints; de là, parmi nous plus de fous que de débauchés. Il en résulte qu'on y peut faire plus de mal avec des livres mal écrits dont la morale est indifférente, qu'avec des livres dont la morale est douteuse et dont la langue est admirable.

Au premier rang de ces livres, il faut mettre ceux de George Sand. Supposez qu'ils aient une vertu corruptrice, au moins n'attaquent-ils pas l'intelligence, et s'ils peuvent, non pas gâter, mais tenter le cœur, ils laissent l'esprit et le jugement sains. Dans ce style si transparent, tout se voit, tout se sent, tout se distingue, tout saute aux yeux; les sophismes s'y livrent d'eux-mêmes au lecteur; l'instrument et la main trahissent l'intention qui les mène; la logique fait ressortir les paradoxes, l'art épure les conceptions. C'est là l'effet certain des romans de George Sand sur quiconque n'est ni fou ni corrompu; et la gloire de ce brillant écrivain, c'est qu'après l'avoir lu, les partisans du mariage le sont un peu plus qu'auparavant, et n'en aiment pas moins un adversaire qui a déployé tant de talent pour faire éclater la faiblesse de sa cause.

Et d'ailleurs, dans le détail, que de choses vraies, sensées, profondes! George Sand défend des opinions fausses avec des

idées justes. Combien de morceaux admirables, où, soit caprice de femme, soit empire de la vérité sur une intelligence naturellement juste, soit retour de pitié généreuse pour ce pauvre mariage tant maltraité ailleurs, George Sand nous donne, à nous autres maris, des leçons d'équité et de délicatesse, nous montre par quelles misères d'amour-propre et quelles tyrannies maritales nous tentons, comme on dit, le diable, et amenons nos femmes au goût du désordre par le besoin innocent de consolations! Ainsi, à chaque pas, auprès du mal est le remède; à côté de la blessure, les simples qui la guérissent. Si la phrase de la lance d'Achille n'était pas si usée, je l'appliquerais aux romans de George Sand. Le danger de ces romans est donc moindre qu'on ne le dit; et c'est parce que j'en ai le sentiment que, malgré mes scrupules sur le but de l'art, je serais disposé, métaphoriquement parlant, à mettre mon puritanisme aux pieds de l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana*.

Enfin, dois-je le dire, comment ne serais-je pas un peu partial pour un écrivain qui donne si hautement raison aux idées que je défends? Je crois avec ferveur, et peut-être devrais-je moins le dire, qu'on peut tout exprimer dans la langue de nos deux grands siècles. Or voilà le défenseur d'idées inouïes, voilà la Corinne de l'amour libre, voilà George Sand qui dit les choses les plus étrangement nouvelles dans un français admirable. Voyez si ce talent-là a besoin de *reconstituer* la langue! Qui a lu J. J. Rousseau a la clef de George Sand. Il y a plus de véritable nouveauté dans ce style que dans aucun des écrivains, ciseleurs en bronze, et fondeurs en métaux, comme ils se qualifient, tant les *géants* que les nains de leur suite. C'est que ce style est pris au fonds commun; il a tout à la fois une originalité propre et une parenté directe avec la langue des devanciers. L'école des ciseleurs veut recommencer cette langue; George Sand la

rajeunit en lui restituant quelques beautés qui étaient en elle, et dont l'heure n'était pas arrivée. Tout n'est pas à admirer pourtant dans ce style : outre les négligences de la fécondité, quelque peu du langage éphémère de la mode gâte ces pages si fraîches et si éblouissantes, et, presque toujours, c'est aux endroits où la pensée est par trop folle que l'expression est défectueuse. Admirable langue que celle qu'il faut violer pour lui faire dire des billevesées !

On voudrait conquérir aux idées chastes, conservatrices, à la morale de la famille, un talent qui leur a fait innocemment une guerre meurtrière. On voudrait lui donner la tentation d'une gloire vertueuse où la voix des mères serait comptée, et qui se ferait au foyer de la famille. On souhaiterait qu'une si belle plume ne se mît pas au service des oisivetés maladives ou de ces imaginations affamées de nouveautés qui ne disputent pas sur la qualité des écrits, pourvu qu'elles en changent souvent ! Mais quel homme peut dire aux autres ce qu'il faut faire, et quel homme sait même ce qu'il fait ?

16 septembre.

Une espèce de fiacre, à quatre places, conduit par un cocher prussien, m'offre de me conduire à Aix-la-Chapelle. J'entre, moi quatrième, dans ce fiacre, avec un commis-voyageur anglais, qui n'est ni impertinent, ni gai sans raison, ni familier avec la servante de l'hôtel, ni haut parleur, ni incommode par tous ses membres et par toutes ses allures, comme un commis-voyageur français ; avec un jeune Allemand qui ne sent point la pipe, et qui ne met point ses pieds sur les pieds de ses voisins ; enfin, avec un simple ouvrier en teinture de Verviers, honnête, intelligent, poli, qui a mis, pour aller à Aix-la-Chapelle, sa redingote neuve de drap de Verviers, et qui me fait l'histoire de cette redingote

qui est toute celle du commerce de Verviers ; vrai choix de voyageurs, comme j'aurais pu les commander, quatre hommes de quatre nations, au fond d'un fiacre de Verviers, liés entre eux par la politesse et la langue française.

Septembre 1835.

PRUSSE RHÉNANE

AIX-LA-CHAPELLE

§ I

ARRIVÉE A AIX-LA-CHAPELLE. — L'HÔTEL DU GRAND MONARQUE. — LE BUVEUR HONTEUX.

De Verviers à Aix-la-Chapelle la route est charmante. On longe d'abord le cours du Vesdre, petite rivière bordée de manufactures de drap, dont les eaux poissonneuses font aller les machines. C'est un préjugé dans le peuple de Verviers que les Prussiens, par jalousie pour leurs draps, détournent une partie des eaux de la petite rivière, qui sort d'une forêt limitrophe. Ce détournement n'a lieu d'ailleurs qu'en été, de concert avec le soleil, qui est de moitié dans la conspiration. L'hiver, le Vesdre déborde et entre quelquefois jusque dans les fabriques. Au sortir du vallon, on monte insensiblement à travers des pâturages enclos de haies, des forêts de bouleaux, des bruyères, et déjà des bouquets de sapins. Nous approchons de la frontière prussienne.

A la douane, on vise nos passe-ports et on examine nos bagages avec discrétion. A quelque distance de là, nous entrons dans le premier village prussien. Un factionnaire, la casquette haute, monte la garde devant une guérite zébrée de noir et de blanc, droit, roide, tout d'une pièce, comme sa guérite. Le bruit de notre fiacre attire aux fenêtres et sur le seuil des maisons quelques jeunes filles endimanchées, blondes, les cheveux en bandeaux, des Marguerites de Faust, car qui peut mettre le pied en Allemagne sans penser à Marguerite? Ces jolis visages, embellis par le souvenir poétique de Faust, nous apparaissent dans un moment où le soleil, dégagé de nuages, donne aux maisons blanches l'air de fête et l'habit paré que le saint jour du dimanche donne aux gens. Si c'est une illusion, en est-il de plus gracieuse ni qui réjouisse plus l'imagination que la vue de jeunes filles, au moment où le ciel rit, dans un village prospère de l'Allemagne, regardant passer le voyageur, pour se consoler de quelque promenade manquée?

A une heure de là, nous contemplons du haut d'une montagne, au fond d'une large vallée, sous une voûte de nuages noirs amoncelés sur la ville, Aix-la-Chapelle, la vieille cité de Charlemagne, centre d'un monde qui s'est soutenu un moment par un homme, la Rome du huitième siècle, parce qu'il y eut en ce temps-là un César. Sa cathédrale, pareille à un vaisseau dont la proue porterait une coupole, ressemble, dans ce déluge de pluie, à l'arche qui déjà s'élève au-dessus des maisons noyées, portant dans son sein le germe des races futures.

Le fiacre nous descend à l'hôtel du *Grand-Monarque*. Ce serait un palais, même à Paris. Une espèce de chasseur, sans sabre, nous reçoit casquette bas et met à nos ordres des domestiques en pantalons collants et rayés, veste ronde, lesquels nous donnent le bras à la sortie de voiture et font prendre nos effets par des laquais en livrée. Je me laisse faire.

Le bon ton veut que, loin de paraître surpris ni contrarié d'être traité en ambassadeur qui descend de sa voiture, ou en commis voyageur de première classe, on ait l'air d'un homme accoutumé aux premiers hôtels et qui même s'attendait à mieux. Voici pour l'apparence. En soi-même on est plus modeste. « Tout ce train me coûtera cher, se dit-on avec terreur; je payerai les grâces du chasseur, ses talents de polyglotte; je payerai les pantalons collants des domestiques; je payerai cet escalier, large comme celui du musée; je payerai ces arbustes qui ornent la cour d'entrée; je payerai tout cet empressement et toute cette politesse. Je dois déjà quelques thalers pour l'honneur d'être venu faire de la dépense ici. »

Notre compagnon de route, le teinturier de Verviers, plus modeste et plus digne que nous, était descendu de la voiture sans vouloir s'appuyer sur le bras des domestiques rayés, avait pris son sac et était allé chercher une auberge plus conforme à l'état de sa bourse. On me conduit dans ma chambre; je vois un ameublement des plus modestes. Je me calme. « Je regagnerai sur ma nuit, me dis-je, les thalers que m'aura coûtés la réception de la porte cochère. » Le souper est bien servi, mais médiocre; il me fait souvenir des tables belges, si bien fournies et d'un si raisonnable écot. Je me rassure encore. « On connaît les gens ici, me dis-je; on sait qu'ils aiment mieux mal dîner dans l'hôtel qui a la vogue que de bien dîner dans une auberge modeste. » Je me flatte que le bon marché d'un mauvais repas et d'un coucher médiocre compenseront la cherté des politesses de l'entrée : la carte du lendemain me désabuse. Je paye comme pour un bon dîner et pour un bon coucher; je paye en sus pour les politesses. C'est trop juste : il faut faire payer trois fois la vanité.

La pluie avait cessé le soir. Les rues, séchées par le vent, s'étaient remplies de promeneurs. Des cabarets longs et

étroits, en forme de réfectoires, retentissaient des chants des buveurs, attablés sur deux rangs parallèles et servis par de joyeuses filles de comptoir leur versant la bière ou le vin. Comme je rôdais le long des maisons, regardant à travers les vitres pour chercher des *mœurs*, et trouvant la plus rare espèce de toutes, un air de bonheur répandu sur tous les visages, j'entends près de moi quelques mots français balbutiés par deux jeunes gens qui sortaient d'un cabaret, légèrement pris de vin. Je m'arrête naturellement à ces mots de la langue natale, si harmonieux dans un pays étranger. Ils me remarquent et s'arrêtent aussi.

— Qu'avez-vous à nous regarder? me dit l'un d'eux; nous sommes d'honnêtes gens...

— Vous me le dites en français; comment ne vous croirais-je pas?

— Vous êtes Français?

— Dieu merci!

— Nous ne sommes pas Français, nous; mais nous connaissons la France et nous l'aimons.

Une conversation s'engage entre le plus jeune des deux amis et moi. Le plus âgé, plus maître de lui et plus solide sur ses pieds, soutenait son compagnon, qui chancelait en parlant et qui mettait toute la rue dans la confidence de notre rencontre.

— J'ai des parents riches, me dit-il. Connaissez-vous M. N...?

Il me cite un nom très connu à Paris.

— Oui.

— Eh bien, c'est mon parent.

Je lui en parle avec détails; mais je vois bientôt que c'est un nom qu'il m'a donné en l'air, pour l'avoir lu dans les gazettes; qu'il veut passer pour plus qu'il n'est, et que sa vanité résiste à l'ivresse qui a troublé sa raison. Je le tire

d'embarras en changeant de sujet. Il me prend par la main et me dit :

— Vous viendrez avec nous.

— Je ne le puis; mes affaires m'appellent ailleurs.

— Il n'y a pas d'affaires le dimanche; vous viendrez avec nous.

Et il fait mine de m'emmener. Je me dégage et je commence à prendre un ton sévère. Il me regarde d'un air attendri.

— Votre refus me blesse, me dit-il.

Il semblait vouloir m'entraîner chez lui pour m'y retenir jusqu'à ce que sa raison lui revînt et qu'il pût me montrer quel homme il était à jeun.

La conversation devenait embarrassante; les passants s'attroupaient déjà autour de nous. Je fais quelques pas pour m'en aller. Il court après moi :

— Vous viendrez avec moi, répète-t-il.

Je le repousse doucement. A la lueur d'une boutique, je voyais des larmes de honte rouler dans ses yeux. Il tâchait de remplacer, par cette sorte de dignité qu'imitent les ivrognes, sa raison qu'il sentait atteinte. Son ami nous avait rejoints et l'avait pris par le bras.

— Si vous me refusez cette grâce, me dit-il avec force, je me tiendrai pour offensé dans mon honneur.

— Et moi, repris-je, il y a déjà longtemps que je le serais, si l'on pouvait être offensé par un homme qui n'a pas sa raison.

Et m'adressant à son compagnon :

— Monsieur, lui dis-je, ne pouvez-vous pas me protéger contre les avances de votre ami ?

Il me fit de brèves excuses, et, le prenant à bras-le-corps, il l'entraîna à quelques pas, criant à tue-tête, comme Cassio dans *Othello* ; « Mon honneur ! mon honneur ! » Je hâtai le

pas et me dérobai à cette offre d'hospitalité tout à la fois si burlesque et si touchante. Ce jeune homme avait une figure ouverte et douce; il était bien mis, quoique avec la négligence allemande, parlait agréablement le français, avec un son de voix charmant. Il s'était oublié à boire du vin du Rhin. Il me représenta les étudiants d'Hoffmann : un mélange d'honneur délicat et de grossièreté, de hauteur de cœur et de mauvaises habitudes.

§ II

LA FONTAINE D'EAU THERMALE.

J'avais été tout d'une course de la ville haute dans la ville basse, où sont le théâtre et l'établissement de la fontaine à boire, deux monuments de construction récente. Le second surtout, représentant un temple en forme de rotonde, est d'un bel effet. Les eaux de cette fontaine, prises à la source de l'Empereur, la principale et la plus sulfureuse d'Aix-la-Chapelle, sont conduites sous terre par des tuyaux qui traversent, dit-on, d'antiques maçonneries romaines, et viennent sortir en jets fumants au fond d'une cave, où des rhumatisants de tous pays vont, par un double escalier, les boire à plein verre. Devant cette rotonde est une place nouvellement plantée d'arbres. C'est là que, pensant encore à mon étrange rencontre dans les rues de la ville haute, je suivis quelque temps, sans propos délibéré, un jeune couple prussien d'amants, à ce que je pus voir, ou d'époux dans la lune de miel, qui se parlaient à demi-voix avec beaucoup de tendresse. Les faibles lumières des maisons voisines, qui venaient mourir sur eux, me laissaient à peine voir l'allure

gracieuse et fuyante de la jeune femme, emblème de la vie, dans ces courtes heures d'amour et de possession chaste où l'on touche à peine la terre et où l'on glisse comme des ombres à travers les hommes. Ils étaient si absorbés dans leurs douces causeries, interrompues par de longs regards, qu'ils n'entendaient pas mon pas lourd retentir derrière eux. J'écoutais avec d'autant moins de scrupule, que, ne sachant pas l'allemand, je ne comprenais rien à leurs paroles et ne pouvais pas les trahir. Mais on eût deviné tout leur entretien à ces seuls mots qu'ils répétaient à chaque instant, qu'ils échangeaient ou employaient ensemble tour à tour : *du, ich; toi, moi*, deux mots qui, à ces heures privilégiées, n'en forment qu'un. Le malheur voulut que je misse le pied dans une flaque d'eau; ils m'entendirent, et, sans même se retourner pour voir qui les suivait, ils s'avertirent par un serrement de bras, et, hâtant le pas, ils disparurent entre les arbres. Je m'arrêtai pensif et leur souhaitai intérieurement l'innocence qui sanctifie l'amour et l'ordre qui le conserve, ces deux coffrets de cèdre où le meilleur de l'homme est préservé des vers.

Il reste une suave odeur sur le passage d'une femme aimée : c'est ce parfum que Milton fait sortir du calice des fleurs qui tapissent le berceau du genre humain.

§ III

SOUVENIRS DE CHARLEMAGNE. — LA LANTERNE DE CHORIS.

L'entrée d'Aix-la-Chapelle, du côté de la Belgique, offre l'aspect d'une ville fortifiée dont les glacis sont des jardins

anglais. La plupart des fossés de la vieille ville de Charlemagne ont été comblés. Des bosquets de lilas, sortant du milieu des plates-bandes, des arbres ombrageant des bancs peints en vert et dont les dossiers représentent des serpents enlacés, des allées larges et sinueuses, bordées d'arbrisseaux nains, couvrent l'emplacement des antiques remparts contre lesquels se sont rués les Normands du neuvième siècle et les armées du moyen âge. La porte de Marschier ou de Borcette, par laquelle on entre dans la ville, est un reste de la cité de Charlemagne. Du côté de la campagne, cette entrée s'arrondit en plein cintre romain; du côté de la ville, elle a la forme ogivale; ce sont deux portes, de deux époques différentes, adossées l'une contre l'autre, et couvertes d'un toit d'ardoise, part des temps modernes dans ce monument de plusieurs âges.

Une archéologie sévère ne trouverait peut-être pas, dans ce qui est censé appartenir à Charlemagne, le dessin exact de l'architecture carlovingienne; mais on ne peut douter que, parmi toutes ces pierres, il n'y en ait qui ont été équarries par les maçons de l'empereur, et qui regardent depuis mille ans les arrivants du pays de Liége, soldats, pèlerins, marchands, juifs, gens d'Église, voyageant en tout équipage, et pour les mêmes besoins qu'aujourd'hui.

Au reste, sauf l'intérieur de la cathédrale, le peu qui reste de Charlemagne, dans cette ville qui fut pendant trente ans sa demeure favorite, a été, comme cette porte, altéré, refait, recousu à des constructions ultérieures. La tour de Granus, à l'extrémité orientale de l'Hôtel de Ville, offre dans sa maçonnerie des ressemblances avec la maçonnerie de la cathédrale, et paraît avoir été fondée par la même main. Elle aurait servi, dit-on, de tour du guet et de prison. La base est un carré de trente-trois pieds, et les escaliers taillés dans l'intérieur des murs tournent autour d'étages voûtés et superposés les uns sur les autres avec une hardiesse qui

étonne. Au sommet de la tour, quatre balcons ronds et saillants, en forme de tourelles, débordent aux quatre angles. La trace d'une arcade qui se dessine sur le mur témoignerait à la fois de l'origine carlovingienne et des altérations du monument.

On rattache cette tour à l'ensemble des constructions qui formait le palais de Charlemagne. On a tâché de restaurer en idée ce palais avec quelques pans de murs, quelques débris de galeries et d'arcades, quelques restes de voûtes, dont le tracé présenterait un carré irrégulier embrassant la place actuelle du marché et tout l'espace qui est entre l'Hôtel de Ville, la cathédrale et les bains. Autour du palais, et enfermés dans une enceinte commune, auraient été les habitations des gens d'Église, des doctes, des clercs, qui composaient la cour de l'empereur. L'Aix-la-Chapelle de Charlemagne n'était qu'un palais avec ses dépendances; tout ce qui se trouvait en dehors était faubourg.

La plus belle trace de ce grand homme, c'est la cathédrale bâtie par lui en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il décora d'or et d'argent, qu'il ferma de portes et de grilles d'airain, et dont il fit venir les marbres de Rome et de Ravenne. Éginhard avait été chargé de l'inspection des travaux. La plupart des pierres venaient de Verdun, dont Charlemagne avait abattu les murailles. L'église fut consacrée par le pape Léon III, en 804. Il devait assister à cette consécration autant d'évêques qu'il y a de jours dans l'année. Trois cent soixante-trois seulement purent être présents; mais le nombre sacré, dit la légende, fut complété par deux évêques morts qui sortirent de leurs tombeaux, et qui, après avoir assisté à la cérémonie, disparurent.

Ce qui reste de toute cette magnificence, c'est la partie de l'église qui conserve le nom de *Chapelle de Charlemagne*, et qui est comme le noyau de tout l'édifice. La forme de cette chapelle est un octogone de huit piliers énormes taillés à

cinq pans, qui supportent deux étages à plein cintre, formés de huit arcades se découpant sur le mur, avec huit plafonds correspondants aux huit arcades, et peints à fresque. La coupole est éclairée par huit fenêtres, et fermée par une voûte que des arêtes coupent en huit pans. Il y a moins de soixante ans, on voyait encore, à l'ouverture de chacune des grandes arcades du second étage, deux colonnes qui la partageaient en trois et qui, au moyen d'une corniche encore visible aux piliers principaux, supportaient trois petites arcades au-dessus desquelles courait horizontalement une élégante corniche. Cette première décoration montait à peu près jusqu'aux deux tiers de l'ouverture. A partir de là, s'élevaient deux autres colonnes posées sur la corniche horizontale et ayant les mêmes axes que les premières. Rien n'était plus gracieux que ces trois petits pleins cintres découpés dans le grand, et ces quatre colonnes dont les deux supérieures semblaient émerger des inférieures. L'édifice portait l'empreinte de deux grands arts : à sa base, l'art simple et massif de la Rome consulaire ; à sa partie supérieure, l'art délicat de la Rome des Antonins.

Les guerres de la Révolution amenèrent nos soldats dans le parvis de la cathédrale de Charlemagne. Les colonnes furent arrachées et transportées à Paris. Les chances de la guerre les ont depuis rendues en grande partie à la ville d'Aix-la-Chapelle, qui les laisse couchées le long d'un mur, faute d'argent pour les remettre à leur ancienne place. En fait de morceaux d'architecture, les restitutions de la paix sont presque aussi fâcheuses que les pillages de la guerre. Mais, s'il est vrai que ces colonnes soient celles que l'impératrice Hélène avait fait venir d'Italie pour décorer une église de Cologne, et que Charlemagne acheta au clergé de cette église, quelle ville possède de plus précieux restes que ces marbres de quinze siècles, tirés pour la première fois des carrières de Ravenne par la mère de Constantin, et, à mille

ans de distance, remués par Charlemagne et par la Révolution française?

Au milieu de la chapelle de Charlemagne est une grande pierre, sur laquelle est gravé son nom. Cette pierre marque, dit-on, la place où ce grand homme fut enterré. Le premier qui voulut voir ses illustres restes fut Otton III, empereur d'Allemagne. Personne ne pouvait dire où était le tombeau, depuis que les Normands avaient dévasté l'église et brisé le monument élevé à son fondateur. Otton fit faire des fouilles, et on trouva dans un caveau le cadavre parfaitement intact, assis, comme le lendemain des funérailles, dans une chaise, formée de quatre tables de marbre blanc non polies, que recouvraient des plaques d'or. Charlemagne portait le sceptre et le manteau impérial. Un livre d'évangiles en or était ouvert sur ses genoux; un morceau de la vraie croix était incrusté dans sa couronne; une panetière d'or de pèlerin pendait de sa ceinture. Otton enleva les insignes de l'empire, la couronne, le sceptre, le globe impérial, la tunique, pour les faire servir au couronnement des empereurs. Il donna le livre d'évangiles, le glaive et le collier à l'église d'Aix-la-Chapelle; il garda pour lui la couronne, le globe d'or et la panetière, et les porta depuis dans toutes ses expéditions. Surpris par la mort en Italie, il les donna à l'archevêque de Cologne, Héribert, lequel ne put pas les défendre contre Henri, duc de Bavière, qui s'en empara de force, et les déposa dans sa ville de Nuremberg.

Frédéric I[er], dit Barberousse, de la maison des Hohenstaufen, fut pris de la même curiosité que son prédécesseur Otton III. Lui aussi voulut voir les restes de Charlemagne. Il convoqua, en 1165, à Aix la-Chapellé, une diète où il vint tant de ducs, de princes, d'évêques et d'autres seigneurs, que la ville se trouva trop petite pour loger tous ces hôtes. C'était la fête de Noël. Frédéric célébra cette fête avec de grandes cérémonies dans l'église de Charlemagne. Puis

il fit ouvrir le tombeau; l'archevêque de Cologne et l'évêque de Liége reçurent le corps, qui fut placé dans une châsse et exposé à la vénération publique. La chaise de marbre fut déposée dans une galerie supérieure, pour servir aux couronnements. On coucha le corps dans un sarcophage antique de marbre blanc, orné de bas-reliefs. La chaise et le sarcophage subsistent encore; mais le corps a disparu dans ces pieux pillages; il en reste des os ou fragments d'os, dont on peut suspecter l'authenticité, même sans être de ceux qui poussent la peur d'être trompés jusqu'à ne croire à rien.

Le sarcophage est enfermé dans une armoire particulière. Les bas-reliefs représentent l'enlèvement de Proserpine. Le mouvement des chevaux du roi des enfers est d'une grande beauté. On varie sur la destination primitive de ce précieux reste, et sur l'emploi qu'il reçut, en passant de l'Italie dans le monde barbare. Plusieurs disent que le prétendu sarcophage n'a été qu'une baignoire; ceux-ci le font venir de la Grèce, ceux-là de l'Italie. On veut qu'il ait servi de socle au fauteuil de Charlemagne, dans le caveau funèbre, avant de servir de cercueil à l'illustre mort. Dans le doute, il reste à ce marbre son antiquité; et c'est par là que toutes les reliques intéressent et qu'elles ont raison contre les incrédules.

On est d'accord sur la chaise, la plus curieuse de toutes les reliques profanes d'Aix-la-Chapelle. C'est dans cette chaise que fut assis, pendant trois cent cinquante ans, le corps de Charlemagne; c'est là que furent couronnés plus de trente empereurs ou princes, lesquels y sont venus chercher des inspirations de grandeur, et n'y ont trouvé, le plus souvent, que des fumées d'ambition stérile. Cette chaise est dans une sorte de niche en planches mal jointes, fermée par une porte à deux battants et élevée sur un massif de pierre haut de cinq marches. Le roi de Prusse, auquel le doyen de la cathédrale avait demandé dans ces derniers temps une enveloppe plus digne du monument, a répondu,

me disait-on, que ce n'est pas le dehors qui doit attirer les regards, mais le dedans.

La chaise est d'une grande simplicité. Ce sont quatre feuilles d'un beau marbre de Carrare, l'une servant de dossière, deux autres d'accoudoirs, la quatrième fermant la chaise par en bas. Elle pose sur des traverses en pierres supportées à chaque bout par deux massifs de maçonnerie grossière, lesquels forment un espace vide d'environ trois pieds de haut et deux et demi de large. C'est dans cet espace vide, où l'on ne peut entrer qu'en se courbant à moitié, que viennent s'accroupir dévotement les gens de la campagne qui souffrent de rhumatismes aigus. Cette posture redoublant leurs souffrances, quand ils se relèvent, ils se croient soulagés, et, la foi aidant, guéris. Où est le Saint-aux-Reins? demandent-ils naïvement, prenant cette chaise avec son enveloppe pour une niche de saint. On les entretient dans cette erreur; c'est le profit particulier du sacristain, qui nous faisait des railleries sur ces pauvres gens dont il prend l'argent.

Le droit du couronnement était le privilége principal d'Aix-la-Chapelle. Les empereurs carlovingiens et saxons, ceux de la branche de Franconie, ceux des maisons de Souabe et de Habsbourg, s'y firent couronner successivement, et plusieurs portèrent, dans leurs guerres, les insignes impériaux, qui ne les empêchaient pas toujours d'être battus. Vers le milieu du seizième siècle, Aix-la-Chapelle perdit son droit. Charles-Quint et Ferdinand Ier sont les deux derniers empereurs qui y aient été couronnés. L'éloignement de la ville, la jalousie des autres cités de l'Allemagne, qui réclamaient cet honneur pour en avoir les profits, les dangers de la guerre, le manque d'argent, l'affaiblissement des traditions religieuses, enlevèrent à Aix-la-Chapelle un privilége que l'empereur Charles IV, dans la bulle d'or, lui avait maintenu et attribué à tout jamais par une loi expresse. Les empereurs confirmaient son privilége, mais se faisaient couronner ail-

leurs. On finit par stipuler des dédommagements réguliers, que la ville accepta. On lui donnait, à chaque couronnement, trois mille cinq cents florins d'or pour le cheval qui amenait l'empereur jusqu'à la porte de la ville et qui revenait au porte-clefs; pour celui qu'il devait monter depuis la porte d'entrée jusqu'à Notre-Dame, et sur lequel le prévôt avait des prétentions; pour les draps, velours et brocarts dont on couvrait les siéges et le pavé de la cathédrale; pour la première poignée de jetons de couronnement que l'essayeur des monnaies avait droit de prélever sur toutes celles qu'on devait jeter au peuple; pour les habits que portait l'empereur avant de revêtir les ornements impériaux, et qui revenaient au chapitre; enfin pour trois voitures du meilleur vin, dont deux étaient dues au même chapitre, et l'autre à Saint-Adalbert. Avec l'empire d'Allemagne a disparu, avec le droit, le tribut de trois mille cinq cents florins, qui dédommageait la ville de l'avoir perdu.

Avant de quitter la chapelle de Charlemagne, il faut donner un coup d'œil à ce singulier lustre en forme de couronne, qui descend du milieu de la coupole au-dessus de la pierre du tombeau. C'est un présent de Frédéric Barberousse et un chef-d'œuvre de l'art du lampiste au douzième siècle. La forme, quoique grossière, ne manque pas d'une certaine grâce, ni surtout de convenance. On y compte seize tourelles et quarante-huit bougeoirs en cuivre doré. La chaîne à laquelle il est suspendu serait un chef-d'œuvre de serrurerie dans tous les temps; elle a été calculée pour la perspective, et paraît de grosseur égale dans toute sa longueur. Des vers latins témoignent que ce lustre fut offert, par l'empereur, en l'honneur de la Vierge.

Si le nom de Charlemagne ne remplissait pas cette partie de la cathédrale, et si les siècles n'étaient pas la plus grande beauté des monuments, on préférerait à l'église le chœur, moins vieux de cinq cent cinquante ans, mais d'un art bien

supérieur. Il faut faire honneur de cette construction à Chorus ou Choris, bourgmestre d'Aix-la-Chapelle, en 1353. Quant au nom de l'architecte, il est resté inconnu. On sait quelquefois qui commandait ces grands travaux; on ne sait jamais qui les exécutait : l'architecte ne mettait pas son nom au bas de son ouvrage, et ne pensait pas à se perpétuer parmi les hommes : il lui suffisait que Dieu le connût.

Ce chœur est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Le nom de *lanterne*, qu'on lui donne dans le pays, le décrit parfaitement. C'est en effet une lanterne oblongue, de plus de cent cinquante pieds de haut, percée de onze fenêtres qui partent du dôme et descendent jusqu'à hauteur d'homme. Les piliers qui les séparent et qui forment les côtés du dôme semblent là pour attacher les fenêtres, comme sont, dans une lanterne à jour, les quatre filets de métal qui joignent, à chaque coin, les quatre verres.

Ne pouvant pas porter le sanctuaire dans le ciel, Choris et l'homme divin qui exécutait sa pensée voulurent faire entrer le ciel dans le sanctuaire par ses vastes fenêtres. La lampe de la lanterne mystérieuse est une sorte de soleil en bois doré, suspendu à la voûte, et dont chaque face représente une image de la Vierge et de l'enfant Jésus, sculptés au milieu des nuages; le tout en bois doré, et, dit-on, d'un seul morceau.

Les révolutions et la guerre avaient respecté ce chœur, dont la noble et majestueuse nudité n'avait rien qui tentât les pillards et les iconoclastes; c'est une sorte de simonie, trop commune autrefois, qui l'a profané. Dans l'ouvrage primitif de Choris, les fenêtres descendaient jusqu'aux boiseries des stalles, et la base extérieure de la lanterne ne devait recevoir aucune construction parasite qui bouchât le passage de la lumière. Les chanoines, pour le misérable revenu de quelques échoppes qui y sont adossées, ont permis qu'on rognât les fenêtres et qu'on y mît des moellons jusqu'à la hauteur de douze pieds. Or douze pieds de moins à ces em-

brasures, qui devaient descendre jusqu'à hauteur d'appui et permettre aux passants de voir du dehors les cérémonies du sanctuaire, c'est une mutilation qui a gâté ce bel ouvrage. L'édifice a perdu sa principale beauté, cette apparence de fragilité d'où lui venait sa ressemblance avec une lanterne.

Je ne me connais pas en droit canon ; mais, s'il y a une simonie caractérisée, ce doit être l'acte de ces chanoines vendant, comme un terrain vague, les murs de l'église, et prenant sur le jour du sanctuaire pour loger des marchands qui font arriver jusqu'au tabernacle les plus misérables bruits de la vie vulgaire. Ces hommes ont fait de Dieu un principal locataire qui sous-loue une partie de sa maison pour en donner les obscurs profits à ses serviteurs indignes. Je ne sais qui pourrait se contenir en voyant dans l'intérieur les traces récentes de ces ignobles maçonneries et le peu de soin qu'on a mis à les déguiser, apparemment pour ne pas dépenser pour l'église ce qu'on tient de l'église. Serait-ce donc pour avoir à dîner quelques verres de plus de vin du Rhin? Au reste, qu'importe aux chanoines qu'on se plaigne de leurs mutilations? Ne faut-il pas leur payer un droit d'entrée pour s'en indigner [1]?

L'autel, d'une belle forme et peu orné, est surmonté d'une statue de la Vierge, à laquelle on donne mille ans. La légende raconte que cette statue fut retirée intacte des débris d'un incendie qui consuma la ville. Deux couronnes d'or, richement travaillées et enrichies de pierreries, brillent sur la tête de la mère et de l'enfant Jésus. Les robes, brochées d'or, sont l'ouvrage des archiduchesses, filles de l'empereur

[1] Je suis heureux d'avoir à faire réparation, pour cette belle colère, aux chanoines d'Aix la-Chapelle. La profanation qui m'indignait si fort, et peut-être si justement, en 1835, a disparu. La magnifique lanterne est dégagée de toute construction parasite, et les fenêtres descendent jusqu'à la portée de la main. Peut-être cette petite déclamation n'y a-t-elle pas nui.
Juillet, 1855.

Joseph Ier. Le tombeau d'Otton III, dévalisé par nos soldats en 1794, et rétabli depuis, est au pied de l'autel. Cet Otton fit beaucoup pour la cathédrale; il affectait d'aimer Aix-la-Chapelle, comme avait fait Charlemagne, et il rêva, lui aussi, d'en faire une seconde Rome. Le poison qu'il but dans les bras de la veuve de Crescentius, décapité par ses ordres, mit fin à cette brillante imitation de Charlemagne.

A l'entrée du chœur, à droite, au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie et au dépôt des reliques, est une chaire revêtue de larmes d'argent doré, avec des incrustations d'ivoire et de pierres précieuses, d'un travail exquis. La forme en est circulaire et d'une proportion charmante. Un énorme onyx, fixé au centre, attire les yeux par sa grosseur. L'ivoire, divisé en petits compartiments, représente des bas-reliefs enchâssés dans des chatons de cristal, et qu'on dit grecs ou au moins romains; ils le sont certainement par les sujets, et dignes de l'être par l'exécution. Cette chaire est le don d'un empereur. Les jours ordinaires, on la revêt d'une chemise en bois, qu'on ne découvre que pour les étrangers; dans les solennités, on la laisse voir au peuple, et on y chante l'Évangile.

§ IV

LES RELIQUES.

Le dépôt des reliques est au-dessous de cette chaire, dans une chambre qui conduit à la sacristie. On est reçu par deux personnages spécialement chargés de les montrer aux étrangers. L'un appartient à l'ordre laïque et l'autre à l'Église. Le premier est sans doute là pour surveiller l'état matériel des reliques, tempérer la curiosité des étrangers qui voudraient

y toucher et donner des renseignements tout profanes sur la valeur des ornements et des matières d'or et d'argent qui les décorent; l'autre, à ce que je suppose, a pour emploi de comprimer les propos trop libres des sceptiques et d'aider la foi des personnes disposées à croire. Le laïque nous nommait les objets sacrés, sans accompagnement de paroles liturgiques; il disait : « Voici un morceau de la vraie croix; voici le suaire de Jésus-Christ. » Le clerc tonsuré disait : « Ceci est un morçeau de la sainte croix, cela est le suaire qui enveloppa le corps de notre Sauveur. »

La chambre des reliques est entourée d'armoires qui sont ouvertes successivement et par ordre. Une table est au milieu; on y apporte tous les objets qui peuvent être déplacés. On nous fit asseoir sur des chaises autour de cette table, en face de l'armoire principale qui contient les grandes reliques et les plus précieuses d'entre les petites. L'ouverture seule de cette armoire, qui couvre tout un mur de la chambre, est déjà un spectacle éblouissant. Les portes, à l'intérieur, sont ornées de peintures d'Albert Durer, représentant des apôtres et des saints, petites figures exécutées avec finesse et sentiment, où le dessin n'est pas sacrifié à la couleur. Elles sont sans doute de l'époque où Albert Durer disait à Mélanchthon : « J'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse la peinture fleurie et à effet, et je me suis grandement admiré dans celles de mes œuvres les plus chargées de couleur; mais, depuis que je vieillis, je me suis mis à étudier la nature, et j'ai compris que la simplicité est le plus haut degré de l'art. »

Dans l'intérieur de l'armoire, c'est l'or et l'argent sous mille formes : des châsses, des soleils, des calices, des reliquaires en forme de tombeaux, de coupoles, d'aiguilles, de cathédrales, dont chaque pointe est une pierre précieuse; ce sont des couronnes d'or, présents de personnes royales, des statuettes en argent doré, les plus rares merveilles

de l'orfévrerie du moyen âge et des temps intermédiaires.

Une châsse d'argent doré, longue de cinq pieds environ et haute de trois, en forme de toit ou vaisseau de cathédrale, occupe tout un rayon de l'armoire sacrée. Tout autour sont les figures des douze apôtres, en relief, agenouillés dans douze niches, occupant les deux grands côtés de la châsse : on n'en voit que six, le monument ne pouvant être regardé que de face. Au milieu, dans une niche plus élevée et qui règne dans toute la hauteur, la Vierge est assise, ayant l'enfant Jésus dans les bras; aux deux petits côtés, des bas-reliefs représentant les principaux mystères de la vie du Christ. L'angle que forme le vaisseau à son sommet est surmonté d'une galerie découpée en trèfle et à jour, où brillent cinq chatons de forme ronde enchâssant des pierreries.

C'est dans cette châsse que sont renfermées les grandes reliques, dont l'ostension n'a lieu que tous les sept ans. La fête dure depuis le 10 juillet jusqu'au 24. Pendant ces quatorze jours, la chapelle de Charlemagne se remplit d'une foule de curieux venus là de tous les points de l'Europe pour contempler ces précieux monuments de la foi catholique. L'ostension se fait par le clergé de la cathédrale, du haut d'un balcon recouvert de riches tapisseries. Pendant qu'un des prêtres étale l'objet sacré, deux autres, placés à ses côtés, les montrent avec une baguette et en donnent l'histoire et l'explication à la foule entassée dans l'église. Il n'est pas rare que, parmi les spectateurs, quelques-uns versent des larmes. A plusieurs le cœur manque, par la force de la religion rendue perceptible aux sens; ceux qui doutent sont émus par cette antiquité des témoignages, qui est, à elle seule, une authenticité : personne n'est indifférent.

Toutefois, Aix-la-Chapelle ne voit plus cette affluence du quinzième siècle, qui forçait le bourgmestre de faire fermer les portes jusqu'à ce que les premiers arrivés eussent fait place aux nouveaux venus, et qui laissait dans le trésor

particulier de l'église quatre-vingt mille florins d'or offerts à la Vierge, qui les abandonnait à ses collecteurs. Les pèlerins ne sont plus obligés de camper hors des murs en attendant leur tour; les auberges de la ville suffisent à l'empressement des curieux : aussi le clergé d'Aix-la-Chapelle fait-il des circulaires où il regrette les pèlerinages du temps passé, et où il rappelle les miracles opérés par la vertu des grandes reliques.

Ces reliques sont : — la robe blanche qu'avait la sainte Vierge lorsqu'elle mit au monde l'enfant Jésus; cette robe est de coton et longue de cinq pieds et demi, ce qui fait penser que la sainte Vierge a dû être de haute taille. On la montre toute dépliée, et sa ressemblance avec une chemise lui en a fait donner le nom dans le peuple. — Les langes dont saint Luc a dit au chapitre IV : « Vous trouverez cet enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche. » On les dit d'un drap jaune, grossier comme du feutre. On les montre pliés. — Le drap dans lequel a été reçu le corps de saint Jean-Baptiste après sa décollation. Ce drap, d'un lin assez fin, est tout couvert de sang. — Le linge dont Jésus-Christ fut ceint sur la croix : il est pareillement taché de sang et très-grossier, quoique de lin. C'est avec cette relique, la plus précieuse de toutes, qu'on donne la bénédiction chaque jour, à la fin de l'ostension.

On renouvelle tous les sept ans les enveloppes de soie où sont conservées ces quatre reliques, les étoffes remplacées sont coupées en petits morceaux et distribuées en présents qui en appellent d'autres.

Les petites reliques sont ainsi appelées, non parce qu'elles sont de moindre valeur, dit le livret de la cathédrale, mais parce qu'étant moins volumineuses que les quatre premières, elles ne peuvent pas être l'objet d'une ostension solennelle du haut de la galerie. Ce sont ces reliques qu'on montre aux étrangers et que j'ai pu voir à loisir; elles sont nombreuses,

et ma mémoire n'a retenu que les principales. Deux reliquaires d'argent doré, d'un travail admirable, représentant une église gothique, haute de trois à quatre pieds et longue de deux à trois, contiennent : le premier et le plus grand, la pointe d'un des clous dont Jésus-Christ a été percé sur la croix; le morceau de la croix à laquelle ce clou était attaché; une dent de sainte Catherine; le grand os d'un bras de Charlemagne, depuis le coude jusqu'à l'épaule; — le second : un morceau du roseau que les Juifs mirent dans la main de Jésus-Christ quand ils le saluèrent ironiquement roi des Juifs, et un lambeau du suaire dont son visage fut couvert dans le tombeau; des cheveux de saint Jean-Baptiste; une côte de saint Étienne, premier martyr.

Je ne puis pas affirmer que j'aie bien vu tous ces objets sacrés, que mon œil ait tourné tout autour, et que la foi aux choses antiques ait toujours réussi à dissiper l'incertitude du témoignage de mes sens. L'éclat de ces châsses, l'élégance de ces tours gothiques d'où s'élancent mille aiguilles d'or, la splendeur des enchâssements, l'altération des couleurs et des formes propres à chaque objet, tout cela ne me permettait pas d'en avoir une perception nette, et les accessoires me dérobaient souvent le principal. Je regardais alors le clerc tonsuré, dont l'œil souriant me disait : Il n'y a que la foi qui sauve, et dont la bouche officielle était prête à anathématiser mon doute.

Je ne dirai pas non plus que j'aie bien et parfaitement vu, dans la jolie cassette d'or qui figure la présentation au temple, le morceau du bras de saint Siméon, ni l'huile miraculeusement découlée des os de sainte Catherine, qu'on y conserve dans une fiole d'agate; mais j'ai admiré ce bouquet à tige d'or et aux fleurs de pierreries qui sort de la fiole comme un bouquet immortel nourri par l'huile miraculeuse. Deux petites statues, où la matière surpasse le travail, représentent Siméon élevant dans ses bras l'enfant Jésus, et

Marie offrant deux colombes qui s'échappent de ses mains.

J'ai pareillement des doutes sur la grandeur de ces parcelles du corps de Charlemagne conservées dans trois châsses. La seconde châsse, qui contient l'os du bras, depuis la main jusqu'au coude, est un don de Louis XI, lequel fit enchâsser ce précieux reste en 1481, dans un reliquaire de trois pieds de hauteur figurant un bras avec la main, entouré d'une manche collante. Au milieu de ce bras est un trou carré de quelques pouces par où l'on voit, à travers un morceau de vitre, une portion de l'os. Allongez par la foi cet os de toute la longueur du reliquaire, terminez-le par cette main de géant, et joignez-y l'autre partie qui est renfermée dans la châsse en forme d'église gothique, et qui va du coude à l'épaule, vous aurez un bras d'un peu plus de cinq pieds.

Si vous en témoignez quelque étonnement, le laïque et le clerc veulent bien retrancher un pied, mais ne vous tiennent pas quitte à moins de quatre. Je n'ignore pas qu'Éginhard donne à Charlemagne « un corps large et robuste, et une taille élevée, mais, ajoute-t-il, qui n'excède pas de justes proportions [1]. » Un bras de trois pieds seulement demanderait un homme d'au moins sept pieds : quel géant faudrait-il donc pour un bras de quatre pieds? La sacristie d'Aix-la-Chapelle en est restée, en fait de critique historique, au témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, lesquelles font pourfendre à Charlemagne un chevalier d'un coup d'épée, et disent qu'il portait un homme armé debout sur sa main. Si le docteur Antommarchi n'avait pas pris l'empreinte du crâne de Napoléon, les sacristains futurs n'eussent pas manqué de proportionner la tête de l'homme à son histoire, et de faire de celui qui régna de Rome à Moscou un homme beaucoup plus grand qu'un grenadier de Frédéric II ou qu'un Patagon.

[1] Corpore fuit amplo atque robusto, staturâ eminenti, quæ tamen justum non excederet... Eginh. in Karl. M., c. XXII.

Je serais plus disposé à croire que le cor de chasse en ivoire, dit de Charlemagne, a réellement appartenu à ce prince, car il doit suffire du souffle d'un homme fort pour en faire sortir les sons qui retentissaient, il y a mille ans, dans les forêts d'Aix-la-Chapelle. Ce cor est une dent d'éléphant, qui sait? peut-être de l'éléphant dont Haaroun-al-Reschid fit présent à Charlemagne. Il est suspendu à un ceinturon de velours cramoisi sur lequel on lit les mots *dein ein*, gravés en argent doré : on est libre de suspecter ce velours d'avoir été renouvelé. Le cor a deux pieds de long; il est épais et très-lourd. J'ai demandé la permission de souffler dedans : toutes mes forces d'aspiration et d'expiration réunies ont produit un faible gémissement, comme si l'instrument se fût plaint d'avoir perdu le grand homme qui lui donnait l'âme.

Parmi les autres reliquaires, j'ai remarqué une image en relief de saint Pierre, tenant d'une main la clef d'or et de l'autre un anneau brisé de la chaîne dont il fut garrotté dans les prisons de Rome; — un soleil soutenu par deux anges et formé d'une croix autour de laquelle règne une bande circulaire d'argent doré, avec des incrustations d'émaux et de petits compartiments vitrés, où l'on voit un morceau de l'éponge qui servit à abreuver Jésus sur la croix: une épine de la couronne; des os de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste; les dents de saint Thomas et de saint Barthélemy; — une croix d'or dans laquelle est enchâssée une parcelle considérable de la vraie croix; — deux reliquaires en forme de saint sacrement, dont l'un contient la ceinture de cuir de Jésus, cachetée aux deux bouts et scellée du sceau de Constantin, et dont l'autre montre la ceinture de lin de la Vierge; — enfin une statuette de la Vierge en argent doré, dont le creux renferme plusieurs reliques, et qui est portée solennellement par deux vicaires le jour du Saint-Sacrement, comme patronne de la ville.

Les sceptiques ont de belles raisons contre les reliques; car quoi de plus semblable qu'une corde ordinaire à la corde dont Jésus ceignait sa robe, qu'une dent ordinaire à la dent de saint Thomas, qu'une épine de prunier sauvage à l'épine de la sainte couronne, qu'un os de païen à un os de saint, qu'une éponge à laver à l'éponge trempée de fiel et de vinaigre dont on abreuva Jésus, qu'un clou rouillé à un clou de la vraie croix? Quoi de plus suspect que cette authenticité reposant sur des traditions orales, sur des approbations données par des autorités ecclésiastiques, intéressées à multiplier les preuves sensibles et populaires de la foi sur les registres des églises qui en tiraient profit? Quoi de plus douteux que ces conservations miraculeuses au milieu des guerres, des incendies, des pillages, dans des villes saccagées par toutes les invasions du Midi et du Nord, au milieu de cette Europe flottante dont la carte change tous les demi-siècles, renouvelée par l'épée et le feu? Mais les fidèles n'ont pas de moins belles raisons en faveur des reliques; car quoi de plus probable, dans l'origine d'une religion, que les croyants aient conservé quelques restes de ses martyrs; que des sépultures aient été pieusement violées pour en tirer des ossements; qu'on ait ramassé les linges du supplice, les clous de la croix? Quoi de plus vraisemblable qu'après le triomphe de l'Église ces débris aient été ou achetés aux possesseurs par les princes, ou volontairement donnés aux églises pour être la propriété de la chrétienté tout entière?

La foi aux reliques est fondée sur la vraisemblance; et c'est peut-être ce qui la rend si vivace, outre qu'elle a sa racine dans l'imagination populaire et le sentiment religieux si naturel à l'homme.

Est-ce donc à ce clou que je crois? est-ce à cet anneau de chaîne, à ce petit morceau de bois noir, à ces cheveux, à ces linges ensanglantés, à cette huile découlée des os d'une sainte? Non; mais je crois à tous ceux qui y ont cru, à ces

pèlerins s'aventurant, au milieu des guerres furieuses, pour les aller toucher, pour en rapporter le contact sacré dans la patrie, au risque de mourir en chemin, purifiés et envoyés au ciel par leur seule vertu divine; je crois à la foi de ces princes qui les faisaient enchâsser dans l'or et l'argent, et détachaient, pour en orner les reliques, les pierreries de leurs couronnes; je crois à l'authenticité des ardentes prières, des élans de cœur, des regards respectueux et avides qui s'y sont attachés; je crois à ces malades, à ces humblés d'esprit, à ces pauvres sans consolation, qui sont partis d'Aix-la-Chapelle guéris, redressés, riches, pleins d'espérance, après les avoir contemplées! Je crois à la pénitence de ces reines, princesses et grandes dames qui léguaient leurs diamants aux reliques d'Aix-la-Chapelle, voulant que le don de ces bijoux, purifiés par ce saint et dernier usage, leur fût compté au jour du jugement comme une bonne œuvre. Les reliques sont vraies par le consentement universel, lequel est plus fort que tous les actes des notaires romains, que tous les registres d'église, que tous les cachets des empereurs : c'est pour cela qu'on ne les peut voir froidement. Malheur à celui qui trouverait à rire en présence de ces emblèmes que la foi de tant de générations a sanctifiés, qui ont été le baume de tant de blessures, le soulagement passager de tant de maux, qui, dans des époques de ténèbres et d'anarchie, où l'homme manquait à l'homme, où le présent était intolérable et l'avenir dans le ciel, ont donné aux pèlerins quelques heures d'exaltation fortifiante et les ont rafraîchis un moment dans leur rude voyage vers le terme de la réparation éternelle!

Mais, si les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, sitôt que ce consentement se retire il n'y a pas de moyen humain d'authenticité qui puisse les garantir du doute et de l'abandon. Alors le sanctuaire où sont conservées les reliques n'est plus qu'un cabinet d'antiquités ; les châsses

d'or et d'argent, bénites par les évêques, deviennent des écrins de l'orfévrerie du moyen âge; l'homme d'Église qui les montre n'ose plus se signer devant le morceau de la vraie croix, ni s'incliner devant la ceinture du Christ, devant le lin sur lequel a dégoutté le sang de son flanc : il sourit pour mettre à l'aise les incrédules et ne pas paraître trop peu de son siècle.

Le visiteur des reliques n'est plus ce pèlerin du temps passé qui a quitté sa ville sur la foi de la bonté divine, disant adieu à sa femme, à ses enfants, avec des provisions pour un jour au début d'un voyage qui durait des mois. C'est un voyageur qu'on fait asseoir; — le pèlerin s'agenouillait; — avec lequel on fait prix à la porte, moyennant quoi il lui est permis de toucher les reliques, de les peser dans sa main, d'élever des doutes, d'entrer en discussion avec l'homme d'Église chargé de l'ostension, lequel défend ses reliques de bouche, et peut-être les abandonne de cœur.

Le tarif de la visite aux reliques est exorbitant. C'est une habitude illibérale du clergé d'Aix-la-Chapelle. Cependant, à Cologne, l'ostension des crânes des trois rois mages est encore plus chère. Cette sorte d'impôt est inconnue en France, où les reliques, il est vrai, sont rares et les curieux de reliques peu communs. Le peuple d'Aix-la-Chapelle ne voit les reliques que tous les sept ans, quand la vue n'en coûte rien. Il y a pourtant beaucoup de pauvres gens pour qui une ostension plus fréquente et gratuite serait un grand soulagement moral. On voit ici des hommes du peuple, des vieillards, collés aux tribunaux de pénitence, comme ailleurs les femmes, et s'y confessant des fautes ou des tentations de la pauvreté; d'autres, agenouillés sur les degrés d'une chapelle, immobiles, prient avec ardeur. L'église est pour eux un toit pendant la pluie, une maison qui ne repousse pas la prière du pauvre et qui ne distingue pas entre ses hôtes.

Des gens de la campagne, après le marché et avant de re-

tourner au village, viennent réciter un rosaire dans un coin de l'église derrière un pilier, sûrs d'être entendus par le Dieu qu'on adore à l'autel. Dans le cloître qui conduit à la cathédrale, quatorze tableaux, attachés au mur à des distances égales, représentent divers sujets de la vie de Jésus-Christ. Au bas de chaque tableau est un banc grossier, en forme de prie-Dieu, où les pauvres viennent prier.

Comme je visitais ce cloître, je vis, agenouillée à un de ces bancs, devant le tableau du Christ disant cette belle parole : « Laissez les petits enfants venir à moi, » une femme en haillons qui paraissait exténuée. Elle tenait dans ses bras un enfant, maigre comme elle, qui regardait par-dessus son épaule et souriait pendant que sa pauvre mère priait. Mon premier mouvement fut de penser à lui donner quelque argent; mais je la laissai achever sa prière et m'allai placer à la sortie du cloître, pour l'attendre au passage et lui faire mon aumône. Elle se leva, fit une révérence, et se traîna jusqu'à la porte, en regardant à droite et à gauche avec cet air stupide que donne l'habitude de la misère irréparable. Je lui mis rapidement une pièce de monnaie dans la main; elle la prit, la baisa, et fit un signe de croix en balbutiant quelques mots allemands. Peut-être pensa-t-elle que celui qu'elle venait de prier lui avait envoyé cette aumône.

Ah ! sans doute, « il faut une religion pour le peuple ; » qui pourrait le nier ? Mais malheur à une société qui dit ce mot avec une arrière-pensée d'égoïsme, et qui se croit quitte avec le peuple quand elle lui laisse ses églises ! Il faut une religion pour le peuple, mais il lui faut aussi des impôts doux, des écoles et du pain ! Même quand il aura tout cela, il lui restera assez de maux et de souffrances ; c'est pour ces maux et ces souffrances sans remède qu'il faut une religion, mais non pour dispenser les gouvernements du devoir de soulager ceux qui souffrent la faim et le froid, et d'empêcher qu'il y ait des pauvres faute de travail.

§ V

BORCETTE.

Borcette est un bourg au sud d'Aix-la-Chapelle, non loin de la porte Marschier. C'est une longue rue sur le penchant d'une colline très-rapide, où les maisons s'entassent et semblent se soutenir contre la chute jusqu'au bas d'un vallon qui court de l'est à l'ouest, et qu'arrose la Worm. Borcette n'était encore, au neuvième siècle, qu'une forêt de chênes, peuplée de sangliers qui durent entendre le son du cor de Charlemagne, et d'où lui vint son nom de *Porcetum*. Vers la fin du dixième siècle, l'empereur Otton II donna la forêt à Grégoire, prince grec, frère de sa femme Théophanie, lequel y fonda un monastère bénédictin, dont il fut l'abbé. L'abbaye attira des serfs, les serfs des hommes libres; ceux-ci bâtirent un village, qui peu à peu devint un bourg. L'esprit des temps modernes, dont l'instrument le plus puissant a été la Révolution française, a fait de l'abbaye une propriété particulière, de son église une paroisse commune à tous, des descendants des serfs de Grégoire une population de drapiers industrieux et riches et de faiseurs d'aiguilles rivales de celles de l'Angleterre.

La curiosité de Borcette, ce sont ses eaux chaudes, dont les vapeurs se répandent en nuage tiède et argenté sur la partie basse de la ville. La principale source est entourée d'une large margelle d'où elle s'échappe avec bruit et à gros bouillons, d'un fond de sable mobile, qu'elle soulève sans cesse, et qui sans cesse retombe. La chaleur de cette source est de cinquante degrés de Réaumur. Les ménagères de Bor-

cette y jettent un petit seau attaché au bout d'une corde, et l'en retirent plein d'une eau bouillante où les œufs cuisent en trois minutes. La vue de cette source n'est, du reste, pas plus gratuite pour l'étranger que celle des reliques. A peine est-on penché sur la margelle, qu'une femme d'une maison voisine vient au puits, ouvre la grille qui en ferme l'entrée, remplit, aux plus gros bouillons de la source, un grand verre à bière, et vous l'apporte sans mot dire. La langue de Borcette pourrait n'être comprise que de peu de gens; celle des gestes l'est de tout le monde. On s'exécute, et, après avoir goûté avec précaution de cette eau, qui sent l'œuf pourri, on donne quelques *silbergros* à l'Hébé de la source, qui vous remercie par un faible salut, indifférente, *maîtresse de ses sens*,

Et comme accoutumée à de pareils présents.

Toutes les eaux chaudes de Borcette, après avoir servi à différents établissements de bains, vont se réunir dans un canal, d'où elles se déversent, partie dans un petit lac, bordé d'arbres, sur lequel flottent de légères fumées, partie dans un ruisseau. Chemin faisant, la masse d'eau se grossit de petites sources d'eaux minérales, éparses dans tout le vallon, et fait mouvoir des fabriques et des moulins. Elle prend alors le nom de Worm ou rivière chaude, passe tout près d'Aix-la-Chapelle, reçoit toutes les eaux qui forment le Worm particulier de cette ville, et va se jeter à sept lieues de là, en manière de rivière, dans la Roër, dont le nom a désigné, pendant dix-huit ans, l'un de nos plus beaux départements du Rhin. Le petit lac de Borcette, appelé l'Étang chaud, à cause des eaux chaudes qu'il reçoit, ne gèle jamais; il protége de ses tièdes exhalaisons quelques plantes aquatiques qui ne croissent ordinairement que dans les climats du Midi, et nourrit quantité de poissons médiocres. On ne peut man-

ger de ces poissons qu'après les avoir fait dégorger longtemps dans l'eau froide. De beaux cygnes, qui vivent en liberté sur ces mille ruisseaux, s'accommodent de ce poisson tel qu'il est, et le mangent sans préparation. On voit leurs longs cous onduleux sortir du milieu des roseaux, d'où ils s'élancent comme des oiseaux sauvages, avec un grand bruit d'ailes et un frémissement particulier que ne font jamais entendre les cygnes claquemurés de nos pièces d'eau bourgeoises.

A l'est de Borcette, le lit épuisé d'un petit ruisseau, qui coule à travers des taillis, mène les amateurs de chemins infréquentés et de ruines douteuses sur les bords d'un étang desséché, d'où s'élève un pan de muraille antique, en forme de tour carrée. C'est le seul reste d'un édifice dont les décombres, amoncelés au pied de la muraille, sont recouverts d'arbres poussés entre les pierres et nourris par les pluies du ciel et les vapeurs de la vallée. Avec un peu de cette complaisance si facile aux voyageurs venus de loin, on pourrait placer là ce château de Charlemagne où se passa l'épisode d'Éginhard et d'Emma. Ce serait là qu'Éginhard, après un rendez-vous d'amour avec la fille de l'empereur, durant lequel les heures s'étaient écoulées et beaucoup de neige était tombée dans la cour du château, aurait été porté sur les épaules d'Emma, afin que Charles, dont les yeux étaient si perçants, ne voyant que des pas de femme sur la neige, n'eût aucun soupçon de l'aventure. Si ce n'est pas à cette place même que la belle Emma punit son royal père de cette jalousie plus qu'étrange qui porta Charlemagne à ne pas marier ses filles, ce ne doit pas être très-loin de là ; et, si l'aventure ne s'est pas tout à fait passée ainsi, peu de choses vraies sont plus vraisemblables. C'en est assez toutefois pour donner un intérêt à cette ruine, tout près de laquelle un riche propriétaire d'Aix-la-Chapelle, homme à écusson armorié, a fait bâtir une habitation de campagne qui protégera contre

les marchands de pierres toutes taillées l'asile probable des amours d'Éginhard et d'Emma.

§ VI

LE LOUISBERG.

Le Louisberg est, après la cathédrale pour quelques voyageurs, avant la cathédrale pour le plus grand nombre, la principale curiosité d'Aix-la-Chapelle. J'entendais ce nom à toutes les tables d'hôte. « Vous allez à Aix-la-Chapelle? — Oui. — Ne manquez pas de monter au Louisberg. » Dans la voiture publique, encore ce Louisberg. « Monsieur va sans doute voir Aix-la-Chapelle pour son plaisir? — Oui, s'il n'y pleut pas, comme à Liége. — Il ne faut pas oublier le Louisberg. » Viennent ensuite les conseils et les itinéraires. « Ne prenez pas de guide; ils sont chers et importuns; on peut aller seul au Louisberg. » A la descente de voiture : « Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire demain au Louisberg? » Le lendemain, à peine au bas de l'escalier : « C'est moi qui dois mener monsieur au Louisberg. — Mais je n'ai demandé personne. — Ah! » Et voilà un *cicerone* qui se croit volé et qui souhaite intérieurement que je me casse le cou avant d'arriver au Louisberg. Dans la rue : « Monsieur va-t-il au Louisberg? C'est par ici. » Et déjà l'officieux guide me devance de quelques pas. Qu'est-ce donc que ce Louisberg?

Avant 1807, le Louisberg était, pour les géologues, une masse de sable mélangé de coquillages pétrifiés, nue, stérile, sans verdure et d'un difficile accès. La même main

qui, en 1807, donnait au commerce d'Aix-la-Chapelle un développement inouï, qui portait à quatre-vingt-dix le nombre de ses fabriques de draps, et à neuf mille le nombre d'ouvriers employés à cette industrie, qui améliorait les laines indigènes et introduisait dans le pays les moutons de race espagnole; la même main qui donnait à l'habile mécanicien Jecker les bâtiments et les jardins d'une abbaye pour y établir une immense fabrique d'épingles, transportait sur les flancs arides du Louisberg la terre végétale et les arbres qui en font aujourd'hui une magnifique promenade. Cette main, c'était celle de Napoléon, dont le nom est resté si populaire à Aix-la-Chapelle, qu'on y arrête encore dans les rues, au nom du magistrat, de braves gens qui, en sortant du cabaret, ont crié Vive l'empereur! Je le comprends. Sous Napoléon, ils étaient mieux payés et travaillaient moins; leur ville était la tête de pont de la France du côté de l'Allemagne, et ils y avaient vu, en 1804, le vrai descendant de Charlemagne. Au lieu de ces lourds soldats du Stralsund, qu'on y envoie en garnison de l'autre bout de la Prusse, et qui obtiennent, dans leurs moments libres, l'autorisation de porter des fardeaux pour le compte des particuliers, ils étaient gardés par des soldats gais et bons vivants, qui avaient battu toutes les armées de l'Europe.

Un chemin pavé, bordé de sapins et de peupliers, va de la ville au pied du mont. Deux allées sablées, qui montent le long de ses flancs, amènent des deux côtés, et par une pente douce, les gens de pied et les voitures jusqu'à une pyramide en pierre qui en marque le point le plus élevé. Cette pyramide, élevée par nos ingénieurs, correspondait à l'une des pointes de la grande base triangulaire établie pour la levée du plan topographique des départements unis du Rhin. C'est de là qu'un de nos colonels du génie faisait ses observations astronomiques. Une inscription française, gravée sur la pyramide, indiquait ces diverses circonstances.

En 1814, les soldats du Stralsund abattirent la pyramide; le roi de Prusse l'a fait relever; mais l'inscription française a été remplacée par une inscription allemande, et le nom de Napoléon ne s'y lit plus.

La vue qu'on a du Louisberg est ravissante : au sud, la ville et ses tours et le vaisseau du chœur de la cathédrale, ce toit de la lanterne mystérieuse, la porte dite de Charlemagne, les hauteurs du vallon de Borcette, la ruine d'Éginhard, et, tout autour de la ville, ce grand parc anglais, jeté sur des fossés comblés; des routes qui, partant de tous les points de la ville, s'enfoncent à l'horizon; des maisons de campagne à l'entrée des bois; des fumées s'échappant des houillères; des moulins à vent sur tous les mamelons; de petites collines avec leurs vallons, leurs ruisseaux, leurs forêts, leurs prairies, leurs champs enclos de haies, leurs villages cachés dans les arbres; quelques lieux historiques, le Salvatorsberg (Mont-du-Sauveur), couronné par une église et un monument rustique; le Bergerbusch (Bois-du-Mont), que les Français appelaient *Bosquet Pauline*, parce que la princesse Pauline aimait à s'y promener; la hauteur de Melaten, sur laquelle se dressaient jadis les fourches patibulaires, que les Français abattirent; à l'ouest et au nord, l'*Empire d'Aix-la-Chapelle*, qui avait cinq quarts d'heure de longueur sur une lieue de largeur, petit empire ceint tout autour d'un fossé et d'une haie et divisé en quartiers, dont chacun avait son capitaine, son lieutenant et son enseigne; à trois quarts de lieue de l'une des portes d'Aix, Vaels, village belge, dont les manufactures de draps et d'aiguilles sont mues par un ruisseau qui fait frontière entre la Belgique et la Prusse. Enfin, le mont lui-même attire les regards par ses belles plantations, ses bosquets étagés dans les intervalles des allées; son petit temple à colonnes et son pavillon chinois, qu'il ne faut pas voir de trop près, et sa rotonde, où se donnent les rendez-vous d'amour et les

rendez-vous de boire, deux choses qui se font sous tous les gouvernements, et comme ici, à ciel ouvert.

Dans cet horizon plus varié qu'étendu, trois grands hommes ont laissé la trace de leurs pas : César vint y exterminer les Éburons ; Charlemagne y sema la race saxonne arrachée du sol natal, et Napoléon vint y chercher le méridien de la France rhénane, y fonder des fabriques d'épingles et y planter une promenade. Dans l'intervalle, les Normands, dont Charlemagne avait vu avec effroi les barques longues jusque dans son port de Narbonne, passèrent sur la ville et la détruisirent. Saint Bernard y prêcha la croisade, alors que Conrad III y tenait sa cour, et qu'on y menait, dit Philippe, le compagnon de saint Bernard, une vie de voluptueux et de fous. Au treizième siècle, Rodolphe de Habsbourg voulut s'y faire couronner ; mais, comme les princes lui refusaient le serment, sous prétexte que sa main n'était pas armée du sceptre impérial, il prit le crucifix qui était sur l'autel, et dit : « Voici qui me tiendra lieu du sceptre et qui me servira à châtier tous ceux qui seront infidèles à l'empire ou à moi. » Charles-Quint, roi des Espagnes et des Amériques, y fut couronné empereur d'Allemagne. Enfin, la paix fameuse d'Aix-la-Chapelle y fut signée, en 1668, entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, paix glorieuse pour la France, bien différente de cette paix qu'on lui accorda, en 1818, dans un congrès de rois vaincus dix fois, vainqueurs une fois, lesquels signèrent, le 14 novembre, la retraite de France des troupes alliées, et furent remerciés par le duc d'Angoulême, expédié pour cela en courrier confidentiel par Louis XVIII.

§ VII

LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

La poésie et la science y eurent aussi un pèlerin illustre; ce fut Pétrarque, qui fit quelque séjour à Aix-la-Chapelle dans son grand voyage en France et en Allemagne. Il écrivit à Jean Colonne, son protecteur et son ami, la lettre suivante, qui peut passer pour une des plus piquantes légendes d'Aix-la-Chapelle:

« J'ai vu la ville d'Aix, résidence de Charlemagne, et, dans une église bâtie en marbre, le tombeau de ce prince si révéré de ces peuples barbares. Quelques prêtres de cette église nous ont amusés d'un conte qu'on n'entend pas sans plaisir et qu'ils m'ont montré écrit. Depuis lors je l'ai trouvé raconté avec plus de soin dans des écrivains modernes, et j'ai l'idée de vous le faire connaître. Toutefois, je ne veux pas qu'on me recherche pour la vérité du fait, qui reste, comme on dit, à la charge de ses auteurs.

« On raconte donc que le roi Charles, que, par le surnom de Grand, ils *osent* égaler à Pompée et à Alexandre, tout énervé des caresses d'une femme qu'il aimait à la folie, oubliant sa gloire, dont il s'était montré jusque-là si jaloux, négligeant les affaires du royaume, oubliant tout et lui-même, au grand chagrin et au grand dépit des siens, ne trouvait depuis longtemps de goût et de plaisir qu'aux embrassements de sa maîtresse. Il semblait qu'il n'y eût plus de remède à ce fol amour qui fermait les oreilles royales de Charles aux conseils de la raison, lorsqu'une mort inespérée emporta la jeune femme, cause de tous ces malheurs, et

mit dans tout le palais une joie immense, mais cachée. Mais on vit bientôt que plus la passion du roi avait été honteuse, plus ses regrets étaient violents. Sa fureur, loin d'être calmée par cette mort, passa tout entière sur ce cadavre défiguré et livide. Il le fit embaumer dans des parfums, le chargea de pierreries, le revêtit de pourpre, et, nuit et jour, il le pressait dans ses bras et le couvrait de baisers avides et de larmes.

« Que doit être un règne, sinon une domination juste et glorieuse? Qu'est-ce, au contraire, que l'amour, sinon une servitude injuste et sans honneur?

« Tandis qu'il arrivait de toutes parts vers l'amant, ou, pour parler plus juste, vers l'insensé [1], des ambassadeurs de toutes les nations, des chefs d'armée et des gouverneurs de provinces, venus pour l'entretenir des plus graves intérêts de l'Europe, lui, couché sur son lit, malheureux, seul, les portes fermées en dedans, restait attaché à ce corps tant aimé, l'appelant souvent du nom d'amie, comme si elle eût été vivante et qu'elle eût pu lui répondre. Il lui confiait ses soucis et ses peines, il lui murmurait de douces paroles, il poussait ces soupirs, il versait ces larmes accompagnements éternels de l'amour. C'était un misérable soulagement, mais le seul que ce roi, d'ailleurs si sage, dit-on, en toutes choses, fût libre de choisir.

« Ils ajoutent à ce récit des circonstances que je crois impossibles, et que je ne juge pas convenable de te raconter. L'évêque de Cologne, homme renommé pour sa sagesse et sa sainteté, se trouvait alors à la cour. Il était le premier des personnages de la suite du roi et la voix prépondérante dans ses conseils. Ce prélat, ému de compassion pour son seigneur, et voyant que les remèdes humains étaient sans vertu, tourna

[1] Il y a dans le latin un jeu de mots qu'on ne peut pas rendre en français : Ad *amantem*, seu (rectius) ad *amentem*...

ses pensées vers Dieu et lui adressa de continuelles prières, disant qu'en lui reposaient toutes ses espérances, et lui demandant avec des gémissements qu'il mît fin à ce malheur. Après avoir longtemps prié, il fut enfin consolé, un certain jour, par un miracle éclatant. Comme il disait la messe, selon sa coutume, et qu'après les plus pieuses prières il se frappait la poitrine et arrosait l'autel de larmes, une voix descendue du ciel lui dit que la cause du délire de Charles était sous la langue de la femme morte. Le sacrifice achevé, il courut tout joyeux dans la chambre où était le corps, et où sa familiarité très-connue avec le roi lui donnait le droit de pénétrer; il introduisit secrètement son doigt dans la bouche du cadavre, et trouva sous la langue glacée et roide une pierre précieuse enchâssée dans un petit anneau, qu'il arracha en toute hâte et emporta.

« Peu d'instants après, Charles rentra dans cette chambre, et courut, selon sa coutume, au cadavre, pour y renouveler ses stériles embrassements : tout à coup il s'arrête à la vue de ce corps desséché; ses cheveux se dressent sur sa tête; il a horreur d'y toucher. Bientôt il ordonne qu'on l'enlève et qu'on le porte à la sépulture. Mais sa passion s'est tournée tout entière sur l'évêque de Cologne; il l'aime, il le recherche; de jour en jour il s'attache plus fortement à lui. Désormais il ne fait rien que de son avis, et ne veut s'en séparer ni de jour ni de nuit.

« Le prélat, homme plein de sens et de prudence, résolut de se débarrasser d'un poids que tant de gens peut-être eussent désiré, mais qui lui parut insupportable. Toutefois, craignant que, si l'anneau passait dans les mains d'un autre, ou s'il était brisé, il n'en résultât quelque péril pour son maître, il l'alla jeter dans un marais voisin.

« Charles habitait alors la ville d'Aix avec tous les grands. De ce moment, il la préféra entre toutes les autres villes. Rien ne lui plaisait plus que son marais; il prenait le plus

vif plaisir à s'asseoir sur ses bords, à se baigner dans ses eaux, à respirer ses exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que des parfums. Finalement, il y transporta sa cour, et, faisant jeter d'énormes môles dans les eaux du marais, il s'y bâtit à grands frais un palais et une église, afin qu'aucune affaire, divine ni humaine, ne pût l'en arracher. Il y passa le reste de sa vie, et y fut enseveli. »

Heureuse ville, qui a eu pour fondateur Charlemagne, et pour légendaire Pétrarque !

Septembre, 1835.

ANGLETERRE

I

UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL

§ Ier. De la question des pauvres en Angleterre et en Irlande. — § II. Le directeur de la Maison de travail de Liverpool. — § III. La constitution du travail dans l'établissement. — § IV. L'école de la Maison de travail. — § V. L'atelier des cercueils. — § VI. Les toits à porcs. — § VII. La centenaire. — § VIII. Le centenaire de la prison de Gand.

§ Ier

DE LA QUESTION DES PAUVRES EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE.

Voici une des plus belles applications de cette *loi des pauvres*, dont il a été dit tant de choses en France, sans beaucoup de connaissance de la matière, ni surtout des véritables opinions du peuple anglais à cet égard. Il n'est peut-être personne, parmi ceux qui lisent avec quelque attention ce qui s'écrit sur cette partie de l'économie sociale, qui ne soit prévenu contre la loi des pauvres et contre tout ce qui pourrait y ressembler, de loin ou de près. A quiconque veut faire l'éloge de l'Angleterre et en opposer l'admirable civilisation aux lenteurs et aux inégalités de la nôtre, qu'ob-

jecte-t-on tout d'abord, si ce n'est cette formidable loi des pauvres? J'ai dans la mémoire cette formule, qu'assurément je n'y ai pas mise tout seul : Oui, mais l'Angleterre a sa dette; oui, mais l'Angleterre a sa loi des pauvres. Il n'y a pas d'admirateur si intrépide de l'Angleterre que la première de ces objections ne trouble, et à qui la seconde ne ferme la bouche; et pourtant une dette énorme est la preuve d'un crédit énorme, et n'est-il pas juste que ceux qui ont au delà du nécessaire viennent régulièrement en aide à ceux qui n'ont rien? Quoi qu'il en soit, je n'ai pas été peu étonné de trouver en Angleterre, parmi les partisans les plus prononcés de la loi des pauvres, des hommes à qui cette loi demande chaque année une somme considérable, et d'en entendre vanter les bons résultats par ceux mêmes qui en font les frais. J'ai peine à croire que ce soit par de simples motifs de charité chrétienne, et qu'il n'y ait pas là quelque bonne raison politique et déterminante, de l'espèce de celles qui font généralement agir et parler les Anglais.

C'est d'ailleurs un fait notoire que des écrivains distingués, qui appartiennent à l'opinion radicale, demandent pour l'Irlande, comme complément nécessaire des institutions que lui doit la Grande-Bretagne, une loi des pauvres, à l'image de celle qui régit l'Angleterre. Quelques-uns même la réclament au préalable, et ceux-là me paraissent les plus sages; car à une population qui meurt de faim, on doit premièrement du pain, et secondement des libertés. Que peut-il y avoir de plus pressant et de plus obligatoire pour la Grande-Bretagne que de nourrir ces milliers de misérables Irlandais qui, dans les quatre plus beaux mois de l'année, dans le temps où la vie est le plus facile à tous les êtres, où le soleil donne au pauvre le vêtement, le gîte et le feu, sont réduits par la faim à vivre de déprédations? Les uns pillent les hangars où sont conservées les pommes de terre, arrêtent les bateaux chargés de vivres et les vident sur la berge, par l'odieux

droit d'aubaine de la misère; les autres coupent les sacs de blé transportés au marché et les répandent par les chemins. Quelques-uns déracinent les légumes pendant qu'ils végètent encore, forcent les marchands qui ne veulent que traverser un district d'y demeurer et d'y vendre, à une espèce de maximum, leurs provisions; pillent les boutiques des boulangers, traient les vaches pendant la nuit.

Des travaux ont été commencés sur cette question, et des commissions nommées, selon la pratique des gouvernements, qui, avant de payer, font rechercher longuement s'ils doivent. Le moyen le plus naturel, ce me semble, le plus droit, le plus honnête, serait une *loi des pauvres* qui d'abord procurerait de l'argent, en attendant les institutions destinées à en régler l'emploi, et, en outre, qui assimilerait la condition de l'Irlande à celle de l'Angleterre. Mais, comme il faut prendre, sur ce point, l'avis de la partie du peuple irlandais sur qui porterait la charge d'une loi des pauvres, je ne m'étonnerais pas qu'avant toute loi qui devra les grever d'une aumône régulière au profit des indigents, ils demandassent pour eux-mêmes des libertés et des priviléges, et qu'ils fussent plus impatients de recevoir des institutions que de donner de l'argent.

Les sociétés sont à l'égard des pauvres comme les débiteurs récalcitrants qui plaident pour ne pas payer, ou tout au moins pour ajourner le payement. En face du pauvre, ce créancier impitoyable, qui peut les forcer à le nourrir dans leurs prisons, si elles lui ferment leurs hôpitaux et leurs maisons de travail, elles discutent gravement par voie de commissaires le droit et le fait, l'inconvénient avant l'avantage, l'emploi qu'il conviendra de faire de l'argent avant la nécessité et le devoir d'en donner. C'est ainsi qu'en ce moment, à propos de l'Irlande dévorée par la plaie de ses pauvres, on a fait la statistique des causes de tant de misères, des inconvénients de tous les moyens proposés pour y sub-

venir, des institutions à créer pour faire produire les meilleurs fruits à l'impôt qui pourrait être ultérieurement établi. Si du moins on était d'accord sur une ou plusieurs de ces institutions, la question aurait fait un pas; car, l'emploi trouvé, ce serait une forte raison de moins d'ajourner le devoir de donner l'argent. Mais on se garde bien d'être d'accord sur quoi que ce soit; voilà comment, sous l'appareil de commissaires, de comptes rendus et de statistiques, on couvre le peu d'empressement réel à donner, qui est au fond, de l'air de gens bienfaisants qui ne font de difficultés que sur le meilleur emploi du bienfait.

Parmi les moyens discutés, l'établissement des maisons de travail (*work-house*), à l'instar de celles de l'Angleterre, a dû être proposé et débattu le premier, à titre de moyen déjà éprouvé, et dont l'Angleterre a déjà recueilli des fruits. On y a fait des objections de toutes sortes, depuis l'énormité de la dépense, évaluée, par les adversaires du projet, à la valeur du revenu de l'Irlande, jusqu'au caractère des habitants, trop fiers, a-t-on dit, et trop jaloux de leur liberté pour ne pas préférer la famine, la mendicité et la mort à un emprisonnement même volontaire et à un travail qui ne serait pas de leur choix. Je suspecte beaucoup cette accumulation d'objections, si diverses de valeur et de poids, contre une institution devenue inévitable; les petites n'y figurent que parce que les grandes ne sont pas assez solides ou ne sont pas sincères. Si la dépense n'excède pas les moyens de l'Irlande, à quoi sert la seconde objection, tirée du caractère des Irlandais, comme si tous les pauvres n'étaient pas des vaincus pour qui toute condition est bonne, pour peu qu'elle ne soit pas insupportable. Si, au contraire, la dépense est impossible, à quoi bon joindre à une objection si péremptoire la raison tirée du caractère irlandais? On en avait dit autant des maisons de travail d'Angleterre : elles allaient surcharger les villes; on y aurait des révoltes tous les jours; le

peuple anglais était trop fier pour passer sous ces fourches caudines, etc., etc. L'événement a prouvé que toutes ces objections n'étaient que de mauvaises raisons de débiteurs qui éloignent par des chicanes, décorées du nom d'enquêtes, le moment de payer. L'Angleterre s'est exécutée : ses *work-houses* sont l'honneur de sa civilisation.

§ II

LE DIRECTEUR DE LA MAISON DE TRAVAIL DE LIVERPOOL.

Je n'ai vu que celle de Liverpool, une des mieux conçues, dit-on, et très-certainement une des mieux administrées de toute l'Angleterre. C'est à la fois une maison de travail, un hospice et une école publique. L'établissement est situé hors de la ville, sur une des hauteurs qui la dominent, dans un air sain, au moins relativement, car la charité peut tout améliorer en Angleterre, excepté le ciel. Les bâtiments sont vastes, aérés, et paraissent bien tenus; la propreté anglaise a pénétré jusque dans la maison des pauvres. Les ateliers sont larges et bien clos, les cours dallées, grandes et ouvertes. Ce n'est pas une prison, car la force publique n'y est représentée par aucun soldat; et à la faiblesse matérielle de l'autorité on peut mesurer la facilité de l'obéissance. Mais c'est encore moins une maison de luxe, car, outre l'air de tristesse et de dénûment que le pauvre répand autour de lui, un bienfaiteur collectif, tel qu'est une société qui se charge de nourrir ses pauvres, ne met guère de grâce dans sa manière de donner, et laisse voir par trop d'endroits que le bienfait est accordé sous la forme d'un impôt. Les intermédiaires entre la société et ses pauvres sont sérieux et froids comme des agents; justes, d'ailleurs, et bons, mais sans ce superflu, qui est la

sympathie, et qu'on ne leur demande point. La maison est hospitalière ; mais l'hôte n'est pas un ami attendu, à qui l'on garde la meilleure place, la coupe de fête à table et le lit d'honneur : c'est un pauvre qu'on reçoit sur un *bon* de la paroisse, et à qui l'on fait payer, par un certain travail, une place sous un toit commun, peut-être la place restée vide par la mort d'un compagnon de misère récemment délivré de la charité publique et de la vie. On ne peut donc parler de ces établissements que le cœur serré, ni en louer les choses louables qu'avec chagrin ; car l'irréparable est écrit sur toutes les pierres et sur tous les visages.

Le directeur actuel, ancien homme de loi, a été, quoique homme de loi, et pour sa réputation de probité et de fermeté, élu à cette grande fonction par les suffrages des notables de Liverpool. Il succédait à un de ces hommes qui sont la plaie de toutes les institutions de bienfaisance, gens qui exploitent leur place comme une industrie, et qui prélèvent chaque jour une dîme sur la part des pauvres. Il s'était fait, sous un nom analogue à notre mot français *tour de bâton*, un revenu énorme. Ces abus n'étaient pas ignorés ; mais telle est, en Angleterre, la force des choses établies, qu'on le maintint dans sa place jusqu'à sa mort, le seul service qu'il ait rendu à la *Maison de travail* de Liverpool.

Le premier acte de son successeur fut de rendre aux pauvres tous les indignes profits que cet homme avait faits sur eux, et de se réduire strictement au salaire, du reste très-honorable, qui est affecté à sa place. Tout, dans la maison, avait été corrompu par l'exemple du chef. Les fournisseurs du dehors, pour se récupérer des pots-de-vin, altéraient les provisions ; le lait était falsifié, les légumes avariés, le pain enflé au moyen de procédés chimiques. A l'arrivée du directeur actuel, tout a changé de face ; les fournisseurs, tenus quittes des pots-de-vin, ont livré des provisions de bonne qualité. La seule différence d'un homme désintéressé

à un homme avide a produit des sommes considérables, et a donné une existence nouvelle à la *Maison de travail*, sans augmenter pour la ville les frais de dotation annuelle. Le plus difficile à trouver, après l'argent, c'est l'homme chargé de l'employer ; il dépend du choix qu'on a fait qu'un établissement de ce genre soit une maison de bienfaisance ou une ferme des gabelles abandonnée à l'avidité d'un traitant.

Le directeur de la *Maison de travail* de Liverpool paraît être un homme d'environ cinquante ans. C'est un esprit net, adroit, décidé, faisant chaque chose avec la facilité et la confiance que donnent un bon début et la popularité qui s'y attache. Sans avoir, comme on dit, la fibre très-tendre, il a pour les pauvres cette austère sympathie de la probité, bien préférable à la condescendance d'un homme qui se montre facile et relâché envers les gens qu'il vole. Il peut être sévère sans paraître dur, car il n'a pas à faire payer à la discipline les infidélités ou les gains honteux de son administration. Les pauvres le craignent sans le haïr, parce qu'ils savent qu'il les défend quand il n'est pas devant eux, et parce qu'il a l'attitude qui convient à une société en présence de ceux de ses membres qui n'ont pas su ou qui n'ont pas pu s'y faire une place. C'est une attitude grave et ferme, ni trop bienveillante pour ne pas amener le relâchement, ni trop sévère pour que devant lui le malheur n'ait jamais l'air d'être un crime. C'est ce qui explique la facilité de ce gouvernement, où un seul homme conduit dix-huit cents à deux mille personnes, dont plus de mille sont valides, et dont aucune, parmi ces mille, n'est sans quelque levain de révolte au fond du cœur ; car quel est le pauvre qui croit ne l'être que par sa faute ?

Il y a là des hommes qui n'ont jamais résisté à une passion, qui ont incommodé tous leurs semblables de leur liberté brutale, et dont l'obéissance même, triste et morose, est toujours frémissante. Eh bien, tous ces hommes se lè-

vent et se découvrent avec respect quand passe auprès d'eux, avec sa parole brève, son œil vif et pénétrant, ses ordres précis et sans réplique, son geste brusque, son pas rapide, le petit homme, semblable à un clerc de paroisse, qui les gouverne, qui mange de ce qu'ils mangent, boit de ce qu'ils boivent, et n'a pas dans sa poche un *penny* qui aurait dû aller dans la leur. Sa fermeté et sa probité lui tiennent lieu de ce piquet de soldats qui ne sert pas toujours à rendre forts certains fonctionnaires. Ce sont deux forces immenses aux yeux des masses, parce qu'on ne peut pas plus les feindre quand on ne les a pas que les cacher quand on les a.

D'ailleurs, à quoi serviraient des forces matérielles? La *Maison de travail* n'est pas une geôle : quiconque est las d'y vivre peut s'en faire ouvrir la porte et retourner à la vie précaire et à la liberté nécessiteuse du dehors. La maison ne le rejette pas; elle lui donne même le viatique de quelques jours, en attendant qu'il trouve du travail. S'il n'en trouve pas, ou si, après avoir été employé quelque temps, il retombe dans le besoin, l'administration le reçoit de nouveau, sans rechercher si c'est le travail qui l'a quitté, ou lui qui a quitté le travail, et sans aggraver sa position dans l'intérieur de la maison. Sa place lui est rendue, sa portion lui est pesée de nouveau, car les portions sont pesées; mais ce n'est pas le retour de l'enfant prodigue, et au lieu d'un père qui l'accueille et fait tuer le veau gras pour fêter son retour, c'est un chef qui peut-être, en le recevant, ne lui épargne pas quelques éloges ironiques de la maison qu'il a eu tort de quitter.

Du reste, bien peu sont tentés d'essayer de la triste joie d'un jour de liberté dont le lendemain est la misère. La douceur du régime, l'assurance d'avoir le pain de chaque jour, la modération du travail, les amitiés qui se forment dans le travail commun des ateliers et sur les banquettes des chauffoirs, l'habitude, enfin, qui peu à peu confisque à

l'homme sa volonté, les retiennent dans la *Maison de travail*, et leur font oublier une liberté dont les seules jouissances sont des soirées passées à la taverne, que suivent des privations intolérables.

§ III

LA CONSTITUTION DU TRAVAIL DANS L'ÉTABLISSEMENT.

La constitution du travail, dans l'intérieur de la maison, est équitable et parfaitement réglée. Tous les pauvres valides (*able bodies*) sont appliqués à des travaux proportionnés à leurs forces, et dont une partie du prix leur est abandonnée, soit pour les petites douceurs du préau, soit pour en aider leurs familles qui habitent au dehors. Les étoffes de coton et de laine, nécessaires à l'habillement de la communauté, sont fabriquées dans la maison : on vend le surplus à Manchester. Les vieillards, qui n'ont plus assez de force pour un travail fatigant, préparent des cordes de chanvre pour calfater les vaisseaux. Dans une des salles où se font ces cordages, il y avait un vieux marin, jadis compagnon de guerre de Nelson, d'une grosseur énorme, à qui son ventre servait de table à ouvrage. « Voulez-vous voir un de nos élèves? » nous dit le directeur en nous montrant le bonhomme enseveli sous son chapeau de cuir, peut-être aussi contemporain de Nelson. Il l'appela d'un ton de voix ferme, quoique amical. Le bonhomme souleva d'abord sa tête, puis son ventre, puis ses jambes, et vint à nous d'un pas grave, avec toute la docilité militaire, mais non sans dépit, à ce que nous crûmes voir, d'être montré comme un spécimen du bon régime de la maison. Sa figure, forte et intelligente, était celle d'un homme contrarié. Il salua, mais ne dit pas un mot. Après

quelques paroles du directeur, il regagna sa place, et nous sortîmes, moi beaucoup plus malheureux qu'il n'avait pu être blessé, et pensant qu'il faut être un ange ou une femme pour toucher aux plaies du pauvre sans les envenimer. Qui sait si un rayon de la gloire de Nelson, en tombant sur cet obscur matelot, n'a pas mis dans son cœur un sentiment de dignité personnelle que n'ont pu flétrir les malheurs d'une vieillesse recueillie par la charité publique?

Par une distribution judicieuse du travail, qui tire parti de tout le monde et n'épuise personne, les dépenses de la maison sont presque couvertes par le prix des objets vendus au dehors. Les frais et les produits se balancent à peu près, ce qui permet à la ville d'étendre à plus de têtes le bienfait de sa taxe des pauvres, et d'admettre même au partage de l'aumône municipale des malheureux qui ne sont pas inscrits sur le registre de la paroisse. C'est ainsi que la *Maison de travail* paye le passage et la nourriture de tous les pauvres Irlandais qui, après avoir fait la moisson en Angleterre, reviennent s'embarquer à Liverpool, plus pauvres qu'auparavant; car ils n'ont rien économisé de ce qu'ils ont gagné: partis avec des vêtements, ils s'en retournent avec des haillons.

Il n'y a pas de spectacle plus douloureux que celui de ces files d'Irlandais, la plupart pieds nus, sans chemise, les habits en lambeaux, la faucille portée en bandouillère et entourée de foin, un bâton à la main, marchant un à un sur les grandes routes, et regagnant cette *verte Irlande* où l'hiver et ses dernières nécessités les attendent; vrais ilotes de la Grande-Bretagne, qui semblent habillés de ses guenilles et nourris de ses restes. Quelques-uns de ces malheureux errent sur les quais de Liverpool, attendant que les hommes de police les recueillent et les conduisent devant les officiers compétents; car c'est par l'intermédiaire de la police et des juges que les pauvres reçoivent l'hospitalité de la ville. On les interroge, on regarde s'ils ont les poches vides, — quel-

ques-uns n'ont pas même de poches, — après quoi on les envoie à la *Maison de travail*. Ils y ont un gîte pour la nuit, la nourriture, et, le lendemain, on les renvoie par le paquebot, où ils sont entassés et parqués sur l'arrière comme les moutons et les cochons expédiés d'Irlande pour l'Angleterre, laquelle reçoit le bétail et renvoie les pauvres. Cette charité qui déporte les pauvres n'est pas celle de saint Vincent de Paul; mais, quand on regarde les choses froidement, et combien le fardeau des pauvres indigènes est déjà lourd pour chaque ville, on donne des éloges même à cette hospitalité si dure et si avare, qui reçoit le pauvre étranger sans plaisir et le renvoie sans pitié. N'est-ce pas beaucoup déjà que la civilisation soit juste, et que le débiteur reconnaisse sa dette?

La nourriture de la *Maison de travail* consiste principalement en lait, en pommes de terre et en viande de porc. On nous a fait goûter de ce lait: il est excellent. On ne nous le présenta pas dans un petit pot, écrémé dans le grand, et mis à part tout exprès, pour rassurer la philanthropie des visiteurs et faire dire à quelques heureux: Nous n'en buvons pas de meilleur. On nous mena dans un vaste garde-manger, où nous puisâmes le lait à même dans le tonneau qui contenait la provision du jour. J'ai dit qu'on pesait les portions de pain: ce sont deux femmes qui ont ce soin; l'une coupe, et l'autre pèse les morceaux dans une balance. Il y a deux qualités de pain: le plus mauvais régalerait nos soldats. On le donne aux valides, aux enfants, aux *able bodies*, nom horriblement matérialiste que la religieuse Angleterre donne à tous ceux qui peuvent travailler. Le pain de première qualité est réservé pour les vieillards, pour les invalides, pour les malades. Le directeur de l'établissement n'en mange pas d'autre. Il fait aussi son ordinaire de l'*ale* qu'on donne aux travailleurs, pour les soutenir, et aux vieillards, pour les réconforter. Quelques vieilles femmes reçoivent une portion de thé et de sucre; elles prennent le thé trois fois par jour.

C'est, de toutes les rares douceurs de la maison, la plus propre à consoler ces pauvres créatures de n'avoir plus de *home*. Enfin, il y a de très-bon tabac pour ceux à qui l'usage du tabac, dans des jours moins mauvais,—les seuls jours bons du pauvre, — en rendrait la privation trop pénible. Le directeur de l'établissement est, de droit, le juge de ces besoins et le distributeur de ces petites faveurs. Il peut mettre une sorte de grâce à les accorder. Il est douteux que ce ne soit pas encore là une dette; mais, du moins, la manière de la payer peut lui donner l'air d'un bienfait : cette fois, la main de la charité publique ressemble à la main d'un ami.

§ IV

L'ÉCOLE DE LA MAISON DE TRAVAIL.

Les enfants des deux sexes, qui sont très-nombreux, reçoivent l'instruction première par la méthode lancastrienne. On les tient très-sévèrement, peut-être trop sévèrement. Il est vrai qu'il n'y a pas de peuple plus disciplinable que le peuple anglais. A voir ces centaines de petits garçons manœuvrer dans la cour avec la précision des soldats de leur pays, à la voix d'une espèce de pédagogue, chétif et râpé, qui frappe sur un livre pour appuyer sa voix grêle et criarde, on sent que la subordination est le fond de l'esprit anglais et que la loi est le plus obéi des despotes. Ces pauvres enfants vont nu-tête et nu-pieds pendant tout ce qu'on appelle la belle saison en Angleterre, c'est-à-dire, pendant les huit mois de pluie interrompue de brouillards, qu'on décore de ce nom.

Je ne pus me défendre d'en témoigner de l'étonnement au directeur. Il faisait si froid ce jour-là : la bise, qui souf-

flait depuis le matin, et dont nous sentions les piqûres jusque sous nos vêtements, avait bleui leurs jolis visages et leurs pieds, que roidissait le froid des dalles encore humides d'une averse récente. Ils marchaient courbés, la tête renfoncée dans les épaules, les mains collées contre le corps, tout rétrécis et ramassés, comme pour offrir moins de prise au froid, avec cette tristesse sans imagination de tous les enfants marqués, en naissant, du stigmate de la pauvreté. Ce n'est point par économie, m'a-t-on dit, qu'on les laisse aller ainsi tête nue et sans chaussure, mais de l'avis du chirurgien et du médecin qui le jugent meilleur pour leur santé. Est-ce là le vrai motif? Un régime hygiénique qui épargne à l'établissement les frais de plusieurs centaines de paires de souliers par mois n'est-il pas ou une parcimonie, ou un reste de barbarie déguisée? Les docteurs, à qui nous soumîmes ce doute, prirent sérieusement la responsabilité de la mesure, et nous ôtèrent tout soupçon à cet égard. Peut-être, hygiéniquement, ont-ils raison; peut-être vaut-il mieux pour ces pauvres enfants entrer dans la vie par de rudes épreuves, et n'avoir pas d'enfance à regretter. Mais si les plus valides s'y fortifient, les faibles n'y succombent-ils pas? Je n'eus pas le courage d'interroger les docteurs sur ce point.

Le directeur nous fit entrer dans la salle des petites filles au moment de la leçon. Il y en avait une cinquantaine environ, rangées en cercle autour d'une petite vieille qui leur apprenait à compter jusqu'à cent, et qui, une baguette à la main, commandait la manœuvre lancastrienne. Je me sers à dessein du mot manœuvre, car les intelligences et les mémoires sont dressées comme des soldats par cette méthode. Elles avaient un geste particulier et une intonation distincte pour chaque dizaine. Tantôt elles croisaient les bras ou les laissaient pendre le long du corps; tantôt elles en levaient un sur leur tête ou l'étendaient en avant; tantôt elles battaient

des mains, toutes avec une régularité et une précision imperturbables. Arrivées au premier chiffre de chaque dizaine, et au moment de changer de geste, elles enflaient leurs petites voix aiguës et attaquaient la note avec un ensemble tout à la fois musical et mimique, auquel le directeur prenait part. La vieille, debout au centre du cercle, la baguette levée, tournant sur elle-même pour surveiller toutes ses écolières, l'oreille attentive à leurs cinquante voix, criait de temps en temps : Allons, allons, *make haste, make haste*. De toute la petite troupe, pas une ne broncha. Comme j'étais alors tout plein de machines, je cherchai involontairement s'il n'y en avait pas une, dans quelque coin de la salle, qui arrêtât et fît partir ces cinquante mémoires à la fois, comme les cinquante roues d'une mécanique. Toutes les voix moururent dans une sorte de cadence au nombre cent. C'était un véritable exercice de vocalisation. Combien peu de ces pauvres filles, me disais-je, auront besoin de savoir compter au delà du nombre cent !

Le plus touchant de cette scène, c'étaient cinq ou six petites filles de moins de quatre ans, restées assises sur des bancs, et qui répétaient tout bas la leçon avec cette petite voix d'oiseau si fraîche, si gaie, par laquelle les enfants de toutes les conditions se ressemblent au commencement de la vie. L'une d'elles, à peine âgée de trois ans, jolie comme un ange de Murillo, imitait les gestes de la vieille avec ma canne qu'elle m'avait prise. C'était un enfant abandonné. Mon ami et moi, nous nous regardâmes en sortant : nous avions tous deux les yeux humides. — « C'est surtout en ma qualité de père, me dit-il, que je ne trouve pas lourde la taxe des pauvres : de tous les impôts que je paye, celui-là me coûte le moins, parce qu'il en revient quelque chose à ces pauvres enfants. — Et c'est par le même motif, lui répondis-je, que j'admire votre *Maison de travail*, et que j'en souhaiterais au même prix de pareilles à mon pays. »

§ V

L'ATELIER DES CERCUEILS.

Deux ou trois hommes sont employés à faire des bières pour ceux qui meurent dans la maison et pour les pauvres du dehors auxquels la paroisse fait la charité d'un cercueil. Il y en a un magasin tout plein, que la mort épuise au fur et à mesure qu'on le remplit. Ces bières sont peintes en rouge. C'était un vieillard qui les barbouillait, et qui peut-être barbouillera la sienne. Un homme plus jeune était chargé de raboter les planches et de les clouer, un autre d'y mettre les attaches de fer. Ils faisaient cela avec la même indifférence que ceux qui préparent le dîner. L'établissement fournit des bières à tous les pauvres qui justifient de l'impossibilité de faire enterrer les leurs. J'ai vu deux femmes, probablement deux mères, qui sortaient de la maison par une des portes de côté, emportant sous leur bras deux petits cercueils d'enfant. Elles pleuraient presque autant de honte que de regret; car, s'il y a quelque chose que les pauvres redoutent plus que l'hôpital, c'est d'être enterrés dans des planches qui ne leur appartiennent pas.

Ces dons gratuits de cercueils par la *Maison de travail* de Liverpool ont été l'occasion d'une industrie révoltante. De malheureuses femmes, feignant la douleur et les larmes, obtenaient de ces bières, dont elles allaient boire le prix au cabaret; d'autres, moins coupables, en faisaient du feu, peut-être pour réchauffer leurs enfants. Ce double abus a cessé. On ne délivre de cercueils que sur le bon de la paroisse, dont les autorités ont soin de faire rechercher si ceux qui en demandent ont en effet des morts à faire enterrer.

La charité est obligée d'avoir l'œil vigilant du fisc, et c'est une chose pénible à dire qu'elle peut quelquefois corrompre ceux mêmes au profit de qui elle s'exerce.

§ VI

LES TOITS A PORCS.

A quelques pas de là sont les toits à porcs, partie importante de l'établissement, car les porcs sont les nourriciers de la *Maison de travail*. Le directeur nous les montrait avec un orgueil plaisant. Il les caressait, il leur donnait des noms affectueux, qu'aurait enviés un lévrier de canapé, ou même un de ces pauvres petits enfants qui vont pieds nus par raison de santé, selon la prescription du docteur. De tous les habitants de la maison, ces porcs sont les mieux nourris. Le directeur n'a pas de paroles sévères pour eux ; on ne pèse pas leurs rations, on leur passe un peu de superflu : il est vrai qu'ils le payent cher. Ce n'était pas seulement dans cet homme, d'ailleurs si grave, la satisfaction du capitaine de navire qui, dans les premiers jours d'une longue navigation, regarde d'un œil content la bonne santé de ses provisions vivantes : il y avait un peu de cette tendresse de l'Anglais pour l'animal dont la chair savoureuse entretient son sens solide et son activité jusqu'à la mort.

Il nous faisait arrêter devant les plus beaux sujets de l'étable. « Faites sortir la truie qui va mettre bas, » disait-il au vieillard chargé du soin de l'étable à porcs ; et le pauvre homme entrait en se courbant sous le toit à porcs, et chassait devant lui une immense bête dont le ventre traînait à terre. Notre directeur mesurait ce ventre de l'œil et du geste, et évaluait la portée en homme qui en devait avoir la dîme.

Puis c'était une mère avec ses douze petits, se pressant, se culbutant autour de ses mamelles, moins nombreuses que les nourrissons, et qu'elle leur livrait avec toute la grâce d'une truie qui allaite, en faisant entendre un petit grognement de tendresse maternelle. Jusque-là la satisfaction du directeur n'avait rien de cruel : c'étaient des mères, ménagées tant qu'elles peuvent produire, et des petits loin encore du couteau. Mais, quand nous arrivâmes devant l'étable des porcs bons à tuer, et que le directeur nous fit voir de quel appétit quelques-uns faisaient leurs derniers repas, une sensibilité imitée de celle de J.-J. Rousseau, écrivant le fameux morceau sur l'usage des viandes, me fit trouver presque odieuses les réflexions de l'excellent homme sur l'à-point de ces victimes, sur l'épaisseur probable de leur lard, sur le poids qu'elles devaient peser.

Nous finîmes notre visite par les mâles, l'honneur du troupeau. Il les flattait de la main et de la voix, les appelant *mes bons garçons* (*my good-fellows*), leur grattant le dos, faisant ajouter à leur litière, les recommandant au vieillard, pour lequel il réservait les sons durs et sévères de cette voix dont les porcs avaient toutes les notes tendres et caressantes. C'était entre ces verrats et le directeur le lien de gens égaux par la santé, le bien-être, le comfort, dans une maison de pauvres, d'infirmes et de vieillards ; ils s'aiment par le contraste des misères qui les entourent.

§ VII

LA CENTENAIRE.

Il n'y a qu'un seul être humain, dans la maison de travail, auquel j'aie vu le directeur sourire du même air qu'à

ses porcs : c'est une vieille femme de cent six ans. Elle est l'échantillon et la montre de la maison. Elle est la décharge morale du directeur, sa réponse aux amis et aux ennemis; elle dépose de la régularité, du bon ordre, des soins, de la nourriture saine, du régime doux et paternel de l'établissement. Cette pauvre femme, reçue dans la *Maison de travail* déjà très-vieille, est ressuscitée et a commencé une seconde enfance paisible, heureuse, avec quelques douceurs qu'elle n'avait pas connues dans la première. Quand nous entrâmes dans sa chambrette, placée au rez-de-chaussée, et dont la porte s'ouvre sur une cour dallée où chaque jour encore elle vient faire quelques pas au soleil, on vénait de la mettre au lit après son troisième repas; elle s'était endormie en fredonnant. C'est une autre vieille femme qui en prend soin, et qui, quoique vieille, pourrait être sa petite-fille. Elle se croit agile et ingambe à côté de la centenaire, quoique la mort soit peut-être aussi près de celle qui a passé le demi-siècle que de celle qui a vécu le siècle entier. Un petit feu de houille entretenait dans la chambre une douce chaleur. La garde, par cet empressement maladroit propre aux personnes dépendantes en présence du maître, se hâta d'éveiller la pauvre femme, pour nous donner le spectacle complet de la vieillesse gardant la mort. C'était la mort, en effet, sous les traits de la décrépitude, telle que nous nous obstinons à nous représenter la mort, quoiqu'elle prenne le visage de tous les âges; c'était la *chose sans nom* dont parle Bossuet, que cet être dont la respiration n'était plus qu'un râle qui finit.

— Dites donc le bonjour à notre maître, lui cria la garde en s'approchant le plus qu'elle put de son oreille.

Ses yeux s'entr'ouvrirent un instant, sans se fixer sur rien, puis se refermèrent. Le sommeil des derniers jours pèse aussi lourdement sur les paupières que la mort. La garde lui prit la main et la mit dans celle du directeur sans qu'elle parût le sentir. C'était pourtant un être dont on ve-

nait de nous dire qu'il allait bien, qu'il mangeait avec appétit et copieusement, qu'il dormait d'un bon sommeil, qu'il était gai, qu'il chantait!

— Vous le voyez, me dit le directeur, il fait bon vivre ici. On y meurt plus tard qu'en aucune maison particulière de Liverpool. C'est l'effet du régime.

— Oui, répondis-je; mais n'est-ce pas en tuant l'âme que vous prolongez la vie du corps? Je ne m'étonne pas que des êtres privés de la liberté et de ses souffrances si regrettées des captifs, enrégimentés, menés au doigt et à l'œil, débarrassés du souci de se conduire, mangeant et travaillant à heure fixe, réglés et remontés comme des montres, arrivent à cet état où l'homme est déjà un cadavre avant d'être mort.

— Que faire à cela? me dit le directeur. Comment concilier la liberté et la règle? Que serait-ce que la charité sans le régime? Que doit-on de plus au pauvre que de le recueillir dans une petite société où le pain en abondance est le prix d'un travail modéré, où l'égalité est parfaite, où le vice est rendu impossible, et où, comme vous venez de le voir, plus les vies sont longues, plus elles sont entourées de soins?

Je ne trouvai rien à répondre.

§ VIII

LE CENTENAIRE DE LA PRISON DE GAND.

J'ai vu un autre exemple de longévité, par l'*effet du régime*, plus intéressant peut-être que celui de la vieille de la *Maison de travail*. C'était dans la prison centrale de Gand, prison qu'on prendrait pour un *phalanstère*, si un fort piquet de troupes, l'arme au bras, n'avertissait qu'on n'y entre pas volontairement et qu'on n'est pas libre d'en sortir. Nous

allions visiter l'infirmerie. A l'entrée, sur un banc de pierre, était assis un vieillard d'une belle figure, la tête découverte et chauve, dans une immobilité complète. Quand nous passâmes près de lui, il fit un effort pour se lever; l'employé qui nous accompagnait lui dit avec bonté de rester assis. Si ce pauvre homme vit encore, il doit avoir cent ans. C'est un condamné à perpétuité pour meurtre. Il a été envoyé ici par des juges de Marie-Thérèse, morte il y a cinquante-six ans. Son crime était d'avoir tué sa femme. C'est un crime exécrable; mais que le châtiment en a été long! Plus de soixante ans en prison, c'est, dans la vie d'un homme, l'éternité de la peine pour le crime d'un moment. Quatre gouvernements se sont succédé en Belgique depuis que ce malheureux homme est là. Tous ont accepté l'hérédité de la vindicte publique, et les révolutions, qui ont amoncelé des ruines tout autour, n'ont pas fait une brèche à sa prison. Mais du moins cette prison n'a pas été une geôle impitoyable, puisque le meurtrier a pu y vieillir jusqu'à un âge où l'étranger qui passe devant lui ne peut pas lui refuser l'aumône d'un peu de pitié. Aujourd'hui, d'ailleurs, la prison s'est changée pour lui en un hôpital où rien ne lui rappelle qu'il est prisonnier, et hors duquel son esprit ne rêve plus une liberté qui serait l'abandon dans un monde inconnu. C'est ainsi que la société doit punir. Il faut que le meurtrier, contraint, tant qu'il est valide, d'expier son crime dans une prison par le travail qui reçoit un salaire, sente, dans sa vieillesse, la douce main de la sœur de charité, pour qui le pauvre honnête et le meurtrier au terme de son expiation sont égaux quand ils sont vieux et qu'ils vont mourir.

Je n'ai pas étudié les matières pénitentiaires ni les questions de charité publique, et, en ces choses-là, j'en suis réduit à mes impressions, toujours sincères, sinon toujours justes. Mais il me semble qu'une prison comme celle de

de Gand, et une *Maison de travail* comme celle de Liverpool, sont des institutions assez éprouvées pour qu'on en puisse désirer pour la France quelques applications perfectionnées. Puisqu'il n'est que trop vrai que les fluctuations du travail laisseront toujours des bras inoccupés, et que le crime est indestructible, quoi de plus désirable qu'un double système de réparation et de répression, où le pauvre qui a des bras pût être employé mais non confisqué par une entreprise publique, et où le criminel, qui a perdu son droit de vivre libre dans une société dont il s'est constitué l'ennemi, fût, sur la fin de sa vie, traité comme un malade, malade de la dernière des maladies? On me disait de la vieille de la *Maison de travail* qu'en parlant de cette maison elle avait coutume de se servir du mot *home*, lequel signifie, en Angleterre, outre le foyer de famille, le sanctuaire intérieur, les pénates, toutes les douceurs et toute l'indépendance de la vie domestique. De même le vieillard de la prison de Gand disait de cette prison *chez nous*; et, comme nous lui demandions s'il serait heureux de revoir son village : « Je ne le reconnaîtrais pas, nous dit-il avec un sourire, et il ne me reconnaîtrait pas. J'aime mieux mourir ici. » Ne doit-on pas féliciter les pays ou les villes que ni le pauvre ni le criminel n'accusent, et qui possèdent des prisons où le captif meurt sans rancune, des maisons de travail où le pauvre regrette de mourir?

1837.

II

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES

§ Ier. Le laconisme britannique. — § II. Une fabrique d'épingles à Londres. — § III. L'atelier des enfants. — La vieille surveillante. — § IV. La Maison de fous. — § V. Le quartier des femmes. — § VI Deux folles furieuses. — Le docteur.

§ I

LE LACONISME BRITANNIQUE.

Je réunis ces deux excursions sous un même titre ; je les ai faites le même jour, et elles m'ont offert une double occasion d'admirer le laconisme anglais. Celui des Spartiates était célèbre dans toute l'antiquité ; je doute qu'il fût plus rigoureux et plus imperturbable que le laconisme britannique. Ne rien dire de trop et ne jamais varier le ton pour exprimer la même chose, telles sont les deux formes sous lesquelles il se montre, surtout aux étrangers, lesquels ont tant de besoin d'explications et de détails.

En France, où Voltaire a écrit ce vers charmant :

Le superflu, chose si nécessaire,

pensée si vraie, surtout de la conversation, nous mettons quelque variété jusque dans la manière d'aborder les gens dans la rue et de leur demander de leurs nouvelles. Autant de caractères, autant de formes diverses. Quand la variété n'est pas dans les mots, elle est dans la pantomime qui les accompagne, dans le jeu des physionomies, dans les regards, dans le ton de voix. Plutôt que de répéter les mêmes choses de la même manière, nous mettrons la fin au commencement et le commencement à la fin, et, au lieu de débuter par le *Comment vous portez-vous?* ce sera par là que nous finirons. En Angleterre, les mêmes choses se disent de toute éternité dans les mêmes mots, sur le même ton, du même air, dans le même temps. Je vous défie de reconnaître, à la manière dont deux Anglais s'abordent, si ce sont deux négociants accoutumés à se rencontrer tous les jours au Royal-Exchange, ou deux amis, depuis longtemps séparés, dont l'un est arrivé le matin même des grandes Indes. Ces deux hommes qui échangent des poignées de main sur le trottoir n'ont pas l'air d'amis qui se retrouvent : il semble que leur rencontre soit un rendez-vous d'affaires prémédité, et qu'au lieu de perdre agréablement leur temps ils l'emploient très-utilement.

Tous ces riens qu'on se dit ici entre amis, ces rapides confidences qu'on échange sur l'absence, cette brève histoire qu'on se fait tour à tour des principaux événements de sa vie, tout cela ne trouverait pas en Angleterre des oreilles oisives et curieuses comme un heureux hasard nous en offre chaque jour en France. L'Anglais semble toujours être à l'heure. Sans paraître pressé, il n'a jamais une minute à perdre. On le dirait sorti de chez lui après avoir compté les minutes qu'il donnera à chaque chose. Tout est réglé : tant pour le bonjour, tant pour les demandes de nouvelles, tant pour les adieux. Si, de deux Anglais qui se parlent, l'un avait la fantaisie d'allonger les questions ou les réponses, l'autre penserait tout bas et ferait ses affaires en lui-même.

Quand ce laconisme est l'habitude de toute une nation, grande doit être celle qui ménage ainsi le temps, qui semble être le Temps lui-même cheminant par des millions de pieds, gouvernés et poussés vers un but par des millions de têtes. Aussi l'Angleterre n'est-elle pas une petite nation, et Sparte, qui aurait tenu tout entière dans un des comtés de l'Angleterre, n'a été surpassée que par Athènes, où l'on savait si bien dire les choses superflues.

L'autre forme du laconisme britannique consiste à ne rien dire de trop. C'est du trop britannique qu'il s'agit, lequel comprend tout ce que nous appelons en France l'esprit proprement dit. Je voudrais pouvoir expliquer cela laconiquement. La première règle pour ne rien dire de trop, c'est d'abord de savoir ne rien dire du tout quand on n'y a pas un intérêt réel, j'allais dire évaluable; car bien des paroles, en Angleterre, sont des valeurs comme les bank-notes. Je me mets à suivre deux Anglais sur le grand trottoir d'Holborn. Ils se disent, environ tous les cent pas, quelques mots, puis ils se taisent, et continuent à marcher côte à côte, ensemble et seuls. Qui de nous, cheminant avec un ami, même avec un indifférent, tiendrait sa langue l'espace de cent pas? Ceux-ci la tiendront deux cents, trois cents pas durant, jusqu'à la banque s'il le faut, s'ils n'ont rien à se communiquer qui leur soit utile à tous deux. Quant à parler par vanité, c'est sans exemple dans leur pays. L'Anglais prouve sa supériorité par ses œuvres : pourquoi se mettrait-il en frais d'esprit pour vous? Il ne fait pas d'affaires d'esprit avec vous, que je sache, et vous ne le payez pas pour dire des choses spirituelles.

La seconde règle pour ne rien dire de trop, c'est de ne faire sur chaque chose que le nombre tout juste de demandes ou de réponses que la chose comporte rigoureusement. S'agit-il d'une institution, il y a un certain nombre d'idées qui s'y rattachent; c'est le besoin public auquel elle pour-

voit; c'est le gros de son organisation; c'est son budget; ce sont, enfin, ses résultats les plus généraux. S'agit-il d'une affaire, d'une industrie spéciale, c'est, par exemple, le rapport du prix de revient au prix de vente, de la production à la consommation. Tant que vous vous en tiendrez là, vous obtiendrez des réponses courtes, mais directes et satisfaisantes. Faites un pas hors du cercle; parlez de ce qui manque à l'institution, de l'avenir de l'affaire industrielle, de son côté moral. Quoi? Qu'est-ce? Que dit-il? Voilà sans doute un homme bien riche ou bien peu maître de sa langue, puisqu'il interroge les gens sur ce qu'ils n'ont aucun intérêt à lui dire. C'est surtout pour les étrangers, ordinairement curieux et questionneurs au delà du programme, que les Anglais sont laconiques de cette dernière façon. Aussi que de voyageurs qui reviennent d'Angleterre avec l'idée qu'ils avaient trop d'esprit pour les Anglais! C'est une illusion; car, s'il y a un laconisme excessif, il y a des questionneurs qui ne savent guère mieux réduire que préciser leurs demandes. Peut-être ai-je été de ceux-là. Dans ce cas, mon petit récit servira de leçon pour ceux qui n'auraient pas plus que moi l'art d'être, à l'étranger, discrets et explicites.

§ II

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES A LONDRES.

D'abord, pour ne pas faire craindre des inutilités littéraires aux personnes qui devaient me montrer la manufacture d'épingles et la maison des fous, je ne m'étais fait recommander ni comme professeur, ni comme homme de lettres, deux titres qui les auraient mises en fuite, outre celui de Français, que les Anglais estiment médiocrement, malgré

l'alliance anglaise. J'étais résolu de plus à m'observer sévèrement. J'allais prendre un peu de leur temps à des gens occupés ; et si l'Anglais est si avare de son attention pour ceux qu'il a intérêt à écouter, combien ne doit-il pas l'être pour un curieux qui lui vole son temps ? J'avais donc fait une liste de mes questions; et je m'étais tracé mon cercle de manière à ne pas faire payer trop cher mon caprice d'instruction industrielle, et à montrer que je ne me joue pas plus du temps d'autrui que du mien. Mon excursion commença par la fabrique d'épingles.

Je trouvai le fabricant à son bureau, faisant ses écritures, le chapeau sur la tête, qu'il n'ôta pas : c'est du trop. Il lut ma lettre de recommandation, me fit un petit salut, et, de suite, procédant à l'exhibition de son établissement, il m'étala sur son bureau diverses boîtes d'échantillons de toutes les sortes d'épingles qui sortent de sa fabrique : épingles pour toilette, épingles pour cheveux, épingles pour les collections d'insectes. Je demandais les prix à chaque boîte nouvelle. C'était tant, sans commentaires. Les boîtes visitées : « Par ici, me dit-il, *come this way;* » et il ouvrit une porte qui menait aux ateliers. Je le suivis.

Il me laissa visiter les premiers ateliers en détail et sans me presser. Pendant que je regardais, il parlait aux ouvriers, me reprenant d'une main le temps qu'il m'avait donné de l'autre. Je n'avais d'ailleurs que de rares questions à lui faire. Le plus étranger aux matières d'industrie comprendrait, à première vue, tout le mécanisme d'une fabrique d'épingles. Je parcourus ainsi, lui m'accompagnant, mais sans être à moi, les principaux ateliers ; la tréfilerie, où, d'un morceau de cuivre gros comme le doigt, on tire un fil sans fin, qui va s'enrouler autour d'un cylindre en cercles innombrables ; l'atelier où les femmes étendent et redressent sur une longue table ce même fil coupé en baguettes d'égale longueur ; celui où ces baguettes, longues de huit ou dix

pieds, sont coupées elles-mêmes en morceaux de la longueur des épingles; celui où ces morceaux, pris par paquets par d'habiles ouvriers, sont aiguisés sur la meule de grès, d'où jaillissent mille étincelles. Ici, tout est si simple, que mes questions ne risquaient pas de s'égarer. Combien la tréfilerie donne-elle par jour de ces cercles de fil de laiton? Combien ces femmes préparent-elles de baguettes? Combien le même ouvrier peut-il aiguiser d'épingles? Sur tout cela j'obtenais des réponses catégoriques.

Je faisais bien tout bas, à part moi, quelques comparaisons entre l'excellence des produits fabriqués et l'insalubrité de la fabrique; entre la condition des choses et celle des hommes, qui m'intéressent beaucoup plus que ce qui sort de leurs mains. J'ai été gâté là-dessus en Belgique. Là, un homme de génie, John Cockerill, a concilié les perfectionnements du travail et l'amélioration du sort des ouvriers. Pour loger l'homme sous le même toit que la vapeur, devenue son auxiliaire inévitable, il a agrandi le toit, il l'a élargi et assaini, afin que la machine ne corrompît pas l'air dont l'ouvrier a besoin. Les ateliers de Seraing, ce palais de l'industrie moderne, font honte à ces anciennes fabriques où les hommes et les machines sont entassés pêle-mêle dans d'étroites chambrées, où la machine suffoque l'ouvrier, où le cylindre dévorant menace à chaque instant de l'attirer par ses habits. A Seraing, on voit clair enfin dans ces questions si redoutables et si incertaines de la nouvelle constitution du travail, des tarifs, des salaires, questions qui se sont débattues chez nous à coups de canon.

Devant une expérience si heureuse tombent toutes les théories où l'on s'aigrit sans se comprendre, et où la déclamation rend suspectes les meilleures raisons. Ici, tout a été résolu, et la civilisation n'a plus à rougir. C'est le cachet des hommes supérieurs de ne rien faire à demi. John Cockerill n'est pas un négociant vulgaire, qui laisse croupir ses ou-

vriers dans des masures délabrées, pour mettre dans sa poche l'économie du logement. Il a eu une pensée complète, et il n'a rien oublié, pas même les hommes. Voilà enfin des ateliers où l'ouvrier et le maître sont amis, où la machine aide le travail et le multiplie, où les forces de l'homme sont ménagées, son salaire augmenté, sa vie en sûreté, sa respiration libre.

J'ai regretté Seraing à Manchester, à Liverpool, à Birmingham, à Londres, en y visitant des fabriques où l'industrie du dix-neuvième siècle est logée dans des ateliers du moyen âge. Les inventions nouvelles y sont gênées par les vieilles routines. Mais le bon effet des inventions ne s'y fait sentir que dans les choses, tandis que le mauvais effet des routines pèse tout entier sur les hommes. Le souvenir de Seraing me poursuivait dans cette fabrique d'épingles, soit quand je respirais cet air épaissi par une invisible poussière de cuivre, soit quand je montais en rampant ces escaliers en échelles, dont les échelons à demi rongés craquaient sous mes pieds. Mais je n'en disais rien au fabricant. Je sentais bien que toute remarque à cet égard eût été du superflu.

J'observai encore la même discrétion en traversant l'atelier où se fabriquent, par un moyen si simple et si rapide, les élastiques dont sont faites les têtes d'épingles. Un homme et un enfant y suffisent. L'enfant tourne une manivelle qui enroule en élastique le fil de laiton ; l'homme prend d'une main un certain nombre de brins, et de l'autre les coupe de l'épaisseur d'une tête d'épingle. D'un seul coup, il tombe une douzaine de ces têtes, et, comme l'ouvrier rapproche autant de fois par minute les deux lames du ciseau que le pouls a de battements, on peut apprécier combien un homme peut préparer de têtes d'épingles dans sa journée. Je ne manquai pas de le demander. Le fabricant me le dit ; mais, comme ce fut avec une rapidité économique et en chiffres anglais, je ne le compris pas.

§ III

L'ATELIER DES ENFANTS. — LA VIEILLE SURVEILLANTE.

Mais où je ne tins pas de parler, je devrais dire d'éclater en paroles inutiles, ce fut en entrant dans une salle basse, obscure, où une trentaine d'enfants, filles et garçons, présidés par une femme armée d'une badine ressemblant fort à une verge, frappaient les têtes d'épingles. Chacun d'eux était assis devant un outil en manière de marteau suspendu, dont le nom spécial, *têtoir*, dit assez l'emploi, et qui tombe d'aplomb sur l'épingle placée au-dessous et présentant sa tête hors d'un trou pratiqué dans une petite enclume. C'est un travail compliqué et délicat. Prendre les épingles une à une dans une case et y ficher un brin d'élastique, puis introduire l'épingle ainsi préparée dans le petit trou, la frapper et la retirer ensuite avec assez d'adresse pour ne pas se piquer ni s'écraser les doigts, avec assez de promptitude pour que le fabricant y trouve son compte, et tout cela sans relâche pendant six heures, n'est-ce donc pas trop pour de pauvres enfants? Il leur est défendu de se parler, sinon de se sourire les uns aux autres, aux très-courts instants où leurs yeux peuvent se détacher sans inconvénient de leur travail. La surveillante, comme un chien de garde, faisait le tour des métiers, avertissant de sa baguette ceux que la main de cette fée de la pauvreté ne pouvait atteindre, criant d'une voix aigre : *Make haste! make haste!* Allons! allons! Quelquefois elle tournait la tête brusquement, pour surprendre et punir quelques mots dits tout bas, une distraction, une espièglerie, car les enfants rient dans le travail, et entre leurs petites mains les outils ont souvent l'air de joujoux. L'oreille

de cette femme, non moins exercée que son œil, sait distinguer, dans le bruit de ces trente marteaux tombant et se relevant sans cesse, s'il en est un qui se relâche, ou qui n'a pas rendu tout le son, parce qu'il est tombé sur un pauvre petit doigt qui n'a pas été retiré à temps. Les fautes sont punies du retranchement d'un penny sur le misérable prix de la journée; et qui sait ce qui arrive à l'enfant quand il rentre avec ce penny de moins dans sa famille affamée ?

J'ai su qu'ils recevaient, pour six heures de ce travail par jour, six pence, ou douze de nos sous. J'étais trop ému pour ne pas m'échapper.

— Ne pensez-vous pas que ce soit trop de six heures de travail, à l'âge de ces enfants? demandai-je au fabricant.

Il ne répondit rien.

— Combien le plus appliqué de ces enfants peut-il frapper de têtes d'épingles dans sa journée ?

Il me dit le nombre avec satisfaction.

— Mais, si ces enfants font en six heures ce que ferait un adulte dans le même temps, pourquoi n'ont-ils pas la moitié du salaire d'un adulte?

Il n'ouvrit pas la bouche.

— Quel est l'âge moyen de ces enfants?

Il me le dit. Les plus âgés n'avaient pas douze ans.

— Ne pensez-vous pas qu'un travail si rude et si précoce soit funeste à leur santé ?

Il parla à la surveillante.

— Avez-vous de quoi occuper ces trente enfants toute l'année ?

— Non.

— Et, quand vous les renvoyez, que deviennent-ils?

Silence.

— Et, si vous demandez à l'enfant tout ce qu'il a de forces dans un jour, n'est-il pas juste qu'il reçoive un salaire qui suffise à ses besoins d'un jour?

Silence.

— Vendez-vous, en proportion, plus d'épingles noires que de blanches?

— Oui, dit-il du ton d'un homme qu'on remet dans sa voie.

Nous sortîmes de l'atelier, et je me disposai à partir. Mes remercîments furent courts. *Good by, sir.* — *Good by, sir.*

M'avait-il pris pour un sot, lui qui prenait ces pauvres petits enfants pour des machines? La chose n'est pas impossible. En tout cas, je ne lui devais rien pour le quart d'heure que ma visite avait duré; il avait fait la tournée qu'il devait faire plus tard. Je m'acheminai donc, la conscience nette, à la maison de fous.

§ IV

LA MAISON DE FOUS.

C'est une maison fondée et entretenue par des souscriptions volontaires. Une enseigne le dit aux passants, et, à l'honneur de l'Angleterre, les enseignes de ce genre y sont communes. Nulle autre apparence d'ailleurs. La maison des fous ressemble à toutes les maisons dont les habitants sont présumés raisonnables. Je frappai à la porte avec le marteau de cuivre luisant, et un laquais vint m'ouvrir. C'est le domestique particulier du médecin qui dirige l'établissement. Il me mena à son maître, homme grave et froid, qui lut ma lettre de créance, me salua, et, sans ouvrir la bouche, se mit à marcher devant moi, une double clef à la main, en m'invitant d'un geste à le suivre. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu des fous. L'établissement en reçoit de l'un et

l'autre sexe. Nous commençâmes la visite par le côté des hommes.

Le premier qui s'offrit à nous fut un perruquier, amené là non par la misère ni par des peines domestiques, mais par une faiblesse naturelle du cerveau. Ses cheveux disposés en toupet, ses manches relevées, sa redingote huileuse, ses gestes, sa loquacité, tout annonçait un suppôt de Comus. Je le devinai sans avoir besoin de le demander au docteur, qui me sut gré sans doute de ne pas l'interpeller au premier que je rencontrais. Ce pauvre perruquier se croit un maître des cérémonies. Il fait, trois fois par jour, avec les mêmes gestes et les mêmes paroles, les honneurs de son corridor au docteur; il lui indique le chemin de chaque chambre, il lui en ouvre la porte, il lui présente ses compagnons d'infortune. C'est le meilleur fou du monde. Et pourtant, lui qui a rasé tant de gens, de crainte qu'il ne se coupe le cou, on le rase.

Vint ensuite, d'un pas majestueux, la tête haute, un pan de sa redingote relevé sur son épaule, un homme d'une figure assez distinguée, qui croit être Charles Kemble. A travers un déluge de mots sans suite, je distinguai les noms d'Othello et de Desdemona. Il se plaint que ses envieux l'ont fait emprisonner pour n'être pas importunés de sa gloire. Il me pria de le rendre à son théâtre, où l'attendaient les bravos de la foule. Je lui promis de m'en occuper. Alors il nous quitta en estropiant quelques vers d'*Othello*, et se mit à marcher théâtralement dans le corridor, comme un acteur qui prépare dans la coulisse l'effet de son entrée, et murmure les premiers vers de son rôle.

Qui a donné à cet homme cette étrange folie? Était-ce un pauvre comédien de province qui s'est cru le personnage même de ses rôles? Était-ce quelque intelligence délicate, mais fragile, pour qui la lecture de Shakspeare aurait été une boisson trop forte? Je voulus le savoir du docteur. Pour le premier fait, qu'il ignorait, il me dit : *I do not know*, je

ne sais pas. Quant à ma seconde conjecture, qui était trop évidemment inutile, il ne l'entendit même pas.

— Combien avez-vous de fous en ce moment, tant hommes que femmes?

Le docteur m'en dit le chiffre.

— Et quelle est la dépense moyenne de ces malheureux?

Il me le dit.

— Quelle est la proportion des folies curables et des folies incurables?

Il me la donna.

Et tout cela d'un visage épanoui. A la bonne heure, voilà de ces questions comme il convient d'en faire entre hommes raisonnables et qui savent le prix du temps. Le bel exemple à donner dans une maison de fous que de spéculer hors du certain, du positif et du présent!

— Tenez, me dit-il, en me montrant un homme d'une trentaine d'années, à demi étendu sur une table et qui paraissait assoupi, voilà un Français.

Et il le secoua pour le réveiller.

Je tendis la main à ce pauvre homme.

— Nous sommes du même pays, lui dis-je.

— Oui, répondit-il en me bâillant au nez.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Oui.

— Vous paraissez triste, continuai-je; de quoi donc avez-vous à vous plaindre?

— Oui.

Je ne comprenais rien à tous ces oui. Était-ce entêtement de fou? était-ce pour me punir de l'avoir fait réveiller? Je lui pris la main :

— Allons, lui dis-je, parlez-moi. N'êtes-vous pas content de voir un de vos compatriotes?

— Oui.

Toujours oui. C'était donc là sa folie. Est-ce une pu-

nition d'avoir dit injustement non dans son temps de raison? ou bien sa mémoire tarie n'avait-elle gardé que ce mot-là? Je lui dis adieu. — Oui, répondit-il. — Le docteur sourit. Je pris ce sourire pour une invitation à l'interroger; mais je n'en tirai rien. Il traitait mes questions comme des exercices de langue anglaise.

Nous vîmes une quarantaine de fous, quelques-uns très-singuliers, le plus grand nombre sans traits caractéristiques. C'est dans la même proportion que dans la société, où la majorité est plate et sans couleur. Les originaux ne sont pas plus nombreux parmi les êtres raisonnables que parmi les fous. Deux seulement de ces malheureux étaient à la gêne. Ils nous poursuivirent d'injures. L'un d'eux, enfermé jusqu'à mi-corps dans une espèce de guérite, les mains liées, invoquait les vieilles libertés anglaises; singulier et précieux hommage aux belles lois de ce grand pays! Mais les lois ne protégent que ceux qui ont un peu de la raison qui les a faites. Je compris encore qu'il me demandait de le venger du docteur, qui lui avait enlevé la liberté. Tout cela d'ailleurs était sans suite; il prononçait avec la même colère des paroles sans rapport avec sa passion, et qui roulaient confondus au milieu des injures. Cet homme est un de ceux dont les gens de service disent : Il est méchant. Combien de plus méchants qui sont libres, parce qu'ils ont de la suite dans leur méchanceté, et que leur raison dépravée met des pensées liées et suivies au service de leurs mauvais instincts!



Les fous curables sont mêlés à ceux dont le mal est sans remède. J'avais bien envie de demander au docteur si ce mélange ne retardait pas les guérisons, et si la folie incurable n'était pas contagieuse; mais je sentis que la question était trop spéculative, et je ne la hasardai point. Voulant toutefois ne point passer pour un esprit vague :

— Les fous ont-ils généralement aussi bon appétit que les hommes sains? demandai-je au docteur.

— Quelques-uns mangent beaucoup; le grand nombre mange peu.

— Sont-ils sensibles à la température?

— Quelques-uns le sont; d'autres ne font aucune différence entre le froid et le chaud.

— Dorment-ils bien?

— Quelques-uns peu, quelques-uns jamais; le reste comme les gens raisonnables.

Notre dialogue était vif. Je me tenais dans le cercle. Le docteur y respirait à pleine poitrine; et pourtant à quoi pouvait-on distinguer si nous parlions d'hommes ou de bêtes?

§ V

LE QUARTIER DES FEMMES.

Le docteur ouvrit une grosse porte en fer qui conduit à l'établissement des femmes. Une première chose me frappa : ce fut l'air et le costume des filles de service. Le protestantisme n'a pas de ces vierges qui dévouent au soulagement des pauvres folles une raison souvent délicate et supérieure, et qui s'enferment volontairement dans ces prisons lamentables, faisant de la jeunesse la servante de la vieillesse, et de la raison celle de la folie. Au lieu de religieuses modestes et silencieuses, qui ont payé d'une dot le droit de soigner les pauvres et les malades, je voyais d'assez belles filles à gages, habillées galamment, la robe décolletée, la poitrine et les épaules nues ou voilées à peine par un fichu de mousseline, comme sont toutes les servantes de bonne maison, en Angleterre.

L'une d'elles nous conduisit dans une chambre où trois folles paisibles se livraient à des travaux de couture et de

repassage. La repasseuse quitta son fer, vint droit à moi, et me dit qu'elle était la fille de Charles Ier, que ses ennemis tenaient emprisonnée, contre toute justice. Elle ajouta que sa détention n'aurait qu'un temps, qu'elle triompherait à la fin de ses ennemis, et qu'elle épouserait un prince qui l'aimait, « pourvu, me dit-elle tout bas à l'oreille et me montrant le docteur, que vous m'aidiez à me délivrer des mains de cet homme. » Puis elle reprit son fer et continua de repasser avec beaucoup d'adresse, tout en murmurant entre ses dents les mots de roi, de mariage et de prison.

Les deux autres ne levèrent pas même la tête ; elles cousaient fort vite et fort bien, sauf qu'il fallait leur montrer où commencer et où finir, sans quoi elles cousaient tout à travers, ou même à vide, comme la machine qui continue à tourner quand sa tâche est finie. Ces pauvres femmes sont mieux traitées que les autres ; elles vivent avec les femmes de service, qu'elles aident dans tous leurs ouvrages ; elles ont le thé et une place au foyer, et le faible reste de raison qui paraît avoir passé dans leurs doigts les met sur le pied des animaux domestiques.

La plupart de ces malheureuses femmes, curables ou incurables, n'offraient rien d'intéressant au sens un peu impitoyable d'un curieux, qui n'a pas assez de l'extraordinaire d'une si grande misère, et qui veut trouver du nouveau jusque dans l'extrême malheur. Quelques-unes erraient dans les longs corridors, se coudoyant sans se parler, peut-être sans se voir, s'arrêtant sans but, regardant sans curiosité, parlant et se taisant sans motifs, marquées au front d'une tristesse irréparable, quoique au dedans privées de ce qui la cause ; pauvres corps végétatifs, ils semblaient regretter confusément le départ du noble hôte qui avait quelque temps habité en eux. D'autres étaient assises dans les coins de leurs chambres, place qu'elles choisissent par une sorte de honte obscure, comme si elles croyaient avoir fait une

grande faute en perdant leur raison. D'autres se tenaient collées aux fenêtres, ne regardant rien : qui sait? se croyant peut-être dans les ténèbres. Elles ne se familiarisent point, quoiqu'elles se voient tous les jours; elles n'ont ni préférences ni habitudes; elles se retrouvent sans se reconnaître, et cet instinct de sociabilité, que le hasard éveille dans la brute, et qui apprivoise et lie quelquefois des animaux d'espèces différentes ou même ennemies, est mort en elles.

Les nouvelles venues n'y excitent point la curiosité. Comment saurait-on qu'elles n'y étaient pas la veille? Qu'est-ce que la veille? qu'est-ce qu'hier? qu'est-ce que demain? Les fous n'ont pas le sentiment du temps; ils ne se sentent pas vieillir; ils n'ont pas l'idée de commencement et de fin : hélas! ils ne peuvent pas espérer la mort! Ils ne savent pas qui était celui qui a disparu du milieu d'eux, ni ce que font ces gens qui le clouent dans un cercueil, ni si c'est une délivrance ou une nouvelle prison.

Le docteur me laissait aller, sans me dire un mot, quelquefois me quittant pour donner un ordre ou pour entendre quelque rapport des filles de service, et, comme le fabricant d'épingles, mettant à profit son obligeance et faisant d'une pierre deux coups. Je ne voulais pourtant pas lui laisser de moi l'idée d'un rêve-creux, et je cherchais quelque côté de statistique ou d'administration par où me relever à ses yeux du péché de curiosité psychologique. Il me vint en tête quelques questions qui ne réussirent pas toutes.

— Docteur, lui dis-je, a-t-on recherché et déterminé les causes les plus générales de la folie?

— Il y en a trois principales : la jalousie, l'ivrognerie et la misère.

— Pensez-vous qu'elles soient les mêmes partout? dis-je imprudemment.

Il ne répondit rien. C'était du superflu.

— Et de ces trois causes, ajoutai-je, laquelle fait le plus de victimes?

— L'ivrognerie.

— Dans ce cas-là, la folie est un châtiment. Voilà une pensée qui soulage.

Il ne m'écoutait pas.

— Quel est le mode le plus général de traitement?

— C'est de n'en employer aucun. L'hygiène et le bon gouvernement sont le meilleur, sauf pour quelques cas compliqués de désordres morbides.

— Combien de temps les moins malades mettent-ils à guérir !

— Les époques sont fort inégales.

— Les rechutes sont-elles communes?

Je sortais encore du programme. Point de réponse.

— Combien, terme moyen, en recevez-vous et en perdez-vous par an?

Il me dit le nombre.

§ VI

DEUX FOLLES FURIEUSES. — LE DOCTEUR.

J'étais à bout de questions positives, et je sentais se presser sur mes lèvres les idées vagues, que nous aimons tant en France, qui nourrissent la conversation, qui élèvent l'esprit, qui nous arrachent à la matière. J'allais encore me compromettre, quand un chant d'une gaieté burlesque, parti de la salle des folles furieuses, interrompit mes idées et me sauva du dédaigneux silence du docteur. Ce chant, ou plutôt ce hurlement, résonnait dans le corridor, et circulait, par le grand escalier, dans tout l'établissement. A plusieurs re-

prises, je l'avais entendu et perdu tour à tour, sans y faire attention, pensant bien que ce devait être quelque fou qui chantait. C'était une pauvre fille de vingt-cinq ans, furieuse à se jeter sur les gens, qu'il avait fallu enfermer dans la camisole de force, et qui hurlait ainsi à tue-tête « tout le jour, me dit le directeur, et toute la nuit. »

La misère, le vice, la maladie, l'avaient réduite là. Elle était assise dans une guérite, d'où je vois encore avec épouvante sortir cette tête rasée, qu'elle balançait comme une bête féroce dans sa cage, et ce visage tout rouge des efforts qu'elle faisait en chantant, et ces grosses lèvres lascives, qui disaient à elles seules quelle devait être la morale de sa chanson. Le docteur lui dit quelques mots qu'elle n'entendit point ; il lui passa la main sur la tête, mais elle n'avait plus même le sentiment du chien qu'on caresse, et elle continuait à chanter : elle chantera ainsi jusqu'à ce que sa poitrine se rompe. C'est à peine si on peut l'interrompre un moment pour lui faire prendre de force quelque nourriture. La nuit, on l'emporte dans un coin de l'établissement, d'où son épouvantable gaieté ne peut pas troubler ceux de ses compagnons d'infortune qui n'ont pas perdu tout sommeil. Cette malheureuse a la mémoire du rhythme; elle n'a plus celle des paroles, qui la quittent et lui reviennent sans que la volonté y soit pour rien ; de tout ce qui a été sa raison, elle n'a gardé que la misérable faculté de se souvenir d'un air de cabaret. Je ne croyais pas qu'on pût rien voir de plus triste que ce corps stupide, narguant par des chants frénétiques sa raison évanouie ; et pourtant, dans la même chambre, à quelques pas de cette malheureuse, il y avait quelque chose de plus lamentable encore et qui m'accabla.

C'était une autre fille, à peu près du même âge, amenée le matin même dans la maison ; il avait fallu la lier dès son entrée, tant sa folie était furieuse. Elle était assise dans une sorte de chaise fermée, réservée pour ceux qui ne sont qu'au

premier degré de la fureur et qui ont des moments de calme. C'est une sorte de gêne intermédiaire qui suffit pour les contenir et qui ne les irrite pas. La pauvre créature, après bien des cris et des efforts pour se débarrasser de ses liens, s'était calmée tout à coup, et quand on me la fit voir, elle paraissait absorbée. Sa tête baissée sur ses genoux, et comme entraînée par le poids de la matière, que la volonté ne retenait plus, laissait voir sur son cou et sur ses épaules décolletés des ulcères à peine cicatrisés, stigmates du vice qui, après avoir dépravé sa raison, la lui avait enlevée. D'où était venu le vice? De la misère. Dans les orgies du pauvre, le vice tient par la main la misère et la folie.

Cette fille avait un reste de beauté. Ses épaules étaient d'une blancheur éclatante, et sur son cou délicat flottaient de beaux cheveux qui devaient, le soir même, tomber sous les ciseaux. Je n'osai pas demander au docteur à voir sa figure. Si c'est un reste de honte qui la lui fait cacher, me dis-je à moi-même, combien ne me reprocherai-je pas d'avoir blessé la seule et dernière ombre de raison qui lui reste ! Le docteur, qui, en sa qualité de redresseur des raisons, n'y allait pas d'une main si timide, lui releva doucement la tête ; elle l'abandonna d'abord, comme si elle eût été assoupie ; mais à peine nous eut-elle vus, que, poussant un soupir étouffé, comme une créature chaste surprise dans sa nudité, elle se déroba convulsivement à la main du docteur, et enfonça sa tête dans ses genoux. J'eus à peine le temps de la voir ; mais, si rapide que fût ce regard, il me sembla que son visage, doux et fatigué, n'était point celui d'une folle, et que, soit que le mal fût bien nouveau et n'eût pas encore effacé l'empreinte divine, soit que sa folie n'eût été qu'une fièvre, ses yeux n'exprimaient que la pudeur et la plainte, les deux plus nobles douleurs des créatures raisonnables.

Je quittai la chambre tout tremblant. Jusque-là j'avais ménagé le laconisme du docteur ; mais, en ce moment, mon

émotion était si forte, que je ne pus résister à l'entraîner, malgré lui, dans le superflu, au risque de me perdre tout à fait dans son esprit, et de lui faire dire tout le reste de sa vie que les plus fous ne sont pas dans les maisons de fous.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je d'une voix émue, qu'il vaudrait mieux isoler cette pauvre fille que de la renfermer dans la même chambre avec cette fille perdue, dont la vue rendrait fou un homme sain?... Peut-être même eussiez-vous déjà pris ce parti, si votre établissement, au lieu d'être distribué en salles et chambrées, l'était en cellules particulières... Puisque la folie de cette fille est le fruit d'une vie de désordre, ne pensez-vous pas qu'au lieu de la jeter, en arrivant, au milieu de plus folles qu'elles, et de la marquer, pour ainsi dire, de l'estampille d'une maison de fous, il la faudrait entourer de personnes sages et bienveillantes, qui ramèneraient sa raison, peut-être dérangée plutôt que détruite?... Concluez-vous nécessairement qu'elle soit folle de ce qu'on vous l'a amenée pour telle?... Le geôlier qui reçoit un prisonnier doit-il toujours conclure du mandat d'écrou que le prisonnier n'est pas innocent?... O monsieur! quel noble emploi que le vôtre! Vous rendez la raison à ceux qui ne l'ont plus; vous ressuscitez les morts, car vous rappelez l'âme de l'homme dans le corps de l'animal: mais que cet emploi doit donner de soucis à un homme grave et intelligent comme vous!... Que cette étude est délicate, périlleuse, et qu'il est à craindre que ses difficultés ne rebutent et n'endurcissent à la fin le médecin qui en fait sa profession!... Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas d'un homme sensé et maître de ses nerfs, comme on a le bonheur de l'être dans votre pays; mais, si je n'ai pas laissé ici quelque peu de ma raison, je doute que la malheureuse que nous venons de voir soit tout à fait folle, et je crois fermement que la compagnie que vous lui donnez la rendra folle sans remède...

Le docteur fit une seule réponse à toutes ces questions, que j'avais entrecoupées à dessein de silences, afin de le pousser à bout. Nous étions arrivés au bas du grand escalier qui sépare la maison en deux établissements distincts. Il me tendit la main, à la bonne manière anglaise, et me dit : « *There is nothing more to be seen*, il n'y a plus rien à voir. » Puis, me saluant avec politesse, il rentra brusquement dans son cabinet; et le même valet qui m'avait ouvert la porte pour entrer me l'ouvrit pour sortir.

Je me retirai avec la persuasion que le docteur allait avoir de moi, et de tous les Français en général, l'idée que nous sommes les plus intrépides diseurs de choses inutiles, si toutefois il prend sur son temps d'avoir une idée quelconque sur les Français et sur moi.

1837.

III

SOUVENIRS DU NOTTINGHAMSHIRE

§ Ier. La forêt de Sherwood et les chênes historiques. — Les vieilles églises. — Robin Hood. — § II. *Ivanhoe*. — § III. Welbeck. — Le grand seigneur *utilitairien*. — § IV. Les ruines de Wingfield. — Un pique-nique — § V. Les ruines d'Hardwicke-Castle. — Souvenirs de Marie-Stuart. — § VI. Newstead-Abbey. — Lord Byron.

§ I[er]

LA FORÊT DE SHERWOOD ET LES CHÊNES HISTORIQUES. — LES VIEILLES ÉGLISES. — ROBIN HOOD.

Une aimable hospitalité m'avait amené dans un des plus beaux comtés de l'Angleterre, celui de Nottingham. Il touche au Derbyshire, qui passe pour être le plus beau. Cette beauté est celle du paysage anglais. Pour les étrangers, elle est un peu uniforme; mais je ne m'étonne pas qu'elle plaise aux Anglais : elle est à l'image de leur esprit. Le paysage a plus ou moins la physionomie de l'homme qui l'habite. Dans le paysage anglais, je reconnais les principaux traits du caractère anglais; c'est le pays où tout le monde ressemble le plus à tout le monde : leur mot *excentric* le dit assez : — excentrique, ou qui sort du centre,

qui ne ressemble pas aux autres, qui diffère du patron commun; — c'est parce que la chose fait scandale, que le mot a été imaginé. La terre porte l'empreinte de cette uniformité : ce sont partout des prairies ou des champs enclos de haies; mais la prairie domine. Ces champs répondent au travail admirable qui les cultive; ces prairies nourrissent le plus beau bétail du monde. Les formes de la terre sont aussi fécondes que celles de la société : pourquoi l'Angleterre les changerait-elle? Aussi est-ce comme étranger que je remarque cette uniformité du paysage anglais. Il n'a pas les grandes lignes du paysage classique, ni cette variété piquante qu'imprime au paysage français, par exemple, la liberté capricieuse du peuple qui lui donne sa forme. Notre sol est comme notre société : il a beaucoup de physionomie; on y reconnaîtrait la diversité des caractères et des conditions. La routine, l'esprit novateur, l'activité, la nonchalance, la richesse, la médiocrité, la pauvreté, y sont représentés. Il est plus remué, plus travaillé et aussi plus agité : c'est le séjour d'un peuple agriculteur et révolutionnaire.

Le pays qu'habitent mes hôtes est situé au nord de Nottingham, sur le bord d'un plateau qui domine la vallée et la jolie petite ville de Mansfield. La maison est bâtie sur la lisière d'une vaste lande qui fit partie de la célèbre forêt de Sherwood; l'orgueil local lui en donne le nom. Tout près de la maison, un petit bois et plus loin quelques bouquets de sapins sont la dernière conquête du travail sur la lande. A quelque cent pas cessent les filons de terre végétale qui les nourrissent, et commence le désert. Une plaine immense, onduleuse, couverte et comme tapissée de bruyères, s'étend fort au delà de l'horizon. Çà et là, quelques buissons de genêt épineux, des houx rabougris, un pin à qui le sol n'a pas donné assez de nourriture pour s'élancer et qui rampe plutôt qu'il ne s'élève, ou bien, mais plus rarement, un

chêne solitaire, trapu et robuste, le seul ombrage de ce désert, se détachent du milieu de ce tapis et y dessinent des figures gracieuses. Des chemins creux, où les chariots s'enfoncent dans le sable, conduisent dans le Derbyshire. Ailleurs, des allées d'un sol ferme, couvertes de ce fin gazon anglais dont le marcher est si doux, permettent la promenade à travers la lande, au milieu des moutons paissant, des deux côtés du chemin, le peu d'herbe savoureuse qui pousse entre les bruyères. Quand le soleil est voilé, ou le soir, quand la chaleur est tombée, il n'y a rien de plus charmant qu'une promenade sur cette pelouse : c'est le plaisir mélancolique de la solitude dans le voisinage et sous la protection de la nature cultivée.

La bruyère de Sherwood était une des nombreuses clairières de cette forêt de Sherwood qui, au temps de Richard Cœur-de-Lion, couvrait toute cette partie de l'Angleterre. Elle était alors infestée de braconniers, *outlaws*, qui s'y nourrissaient aux dépens du gibier du roi. Walter Scott en a fait le théâtre de quelques scènes d'*Ivanhoe*. Il y a placé la cellule où le plus joyeux des compagnons de Robin Hood, sous le nom et le capuchon du saint ermite de Copmanhurst, défiait les gardiens des forêts royales. C'est là que se passe cette scène si plaisante où Richard, sous le déguisement du Chevalier Noir, vient demander l'hospitalité au faux ermite. Il frappe; l'ermite fait semblant de ne pas entendre; il ouvre enfin, et il offre à Richard, affamé par une longue route, une assiette de pois chiches, et pour boisson une cruche d'eau. Mais Richard est plus avisé que les gardes-chasse de Sherwood : il soupçonne que l'ermite doit sa belle santé à un autre régime; il demande quelque chose de plus substantiel, et voici qu'aux pois chiches succède un pâté de daim, à la cruche d'eau une grande bouteille de cuir pleine d'un vin généreux.

Où est le rocher tapissé de lierre et couronné de touffes

de houx auquel s'appuyait la cellule de l'ermite de Copmanhurst? Où est cette fontaine de Saint-Dunstan, où il allait remplir sa cruche pour le maigre repas qui devait avoir pour témoins les gardes-chasse? Où est la fraîche clairière à travers laquelle courait la fontaine avant de disparaître dans le bois voisin? Les archéologues les chercheraient en vain dans ce qui reste de la forêt de Sherwood. C'est un des mille paysages sortis de l'imagination de Scott. Il l'a tiré de ce trésor d'impressions vraies, de souvenirs d'enfance, de vif amour de la nature, qui lui a fourni tant de descriptions agréables. Les paysages de Walter Scott sont, comme ceux de Fénelon, non pas une description d'après nature, mais un choix de ce que nous avons vu ou rêvé de frais, de lumineux, de pittoresque et de charmant. Il est tel paysage pris sur les lieux que la copie la plus fidèle ne réussit pas à nous rendre présent. Nous faisons mieux que voir ceux de Walter Scott et de Fénelon, nous en respirons la fraîcheur, nous croyons y être de notre personne. Je ne sache pas de livres qui fassent plus cette illusion que les romans de Walter Scott; on y éprouve toutes les sensations, on y a toute la plénitude d'activité et de vie de ses personnages : imagination aimable et bienfaisante, qui n'a jamais été inspirée que par le désir d'entretenir la simplicité des sentiments et la vérité des sensations, sans une ombre d'effort pour exalter notre sensibilité et nous dégoûter des choses qui sont à notre portée!

Quand je visitai le Nottinghamshire, on était au mois d'août. La bruyère de Sherwood était en fleurs. Le rose foncé, le rose tendre, le violet, mêlant leurs nuances à celles de la feuille, tantôt vert pâle, tantôt argentée comme la feuille de l'olivier, formaient comme un fond rose-gris d'où se détachaient les bouquets d'or du genêt épineux. Ces bruyères sont délicates comme celles de nos serres; elles donnent ce plaisir mêlé de surprise qu'on éprouve à voir des plantes rares à profusion.

En quittant les bruyères pour se rapprocher de la vallée, on a une vue charmante. Sur les deux revers, à mi-côte, s'étendent de vastes pelouses au devant de jolies maisons de campagne. Sur la hauteur, aux endroits les plus découverts, des moulins propres et élégants ouvrent leurs ailes pour recevoir la brise qui souffle de la plaine. Les jours où il ne fait pas de vent, la machine à vapeur y supplée. A quelques pas du moulin est la maison du meunier. Tout autour, dans le verger enclos de haies, des vaches, le cheval du meunier, paissent au milieu des poules. Tout cela sent le travail prospère et la paix. On craint Dieu dans ces modestes demeures, et on espère en lui. Tous les jours, sauf le dimanche, des amis viennent faire visite, et le feu, toujours allumé dans la principale pièce, permet de leur offrir le thé; mais le dimanche chacun reste chez soi, et Dieu est le seul hôte. On le rend présent par la prière et par de pieuses lectures.

Il manque, comme je l'ai dit, une certaine liberté à ce paysage. Tout y est parqué, fermé de clôtures. Les animaux ne s'éloignent pas de la maison. Ce n'est pas en Angleterre que le cerf aurait pu dire aux bœufs auxquels il demande l'hospitalité :

Je vous enseignerai les pâtis les plus gras,

Ils ne connaissent qu'un pâtis, c'est le pré qui est autour de la maison. Pourtant je ne les plains pas : ils doivent avoir un peu du caractère des gens, et, comme ceux-ci, aimer leur *home*.

Il semble aussi, au premier aspect, que le voyageur ne puisse pénétrer dans ces prairies : il ne voit que haies et barrières; mais ces barrières se lèvent, et ces tourniquets ne sont faits que pour les bestiaux. On peut faire d'agréables et longues promenades d'une prairie à l'autre. On est averti qu'on passe sur le terrain d'autrui, mais on passe.

Le paysage est comme la société ; c'est la liberté au milieu des formes et des lois. Y en a-t-il de meilleure? y en a-t-il une autre qui puisse durer?

De Sherwood-Hall, nous faisions des excursions dans le voisinage. Nous allions visiter tantôt une ruine, tantôt un château historique, tantôt quelque chêne contemporain de la conquête, ou plus ancien qu'elle. C'est par les chênes que commencent les excursions. Les Anglais en sont très-curieux. Ces nobles arbres sont leur passé debout et vivant, et puis le chêne anglais est le bois par excellence : il est incorruptible à l'eau, et lutte d'éternité avec la mer. On vous en montre à l'Amirauté des échantillons parmi toutes les autres sortes de chêne employées dans la marine. Il occupe la place d'honneur sur le rayon ; l'étiquette vous l'indique : *English oak*, et ce n'est pas sans un sourire de fierté que le gardien vous le fait regarder et peser. — Ils devaient être les maîtres de la mer, pensent-ils, puisque leurs forêts produisent le bois qui lui résiste le plus.

C'est dans la forêt de Sherwood qu'on voit, me disait-on, les plus vieux chênes d'Angleterre. Ils sont à quelques milles autour de Mansfield. L'authenticité de ces chênes n'est pas suspecte : l'Angleterre est le pays de la tradition et des formalités légales qui la constituent. Toutes les familles y savent leurs sources. Deux choses protégent et perpétuent les souvenirs, le respect du passé et le respect de la loi. Cependant je n'ai pas vu la preuve qu'un des chênes de Sherwood, le premier qu'on me montra, ait abrité le roi Jean donnant audience à ses sujets. Ce chêne est sur le bord d'un chemin, dans un enfoncement en forme de carré. Du côté des champs, il est protégé par les haies des propriétés limitrophes ; du côté du chemin, par le respect public. Son tronc, à demi rongé, se couronne encore chaque année d'un feuillage abondant ; mais les siècles ont abattu les hautes branches, et les feuilles ne s'éloignent guère du tronc

qui les nourrit. On ne voit pas sans émotion un arbre qui devait compter déjà plusieurs siècles au temps du roi Jean, puisque son ombre suffisait pour abriter l'audience royale. Or la grande charte du roi Jean est du commencement du treizième siècle. Le même esprit a respecté les premières libertés de l'Angleterre et l'arbre sous lequel s'assit le prince à qui l'Angleterre les arracha.

Les souvenirs de Robin Hood consacrent plus d'un autre de ces grands chênes. Tous ont leur nom. En voici un dont le tronc fendu offre comme une niche assez large pour contenir un homme assis ou debout. Il se nomme le *Shambles* ou l'Abattoir. C'est de là que Robin Hood présidait au dépeçage et à la distribution des daims du roi entre ses joyeux compagnons. Un autre, plus célèbre, est le *parliament oak*, ou *the Trysting tree*, le chêne du parlement, l'arbre du Rendez-vous, ainsi appelé parce que Robin Hood y tenait ses assemblées. Le plus ancien est le *Green dale oak*, le chêne du Vert-Vallon, dont le tronc aurait pu recevoir à l'aise tout le conseil de Robin Hood. Ce tronc semble s'être formé, comme nos montagnes, par la loi des soulèvements. Ses bosses énormes montent les unes sur les autres comme les couches d'un terrain soulevé. L'écorce a la couleur des vieilles pierres. On dirait un roc d'où jaillit un arbre vigoureux. J'ai vu, dans les Pyrénées, d'énormes rochers d'où sortaient des hêtres plus nourris d'air et de brouillard que de terre, moitié rochers, moitié arbres. C'est une image du *Green dale oak*. La crevasse qui partage son tronc en deux moitiés est assez large et assez haute pour laisser passage à une voiture. Un voyageur égaré qui arriverait là de nuit, voyant dans l'ombre ces deux énormes assises, prendrait ce chêne pour une vieille porte de ville surmontée d'une tour. Un appareil en menuiserie sert à empêcher que la crevasse ne s'étende et à lui conserver la forme d'une porte. Nous appellerions cela du mauvais goût; mais ce mauvais goût

est aussi ancien que la crevasse, et il en est devenu respectable. Le chêne du Vallon-Vert dépend d'un fermage particulier, dont une clause porte expressément que chaque année, à une certaine époque, le fermier doit faire passer un chariot à travers la crevasse. On a voulu conserver à la fois l'antiquité de l'arbre et la singularité du fait.

Ces chênes sont des buts de promenades et même de voyages. On vient les voir de tous les points de l'Angleterre; les cavalcades s'y donnent rendez-vous; les enfants mesurent les troncs avec leurs petits bras. On en prend le plus grand soin; on les respecte comme ces rares vieillards, plus heureux ou plus malheureux que les autres hommes, qui ont vécu au delà de la mesure commune. Les têtes les plus vives, en venant s'abriter sous leur ombre, semblent recevoir, avec la fraîcheur que verse leur feuillage, le respect pour les œuvres et pour les souffrances des siècles écoulés.

Chez nous, on fait du bois avec les vieux chênes : ils s'appellent, en termes forestiers, des *anciens*, et tombent à l'heure marquée par les règles de l'aménagement. Qu'est devenu le chêne de Vincennes? et pourquoi a-t-il moins vécu que celui du roi Jean? Le nom d'un mauvais roi a conservé le chêne de Sherwood; le chêne de Vincennes n'a pas pu être sauvé par le souvenir populaire du plus grand prince du treizième siècle, du saint rendant la justice à ses sujets et défendant les faibles contre les forts. Est-il étonnant que là où les arbres n'ont pas la permission de vieillir, on ne souffre pas de vieilles lois? Cependant la France compte quelques vieux arbres; on en rencontre dans certains villages que protége l'antique croix dont ils abritent de temps immémorial la pierre grise et rongée. D'autres doivent leur conservation à la routine : c'est la forme que prend le respect chez nous. Nous sommes à la fois contempteurs du passé et routiniers, deux défauts dont l'un implique l'autre, tout comme l'esprit de sédition implique l'esprit de servitude,

Le sentiment religieux se mêle au respect pour le passé dans le soin que l'Angleterre prend des vieilles églises. Le pays de Nottingham en compte de très-vieilles. Dans celle-ci, l'archéologie a noté un arceau roman; dans celle-là, une fenêtre saxonne; dans une autre, une tour normande: c'est la date du monument. Les Anglais viennent les voir pour cette marque d'antiquité nationale, et ils savent tous assez d'archéologie pour la reconnaître. Les étrangers admirent surtout l'état de bon entretien de ces églises; les réparations sont en général exécutées dans le style de l'édifice: le présent s'y ajuste respectueusement au passé Tel est le caractère de l'architecture en Angleterre; c'est dans cet esprit qu'a été construit l'édifice le plus national de ce pays, le nouveau palais du parlement. Les gens qui aiment mieux le nouveau dans les arts que la perpétuité dans les nations se récrient: « Quoi! l'Angleterre du dix-neuvième siècle ne fait que copier l'architecture du treizième! Chaque siècle doit avoir son art; l'imitation est une preuve de stérilité. » Oui, si l'art n'a en vue que lui-même; non, s'il est, comme ici, l'auxiliaire de la politique. Croit-on que l'Angleterre manque d'architectes, pour faire, comme chez nous, des églises dans le style équivoque de notre temps? Mais la nation qui conserve toutes choses n'aurait pas voulu que son vieux parlement fût logé, comme un parvenu, dans quelque construction à la mode: on n'oserait pas bâtir un monument public où la vieille Angleterre, *old England*, si elle revenait au monde, ne se reconnût pas.

Tous les frais de cet admirable entretien sont à la charge des communes ou des particuliers; plusieurs églises ont des donations: les noms des donateurs sont gravés sur des tables de marbre. Si l'édifice demande quelque grosse réparation qui excède les ressources ordinaires, un pieux *meeting* en avertit les fidèles, et les bourses particulières s'ouvrent à la voix d'un paroissien accrédité. Il n'y a pas de fonds pour

cela au budget de l'État, ni de ministres harcelés pour les distribuer un peu selon les besoins de l'art, un peu selon les besoins de la politique, ni de députés de l'opposition pour en demander leur part dans les bureaux des ministères et le retranchement à la tribune. Tout vient de contributions votées librement, ou de dons particuliers. Comment l'argent manquerait-il pour l'entretien des églises là où il abonde pour en édifier de nouvelles? J'habitais à Londres un quartier où l'on vient de bâtir, à la distance d'un peu plus d'un mille, et dans la circonscription de la même paroisse, deux églises dans le style gothique, l'une pour les fidèles du culte anglican, l'autre pour les dissidents : les uns et les autres en ont fait les frais. C'est pour les deux églises une somme de plus de quarante mille livres sterling. L'esprit de secte n'y aide pas peu : entre anglicans et dissidents il y a émulation de sacrifices ; mais cela n'y gâte rien, car dans l'esprit de secte il y a de la foi, et dans la contribution pour l'église il y a le don, deux choses profondément morales. Ira-t-on scruter les petits motifs? S'il y en a, la grandeur de l'œuvre les couvre, et c'est par les grands motifs que des faits de cette sorte se caractérisent.

Toutes les églises du Nottinghamshire ont leurs légendes. Il en est une, à quelques milles de Mansfield, l'église d'Edwinstow, qui est un peu embarrassée de la sienne. Une tradition y marie Robin Hood ; elle est la seule ; selon toutes les autres, il y figura seulement comme témoin du mariage d'Allan-a-Dale, son ménestrel. Un jour, dit une ballade, Robin Hood rencontre un beau jeune homme couché sous un arbre et poussant de grands soupirs ; il l'avait vu la veille en habits de fête, chantant et folâtrant. Son fidèle Little John, le premier de la bande après Robin, le lui amène. Robin Hood lui demande s'il a de l'argent ; le chef des *outlaws* ne prenait rien sans l'avoir demandé. « Je ne possède que cinq shillings, répond Allan-a-Dale, et un anneau que

j'ai au doigt depuis sept ans. Hier, j'étais joyeux, j'allais épouser ma fiancée ; mais on me l'enlève pour la donner à un vieux chevalier ; » sans doute un chevalier normand, car toutes ces ballades sont l'expression de la lutte entre les Normands et les Saxons. « Que me donneras-tu, reprend Robin Hood, si je t'aide à ravoir ta dame ? — Je jure, dit Allan-a-Dale, d'être le plus fidèle de tes serviteurs. » Sur cela, Robin Hood et sa troupe se dirigent vers l'église d'Edwinstow, où s'acheminait la noce. Le chef s'y présente sous les habits d'un ménestrel, une harpe à la main. A peine entré, il sonne du cor. Vingt de ses compagnons se précipitent dans l'église, Allan-a-Dale à leur tête. Robin Hood, joignant alors les mains aux deux amants, ordonne à l'évêque de les marier. Celui-ci s'y refuse ; les bans n'ont pas été publiés trois fois ; le mariage ne serait pas légal. Ou je me trompe fort, ou cet évêque, qui ne veut pas violer la loi, devait être de race anglaise. Robin Hood lui ôte sa robe et la fait endosser à Little John : « Cette fois du moins, dit-il, ce sera l'habit qui fera le moine. » Little John prend sa voix la plus grave et publie les bans, non trois fois, mais sept fois, et tout le monde de rire, sauf l'évêque et le vieux chevalier normand. « Qui sert de père à la mariée ? » demande Little John. C'est, bien entendu, Robin Hood ; il la prend sous sa protection et déclare qu'il en coûtera cher à qui osera l'enlever à son mari. « Ainsi, dit la ballade, se termina cette *joyeuse* noce. La mariée semblait une reine, et ils s'en retournèrent à la *joyeuse* forêt, parmi le vert feuillage. » Joyeux, *merry*, est le mot qui domine dans ces poésies. L'Angleterre était-elle donc un pays de joie, ou bien les poëtes, venus après, qui ont chanté ce temps, n'y ont-ils pas mis toute la joie qui manquait au leur ?

Ce mariage entre gens qui s'aiment est un des mille redressements dont les légendes font honneur à Robin Hood. Il est le héros du peuple vaincu et opprimé. Au prix d'un

abus, qui d'ailleurs n'était pas léger, car il y allait pour les passants d'être détroussés, et pour les gardes-chasse du roi de servir de but aux flèches de Robin Hood, il se donnait la gloire de redresser tous les autres abus. Les évêques voluptueux, les magistrats tyranniques, étaient attaqués, dépouillés sans pitié, quelquefois tués, mais plus souvent, après quelque mystification dans le goût grossier du temps, renvoyés sains et saufs et moyennant rançon. Sa troupe se composait, pour la plupart, de gens du peuple dont Robin Hood avait éprouvé la force ou l'adresse dans quelque rencontre, ou qu'il attirait par l'insinuation de sa parole. Tantôt c'est un tanneur dont il avait senti la main puissante, tantôt un chaudronnier envoyé pour le prendre mort ou vif, et qui s'enrôlait sous la bannière des *outlaws*. Il était inépuisable en ruses et en déguisements, soit pour s'échapper des mains de ses ennemis, soit pour les attirer dans les siennes. Il en voulait surtout au shériff de Nottingham. L'enlever du milieu de sa ville, il n'y avait pas à y songer. Robin Hood imagine de se faire boucher à Nottingham. Il prend l'habit de la profession et se met devant l'étal. Tous les chalands vont à lui, alléchés par le bas prix de la viande. Les bouchers de Nottingham s'en émeuvent. On en parle au shériff, qui vient s'en enquérir auprès du faux boucher. Celui-ci lui offre de lui vendre cent de ses bœufs : ils sont, dit-il, dans la forêt voisine. Le shériff l'y suit ; ils arrivent au rendez-vous accoutumé de Robin Hood et de sa troupe, au pied du *Trysting-tree*. Là, au lieu de cent bêtes à cornes, le shériff se voit entouré de cent compagnons à la livrée verte de Robin Hood. Il est joué, berné, rançonné ; mais il ne lui est pas fait pis.

Robin Hood n'était point marié; toutes les ballades le disent, sauf une dont l'auteur voulait sans doute qu'il ne manquât aucune vertu à son idéal. Il vivait, il faut le dire, maritalement avec la belle *Maid-Marian*. Avant de se faire chef de braconniers, Robin Hood avait été un jeune seigneur de

grande naissance, ruiné en partie par les folies de sa jeunesse, en partie par un abbé et un juge, devenus possesseurs, par ruse, de ce qui lui restait. Dans ce temps-là, il était fort épris de la belle Marian, qui le payait de retour. Quand il eut quitté le pays pour aller vivre au fond des bois, Marian, ne pouvant supporter son absence, se déguisa en page et se mit à sa recherche. Ils se rencontrèrent, mais travestis, Marian en homme, Robin Hood en chef de brigands. Ils se battirent; le beau sang de Marian coula, et Robin Hood lui-même fut légèrement blessé. C'était sa manière de faire ses recrues. Il tend la main à Marian et lui propose de venir dans les bois entendre la chanson du rossignol. Sa voix le trahit, Marian le reconnaît : elle se jette dans ses bras. Un grand festin célèbre l'arrivée du faux page ; des coupes sont vidées à sa santé, et, le repas fini, Robin Hood et Marian vont s'égarer dans la forêt, suivis de Little John. La ballade ne dit pas si celui-ci servit de chaperon aux deux amants ; elle parle seulement du contentement de Marian et de Robin Hood vivant heureux au milieu de la troupe, « sans terres ni rentes, » et fort longtemps.

Les ballades dont Robin Hood est le héros offrent de vives peintures des sentiments du peuple anglais aux douzième et treizième siècles ; elles respirent la haine de toute tyrannie, soit ecclésiastique, soit civile, l'horreur de toute action lâche et vile, l'admiration pour tout ce qui est liberté, générosité, chaleur de cœur, *warmheartedness ;* l'amour pour les combats, non sanglants, mais de bon aloi ; un goût très-vif pour les plaisanteries, les jeux de mots et les bons tours. La plainte y est d'ailleurs sans fiel et sans violence. Les poëtes en veulent plus aux abus qu'aux gens. C'est l'esprit du héros de ces ballades. Robin Hood a plutôt l'air d'être en guerre avec un état de choses qu'avec les personnes. Pour celles-ci, il les joue plus souvent qu'il ne les maltraite ; il aime mieux se moquer de la mauvaise justice que de molester le magistrat honnête qui la rend ; seulement, nobles, prêtres, juges, ne

sortent de ses mains que moyennant rançon. C'est le seul budget du roi de Sherwood. Il aime et protége la petite bourgeoisie de campagne. Jamais il ne maltraite le berger ni le laboureur; il défend le paysan contre le noble ou le prêtre qui l'oppriment. La veuve et l'orphelin n'ont pas de plus sûr appui, et ce ne sont que récits de mères auxquelles il a rendu un fils, de femmes dont il a sauvé les maris. Enfin, comme tout bon chevalier, il est le champion des dames, grand admirateur de leur beauté, et, pour dernière perfection, fidèle.

Une de ces ballades le fait mourir de la mort la plus touchante. Depuis quelque temps, Robin Hood se sentait s'affaiblir; il s'en plaignait à Little John : ses flèches, disait-il, n'allaient plus au but. Il avait une cousine, abbesse du monastère de Kirkley, qui, comme plus d'une abbesse du temps, pratiquait la médecine. Il va la consulter sur son mal. C'est elle-même qui vient lui ouvrir la porte du couvent. Elle le reçoit avec une feinte cordialité et l'invite à manger; puis, le menant dans une chambre secrète, « de sa main de lis, » elle lui ouvre la veine et se retire, fermant la porte à double tour. Le sang coula tout le jour et toute la nuit. Robin Hood s'aperçut de la trahison, et, quoique près de défaillir, il essaya de s'échapper; mais c'est à peine si sa vigueur d'autrefois eût suffi pour forcer la porte. Il veut sauter par la fenêtre : de si haut, la chute eût été mortelle. A la fin, il a recours à son cor, et il en tire trois faibles sons. C'était assez pour les oreilles du fidèle Little John, resté tout ce temps sous un arbre du voisinage. Il reconnaît, à ces sons mourants, que son maître va expirer; il accourt, forçant les serrures et brisant les portes, et arrive jusqu'à Robin Hood, trop tard pour le sauver, mais pas trop tard pour le venger. Si son maître le lui permet, il va mettre le feu à ce couvent de nonnes déloyales. « Non, lui dit Robin Hood, je ne le souffrirai pas. Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai fait

de mal à une femme, ni même à aucun homme en présence d'une femme, et ce que je n'ai pas fait vivant, je ne le ferai pas mort; mais donne-moi mon arc avec une de mes flèches : où cette flèche tombera, là je veux être enterré. Étends un vert gazon sous ma tête et un autre à mes pieds; que ma fosse en soit tapissée; fais-la assez large et assez longue; couche-moi sur un oreiller de verdure, et qu'on puisse dire : « Ci-gît le hardi Robin Hood. » Il fut enterré en effet près de l'abbaye de Kirkley en Yorkshire.

Walter Scott, dans le roman d'*Ivanhoe*, a donné au personnage de Locksley les principaux traits du héros des ballades. Il a peint son adresse comme archer dans le jeune *yeoman* qui gagne le prix de l'arc au tournoi, son courage et sa générosité dans l'intrépide guerrier qui assiége avec Richard le château où le Normand Front le Bœuf tient enfermé Cédric le Saxon; il nous le montre roi de la forêt, tenant sa cour daus une elairière, du haut d'un trône de gazon qu'ombragent les branches touffues d'un vieux chêne, et distribuant à sa troupe, rangée en demi-cercle devant lui, les dépouilles du château. Cependant Walter Scott, dans l'intérêt de son roman, fait de Locksley un patriote qui, tout en attaquant les abus de l'administration normande, est resté fidèle au roi de race normande Richard. Sa gravité, sa noblesse, cet air de commandement, annoncent l'homme de naissance, celui que la tradition fait comte d'Huntington. Le côté plaisant et populaire de l'homme aux mille déguisements, du diseur de bons mots, manque au caractère de Locksley. Le personnage n'est pas complet, parce que le roman n'a pas été fait pour Robin Hood. Les vrais héros sont Ivanhoe et Richard.

§ II

Ivanhoe.

Le complément nécessaire d'un pèlerinage dans la forêt de Sherwood, c'est une lecture d'*Ivanhoe*. J'ai donc relu *Ivanhoe*. Je craignais mes souvenirs. La mode a eu sa part dans le succès des romans de Walter Scott; elle en a dérobé les longueurs, les descriptions trop fréquentes, les conversations un peu diffuses. Elle a parfois mis les choses curieuses au-dessus des choses vraies. Le temps a changé cet ordre, et, en faisant reculer au second plan ce qui n'était que curieux, il a mis au premier ce qui fait l'éternelle nouveauté des livres, la vérité des caractères et des passions. L'habillement archéologique des personnages est un peu fané; mais rien ne s'est effacé des vives couleurs dont Walter Scott a peint les choses humaines, ni de la gloire qu'il a eue de les peindre d'un pinceau resté toujours chaste en étant toujours vrai.

Pendant près de vingt ans, les romans de Walter Scott ont fait la joie du monde civilisé, et, chose plus digne d'envie, ils n'ont gâté personne. Il n'y a guère d'exemples, dans l'histoire des lettres, d'un succès si pur ni d'une popularité formée de l'approbation secrète de tous les bons sentiments de l'homme. Depuis que les dernières épreuves de la France et de l'Europe nous ont fait revenir avec tristesse sur les idées et les écrits qui ont été populaires dans la première moitié du siècle, depuis que l'esprit est forcé de suspecter l'esprit, et les idées d'accuser les idées, il ne s'est pas trouvé un blâme pour les aimables écrits de Walter Scott. Dans ce déchaînement de doctrines malfaisantes contre lesquelles nous

luttons, il n'en est pas une qui puisse s'honorer d'avoir été professée par lui ni s'autoriser d'une ligne écrite de sa main : belle et douce gloire d'un homme supérieur qui a su plaire sans corrompre, amuser les esprits sans les rendre frivoles, les instruire sans les désenchanter ! Il n'est pas un lecteur cultivé, dans l'Europe contemporaine, qui ne lui ait la reconnaissance de quelques bonnes heures passées au sein d'un idéal aimable et familier. Il a su nous intéresser au passé et ne point nous dégoûter du présent, nous faire voir des scènes de grandeur, de bonheur, de gloire, et ne point nous inspirer l'envie, nous faire lire des romans, et ne point nous rendre romanesques, nous faire aimer l'idéal et ne point nous entêter de chimères. Non, la gloire même du *Télémaque* n'est pas aussi bienfaisante. Trop de subtilité s'y mêle aux douces peintures de la vérité, trop d'utopie nous y dispose à être difficiles et chimériques sur les gouvernements, et j'en craindrais presque plus le romanesque, pour certaines têtes féminines, que celui des ouvrages de Walter Scott. On a dit des romans de Walter Scott qu'ils sont plus vrais que l'histoire; ils sont, pourrait-on dire, plus épiques que l'épopée, dont ils n'ont pas les procédés artificiels, et plus dramatiques que le drame, dont ils n'ont pas les recettes.

Allez donc voir la bruyère de Sherwood et ce qui reste de l'ancien domaine des *outlaws*, allez-y lisant *Ivanhoe;* l'aimable imagination de Walter Scott fera disparaître peu à peu l'aspect nouveau que la main du temps et le travail des hommes ont imprimé au pays, et restaurera les solitudes verdoyantes où pouvait seul s'engager un chevalier du treizième siècle; encore fallait-il qu'il s'appelât Richard Cœur-de-Lion. Et si vous lisez le livre du Magicien sous un des vieux chênes au feuillage sombre et presque métallique qui ont abrité Robin Hood, n'allez pas prendre quelque garde-chasse du duc de Portland, débouchant d'un

fourré, pour un des archers à la livrée verte de l'antique roi de Sherwood, venant, à l'appel de son maître, à un rendez-vous de guerre ou de plaisir.

§ III

WELBECK. — LE GRAND SEIGNEUR *utilitairien*.

En nommant le duc de Portland, j'ai nommé le type du grand seigneur *utilitairien* en Angleterre. *Utilitairien* équivaut ici à grand cultivateur. L'agriculture du duc de Portland est une des curiosités de l'Angleterre, et nous pouvons dire du monde civilisé. Elle a renouvelé une grande partie du pays qu'occupait jusqu'au dernier siècle la forêt de Sherwood. A la place de ces bois profonds, de ces vastes clairières où les *outlaws* et les gardes-chasse du roi se faisaient la guerre, des champs fertiles se couvrent de tous les genres de culture, blés, prairies, racines. La fontaine où le faux ermite de Copmanhurst venait remplir sa cruche pour les jours de visite des gardes-chasse, reçue dans des rigoles distribuées à travers ces belles cultures, y répand la fraîcheur et la fertilité. Cependant tout le bois n'a pas disparu; Welbeck, le manoir du duc, est entouré de ses majestueux restes. C'est à peu de distance du manoir que se voit ce chêne moitié arbre, moitié monument, le plus extraordinaire, s'il n'est le plus vieux de la Grande-Bretagne. Aux alentours, on en rencontre d'autres d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses, ici rangés en avant du bois et en ligne comme les colonnes d'un vaste temple de feuillage, ailleurs isolés au centre de quelque clairière. Ils ont presque tous des noms et un armorial; c'est la plus ancienne aristocratie du pays.

Des fondrières et des marécages croupissaient, il y a peu

d'années, à la place où se déploient ces magnifiques cultures, l'orgueil du fermier anglais. Le duc de Portland, un peu par amour-propre d'auteur, mais surtout pour le bon exemple, a voulu conserver un échantillon de l'ancien état du terrain. A côté d'une prairie unie ou d'un champ jaune d'épis dont aucun ne dépasse l'autre, quelques acres de terre inculte montrent ce qu'est la nature avant le travail et ce qu'elle devient après cette seconde création. On craignait, il y a quelques années, de s'approcher de ces landes couvertes de joncs et noyées d'eaux sans écoulement. Aujourd'hui l'homme et le noble animal qui l'aide dans ses travaux y trouvent nourriture et santé. Des ruisseaux d'une eau limpide ont remplacé les flaques d'eau marécageuse. Les fermes riantes qu'on a bâties sur les parties élevées n'ont pas assez de hangars pour recevoir les produits d'un sol où végetaient autrefois quelques bruyères mêlées de joncs de marais.

C'est à cette transformation merveilleuse que le duc de Portland a employé la plus grande partie d'une immense fortune. Les revenus de la terre retournent incessamment à la terre; car c'est peu que de créer la prospérité et l'abondance, il les faut entretenir. La vie du duc y est entièrement consacrée. Il a des agents capables et zélés, mais l'œil du maître est partout. Ce noble vieillard, plus riche que bien des princes souverains, parcourt ses champs toute l'année et assiste au labourage, aux semailles et à la moisson. Le poids des années ne lui permettant plus la marche, une modeste voiture le conduit à travers la campagne. Nous le rencontrâmes le jour de notre excursion à Welbeck. Ce qu'on appelle le cabriolet est par derrière, de sorte que le duc tourne le dos à ses chevaux et se fait voiturer à reculons. Il en voit sans doute mieux ce qui est loin et ce qui est près, à moins que ce ne soit quelque excentricité britannique.

Je ne m'étonne pas que le possesseur d'une fortune si bienfaisante soit populaire dans le pays. Les richesses que produit

l'agriculture sont de celles qui excitent le moins d'envie. Elles ne sentent pas la chance comme les fortunes industrielles; elles ne donnent pas à l'agriculteur enrichi l'air d'un parvenu; elles se gagnent sous l'œil du public, et elles semblent faire aux autres un don gratuit de leurs exemples. Dans tout le pays, on parle avec vénération du duc de Portland. Le nom de son fils, lord Bentinck, n'y est pas moins respecté. Les anciennes lois sur les céréales n'ont pas eu de champion plus habile que ce lord, devenu tout à coup d'homme de plaisir un homme d'affaires supérieur, et mort prématurément après avoir donné fort à faire à sir Robert Peel. La reconnaissance de ses concitoyens lui a élevé, sur la principale place de Mansfield, un monument modeste et d'autant plus sûr de durer, comme celui d'Othon, *modicum et mansurum*.

Il était tout simple que le duc de Portland et son fils fussent opposés à la réforme de sir Robert Peel. A moins d'être des anges, comment voir de sang-froid le blé produit par toute cette industrie forcé de faire concurrence, sur le marché anglais, aux blés de Russie et d'Amérique et de se vendre au-dessous du prix de culture? Il reste encore plus d'un doute, même hors du cercle des intéressés, sur le mérite des mesures de sir Robert Peel. L'agriculture britannique avait, en tout cas, le droit de ne pas les approuver; mais le jour où ces mesures sont devenues des lois, elle s'y est soumise. On l'a vu souscrire provisoirement à sa ruine par le motif patriotique que d'autres intérêts pouvaient en profiter. Le propriétaire à qui l'on ôte une partie de son revenu, le fermier inquiet pour ses termes, sont près de se consoler de leur gêne par l'idée qu'elle diminue la gêne de l'industrie. Au lieu de s'irriter de leurs souffrances comme d'une injustice de l'État, tout au plus pensent-ils qu'on a fait de bonne foi à leurs dépens une expérience qui ne réussira pas; mais, en attendant, ils respectent la loi qui leur nuit. La réforme de sir Robert Peel a mis bien des fermiers à bas;

mais j'affirmerais que l'armée des chartistes ne s'en est pas grossie.

L'exemple du sacrifice a d'ailleurs été donné aux fermiers par les propriétaires, et nul n'a été plus loin que le plus lésé de tous, le duc de Portland. Il a fait savoir à ses fermiers que le prix de leurs fermages serait calculé sur le prix moyen du blé. A ceux qui trouvaient leurs baux trop élevés, il a accordé des remises; aux autres, il a laissé la faculté soit de rester dans les conditions anciennes, soit de faire estimer leurs baux sur le prix actuel du froment. Je vois là trois grands exemples. Le premier est celui de riches qui donnent, car faire des remises, c'est donner. Le second est celui de grands propriétaires, lésés par une loi, qui en atténuent l'impopularité parmi leurs fermiers en partageant le dommage avec eux. Le troisième, c'est une Opposition qui vient en aide de son obéissance et de son argent à la politique qu'elle a combattue.

Grâce à cette bonne conduite des propriétaires, le petit champ, au lieu d'envier son voisin le vaste domaine, profite de son exemple et des frais qu'on y fait pour l'améliorer. Il n'y a rien qui s'imite plus en Angleterre que le travail, et l'imitation du travail, c'est l'émulation, si différente de l'envie. La simplicité de mœurs des grands propriétaires ne contribue pas peu à leur faire pardonner leur fortune. Non qu'un lord anglais ne se regarde comme quelque chose de plus que son tenancier; mais il n'y paraît pas, et c'est ce qui importe. Dans les pays où il y a plus de vanité que d'orgueil, les distinctions de rang sont insupportables, parce que les grands ne savent se trouver grands qu'auprès des petits, et parce que les petits sont assez sots pour en souffrir. En Angleterre, les grands dominent, ils ne s'étalent pas; ils sont plus fiers que vains de leurs priviléges, et les petits n'y encouragent pas l'insolence des grands par leur propre vanité. Il semble que les classes ne soient que des institutions.

On s'incline, non devant une personne qui a l'avantage d'être lord, mais devant la pairie représentée par une personne; non devant l'individu, mais devant l'institution utile à tous. De là, dans l'inférieur, une politesse respectueuse et non obséquieuse, et, dans le supérieur, nul besoin du dépit des petits pour mieux goûter l'hommage qu'il en reçoit. L'âne portant les reliques ne s'y trompe pas; il voit bien que le salut s'adresse aux reliques, et, s'il en est secrètement chatouillé, il ne paraît pas du moins qu'il se *carre*,

Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Les étrangers curieux font souvent de sottes questions. C'est ce qui m'arriva, une fois entre autres, avec un petit fermier du Nottinghamshire. Je lui demandais si les vastes domaines du duc de Portland ne lui faisaient pas des envieux : il ne parut pas me comprendre. Je refis la question. « Et pourquoi aurait-il des envieux? dit-il. L'Angleterre a autant besoin de grands propriétaires que de petits tenanciers; le duc de Portland n'a rien qui ne soit à lui; le pays gagne à ses grandes dépenses. Qui pourrait trouver mauvais qu'il ait de quoi les faire? » J'insistai : je voulais voir s'il parlait de conscience ou par ce soin qu'ont les Anglais de cacher aux étrangers les plaies de leur pays. « Toutes ces choses-là d'ailleurs, ajouta-t-il, sont de l'ordre de Dieu. » Je cessai mes questions. Cette dernière réflexion me donnait l'air d'un tentateur venant jeter dans un esprit simple et droit les tristes doutes que j'avais rapportés de mon pays.

C'est en faisant une promenade à travers ces magnifiques cultures que la route nous amena dans une petite gorge étroite et fraîche dont les bords sont boisés et au fond de laquelle coule un ruisseau. Entre le ruisseau et la colline s'élèvent deux rangées de maisons de construction uniforme, mais propres et riantes. En ce moment, les rayons du

soleil couchant, pénétrant par la gorge, enfilaient la rue et faisaient reluire tout ce groupe de maisons au milieu des premières ombres, du soir qui descendaient déjà dans la vallée. Le silence du lieu, à peine interrompu par le murmure du ruisseau, ajoutait à l'air de santé et de propreté un air de tranquillité qui me charma. A gauche des maisons, au pied de rochers escarpés et verdoyants, se dressait sur une aire de sable une gymnastique au complet, attendant les joyeux enfants de la petite colonie. Je me demandais si, parmi ses autres singularités, l'Angleterre n'offrait pas là quelques honnêtes fous réunis sous la loi d'attraction de Fourier. Dans ce moment, des enfants sortirent des maisons, et vinrent en courant, les uns se pendre aux cordes à nœuds, les autres grimper aux mâts. Leur costume annonçait des enfants de la classe ouvrière : cette colonie dépend, en effet, d'une fabrique voisine que nous dérobait un pli de la vallée. Voici, pensai-je, un industriel comme je les aime ; il ne s'est pas contenté de loger ses ouvriers en un lieu charmant où les moines d'autrefois auraient bâti leur couvent ; il a pensé aux amusements de leurs enfants, et celui qu'il leur procure est presque aristocratique.

Je voulais savoir, de la bouche de quelque habitant, les sentiments de la colonie pour un chef d'industrie si paternel. Une femme, — le témoignage le moins suspect, — nous apprit que ces maisons avaient été récemment bâties par le fabricant, que les ouvriers y étaient *comfortablement ;* — en Angleterre, que dire de plus? — qu'il leur donnait le feu, le feu presque aussi nécessaire que le pain. « Nous sommes contents, » dit-elle, et elle ajouta sans efforts : « Nous sommes reconnaissants. » — Je marche de nouveautés en nouveautés, me disais-je à moi-même. Voilà des fermiers qui n'envient pas les propriétaires, et des ouvriers qui parlent avec gratitude du fabricant ! Heureux pays, même avec tout ce qu'il a de maux à réparer et de maux irréparables, qu'un pays où ceux

qui ont la meilleure part sont défendus par ceux qui ont la moins bonne et où les membres font l'apologie de l'estomac!

Ce soin du fabricant anglais pour l'ouvrier ne date pas d'ailleurs de fort loin. En 1836, visitant quelques établissements industriels, j'étais aussi frappé de la perfection et de la puissance des machines, de la rapidité et de la fécondité du travail, qu'affligé de l'insalubrité des bâtiments et du peu d'attention qu'on donnait au bien-être de l'ouvrier. Quand je questionnais les chefs d'établissements sur l'état moral de ceux par qui s'accomplissaient toutes ses merveilles, je risquais d'être indiscret et de ne pas obtenir de réponse[1]. Quel contraste entre ce que j'avais vu en 1836 et ce que l'intelligence politique en Angleterre a réalisé moins de quinze ans après! En 1836, la chose n'était pas moins juste, ni moins sensée, ni moins chrétienne : elle pressait moins. Sans être plus dur qu'aujourd'hui, le chef d'industrie n'était pas encore averti qu'une redoutable nécessité allait le forcer de faire plus d'attention aux hommes qu'aux machines. Aujourd'hui cette nécessité a parlé. L'industriel anglais n'attend pas qu'elle crie. Il ne cède pourtant pas à la peur, non : un sentiment meilleur et plus puissant que la peur troublerait aujourd'hui la conscience du chef d'industrie qui oserait rester dur pour l'ouvrier. Ce quelque chose, c'est plus de prix donné à la vie humaine par la raison publique, par la religion, par la politique : c'est cette fraternité de l'Évangile, depuis plus longtemps connue que la fraternité républicaine, qui rend les petits chers aux grands, même dans les pays où l'on a le mauvais goût de vivre sous le régime deux fois détestable de la monarchie et de l'aristocratie.

L'humanité, cette civilisation des cœurs, qui, dans la loi pénale, a substitué d'abord au principe de la société se vengeant du criminel celui de la société usant du droit de légi-

[1] Voir plus haut le chapitre II, page 386.

time défense; puis, à ce principe, comme encore trop grossier, celui de la punition avec le pardon au bout; l'humanité, qui, dans le régime des hôpitaux, a remplacé par des lits pour chaque malade ces lits communs où le malade destiné à guérir était quelquefois glacé par le contact d'un mort; l'humanité n'apparaît pas tout d'abord aux sociétés comme certains principes parfaits, que reconnaissent toutes les consciences, et qui ont brillé, dès le premier jour, de toute leur lumière. Quand madame de Sévigné se raille des paysans que fait pendre l'intendant de Bretagne, est-ce à dire qu'elle manque de cœur et que la même femme, vivant de nos jours, fût insensible à un acte de barbarie judiciaire? Nullement; mais l'idée de l'humanité telle qu'elle nous apparaît, rendant la justice clémente pour ceux qu'elle punit, la charité honorable pour ceux qu'elle assiste, n'était pas sortie encore des travaux de tant de penseurs, et la souffrance elle-même n'avait pas appris à se défendre. Nous sommes plus tendres que nos pères aux misères humaines, saus y avoir plus de mérite qu'ils n'ont eu de tort dans leur cruauté relative, et peut-être paraîtrons-nous cruels à notre tour, à moins que l'esprit de violence et de ruine qui souffle en ces tristes jours ne fasse reculer les sociétés jusqu'aux époques où la grossièreté dans les mœurs autorisait la cruauté dans les lois.

Parmi les grandes maisons patriciennes de l'Angleterre, il en est de plus anciennes que celle dont le duc de Portland est le chef; il n'en est pas une dont l'origine soit plus noble. Le dévouement qui va jusqu'au sacrifice de la vie, la fidélité dans toutes les fortunes, l'affection sans la flatterie dans une amitié avec un grand prince, telles sont les qualités que M. Macaulay nous fait admirer dans le fondateur de la maison de Bentinck [1]. Bentinck fut le meilleur et le plus aimé

[1] *History of England, from the accession of James II*, volume II.

des amis de Guillaume III. On le vit, pendant seize jours et seize nuits, au chevet du jeune prince d'Orange, attaqué de la petite vérole, toujours debout, toujours à la main du malade, et, quoique déjà sous le coup de l'assoupissement précurseur du mal, se roidissant contre la fièvre, jusqu'à ce que les médecins eussent déclaré son maître convalescent. « Bentinck a-t-il dormi tandis que j'étais malade? disait Guillaume à Temple; je l'ignore; ce que je sais, c'est qu'il ne m'est arrivé de rien demander sans qu'à l'instant Bentinck ne fût à mes côtés. » Bentinck fut lui-même dans le plus grand danger. A peine rétabli, il rejoignit l'armée, où, dans tous les périls de plus d'une rude campagne, Guillaume le trouva toujours le plus près de lui.

J'admirerais moins Bentinck si l'amitié n'eût été que de son côté : il est peu d'hommes supérieurs qui n'aient inspiré quelque dévouement de ce genre; il y suffit de la fascination du rang et de la fortune; qu'est-ce donc quand il s'y joint, comme chez Guillaume d'Orange, la fascination du génie? Mais ici l'amitié était réciproque, et, comme il n'y a d'amitié qu'entre égaux, il fallut que le sujet fût bien honnête homme pour que le prince en fît son égal. Le propre des parfaits amis est de n'avoir pas de secrets l'un pour l'autre. Bentinck connut tout ce qui se passait dans l'âme de Guillaume. Depuis les plans hardis de sa politique jusqu'aux regrets que lui donnent ses melons manqués, le prince disait tout à son ami. Bentinck est-il absent, Guillaume ne permet pas à ses enfants d'aller à la chasse, de peur d'un coup de corne du cerf, ni d'assister au repas des chasseurs, pour qu'ils ne rentrent pas trop tard. « Si je dois avoir un fils, écrivait-il à son ami, j'espère que nos enfants s'aimeront comme nous avons fait. » Bentinck tombe gravement malade; Guillaume envoie plusieurs courriers par jour; à la nouvelle que son ami est hors de danger, il en remercie Dieu, et ses yeux, écrit-il au convalescent, se remplissent de larmes de joie.

Une telle illustration vaut bien celle des armes. D'ailleurs, Bentinck joignait la bravoure du soldat au dévouement de l'ami. L'homme respectable qui porte ce beau nom en soutient dignement l'éclat. Dans ce pays des grands exemples, il en donne un qui n'est pas le moins grand, et qui est peut-être le plus utile; il emploie sa fortune à développer une industrie pour laquelle sa patrie est tributaire de l'étranger; il a voulu qu'elle produisît elle-même son pain. Les lois ni les mœurs de l'Angleterre ne permettent à l'aristocratie de mettre la main dans une industrie manufacturière; mais elles ne l'empêchent pas de cultiver le sol. Un lord ne déroge pas en touchant la charrue : c'était l'art des patriarches; l'Angleterre religieuse ne l'a pas trouvé indigne de son aristocratie. Le vieux duc de Portland rappelle Booz au milieu de ses moissonneurs, et, s'il manque à la scène les épis semés sur les pas de Ruth, on peut être sûr que le secours va trouver la veuve sous plus d'une autre forme.

§ IV

LES RUINES DE WINGFIELD. — UN PIQUE-NIQUE.

Les ruines sont rares en Angleterre; il y en a deux raisons : la guerre étrangère n'en a pas fait et la guerre civile en a fait moins que partout ailleurs. Aussi le peu qu'on en voit est-il fort visité, non par les étrangers, qui ont assez à faire des curiosités de la civilisation contemporaine, mais par les Anglais eux-mêmes, qui ne sont curieux d'aucun pays autant que du leur.

Le comté de Nottingham en offre de célèbres : celles du château de Wingfield, qui fut détruit dans la guerre du parlement contre Charles Ier; celles de Newstead-Abbey, où se

passa la jeunesse de lord Byron. Tout près de la limite du comté, dans le Derbyshire, le souvenir de la captivité de Marie Stuart prête un charme mélancolique aux restes du vieux château d'Hardwicke.

Les ruines de Wingfield couronnent une colline dont l'escarpement est déjà une rareté dans un paysage uni ou à peine onduleux : ce sont les débris de ce qu'on appelle *manor-house*, un manoir fortifié, différent du château fort, *keep-donjon*, qui servait à arrêter l'ennemi. Le *manor-house* était l'habitation de familles nobles, fortifiée seulement contre un coup de main de partisans. Wingfield fut habité par William Peveril, fils naturel de Guillaume le Conquérant et ancêtre de ce Peveril du Peak, le héros d'un des plus agréables romans de Walter Scott.

Les premières ruines datent de 1443; elles furent l'ouvrage d'un lord Cromwell, contemporain du roi Henri VI. Le manoir ainsi ébréché devint la propriété du fameux comte de Shrewsbury, le geôlier de Marie-Stuart, et, si l'on en croyait certains embellisseurs de ruines, cette princesse y aurait passé quelques-unes des années de sa captivité. Pendant les guerres du parlement contre Charles Ier, Wingfield fut assiégé et pris par l'armée parlementaire. On y employa les plus puissants moyens de destruction. Des fouilles récentes ont fait découvrir, enfoncés à quelques pieds dans la terre, des boulets du poids de trente-deux livres. Le canon des parlementaires y a pourtant fait moins de mal que les derniers propriétaires, lesquels en ont démoli les murailles pour construire des bâtiments de ferme, sort ordinaire de la plupart des ruines, dont on peut dire, comme de celles de Rome, qu'elles sont plus l'œuvre des *Barberini* que des *Barbari*.

La principale tour est restée intacte. Bâtie sur la crête de la colline, elle regarde une immense étendue de pays. Combien d'aspects différents le paysage n'a-t-il pas revêtus depuis que

Wingfield eut pour hôte le bâtard du Conquérant! Aujourd'hui, au centre de cette contrée pacifique, la tour d'alarmes semble une ruine artificielle bâtie pour faire point de vue. Les créneaux ne voient plus passer de gens de guerre. La paix a imprimé sa douce face sur tout ce pays. On entre dans le manoir à la suite des moutons de la ferme, revenant à l'étable après avoir brouté l'herbe abondante et fraîche qui croît à l'ombre de ces murs. Tandis que nous regardions du haut de la tour les vallons, les champs, les villages semés çà et là, un murmure sourd et vibrant se fit entendre dans le lointain. Nous tournâmes la tête, et, à la sortie d'un bois, sur une ligne blanche, nous vîmes s'avancer en rampant, — sous le pavillon de la paix universelle, la noire banderolle de fumée, — un convoi de chemin de fer. Au moyen âge, on eût vu de la même tour chevaucher le cortége de quelque abbé, monté sur un mulet aux riches caparaçons et aux clochettes retentissantes, et suivi de ses serviteurs blancs et maures, de ses pages et de ses écuyers.

Nous étions allés à Wingfield en pique-nique. En France, on entend par là un repas où chacun paye son écot. Les Anglais nous ont pris le mot, mais ils ont changé la chose. Un *country gentleman* donne rendez-vous à ses voisins de campagne dans la cour de sa maison; là, des voitures pleines de provisions les reçoivent. On part pour un lieu de promenade, le plus souvent historique; on s'arrange pour arriver à l'heure du *luncheon :* c'est, comme on sait, le repas de l'après-midi, notre dîner d'autrefois. Les convives mangent de bon appétit, mais sobrement, quoi que fassent dire certains Anglais, qui se relâchent sur le continent de la modération qu'ils s'imposent si sagement chez eux. Une gaieté égale, mais sans épanchement, anime doucement le festin. On cause à la surface, mais tout le monde également, et, si personne ne domine l'entretien, personne n'en est exclu. Après quoi, on visite ensemble ou par groupes le lieu de

promenade. C'est ainsi que les choses se passèrent quand nous visitâmes les ruines de Wingfield. Je n'en parlerais pas, si je n'étais encore touché et charmé du soin que prenait de ses hôtes l'aimable femme qui nous donnait la fête. Elle avait tout ordonné, elle conduisait tout, sans qu'il parût sur son gracieux visage plus de préoccupation que sur celui d'une invitée se laissant faire.

Les dames avaient apporté leurs cahiers d'esquisses; elles se dispersèrent pour aller prendre des croquis. Tandis que les crayons cheminaient sur le papier, les hommes parcouraient les ruines, montaient au haut de la tour, descendaient dans la crypte qui servait de cave au manoir, mesuraient la cheminée sous laquelle s'étaient chauffés debout les descendants de Peveril. Tous faisaient usage de leurs notions archéologiques; personne ne songeait à se mettre à l'écart pour rêver. Une ruine, pour des Anglais venus en pique-nique, n'est pas un sujet de mélancolie : c'est un but de promenade utile, c'est une connaissance précise qu'il est de devoir d'acquérir, car il s'agit de l'histoire du pays.

Il arriva, deux heures après nous, un archéologue de profession. Il amenait avec lui une grande compagnie. Les deux sociétés se mêlèrent et formèrent un auditoire imposant. Ce savant avait le parler clair et facile. Il donnait une date à l'édifice, il y notait les styles de plusieurs époques, il en caractérisait les différences. Je voyais certains auditeurs prendre des notes. Peut-être aurais-je eu du plaisir à l'écouter moi-même, si quelque chose pouvait m'intéresser dans une ruine qui ne soit pas la ruine elle-même, comme la plus triste des choses humaines. A quoi bon la science contentieuse sur des débris qui annoncent la vanité de toute science? J'aime mieux garder avec mon ignorance la naïveté des impressions qui me viennent des ruines. Elles me font songer à la vie écoulée, au temps déjà derrière moi, le seul certain, à celui qui est devant, si douteux et, quoi qu'il arrive, si

court, à mes propres ruines, à ce qu'il y a aussi en moi de tours superbes abattues ; puis je pense à ceux qui ont élevé ces pierres, à ceux qui les ont renversées, au passé, au présent que ce passé a fait, à cette dure condition des sociétés humaines qui les condamne à vivre de destructions et à prospérer par les ruines. Il me suffit de quelques notions générales pour ne pas confondre les âges : c'est le savoir de tout passant.

J'aurais pourtant mauvaise grâce à estimer médiocrement l'archéologue ingénieux qui, à l'aide de quelques pierres gisant dans la cour d'une ferme ou engagée dans les murs d'une construction nouvelle, rebâtit un monument historique ; mais je suis surpris de voir quelqu'un faire cercle sur une ruine, et la quitter avec l'applaudissement d'un auditoire et un peu plus de contentement de soi. Aussi je me tenais à l'écart, regardant tantôt les murs écroulés, tantôt le ciel qui versait sa plus belle lumière sur le paysage, tantôt la ferme bâtie dans un coin de la cour d'honneur et les arbres qui se nourrissent de la pierre redevenue poussière, tantôt les gens de la ferme menant leurs bêtes à l'abreuvoir, et les petits enfants étonnés que de grandes personnes vinssent de loin pour visiter de vieilles pierres. J'étais touché de ces impressions de vie et de mort, de perpétuité et de fragilité ; l'histoire de l'homme m'empêchait de prendre intérêt à des notions d'histoire locale.

Et comme on n'est pas de son pays impunément, et qu'on l'aime d'autant plus qu'il est plus éprouvé, je sentais un secret dépit contre ces visiteurs de ruines, qui, tranquilles sur le présent de leur patrie, peuvent s'intéresser ainsi à son passé. Du moins, me disais-je, la société qui a fait autrefois ces ruines subsiste et prospère. En vain ses ennemis lui mesurent sa durée ; leurs sauvages prophéties ne l'ont pas émue ; elle jouit du présent et elle croit à l'avenir ; et, tandis que tout ce qui pense dans mon pays souffre et s'in-

quiète, voici des gens d'esprit et de savoir qui se mettent en voyage pour s'enquérir si certaines pierres anciennes sont saxonnes ou normandes ; voici un pays où l'on prend soin des ruines, comme si elles devaient être les dernières. Pour nous, nous ne savons pas si les édifices bâtis aujourd'hui seront encore debout demain. Notre sol est jonché de débris; les châteaux sont devenus des bâtiments d'hébergeage, et les églises des magasins; les pierres que le paysan portait au sommet du mont pour élever l'édifice social, il les en a descendues pour bâtir des granges; tout cela se passait hier, et voilà qu'aujourd'hui des milliers d'hommes trouvent déjà trop vieille cette société d'hier, et veulent faire des ruines de ces hébergeages et de ces granges ! Les Anglais mettraient leurs ruines dans des écrins, comme s'il ne devait plus s'en faire dans leur pays; nous, on nous en promet qui feront perdre bien de leur prix aux anciennes. Ne s'agit-il pas de faire crouler la société nouvelle sur les fils de ceux qui l'ont fondée?

Mes compagnons de voyage prirent sans doute mon isolement pour une marque de la légèreté française. A leurs yeux, je fuyais la science positive. Vraiment non; je me cherchais. L'heure du départ vint m'arracher à mes rêveries. On se remit en route, mes compagnons de promenade plus riches d'un léger savoir, moi, remportant, avec mon ignorance, un peu plus de cette mélancolie, *lacrymæ rerum*, qui croît chaque jour en devenant de moins en moins amère, et qui nous accompagne jusqu'à la fin de la vie, sans doute pour nous préserver de mourir lâchement.

§ V

LES RUINES D'HARDWICKE-CASTLE. — SOUVENIRS DE MARIE-STUART.

Pourtant, s'il est une ruine d'une date certaine par l'accord de la science et de la tradition, qu'un événement historique, un personnage populaire, une grande infortune, ont rendue célèbre, je préfère à une vague rêverie l'intérêt de notions précises qui m'instruisent et me touchent. C'est ce que je rapportai d'*Hardwicke-Castle*, dont les ruines ont été autrefois la prison de Marie Stuart. Voilà un de ces noms qui éveillent tout ce que nous avons de pitié, voilà une de ces infortunes dont nous sommes inconsolables, quoique la sévérité de l'histoire ne nous permette guère de douter qu'elle ait été méritée[1].

Le vieux château d'Hardwicke était le manoir de John Hardwicke d'Hardwicke, gentilhomme campagnard qui vivait dans le milieu du seizième siècle. Il n'en reste qu'une aile fort délabrée, qui regarde le nord. Ses murs noircis par le temps, un lierre qui l'enveloppe à demi comme un linceul, semblent annoncer le débris d'une antique prison. La seule chambre demeurée intacte, et qu'on appelle la chambre des géants, est admirée pour ses belles proportions. L'ameublement qui servit à Marie Stuart a été transporté dans le nouveau château, bâti à gauche de l'ancien. La pièce la plus intéressante de cet ameublement est le lit de Marie, en partie brodé de ses mains. C'est ce lit qui a vu tant de

[1] C'est ce qu'a prouvé avec talent, tout en nous laissant notre pitié, M. Mignet, dans une suite de treize articles insérés au *Journal des Savants*.

nuits sans sommeil, tant de gémissements étouffés, tant de pleurs dévorés, et aussi tant de rêves d'évasion et de retour à l'air libre et à la puissance. Le temps a effacé les couleurs et usé la trame du couvre-pied, ouvrage de ses doigts délicats, occupation de sa captivité. La vue d'un tombeau n'est pas plus triste que celle de ce lit. Cette magnificence fanée, ce dais, ces panaches aux quatre angles, ont un air de corbillard, vrai tombeau en effet, puisque toutes les espérances de cette pauvre femme ont dû y mourir, et qu'elle y a sans doute plus d'une fois pleuré sa mort!

La salle où est conservé ce lit est meublée comme au temps d'Élisabeth : il y a là des curiosités pour tout un jour ; mais que peut-on regarder après ce lit funèbre d'une femme qui paya si cher ses fautes, et dont les grâces ont à jamais désarmé l'histoire? Un moment reine de France, elle eut le pressentiment que sa vraie patrie lui serait moins hospitalière que sa patrie adoptive, et l'adieu si touchant qu'elle fit à la France dut plus d'une fois lui revenir au cœur sur ce chevet où la captivité et l'insomnie firent pousser avant l'âge les premiers cheveux blancs qui se mêlèrent aux tresses brunes de sa tête charmante.

Hardwicke-Hall, le château actuel, fut bâti par la fille de ce John Hardwicke d'Hardwicke. Il est de la fin du seizième siècle. La façade n'est qu'une vaste fenêtre à divers compartiments, où ce qui est mur ne sert qu'à attacher les vitres, et tient la même place que les montants de bois dans une serre. De là ce proverbe populaire :

Hardwicke-Hall, plus fenêtres que murailles [1].

Le premier effet en est éblouissant. Quand nous arrivâmes devant la maison après avoir traversé le parc entre plusieurs

[1] Hardwicke-Hall, more glass than wall.

troupeaux de daims, le soleil faisait jaillir mille éclairs de ces fenêtres. C'est une maison devant laquelle il faut baisser les yeux. L'architecture n'en est peut-être pas correcte, et n'est certainement d'aucune école; mais c'est une des plus splendides fantaisies qu'on puisse voir. La dame fondatrice n'avait pas si grand tort d'aimer le soleil et de le mettre tout entier dans sa maison. Derrière cette belle serre-chaude, elle put vieillir jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans; encore ne mourut-elle, comme on le verra, que par miracle. Les yeux plus faibles de ses descendants n'ont pas pu supporter cette insolation. Quelques fenêtres ont été bouchées ou rétrécies; mais les principales pièces ont conservé toutes leurs ouvertures, et la lumière qui les inonde est plus vive que celle du dehors, parce qu'elle est à la fois directe et réverbérée. D'immenses rideaux suspendus à des tringles de l'époque tempèrent cette lumière, qui en a consumé les couleurs.

La façade regarde le couchant. Devant la maison s'étend un parterre tracé selon la mode du temps. Des plates-bandes bordées de buis nain y figurent des lettres et des chiffres. En traversant la cour pavée qui coupe ce parterre en deux, on ne voit à droite et à gauche que des groupes de fleurs singulièrement disposées, mais si abondantes et si fraîches, que le tableau empêche de remarquer l'encadrement. Du haut de la maison, on lit distinctement les initiales d'Élisabeth. Les plates-bandes et les fleurs forment le fond; les petites allées de sable jaune qui les dessinent figurent les lettres. Au delà de la grille d'entrée s'étend une belle pelouse, et au delà de la pelouse un vallon large et évasé se creuse en pentes douces entre deux rangées de collines, descend vers le couchant, puis se relève et remonte insensiblement, pour s'y confondre, vers les hauteurs qui bornent l'horizon. Au fond de cette coupe et sur ses bords, le paysage anglais déploie toutes ses richesses, bois, prés, eaux limpides, haies verdoyantes,

bouquets d'arbres, paysage opulent, beau comme ce qui est riche, mais qui ne pénètre pas. Marie n'en avait pas la vue des fenêtres de sa prison. La façade de l'ancien château regardant le nord, son appartement ne recevait le soleil qu'obliquement, le matin et le soir, et ne voyait le vallon que de côté. C'est sans doute pour avoir connu cette incommodité de la demeure paternelle qu'Élisabeth d'Hardwicke voulut que la sienne fit face au vallon et reçût tout ce que l'Angleterre a de soleil.

Le portrait de la fondatrice d'Hardwicke se voit dans la galerie, près de celui de Marie Stuart, qu'on dit avoir été ressemblant et qui la représente en deuil avec un voile. Elle avait alors trente-six ans. Si c'est là Marie Stuart, sa beauté ne devait plus, dès ce temps-là, faire ombrage à Élisabeth. La figure d'Élisabeth d'Hardwicke est fine, intelligente, mais revêche. La couleur de ses cheveux, un air de ruse et d'autorité, la feraient prendre pour Élisabeth elle-même; elle lui ressemble et s'appelait du même nom qu'elle, Bess, qui est le diminutif d'Élisabeth : *Bess of Hardwicke*, digne geôlière de la *bonne reine Bess*, comme on nommait Élisabeth.

A quatorze ans, Bess était orpheline et riche héritière. Son premier mari, un enfant comme elle, mourut après peu de mois de mariage, en lui laissant de grands biens. Veuve avant d'avoir toute sa beauté, spirituelle, déjà ambitieuse, très-recherchée, elle fit attendre sa main jusqu'à vingt-quatre ans. Un favori de Henri VIII, sir Villiam Cavendish, enrichi par ce prince dans la vaste distribution des biens du clergé, obtint la jeune veuve au prix d'un contrat qui lui assurait toute sa fortune. Il échangea pour lui plaire tout ce qu'il possédait dans son pays contre des terres dans le Derbyshire, et il y bâtit Chatsworth, aujourd'hui la royale demeure du duc de Devonshire, descendant de ce deuxième mari, et depuis 1694 le sixième duc de cette puissante maison.

Sir William Cavendish mourut, et Bess resta veuve de nouveau avec six enfants. L'opulente douairière se laissa bientôt attendrir par d'autres possessions que vint mettre à ses pieds sir William Saint-Loo. Il était veuf lui-même et avait des enfants. Il les dépouilla au profit de ceux de sa femme, qu'il laissa peu après veuve pour la troisième fois, mais veuve de quarante ans à peine et nullement dégoûtée du mariage, qui la comblait des biens de ce monde et mettait de son côté toutes les chances de survie. Cependant ses immenses richesses lui avaient donné une autre ambition : elle désirait échanger sa noblesse de campagne contre la haute noblesse. George Talbot, comte de Shrewsbury, lui en offrit une des plus anciennes de l'Angleterre; elle fit de Talbot son quatrième mari, et sut lui survivre dix-sept ans.

La probité chevaleresque de Talbot lui avait valu le triste honneur d'être choisi par Élisabeth pour servir de geôlier à la malheureuse Marie. Soit qu'à l'exemple de tous les geôliers de Marie il eût été touché d'un intérêt trop tendre pour sa prisonnière, soit que sa femme en eût la crainte, la mésintelligence éclata entre les deux époux. Les lèvres minces du portrait de Bess d'Hardwicke, cet œil si fin et si dur, me font penser que sa jalousie ne dut pas être commode. Le mari était le geôlier de la reine d'Écosse, la femme était la gardienne du geôlier. Elle dénonça Marie à Élisabeth; à son tour, Marie la dénonça pour des propos tenus contre les mœurs de la reine [1]. Celle-ci se servit de ces querelles pour resserrer la captivité de son ennemie. Jamais plus vilain cœur ne savoura une vengeance plus raffinée. Élisabeth n'avait plus à envier à Marie son funeste don de se faire aimer,

[1] M. Mignet cite une lettre de Marie à Élisabeth, où, selon sa très-juste remarque, elle se donnait le double plaisir de se venger de sa geôlière et de blesser son ennemie; mais il paraît que la lettre ne fut pas remise à son adresse.

puisqu'il ajoutait au supplice de la prison l'horreur d'avoir pour geôlière une femme jalouse.

Les dix-sept ans que dura le dernier veuvage de Bess d'Hardwicke s'écoulèrent dans une abondance et une splendeur presque royales. Octogénaire, mais toujours active, à défaut d'un cinquième mariage, elle trouva une dernière ambition pour occuper ce qui lui restait de temps à vivre. Après l'argent et les honneurs, elle se prit de passion pour les bâtiments. Chatsworth, dit-on, est la plus belle de ses créations. Une autre, Oldcotes, presque l'égale de Chatsworth, n'est plus qu'une ruine. Hardwicke est le type d'une maison seigneuriale au temps d'Élisabeth. Les meubles et l'arrangement sont tels que les a laissés la veuve des quatre maris. Tout ce qui voyage en Angleterre, et c'est presque toute l'Angleterre, va voir, à Hardwicke, comment se meublaient les grands seigneurs contemporains d'Élisabeth, à quels foyers ils se chauffaient, sur quels fauteuils se sont assis ces graves personnages, dont les portraits, sauf quelque quinze jours dans l'année, sont les seuls habitants de ces galeries solitaires.

Outre ces royales maisons, Bess fonda des établissements de charité à Derby et s'y fit construire pour elle-même un tombeau avec la ferme résolution de ne l'habiter que le plus tard qu'elle pourrait. Elle ne s'occupait même de sa dernière demeure que pour éloigner le moment de l'habiter. Selon un horoscope, elle devait cesser de vivre le jour où elle cesserait de bâtir. Elle ne mourut, en effet, qu'après une gelée qui avait forcé les maçons de déposer la truelle. Je crois à l'horoscope ; il était d'un prophète qui connaissait bien la dame et qui n'ignorait pas le cœur humain. Une femme de ce caractère devait mourir le jour où elle était forcée de s'arrêter.

La galerie de Hardwicke-Hall, longue de cent quatre-vingts pieds anglais, est, non pas éclairée, mais rendue

transparente par les fenêtres, qui font ressembler la paroi extérieure à un immense châssis. Les bons tableaux n'y sont pas communs, mais les portraits y abondent et sont tous du temps. Aux deux bouts de la galerie s'ouvrent deux portes, qui se font face, et par lesquelles, quand l'horloge sonne minuit, entrent, en habits de pompe, Élisabeth et sa victime. Toutes les deux s'avancent jusqu'au milieu de la salle, se font la révérence et vont s'asseoir côte à côte, sur deux trônes adossés au mur, que surmonte un dais en velours rouge. La légende ne dit pas si les deux rivales s'y adressent la parole; hélas! elle fait bien. Une explication brouillerait de nouveau celles que la mort a réconciliées dans son éternel silence. Un dialogue des morts entre les deux rivales est impossible. C'est qu'au fond, et malgré les grands intérêts qui s'y mêlèrent, la querelle n'était guère plus digne que celle qui met aux prises deux femmes du commun; seulement l'une a l'auréole de la beauté et du malheur, l'autre le stigmate de l'oppresseur et du bourreau.

§ VI

NEWSTEAD-ABBEY. — LORD BYRON.

Un nom contemporain, un des plus grands noms de la poésie, celui de lord Byron, consacre les précieux restes de l'abbaye de Newstead. C'est là que lord Byron a passé une partie de sa jeunesse; c'est là que s'est éveillé son génie poétique. Jusqu'à lui, la ruine avait été à peu près la seule gloire de sa famille; désormais c'est le nom du dernier de cette famille qui fait la gloire de la ruine.

Newstead-Abbey est un antique monastère converti en manoir. L'édifice religieux fut élevé par Henri II, en 1170,

et dédié à la Vierge Marie. Les guerres, le temps, ont détruit l'église, sauf la façade, qui se lie à l'aile gauche du manoir; mais le cloître, la cour intérieure, la fontaine au milieu, dont l'eau n'a pas cessé de couler, et que décorent des bas-reliefs grotesques, le réfectoire, subsistent, engagés et mêlés dans une construction un peu militaire, comme étaient les manoirs fortifiés du moyen âge. Jusqu'à la célébrité que l'abbaye de Newstead a due aux souvenirs de lord Byron, on venait visiter le manoir pour la façade de l'église, pour le monastère, pour le réfectoire, pour le cloître resté intact et sa fontaine. Ainsi, dans le siècle dernier, l'ami de madame du Deffant, Horace Walpole, visitait Newstead et en louait la beauté; il disait moins de bien du propriétaire d'alors, William Byron, l'oncle du poëte, personnage bizarre, dur, vindicatif, dont les duels ressemblaient fort à des guet-apens, grand dépensier et qui réparait les brèches de sa fortune en faisant abattre tous les bois de son domaine. « Il paye ses dettes en vieux chênes, dit Walpole dans une lettre piquante; on en a coupé pour cinq mille livres tout près de la maison. Par compensation, il a bâti deux petits fortins (*baby forts*), afin de nous indemniser en forteresses du dommage qu'il cause à notre marine, et il a planté une allée de pins d'Écosse qui ressemblent à de petits paysans en vieille livrée de famille un jour de fête [1]. »

Walpole trouve encore à se moquer des fenêtres, « dont les rideaux neufs ont l'air d'avoir été coupés par un tailleur vénitien. » Il ne voyait dans Newstead que la demeure d'une famille noble et des restes d'architecture gothique d'une médiocre valeur de son temps. « Il ne pouvait pas voir, remarque un critique anglais, cette magique beauté que la gloire répand sur la demeure d'un homme de génie et qui revêt comme d'un manteau les tourelles de Newstead. » Au-

[1] Correspondance d'Horace Walpole.

jourd'hui, ce qui attire des visiteurs à la vieille abbaye, c'est le dernier Byron qui l'habita, c'est le poëte. Il s'empare de vous à l'arrivée, il vous accompagne partout, il vous fait les honneurs de sa mélancolique demeure, hôte invisible, mais plus présent que ceux qui vous y reçoivent en personne.

On rend d'abord justice à la manière dont Newstead a été restauré. Le propriétaire actuel, le colonel Wildman, l'avait acheté en ruines. Des sommes immenses ont été dépensées à le réparer. Le colonel a exécuté cette restauration sous l'influence des deux plus nobles sortes de piété après celle qui a Dieu pour objet, la piété envers un homme de génie et la piété pour les ruines. Ami de lord Byron, il n'est devenu l'acquéreur de Newstead que pour y instituer le culte domestique du poëte. Grâce à lui, tout ce qui peut rendre plus sensible la *magique beauté* de l'édifice est à l'abri des injures du temps : c'est tout ce qui fût proprement l'habitation de lord Byron. Le reste semble n'avoir été réparé et consolidé que comme un chaton de bague, pour mieux enchâsser le joyau.

Par une prescription de très-bon goût, on vous conduit tout d'abord à l'appartement qu'occupa lord Byron. La vue de ces pièces, qui semblent l'attendre, excite plus de curiosité que d'émotion. Le souvenir de lord Byron n'est pas de ceux qui attendrissent. L'attrait de ce qui fut son habitation est celui de quelque demeure mystérieuse où il s'est passé des choses étranges. Près d'y entrer, on n'est guère plus ému que ce serviteur de Manfred qui donnerait trois années de ses gages pour savoir ce que fait le comte au fond de sa tour. « De quoi s'y occupe-t-il ? nous ne l'avons jamais su :

« How occupied, we knew not [1]. »

Il faut bien l'avouer, il n'y a rien dans l'arrangement in-

[1] *Manfred,* acte III, scène III.

térieur qui annonce ni une destinée extraordinaire ni les mystérieuses occupations de Manfred. Lord Byron habitait une des deux tourelles, *baby forts*, dont parle Walpole. Le rez-de-chaussée est occupé par la salle à manger. Au milieu est une table carrée en acajou ; les pieds des chaises sont dorés ; un grand aigle, également doré, supporte un buffet. Ce sont des meubles dans le goût du temps, non de l'homme. L'étage supérieur se compose de deux chambres. La plus grande, avec cabinet de toilette, était la chambre à coucher du poëte. Le lit est à colonnes, comme tous les lits anglais; une couronne de comte dorée surmonte les chapiteaux. Les rideaux, d'étoffe ordinaire, sont doublés de soie d'un jaune léger et ornés d'une garniture en festons. Les chaises sont également en soie, de la même couleur que les rideaux, et en bois doré. Quelques gravures de peu de valeur représentent différentes vues du collége de Cambridge. Cet ameublement est celui dont lord Byron se servait à l'Université. S'il ne dénote aucun goût particulier dans le personnage, il montre du moins comment est meublé, dans les colléges d'Angleterre, un écolier qui a le privilége d'être lord. Dans le cabinet de toilette, on voit le portrait du vieux domestique du poëte. La seconde chambre, où couchait son page, a une fenêtre en ogive avec vitraux peints; elle est meublée dans le goût gothique. La médisance, à laquelle Byron a tant prêté, a jeté des doutes sur le sexe de ce page et insinué que ce pouvait bien être un Kaled dont Byron était le Lara.

Au réfectoire, aujourd'hui le grand salon de réception du colonel Wildman, on cherche, dans cette restauration si intelligente et si opulente, le peu qui est resté du poëte. Voici, sur une table précieuse, le fameux crâne trouvé dans le jardin de l'abbaye ; Byron eut la fantaisie de le faire monter en argent, pour s'en servir, les jours de fête, en guise de verre à boire. On y versait une bouteille de vin de Bordeaux et on la vidait d'un trait. C'est une étrangeté, mais non une

nouveauté. Cette manière de narguer la mort était un des sauvages plaisirs du moyen âge. Le pied de la coupe est en argent, comme les rebords. Byron n'avait que vingt ans quand il y écrivait ces vers, dont la tristesse ironique est d'un homme qui a déjà trop vécu : « Ne frémis pas; ne crois pas que mon âme se soit enfuie. Contemple en moi le seul crâne dont, à la différence des têtes vivantes, il ne sort jamais rien de triste. »

Devant la maison, sur la pelouse, s'élève un chêne isolé: on ne sait pourquoi il est là. Comme arbre, il est agréable à voir; mais, comme détail dans le paysage, on ne peut nier qu'il n'en gêne la vue. C'est ce que remarqua tout d'abord le colonel Wildman en prenant possession du domaine: « Voici un beau jeune chêne, dit-il à un de ses gens; mais il faudra le couper, la place n'en veut pas. » Il ne savait pas que ce chêne avait été planté par lord Byron, lors de sa première arrivée à Newstead, à l'âge de dix ans. Ce souvenir l'a rendu cher au colonel, et le beau jeune chêne entre majestueusement dans l'âge mûr. Celui qui l'a planté y avait attaché l'idée d'une commune destinée. Aussi longtemps que l'arbre prospérerait, avait-il dit, il prospérerait lui-même. Neuf ans après, revenant à Newstead, il trouva son chêne presque étouffé par les ronces et languissant; il en fit le sujet de vers plus agréables que neufs, qui, pour le tour, sentent le grand poëte, et, pour le fond, le penseur de collége. Deux ans le séparaient encore de sa majorité. « Sitôt que la virilité aura couronné ton jeune maître, dit-il, c'est lui qui prendra soin de son arbre. Ah! ne te couche pas ainsi, mon chêne; relève un moment la tête: Avant que cette planète ait fait deux fois son glorieux tour, la main de ton maître t'apprendra encore à sourire; le temps d'épreuve de l'enfant sera passé [1]. »

[1] Ah! droop not my oak! lift thy head a while.
Ere twice round yon Glory this planet shall run,

Au delà de la pelouse est la pièce d'eau où Byron s'exerçait soit à nager, soit à manœuvrer un bateau ; il avait pour compagnon unique un chien de Terre-Neuve, dont il s'amusait à éprouver l'adresse et la fidélité en se laissant tomber comme par accident du bateau et tirer au rivage. On voit dans les jardins le tombeau de ce chien, avec l'épitaphe si connue qui lui donne « toutes les vertus de l'homme sans ses vices. » Byron voulait y être enterré lui-même avec son vieux domestique Murray. On n'a pas respecté sa volonté; son corps a été réuni aux sépultures de sa famille, et, quant au vieux Murray, il déclara qu'il ne lui convenait point d'être enterré seul avec le chien. Ce tombeau du chien scandalise plus d'un visiteur; il attriste tout au moins le plus grand nombre. Le chien est sans doute un bien bon ami; mais n'est-ce pas la faute de l'homme si c'est le meilleur ou le seul qu'il ait? et cela ne prouve-t-il pas qu'il n'est capable d'aimer que ce qu'il n'a pas besoin de respecter?

Le souvenir du lac de Newstead a inspiré deux fois lord Byron. Voici ce qu'il en dit dans une description de l'abbaye, qu'il ne nomme pas, mais que ses vers rendent visible : « Devant la maison s'étendait un lac aux claires eaux, aussi large que profond et transparent, sans cesse renouvelé par les eaux d'une rivière, qui traçait lentement son cours à travers l'onde plus calme qui l'entourait. L'oiseau sauvage faisait son nid dans la fougère et les joncs, et couvait dans son lit humide. Les bois se penchaient sur ses bords et tenaient leurs têtes ondoyantes fixées sur les flots [1]. »

Le texte anglais est charmant; mais ce n'est que de la description, le sentiment y manque. Byron écrivait ces vers

The hand of thy master will teach thee to smile.
When infancy's years of probation are done.

Cette pièce est de 1807. Elle n'a été publiée que dans les éditions postérieures à 1830.

[1] *Don Juan*, chant XIII.

à un an de sa mort; il était bien vieux de cœur : il avait trente-six ans! Aussi j'aime mieux ceux qu'il adressait à sa sœur huit ans auparavant, dans les premiers jours de son exil, sur les bords du lac de Genève, qui lui rappelait le lac paternel. « Je t'ai fait souvenir de ce cher lac qui fut le nôtre, près de la maison qui désormais ne peut plus être la mienne. Le Léman est beau; mais ne crois pas que j'aie perdu le souvenir d'un plus cher rivage. Le temps peut faire de tristes ruines dans ma mémoire avant que ce lac ou toi vous disparaissiez de devant mes yeux, quoique, comme toutes les choses que j'ai aimées, vous soyez ou perdus pour moi ou loin de moi [1]. » Ces vers sont touchants, mais non les plus touchants de la pièce, qui est écrite toute de sentiment. Chose à remarquer à la gloire de lord Byron, ses poésies domestiques sont parmi les meilleures qu'il ait composées. L'adieu à sa femme, *Fare thee well*, est une plainte déchirante. C'est comme une protestation du bien contre le mal dans cet esprit à la fois superbe et sensé, qui se plaignait d'avoir reçu avec la vie quelque chose qui en corrompait le bienfait, « une destinée ou une volonté hors des droites voies, » *fate or will, that walk'd astray*. Madame de Staël eût voulu, disait-elle, être lady Byron pour inspirer de tels vers. Peut-être l'honneur eût-il été payé trop cher; mais quelle femme n'eût voulu être cette douce sœur à qui s'adressent les vers sur le lac et d'autres où la douceur d'Augusta semble être passée dans l'âme du poëte et y avoir suspendu tous les combats?

Le seul souvenir touchant que Byron ait laissé à Newstead est celui d'une dernière promenade faite dans le petit bois avec cette sœur quelques jours avant de quitter l'Angleterre. Ils avaient remarqué, sur le bord d'une allée couverte, deux hêtres jumeaux; ils les choisirent comme symbole de leur

[1] *Epistle to Augusta.*

affection. On distingue encore sur l'écorce de l'un de ces arbres leurs noms, que lord Byron y grava ce jour-là, en souvenir de cette visite d'adieu. Ces hêtres ont eu la même destinée que le frère et la sœur. L'un des deux arbres est mort : c'est celui qui porte leurs noms, comme si le couteau de lord Byron y avait inoculé un germe de mort prématurée. Singuliers rapprochements : un peu après cette visite suprême, lord Byron, à la veille de son départ, disait à Augusta, dans des vers délicieux, les derniers qu'il ait écrits en Angleterre : « Tu es restée debout, pareille à un arbre aimable demeuré ferme sur son tronc et qui, doucement penché, balance ses branches fidèles au-dessus d'un tombeau. »

Oui, l'arbre aimable est resté debout ; mais son feuillage amaigri ne suffit plus pour cacher la nudité de son compagnon.

Le paysage aux alentours de Newstead est charmant. Une pente douce descend à travers des bois jusqu'au fond du vallon où l'abbaye est bâtie. « Elle est peut-être un peu bas, dit le poëte ; mais les moines ont trouvé bon d'avoir la colline derrière eux pour abriter leur dévotion contre le vent[1]. » Autrefois le parc de Newstead nourrissait deux mille six cents têtes de daims ; on y comptait par milliers les beaux chênes. Aujourd'hui les défrichements ont éclairci les bois et mis des champs à la place des clairières, des fermes à la place des rendez-vous de chasse. Le bétail aristocratique a été chassé par le bétail agricole, et, en fait de gibier, il n'y a guère que des lapins. Ils y sont innombrables ; on en voit sortir de dessous chaque touffe de fougère ; c'est, dit-on, un des produits du domaine.

La seule chose qui reste de l'église abbatiale, la façade, est citée parmi les plus belles ruines de l'Angleterre ; mais

[1] *Don Juan*, chant XIII, 55.

de la nef, voûte, piliers, murailles, tout a croulé, tout a disparu. Le pavé de l'église est maintenant une pièce de gazon, et la voûte, le jour que nous visitâmes le manoir, était un beau ciel pommelé du mois de juillet. Reste donc seulement ce pan de mur avec une belle fenêtre sans vitraux et le cintre en ogive qui formait la porte d'entrée. Au-dessus de la fenêtre sont douze niches vides, et au-dessus de ces niches, tout près du faîte, une niche plus grande qui a gardé sa statue : c'est celle de la Vierge, à laquelle l'édifice était consacré ; elle y est intacte avec son fils dans ses bras bénis. « Épargnée, dit le poëte, par un hasard, quand tout le reste était dépouillé, elle semble avoir fait une terre sainte de tout ce qui est en bas. » Curieuse réflexion, qu'on ne s'attend guère à trouver dans *Don Juan!* Il est vrai que le poëte en a quelque embarras : « C'est peut-être, ajoute-t-il, de la superstition ; mais les plus faibles débris d'un lieu qui fut consacré ont le privilége d'éveiller de religieuses pensées [1]. »

L'esprit fort et le poëte se sont partagé la description de cette fenêtre, le joyau de la ruine ; « fenêtre puissante, creuse à son centre, d'où ont été arrachés les vitraux aux mille couleurs, à travers lesquels pénétraient autrefois, en rayons affaiblis, les célestes gloires, ruisselant de soleil comme des ailes de séraphin. Aujourd'hui tout est désolé et béant. Le vent passe à travers les découpures, tantôt élevé, tantôt faible, et souvent le hibou chante son antienne aux lieux où repose la silencieuse compagnie avec ses *alleluia* éteints comme une flamme évanouie. » Ces vers, et toute la description d'où ils sont tirés, sont plus brillants que touchants. Ce n'est point un souvenir d'enfance qui inspire au poëte de douces pensées au milieu de cette humeur plus grimaçante que plaisante qui déborde dans le *Don Juan*. Il a eu besoin de Newstead pour

[1] *Don Juan*, chant XIII, st. 61, 62.

faire une description poétique. Je vois là un morceau, et non pas un regard jeté sur les années de sa jeunesse, ni un mélancolique regret donné au manoir de ses ancêtres, désormais dans la possession d'un autre. Lisez la strophe qui vient après : il n'est pas dupe de sa description ; il demande pardon au lecteur de détails « qui, dit-il, le feraient prendre par Apollon pour un commissaire priseur. » Il se souvenait encore de Newstead ; il ne l'aimait plus.

L'avait-il véritablement aimé? « Qu'il en arrive ce qui pourra, écrivait-il à sa mère en mars 1809, Newstead et moi nous resterons debout, ou nous tomberons ensemble. J'ai maintenant vécu en ce lieu, j'y ai fixé mon cœur ; aucune nécessité, présente ni future, ne me forcera de troquer les derniers restes de notre héritage. Je suis de force à endurer des privations, et dussé-je obtenir, en échange de Newstead-Abbey, la première fortune de ce pays-ci, j'en repousserais la proposition. Mettez votre esprit en paix sur ce point. Je suis un homme d'honneur ; je ne vendrai pas Newstead. » Quelques années après, Newstead était vendu.

Entre le manoir et l'héritier collatéral, il n'y avait qu'un lien d'orgueil aristocratique ; aussi doit-on moins le blâmer que le plaindre d'avoir rompu ce lien, malgré l'éclat de ses protestations publiques ou domestiques. Après tout, le manoir échu au neveu à défaut du fils n'est pas la maison paternelle. Lord Byron n'était pas né à Newstead. Il avait dix ans quand il y vint pour la première fois ; déjà la poésie fermentait dans sa jeune tête, et bien des pensées impétueuses se jetaient entre les objets et lui. Il ne vit jamais Newstead tel qu'il était. Les images qu'il en a données sont formées de quelques souvenirs précis et d'une sorte d'idéal classique. L'amour pour la maison paternelle est plus humble, mais plus puissant. Les petits pas de l'enfant en ont mesuré toute l'étendue ; ses mains en ont touché tous les meubles ; ses yeux, égarés dans l'horizon des grandes promenades, n'ont bien

connu que l'horizon de l'enclos et des bâtiments. L'oiseau a reçu l'empreinte du nid. En y revenant homme fait, il est surpris de reconnaître jusqu'aux rides des boiseries, jusqu'aux lézardes des murailles. Il verra, dans le cours de sa vie, mille choses plus belles, plus caractérisées, plus frappantes; le souvenir de ces choses s'altérera ou s'effacera : la maison paternelle restera seule intacte parmi les ruines de sa mémoire. Lord Byron entrait à Newstead en héritier dépaysé dans son propre manoir. Il prenait possession d'un majorat; il n'était pas l'enfant de la maison, il en était le seigneur. Le jour où il quitta Newstead pour le collége d'Harrow, à qui fit-il ses adieux? Aux ombres des héros ses ancêtres : « Ombres des héros, votre descendant, quittant la demeure de ses ancêtres, vous dit adieu! » Il voit des ombres à Newstead; c'est pour cela que la description qu'il en fait est vague et n'est point touchante. Il vendit Newstead pour payer ses dettes; les souvenirs de l'adolescent qui venait y passer ses vacances, du jeune homme qui y cacha ses premières passions, ne le protégèrent pas contre les besoins d'argent de l'homme fait.

Comme il s'était accoutumé à n'avoir plus Newstead, il s'accoutuma à n'avoir plus de patrie. Tout enfant, ses lectures favorites avaient été des récits de voyages. Son imagination l'avait presque détaché de son pays avant qu'il fût forcé d'embrasser l'exil comme une délivrance. La patrie de lord Byron, c'est celle des Conrad, des Lara, des Manfred; c'est partout où le génie de l'individu est plus fort que la société, et où la nature est plus forte que l'homme : l'Orient, les Alpes, la mer, la mer surtout d'où lui étaient venues les premières impressions de grandeur et de puissance[1], la première voix par laquelle la nature avait parlé à l'enfant de génie. Après l'amour humain, celui qu'il a le plus senti et

[1] Il habitait près d'Aberdeen, sur les côtes orageuses de la mer d'Écosse.

le mieux exprimé, c'est l'amour pour la mer. « Et je t'ai aimé, Océan! et les plus vives joies de ma jeunesse étaient de me sentir poussé à l'aventure, comme une des bulles qui se forment sur ton sein! Enfant, je faisais mes délices de me jouer avec tes brisants, et si le temps, venant à fraîchir, les rendait menaçants, cette crainte même avait du charme pour moi; car j'étais comme un de tes enfants, et, près ou loin du rivage, je me confiais à tes flots, et je passais ma main sur ta crinière, comme je fais en ce moment[1]. »

Enthousiasme, sentiment, poésie, rien ne manque à cette stance sublime et charmante, et rien ne sent moins le cabinet que cet amour dont les souvenirs se confondent avec les sensations présentes. Amour deux fois vrai, car ce que le poëte se rappelle avoir senti, il veut le sentir encore au moment où il s'en souvient!

Bien des hommes font des serments comme celui de lord Byron pour Newstead, à l'âge où ils ne connaissent pas encore les passions ni les besoins qui les en délieront. Les poëtes y sont peut-être plus sujets; ils le font du moins avec plus d'éclat et de confidents. Il en fut de la déclaration du poëte de vivre et de mourir avec Newstead, comme de sa résolution de ne recevoir aucune rétribution pour ses ouvrages. A vingt ans, dans sa satire contre les poëtes et les critiques écossais, il s'écriait : « Que ceux-là quittent le sacré nom de poëtes, qui torturent leur cerveau pour le gain, non pour la gloire! » Et tout d'abord il refusait quatre cents guinées d'une seconde édition de sa satire. Plus tard, il abandonnait à un ami le prix de ses premiers manuscrits. Enfin, attaqué directement par son éditeur, qui lui envoie un billet de mille guinées pour le *Siége de Corinthe* et *Parisina*, il lui retourne le billet, disant « qu'il ne peut pas, qu'il ne veut pas l'accepter. » Et il ajoute : « Ce n'est pas dédain pour

[1] *Childe-Harold*, chant III.

l'idole universelle, ni surabondance actuelle de ses trésors; mais ce qui est droit est droit, et ne doit pas céder aux circonstances. » L'éditeur insiste, renvoie les mille guinées, et Byron les garde. Il en accepta successivement vingt-deux mille autres; enfin, l'éditeur qu'il trouvait trop généreux finit par lui paraître serré.

« Pour Oxford et pour Waldegrave, lui dit-il dans une petite pièce épigrammatique, tu donnes beaucoup plus que tu ne m'as donné; ce n'est pas agir honnêtement, mon Murray.

« Car, comme dit le proverbe : mieux vaut un chien en vie qu'un lion mort. Mieux vaut un lord vivant que deux lords décédés, mon Murray.

« Et si, comme le bruit en court, les vers se sont mieux vendus que la prose, certes je devrais avoir reçu plus qu'eux, mon Murray. »

Et dans une lettre au même : « Vous donnerez à mon homme de confiance toutes vos raisons marchandes : — saison lourde, public mou : — milord écrit trop, sa popularité décline; — déduction à faire pour le change; — pertes faites avec milord; — édition contrefaite; — sévérités de la critique et autres points et sujets de discours dont je lui laisse la réponse à lui qui est orateur. »

La lettre qui refuse les premières offres et la lettre qui craint que les dernières ne soient trop modiques ont été écrites à cinq ans d'intervalle. Voilà le danger de commencer par trop d'idéal; on finit par les plus prosaïques réalités. Disons cependant qu'au fond des deux conduites il y avait de la générosité : c'est pour lui-même que Byron commence par refuser de l'argent; c'est pour les autres qu'il finit par en demander. Les dernières guinées qu'il tirait ainsi de l'éditeur Murray servaient à équiper des Souliotes pour la défense de la Grèce et à envoyer des bandages et de l'argent aux blessés de Missolonghi.

Je ne pouvais guère visiter Newstead sans être tenté de relire lord Byron. J'en étais resté sur ce grand poëte à mes impressions de jeunesse. Depuis l'époque de sa première vogue[1], d'autres études m'avaient fort éloigné de lui. Ce n'est pas d'ailleurs un de ces compagnons avec lesquels on passe sa vie, le livre familier où l'on va chercher le soulagement des maladies de l'âme. Habitant tout près de Newstead, dans la partie de l'Angleterre où l'on s'occupe le plus de lord Byron, l'esprit et le cœur remués de ce qu'il y a de bizarre et de mélancolique dans les souvenirs qu'il y a laissés, c'était l'occasion ou jamais de rouvrir ses poésies négligées. Il me semblait qu'après le pèlerinage à la maison du poëte j'en devais un autre à ses vers, que m'avait rendus suspects l'admiration d'autres modèles, et je me persuadais qu'en voulant être juste j'en trouverais le prix dans des plaisirs inattendus.

Une autre disposition d'esprit me portait à relire lord Byron. Les ruines que le doute avait faites dans son esprit, nourri de dégoûts prématurés, les événements les ont faites dans la société où nous vivons. Nous avons vu tout à coup de grands principes vaincus, les croyances des sages renversées et moquées, leurs prodigieux efforts perdus, la vérité impuissante, les faux besoins prévalant sur les vrais, l'avenir suspendu entre des institutions auxquelles personne ne croit et le hasard qui fait naître les sauveurs des nations Oserai-je dire que, dans cette première défaillance qui suit les grandes pertes, et j'entends par là celles de la fortune morale, je me suis senti attiré vers ces cruels génies qui commencent et finissent par le doute, et qui, dans la férocité de leur mépris pour les sociétés humaines, en viennent à n'aimer que la nature extérieure et l'indépendance de la vie sauvage? C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Newstead j'inclinais vers lord

[1] 1823.

Byron, et que je pensais à aller apprendre de lui quelles tristes joies l'esprit peut tirer de ses découragements et quel plaisir on peut prendre à vivre au milieu des ruines. L'impression qui m'en est restée, peut-être la dirai-je quelque jour, avec la confiance, sinon de dire du nouveau, du moins de rencontrer le sentiment de quiconque lirait lord Byron, ayant au cœur la plaie dont souffrent, en ce triste temps, tous ceux qui n'y vivent ni en hommes d'intrigues ni en aventuriers.

Octobre 1850.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FRANCE

ARLES

MARSEILLE

NÎMES

LES PYRÉNÉES

FRANCHE-COMTÉ

BELGIQUE

GAND

LE PAYS DE LIÉGE

DESCENTE DANS UNE HOUILLÈRE

LIÉGE

PRUSSE RHÉNANE

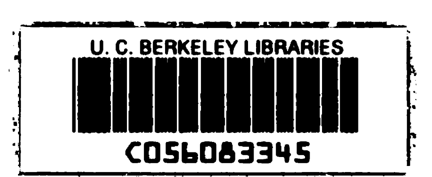
AIX-LA-CHAPELLE

ANGLETERRE

UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES

SOUVENIRS DU NOTTINGHAMSHIRE


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C056083345

